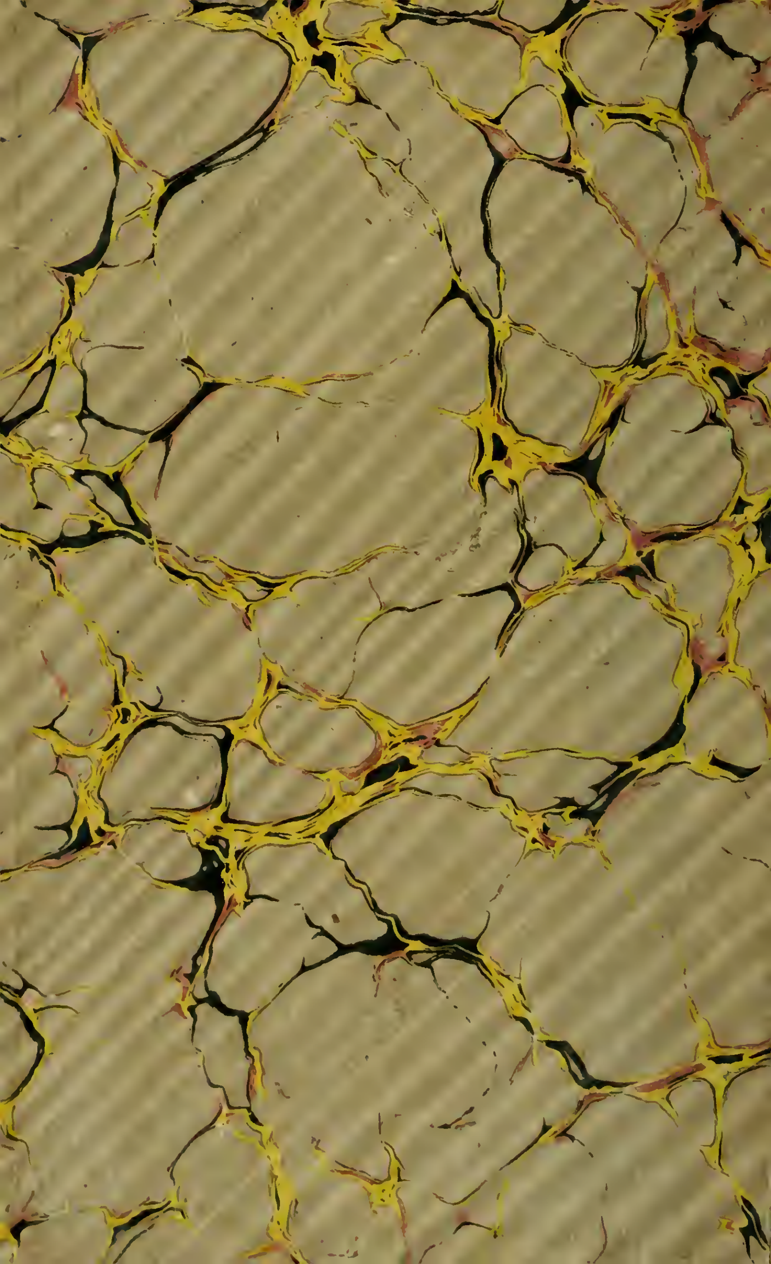
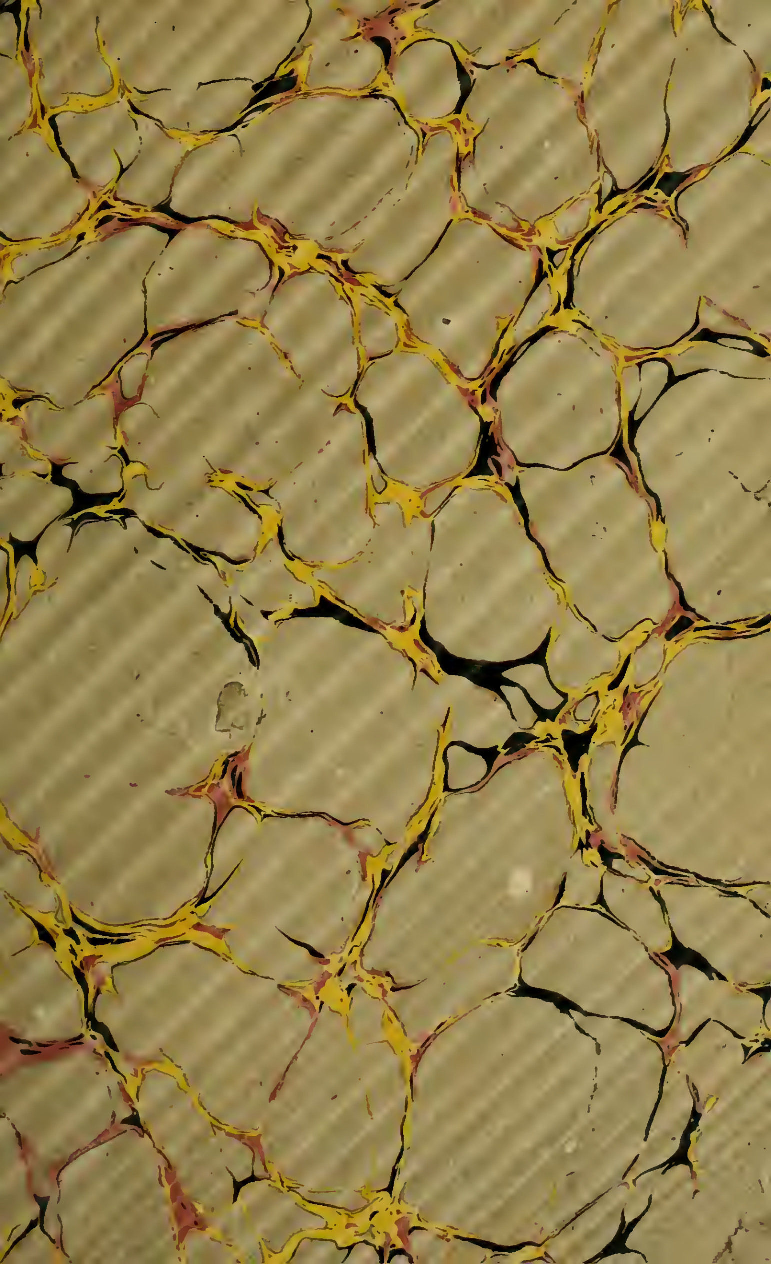






Stendhal ff 247-253

X de Maistre - [illegible] lépreux d'Aoste

— 186

SOUVENIRS
DE FRANCE
ET D'ITALIE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

SOUVENIRS
DE FRANCE
ET
D'ITALIE

DANS LES ANNÉES 1830, 1831 ET 1832

PAR

LE C^TE JOSEPH D'ESTOURMEL

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 13 ET 17 GALERIE D'ORLÉANS

1861

PRÉFACE

Des flatteurs m'ont dit : Écrivez donc vos mémoires, ou au moins quelques-uns de vos souvenirs. En effet, j'ai vu des choses dignes de remarque. J'en ai su davantage. Si l'on n'a pas été acteur, on a été confident, et depuis mon entrée dans le monde, il y a un demi-siècle, ma discrétion m'a valu d'être dépositaire de beaucoup de vieux secrets que je trahirais volontiers, si je m'en souvenais pourtant. J'aurais dû les noter. J'ai eu tort de compter sur ma mémoire, maintenant je ne suis que trop sûr de les garder; et je le regrette d'autant plus qu'un secret n'est pas destiné à être oublié et qu'on ne garde que les choses dont on compte se servir. « L'historien, dit Montaigne, fuit comme eau dormante et mer

morte des narrations calmes pour regaigner les guerres et séditions. » Mais le conteur recherche de préférence les détails intimes, les anecdotes confidentielles; les faits trop publics, il négligera d'en parler ; aussi y a-t-il des chances pour qu'un jour ce que tout le monde a su tout le monde l'ignore. On nous a initiés aux mystères de la vie la plus privée des douze Césars, et au milieu de Rome chacun se demande, aujourd'hui, comment s'est formée au grand jour cette montagne de pots cassés qu'on appelle le Testacio. Je me propose de donner quelques détails sur le séjour que je fis dans cette belle Rome, puis à Naples, puis en Sicile avant mon départ pour l'Orient. Je reprends même mon journal de plus haut, et peut-être ne lira-t-on pas sans intérêt le récit des derniers jours de mon administration en France. Il se rattache aux événements de la révolution de 1830 et peut fournir quelques matériaux à l'histoire. J'ai cherché à l'en rendre digne par la sincérité et la simplicité ; écrit sous l'impression du moment, je me suis interdit d'y rien changer et de me laisser aller à mes digressions habituelles, chaque nature de récit devant, à mon avis, avoir son style ; je remarque qu'on est maintenant trop disposé à les confondre et à intervertir les genres; à écrire l'histoire comme le roman et le roman comme

l'histoire ; à faire de la prose poétique et des vers prosaïques. Une fois ma relation terminée de ce qui avait rapport à l'embarquement du roi Charles X, ayant alors renoncé aux fonctions publiques et recouvré mon indépendance, sur le point de partir, d'aller voyager sans savoir pour combien de temps, d'errer sans projet arrêté, je rendis aussi à ma plume ses libres allures. Mon esprit reprit sa gaieté qu'il faut lui pardonner ; elle est rare aujourd'hui ; puis, quand je fus établi à Rome, l'intérêt et le repos qu'on y goûte à la fois réagirent sur toutes mes pensées. Mes émotions de jeunesse et d'enfance me revenaient en foule, et je me laissai aller volontiers au plaisir de les retracer. Je passai donc à ma mémoire toutes ses fantaisies et il en est résulté, ainsi que je le dis dans un endroit du livre, que j'ai moins écrit mes souvenirs d'Italie que mes souvenirs en Italie. Comme ils précèdent dans l'ordre de date le *Journal d'un Voyage en Orient*, je les ai joints à sa seconde édition, sans prétendre, toutefois, imposer celle-ci aux personnes qui possèdent la première. J'ai retranché dans la réimpression des passages d'une gaieté un peu libre qui m'avaient privé de quelques jeunes lectrices. J'ai fait aussi un choix dans l'album qui est tiré séparément et seulement à cent exemplaires. L'accueil

qu'on a fait à la première publication m'a sensiblement flatté. J'ai recueilli de précieux suffrages. MM. de Chateaubriand et de Lamartine ont bien voulu dire qu'on pouvait lire mon voyage avec quelque plaisir. Me lire après eux ! « Sur le style et sur les livres, écrit quelque part M. Joubert, il me reste à vous dire une chose : Achetez et lisez les livres faits par les vieillards » (conseil que je trouve plein de sens. J'ai mes raisons). M. Joubert ajoute : « Quand ces vieillards ont su y mettre l'originalité de leur caractère et de leur âge. » Je ne sais si on a trouvé que le *Journal d'un Voyage en Orient* remplissait cette condition ; mais au moins le mérite d'avoir été écrit par un vieillard ne peut lui manquer.

Et j'avais soixante ans quand cela m'arriva.

Aujourd'hui en fait de vieillesse j'ai encore mieux à offrir. Mon libraire me disait dernièrement : « Monsieur, votre ouvrage est bien respecté. » Cette expression m'avait d'abord laissé un peu soucieux, je pensais aux vers de le Franc de Pompignan et à la mauvaise plaisanterie de Voltaire : *Sacrés ils sont*.... A la réflexion je me suis rassuré. D'abord parce que de nos jours sacré et respecté ne sont pas précisément synonymes ;

puis l'honnête M. C... voulait dire seulement que le livre ne se trouvait qu'en boutique, et n'avait pas encore pris l'air sur les quais et dans les étalages. On m'a dit aussi (des amis), et la phrase m'est restée : « En lisant votre journal on croit vous entendre, c'est tout à fait votre conversation. » J'ai médité sur le sens de cet éloge, me demandant si c'en était un. Puis j'ai fini par l'accepter, et, en esprit bien fait, je n'ai pas voulu en conclure autre chose, sinon que mes amis trouvent que je parle comme un livre. « Vous ne voyagez plus? » me demandent-ils quelquefois du ton dont Alcmène dit à Amphitryon : « Quoi si tôt de retour? » et je leur réponds : « C'est trop aisé, » et je leur cite un mot profond d'un enfant de la colonie de Mettray. On n'avait pu le garder encore dans aucun établissement pénitentiaire ; il ne songeait qu'à s'échapper. On s'étonnait qu'à Mettray, où il était libre, où l'on n'a, comme disait spirituellement le directeur, d'autres clefs que la clef des champs, il eût renoncé à ses évasions : « Il n'y a seulement pas, répondit-il, une muraille à franchir. » Moi, j'ai franchi beaucoup de murailles ; j'ai la prétention d'être le dernier des nombreux explorateurs de l'Orient qui ait voyagé incommodément, lentement sur la Méditerranée, où j'ai fait, en revenant d'Égypte à Malte, trois cents lieues en un

mois, dix par jour ; périlleusement sur le Danube, où j'ai vu la mort de si près. Enfin, j'ai enduré des fatigues, supporté des privations, couru des dangers, et cela fait plaisir, et je me repose sur ces lauriers, que personne n'ambitionnera plus de cueillir, avec toutes les facilités qu'offrent maintenant les voyages. Faut-il s'en applaudir? Gagnera-t-on en plaisir ce que l'on perd en peine? Je ne le crois pas, je dirais même que je crois le contraire

SOUVENIRS

DE

FRANCE ET D'ITALIE

MES DERNIERS JOURS D'ADMINISTRATION.

Au printemps de 1830, je fus reçu par le roi Charles X en audience particulière, et je notai, en sortant de son cabinet, les phrases suivantes ; elles sont textuelles :

« Je veux la Charte plus que les exaltés; mais je n'y trouve rien qui m'ôte le droit de choisir mes ministres. Qu'on s'attaque aux projets de lois, qu'on les combatte, qu'on les rejette même; mais prétendre me dire : « Vous prendrez tel ou tel pour ministre, » jamais je n'admettrai cela ; on me trouvera comme un rocher. Je suis le conservateur de la Charte que cette prétention attaque; je ne reculerai pas : je dissoudrai la chambre, une fois, deux fois s'il est nécessaire; je ne sortirai pas de la légalité. Toucher aux lois, c'est une grande question, mais l'article 14 est là. »

Le roi ajouta, en me parlant des élections de la Manche, dont j'étais alors préfet : « Vous connaissez ce département ; ne me parlez pas de vous retirer : ce n'est pas l'instant ; les circonstances sont graves ; nous sommes dans une crise ; je ne m'abuse pas, mais je resterai ferme. Au fond, de quoi peut-on se plaindre? n'est-on pas heureux en France? — Sire, toute personne de bonne foi reconnaît que les libertés sont l'œuvre et le bienfait des Bourbons. — Je veux maintenir ces libertés. »

Je partis de Paris fort soucieux. L'horizon se chargeait de plus en plus ; la position du roi vis-à-vis de la chambre s'aggravait, et les efforts des députés les mieux intentionnés pour le dégoûter de son ministère allaient, en fin de cause, contre leur but, puisqu'ils ne faisaient qu'exciter encore sa résistance. Il entrait malheureusement dans le caractère de Charles X de confondre l'opposition avec l'hostilité, et, dans les derniers temps, il avait pris pour maxime : « Plus de concession ! » comme si, avec la forme de notre gouvernement, on pouvait appeler concession ce qui en est une condition, l'obligation de suivre le vœu de la majorité ! Le coup d'État était donc décidé; mais, en adoptant ce parti, déjà si pernicieux en lui-même, au lieu d'en prévoir les conséquences et d'assurer les moyens de réussite, l'événement n'a servi qu'à faire connaître l'inconcevable incurie d'un ministère rompant la paix sans être prêt pour la guerre.

Ce fut le 1er mai que j'eus l'audience dont je viens de parler, et je ne revis plus le roi que détrôné et fugitif. Ses propres paroles m'avaient démontré que l'article 14

de la Charte était devenu son idée fixe. Il y avait trouvé deux membres de phrase séparés, dont la réunion lui a été funeste. « Le roi est le chef suprême,...... et fait les ordonnances pour la sûreté de l'État. » Il en a fait pour sa perte.

Je conservais la pensée de quitter, au moins temporairement, l'administration, quand, le 26 juillet, je me rendis à Caen pour présider la Société des antiquaires de Normandie. Le 27, au matin, je vis entrer le secrétaire de mon collègue, qui venait me communiquer confidentiellement une dépêche télégraphique qui annonçait la dissolution de la chambre. J'étais d'autant plus loin de m'attendre à rien de semblable que, la veille même de mon départ de Saint-Lô, j'avais reçu du ministre et transmis aux députés de la Manche leurs lettres de convocation. Je n'étais pas revenu de ma surprise, lorsqu'elle fut portée à son comble par l'arrivée du *Moniteur*, contenant les trois ordonnances, et expédié par estafette. En ce moment une députation de la Société venait me chercher pour ouvrir la séance. Je cachai le journal et me rendis à la salle sans savoir où j'en étais; il fallut entendre des discours, en faire, prendre place à un long dîner. De ma vie, je ne me suis trouvé plus mal à mon aise; j'avais dans ma poche les ordonnances, et je n'osais en achever la lecture en public. Personne, autour de moi, ne se doutait du coup d'État. Comme il n'entrait pas dans mes idées de concourir à son exécution, et que je me méfiais du résultat, sans pourtant que mes pressentiments approchassent de la réalité (on commençait à cette heure même à se battre à Paris), je pris ma résolution, que je communiquai à M. le comte d'Osseville,

receveur général du département, chez lequel je logeais, et, quelques heures après, j'étais dans la malle-poste, portant moi-même ma démission.

Le 28 se passa en voiture. Tout était tranquille sur la route; ce ne fut qu'à Courbevoie que nous apprîmes les événements, et presque par le canon. Le soleil se levait; la troisième journée allait commencer. Je vis passer une malle-poste où les fleurs de lis étaient effacées; on m'assura que la révolution était consommée, que le roi avait déjà quitté la France. Dans le doute, je me dirigeai sur Saint-Cloud. J'y trouvai les esprits en proie à une grande perplexité. Le duc de Duras me dit qu'il était fort difficile, de si grand matin, d'arriver jusqu'au roi; que je perdrais plusieurs heures à attendre celle où je pourrais être introduit, et l'amitié du duc de Maillé ne me dissimula pas que je serais nécessairement mal accueilli avec les dispositions que j'apportais, et que le roi me saurait très-mauvais gré d'avoir quitté ma préfecture dans de pareilles circonstances. La bonne ou la mauvaise réception n'était pas ce qui me préoccupait, mais je me demandais si je pouvais maintenant remplir le but de mon voyage quand j'entendais le canon de Paris, et s'il m'était loyalement permis de m'éloigner du drapeau le jour du combat. Il ne s'agissait plus de faire exécuter des ordonnances devenues impossibles, et je sentais que, ma démission n'ayant pas été acceptée avant le commencement de la crise, il n'y avait plus pour moi qu'un seul parti à prendre, celui de retourner à mon poste.

Je regagnai Neuilly, où je rencontrai une troupe de peuple qui se portait sur Courbevoie pour s'emparer de la caserne. Une voiture passait, se rendant à Évreux; j'y

montai. Partout sur ma route, à Ruel, à Saint-Germain, à Mantes, je vis l'anxiété peinte sur les visages. Je n'entendis pas proférer un cri; je n'aperçus pas un homme armé. On nous regardait passer sans nous questionner. Arrivé à Évreux dans la nuit, je continuai avec le cabriolet de la poste, et, sur les trois heures, je rentrais à Caen, que j'avais quitté l'avant-veille. Le préfet n'avait point d'ordres. Le général Foissac-La-Tour venait de partir pour rejoindre sa division de la garde.

En arrivant à Saint-Lô, je m'assurai qu'aucune instruction n'était parvenue, ni de Saint-Cloud ni de Paris. On ne savait rien : on ne se doutait qu'il devait y avoir des nouvelles que par leur absence, et de très-honnêtes insensés en étaient encore à applaudir aux ordonnances et à l'énergie que déployait enfin le gouvernement.

Le lendemain, samedi 31, une dépêche ainsi conçue, et que je gardai pour moi seul, me parvint par estafette :

La cause constitutionnelle a triomphé ; vous recevrez demain dans des journaux plus étendus le détail de ces événements mémorables et glorieux. Je vous engage, en attendant, à faire publier le *Moniteur* ci-joint.

Signé : Chardel, *directeur général provisoire des postes.*

Le lendemain , de nouvelles gazettes arrivèrent en effet; mais pas un mot des ministres, pas une dépêche de Saint-Cloud.

Cependant l'insurrection avançait vers nous. Franchissant de ville en ville, elle venait d'éclater successivement à Rouen, à Caen et à Bayeux, qui n'est qu'à huit lieues

de Saint-Lô. J'employai toute mon influence pour arrêter ou du moins retarder l'explosion, et, voulant bien établir ma position, je publiai, au Mémorial du département, la lettre suivante :

Depuis quinze ans, la France respirait, sous un gouvernement paternel, des excès du despotisme et des fureurs de l'anarchie; chacun professait publiquement ses opinions; il y avait de la liberté, une grande égalité dans les droits et dans les charges; il y avait aussi de la gloire, nos vaisseaux couvraient la Méditerranée, nos drapeaux flottaient sur Alger, et nous allions jouir de la victoire sans avoir cessé de goûter les douceurs de la paix. Le crédit public s'était élevé à un haut degré de confiance; enfin, notre position eût été trop prospère si nous fussions restés unis. Quel triste contraste je pourrais opposer à ce tableau de notre bonheur, et huit jours sont à peine révolus! Cependant les nouvelles deviennent moins pénibles, le sang a cessé de couler, les communications sont rouvertes entre Paris et Saint-Cloud; le calme peut renaître. La Charte est là, nous nous y rattacherons tous; elle a proclamé la personne du roi inviolable et sacrée, les ministres sont seuls responsables. Votre devoir, Messieurs, celui de tous les gens de bien, est de maintenir l'ordre, la conservation des propriétés et l'harmonie entre les citoyens, en se ralliant autour du pacte fondamental et en faisant respecter le gouvernement du roi, le seul légal, le seul constitutionnel qui puisse exister en France.

Le 3 août, cette lettre avait été envoyée à tous les fonctionnaires du département, quand, dans l'après-dîner, un boucher de la ville, suivi d'un groupe assez nombreux, vint hisser un drapeau aux trois couleurs sur les bâtiments du tribunal, en face de mes fenêtres. Alors, en signe de protestation, je fis arborer sur la préfecture le drapeau fleurdelisé; puis, en même temps, pour témoigner que je n'avais pas la prétention de soutenir un siége, j'ordonnai qu'on ouvrît les grilles et qu'on ren-

voyât la sentinelle[1]. Cependant la rumeur croissait avec la foule. Les deux drapeaux restèrent ainsi en présence durant plus d'une heure. Enfin, on m'annonça une députation des membres du conseil municipal et des notables de la ville, ils venaient me demander avec les plus vives instances de céder à la nécessité et de prévenir l'effusion du sang. Je me rendis à cette seule considération, mais j'annonçai que dès ce moment je cessais mes fonctions. Je n'appris que le lendemain qu'un poste de la garde nationale était venu la nuit sur la place maintenir l'ordre; car, vaincu par la fatigue (depuis huit jours j'étais continuellement sur pied), je dormais; je le pouvais en conscience, je n'avais plus de responsabilité. On s'étonnera peut-être, et je le fais remarquer à la louange de la ville, qu'après les insurrections qui se succédaient rapi-

[1] Le *Messager des Chambres* rendit compte ainsi de ce fait dans son numéro du 6 août.

Saint-Lô, 5 août 1830.

« L'apparition du *Messager* dans Saint-Lô y produisit une sensation d'autant plus grande que tous les autres journaux manquaient. Dès qu'on eut appris que l'héroïque population de Paris se battait pour nos libertés, les citoyens amis de la paix songèrent au prompt rétablissement d'une garde nationale, mais M. Clément, maire de Saint-Lo, s'opposa d'abord à cette mesure. Le préfet qui revint de Saint-Cloud fit une circulaire pour son Mémorial, et déclara à tous les maires, le 2 août, qu'ils devaient employer tous leurs efforts à réprimer le mouvement insurrectionnel et à tenir pour Charles X. La prudence ordinaire du comte d'Estourmel l'abandonna au point que, le 3 août, quelques gens ayant arboré le drapeau tricolore sur le nouveau tribunal, édifice qui n'est séparé de la préfecture que par la rue, il fit aussitôt arborer le drapeau blanc sur sa porte, et montra ainsi, à quarante pieds de distance, deux drapeaux à deux heures après-midi. Cet appel à la guerre civile ne serait pas resté sans réponse, si plusieurs personnes sages n'avaient pas été représenter à M. le comte d'Estourmel les résultats infaillibles de son imprudence. M. le préfet céda, mais tout porte à croire qu'il va quitter son hôtel. »

dement sur d'autres points, elle se soit trouvée si en retard pour suivre le mouvement; cela fut dû surtout à la prudence des principaux libéraux et aux sentiments qu'ils me portaient. Il est certain que la ville de Caen était soulevée et que mon collègue avait cessé ses fonctions depuis quarante-huit heures, lorsqu'à Saint-Lô je publiais la circulaire précitée. Je dois ajouter que j'étais entré dans le vœu public en conseillant au maire de ne pas s'opposer à la formation de la garde nationale, mesure qui, depuis longtemps, avait été indiquée et recommandée au nom du gouvernement du roi, et qui en ce moment se rattachait essentiellement à la conservation de l'ordre et des propriétés.

Le mercredi, 4, plusieurs personnes vinrent me demander des instructions. Je n'avais plus que des conseils à leur offrir et toujours dans la ligne que je m'étais tracée : la fidélité.

Cependant le bruit commençait à s'accréditer que le roi sortirait de France par la Normandie, et des ordres avaient été donnés de Paris pour réunir vingt-huit chevaux à la poste de Saint-Lô. Il y a eu certainement beaucoup d'imprévu dans les événements d'alors; mais pourtant, quand on considère que la marche de Charles X fut ainsi tracée d'avance et qu'on se rappelle que depuis plusieurs mois la population des départements du Calvados et de la Manche était exaspérée par des incendies multipliés dont jamais on n'a bien percé le mystère, il est permis de croire à la préméditation. Ce qui est certain, c'est que les républicains désiraient autant que les royalistes exaltés l'adoption de mesures extrêmes, et, quand les partis opposés en viennent à

former les mêmes vœux, n'est-ce pas la meilleure indication pour un gouvernement prudent de ne point les exaucer?

Le général P....., revenant le 5 de Caen, m'en rapporta l'assurance que la famille royale s'embarquerait à Cherbourg. Du reste, je n'avais pas reçu plus de nouvelles de Rambouillet que de Saint-Cloud. Rien, absolument rien, pas un mot depuis l'envoi des ordonnances. C'était le silence de la mort.

Le Moniteur du 5, son supplément surtout, nous apportèrent de Paris des documents de la plus haute importance; ils produisirent l'effet qu'on en devait attendre. J'eus soin d'y aider et de faire remarquer combien on avait déjà à s'applaudir d'avoir maintenu l'ordre et suivi mes conseils. Les officiers de la garde nationale vinrent me rendre visite en corps, tous s'exprimèrent dans les termes les plus convenables, et les libéraux influents étaient disposés à se contenter de l'hérédité dans la ligne directe. J'aurais certainement entrepris de faire proclamer la régence si j'avais reçu à cet égard la moindre direction. Je décidai le général à gagner encore une journée sans faire changer la cocarde.

Le 6 août, la circulaire suivante me fut adressée par M. Guizot.

Le commissaire, chargé provisoirement du ministère de l'intérieur, à M. le préfet du département de la Manche.

Paris, 5 août 1830.

Monsieur, vous connaissez les glorieux événements qui ont fait triompher la cause nationale. Paris, en défendant ses droits et son repos attaqués, a sauvé les droits et le repos de la France. Les

plus notables citoyens de Paris, les pairs et les députés, déjà arrivés, se sont réunis pour aviser aux mesures indispensables dans ces graves circonstances. Son Altesse Royale monseigneur le duc d'Orléans a été proclamé lieutenant général du royaume. Son Altesse Royale a fixé au 3 de ce mois la réunion des Chambres, et nommé les commissaires chargés de la direction de chaque ministère.

C'est à vous, monsieur le préfet, de donner immédiatement la publicité la plus étendue aux différents actes de l'autorité publique que je vous adresse. Leur importance vous fera comprendre la nécessité et le devoir impérieux pour vous de les faire connaître sans délai à vos administrés.

L'expédition de toutes les affaires qui dépendent du ministère de l'intérieur reprendra son cours à l'instant.

Vous veillerez à ce que les communications soient aussitôt rétablies sur tous les points où elles auraient été interrompues.

L'ordre le plus parfait règne dans la capitale au milieu de tous les citoyens en armes; les rapports qui se succèdent annoncent que la population des départements sait aussi reconquérir la dignité et les droits dont elle sent le besoin. C'est aux administrateurs, aux magistrats à seconder et à diriger l'élan de la nation. Une responsabilité à la fois sévère et glorieuse pèsera sur eux.

Vous mettrez tous vos soins à faire bien comprendre l'esprit de la révolution qui vient de s'accomplir. L'énergie et le calme de la force nationale montrent assez qu'il n'est pas plus question de bouleverser les institutions que de soutenir une résistance contraire aux vœux du pays. Il faut cesser d'en faire un jeu.

La prompte organisation de la garde nationale est le moyen le plus efficace de maintenir l'ordre en marchant au but du mouvement. Je vous ordonne de vous en occuper avec la plus grande activité.

Vous voudrez bien, monsieur le préfet, me rendre compte sur-le-champ des mesures que vous allez prendre pour seconder l'action du gouvernement.

Agréez, etc. *Signé :* Guizot.

P. S. Je vous adresse un exemplaire du discours prononcé par Monseigneur le duc d'Orléans à l'ouverture des Chambres, et une

copie de la lettre des commissaires envoyés près de Sa Majesté Charles X. Vous êtes prié de donner immédiatement à ces deux actes la plus grande publicité.

Je répondis à cette lettre, la première que j'eusse reçue depuis onze jours d'un ministre quelconque, en informant M. Guizot des faits divers que je viens de rapporter, et je terminai en lui annonçant que, depuis le 5, j'avais cessé mes fonctions. Le même jour, je réunis les conseillers de préfecture; je leur rappelai que, pour ne pas désorganiser l'administration, j'avais continué à ouvrir la correspondance et à signer à la date du 5, mais que cet état de choses ne pouvait se prolonger, et qu'il devenait indispensable qu'un d'entre eux prît la direction des affaires; que, d'après la loi, le doyen avait de droit la signature, mais que, s'ils voulaient se concerter, je pouvais faire une délégation spéciale pour l'un d'eux; que, de cette manière, il n'y aurait point de lacune dans l'administration, et que nécessairement, d'après la réponse que je venais d'adresser au commissaire chargé provisoirement du ministère de l'intérieur, mon remplacement ne pouvait se faire longtemps attendre. Mes observations furent infructueuses pour le moment, personne ne se souciait d'être préfet. Je publiai alors la circulaire ci-jointe, pour prendre congé.

A MM. les sous-préfets, maires et fonctionnaires publics du département.

Messieurs,

Dans les circonstances où nous nous trouvons, je dois à mes collaborateurs et à mes administrés plus qu'un simple adieu et des protestations banales d'affection et de dévouement. Mes sentiments,

Messieurs, je crois vous les avoir témoignés mieux que par des paroles. Il vous était attaché, le préfet qui, ayant donné sa démission lorsqu'il connut les funestes et illégales ordonnances du 25 juillet, revint des portes de Paris, le 29, pour reprendre l'administration. Mais combien il est payé de son sacrifice, puisqu'il peut croire que sa présence au chef-lieu a maintenu la tranquillité, puisque pas une goutte de sang n'aura coulé sous ses yeux.

Inébranlable dans la foi jurée, résolu à ne jamais m'écarter du texte de la Charte et du principe de la légitimité, je resterai également dévoué au roi et à nos institutions, et je suivrai ma ligne avec la constance, mais aussi avec la modération que vous m'avez toujours vu professer.

Je fais du fond du cœur des vœux pour la prospérité de ce beau département. Dans un autre temps, je vous parlerais de ce que j'ai été assez heureux de faire pour y contribuer, des grands travaux exécutés, de ceux plus importants encore qui allaient être entrepris. Mais ces intérêts, tout réels qu'ils sont, disparaissent devant les tristes événements qui nous commandent. Adieu donc, Messieurs, conservez-moi quelque attachement, le mien vous est acquis, et, si l'occasion se présentait un jour de vous en donner des preuves, croyez bien à tout mon empressement à la saisir.

P. S. J'ai cessé d'administrer depuis le 3 au soir, et n'ai retardé mon départ que sur la nouvelle du passage du roi dans le département qu'il avait confié à mon administration. Je regarde comme un devoir personnel d'y attendre Sa Majesté et de l'entourer jusqu'au dernier moment des témoignages de mon respect et de mon attachement.

Le 7 au matin, on vint me communiquer la lettre suivante, qui me parut être une des pièces les plus singulières que puisse enfanter la confusion des pouvoirs.

*Lettre du général *** à M. le maire de Saint-Lô.*

7 août 1830.

Arrivé dans votre ville, j'apprends que M. le préfet de la Manche a cessé ses fonctions, que l'administration départementale est aban-

donnée, que les conseillers de préfecture et municipaux en grande partie n'ont pas la confiance des habitants notables du pays; cet état de choses est contraire au bien de vos concitoyens, à l'intérêt de la cause sacrée que nous voulons tous défendre; il est donc urgent d'obvier sur-le-champ aux graves inconvénients qui pourraient résulter de cette espèce d'anarchie, en conséquence comme lieutenant général, commandant supérieur des départements du Calvados, de l'Orne et de la Manche, en vertu des ordres et instructions de Son Altesse Royale Monseigneur le duc d'Orléans, lieutenant général du royaume, pour l'organisation de ces trois départements, je vous invite à faire réunir le plus promptement les notables de la ville de Saint-Lô compris dans les listes électorales et du jury, à l'effet de nommer entre eux :

1° Une commission départementale provisoire;

2° Une commission municipale qui vous sera adjointe.

Je laisse au patriotisme de vos concitoyens à fixer eux-mêmes le nombre des membres de ces commissions. Aussitôt qu'elles seront composées, la commission départementale agira avec tous les pouvoirs et attributions du préfet et donnera des ordres sur tous les points pour organiser le plus promptement possible les commissions provisoires d'arrondissement et de communes.

Le premier acte de la commission départementale sera de désigner son président.

Obligé de quitter sur-le-champ la ville de Saint-Lô, je ne puis attendre le résultat de cette délibération; mais j'autorise, par la présente, les commissions nommées à entrer de suite en fonction et je leur adresserai des autorisations particulières aussitôt qu'elles m'auront fait connaître leur organisation.

Ce fut en conséquence de cette invitation émanant d'une autorité militaire qu'un maire convoqua des électeurs et des jurés pour former une commission départementale qui devait à son tour en organiser de municipales, et le général qui prescrivait un pareil gâchis ne justifiait d'aucune mission. Il se disait chargé du commandement des départements du Calvados, de l'Orne et

de la Manche; et le même jour on lisait, dans les journaux, que le général Teste avait pris le commandement de la 14e division militaire dont les trois départements en question font partie.

8 août. Le bruit paraît se confirmer que Charles X se dirige sur Saint-Lô. Nous sommes, du reste, entourés de ténèbres. Le courrier de Nantes aurait rencontré, dans la journée du 4, le roi et le Dauphin, entre Épernon et Maintenon, accompagnés d'une véritable armée, et pourtant on mandait de Paris qu'ils étaient entièrement abandonnés.

Je reçois la visite de la commission départementale nommée hier soir. Je trouve tous les égards possibles dans chacun des membres qui la composent, et ils conviennent avec moi de l'illégalité de leur institution.

Le 9, des lettres arrivent de l'Aigle; la nouvelle du prochain passage du roi se confirme, nous l'attendons demain soir ou mercredi.

Le 10, il paraît que la famille royale a couché à Condé-sur-Noireau. On s'inquiétait des dispositions du département de la Manche, et M. de la Pommeraye, député de Caen, a indiqué le passage par cette dernière ville comme plus prudent. Le soir, je reçois la visite de M. le général Bournonville; il arrive de la chambre des pairs et craignait de ne pouvoir passer librement.

Le 11, une dépêche, signée Maison, Schonen et Odilon Barrot annonce que le roi sera le lendemain à Saint-Lô. Le général P.... revient de Cherbourg où il a trouvé tout préparé pour l'embarquement. Il me confesse qu'on lui avait ordonné de cesser ses fonctions, mais que le général *** les lui a rendues; puis il me déclame une lettre

qu'il a écrite au ministre de la guerre ; il est surtout satisfait de cette phrase : « On me traite précisément aujourd'hui comme on m'a traité il y a quinze ans, après les Cent-Jours. Je n'ai point de Capitole comme Scipion pour y monter, mais je fais mon sacrifice sur l'autel de la patrie. »

Je vois arriver successivement et j'éprouve un grand plaisir à recevoir madame de Brissac, les princes de Baufremont, de Léon, et le comte de Bourbon-Busset. Ce dernier, qui commandait le camp de Lunéville, m'apprend qu'il a reçu seulement le 5 des ordres pour rejoindre le roi sans plus de renseignements; que les troupes se sont mises en marche, bien résolues à faire leur devoir, et qu'on est venu ainsi jusqu'à Verdun ; il rencontrait fréquemment des courriers du gouvernement de Paris avec les nouvelles couleurs. Dans les villes qu'il traversait on cherchait à débaucher ses soldats, mais tous repoussaient ces suggestions. Il a eu particulièrement à se louer du colonel M..... C'est à Verdun que, n'ayant aucun ordre des ministres du roi, et en recevant continuellement de Paris, il a cru devoir réunir les officiers supérieurs du camp pour délibérer et prendre un parti. On a décidé que les différents régiments allaient se rendre chacun à son dépôt, en conservant drapeau et cocarde, et on s'est séparé parfaitement d'accord. Les bras tombent quand on entend de pareils récits.

Le soir nous avons une alerte très-vive. Le général *** a imaginé de requérir toutes les gardes nationales du pays pour s'opposer à la marche de l'escorte qui entoure le roi ; il occupe Carentan avec de l'artillerie. Heureusement les ordres qu'il envoie tombent dans des

mains prudentes. Deux membres de la commission partent pour Vire, et vont faire connaître l'état des choses au maréchal Maison.

Le comte de Brissac arrive le soir à la préfecture, c'est pour lui une grande consolation d'y trouver sa femme. Les fourriers du palais font les logements pour le lendemain.

J'avais annoncé mon intention d'aller joindre le roi dès que je le saurais près d'entrer dans le département dont il m'avait confié l'administration. Naguère j'avais pu regretter le dénûment complet où l'on m'avait laissé de toute espèce de direction; mais aujourd'hui, quitte de la responsabilité qui pesait sur moi et des devoirs de l'homme public, je me sentais bien au large, et, pour suivre l'impulsion de mon cœur qui me portait à ressentir de hautes infortunes et à m'y associer, je n'avais pas besoin d'instructions ministérielles. J'étais loin toutefois de blâmer ceux qui croyaient devoir agir autrement, car je la trouve d'une vérité frappante dans son application, cette pensée : « En temps de révolution, le plus difficile n'est pas de faire son devoir, c'est de le connaître. » Et indépendamment des devoirs absolus, noble chaîne qui lie l'homme à la divinité, il en est de relatifs qui varient selon la situation de chacun. On peut sans marcher parallèlement atteindre également un but honorable, et nous ne pouvons trop nous méfier de la disposition que nous avons à juger les opinions d'autrut en les ramenant à notre point de vue exclusif, et surtoui trop nous garder d'apporter dans des dissentiments politiques ces haines que le vice seul doit inspirer. Le 12 août, au matin, je pris la cocarde blanche et l'uni-

forme de gentilhomme de la chambre. Je sortis de la préfecture en voiture découverte et, m'associant à MM. de Bourbon-Busset, de Léon et de Baufremont, je me rendis à la limite du département, entre Thorigny et Vire. Nous trouvâmes le roi encore entouré de huit cents hommes environ, dont six cents gardes du corps. Quand nous rencontrâmes cette file de cavaliers précédant les voitures et cheminant au pas, une triste pensée vint me serrer le cœur, il me sembla que je voyais passer le convoi funéraire de la monarchie. Le duc de Bordeaux marchait le premier avec le baron de Damas, Mademoiselle suivait avec la duchesse de Gontaut; puis madame la duchesse de Berry avec son service, madame la Dauphine avec le sien, et enfin monsieur le Dauphin et Charles X, dans une même voiture avec les ducs de Luxembourg et de Polignac. Je m'approchai de la portière du roi, je lui demandai ses ordres et je lui rendis compte de la situation du département; il était surpris qu'on m'eût laissé venir ainsi, et voulut bien me témoigner sa satisfaction. De ce moment, je ne le quittai plus jusqu'à son embarquement. Arrivés à Torigny, Charles X me prit à part : « J'ai abdiqué, me dit-il; maintenant c'est sur le duc de Bordeaux qu'il faut tout reporter. Si quelque part on se rassemble en son nom, j'y reviendrai aussitôt. » J'étais bien tenté de lui dire : « Si vous avez la pensée de revenir, pourquoi vous en aller? » Je vis son front se rembrunir, lorsque, dans le récit que je lui fis des événements qui m'étaient personnels, j'articulai que j'étais parti pour porter ma démission à la réception des ordonnances. « Je ne voyais pas, ajoutai-je, la possibilité de leur exécution. — Pourtant, me

dit-il, il n'y avait pas moyen de faire autrement. »

Nous descendîmes dans la salle à manger de M. de la Varignière, maire de Torigny, où déjeunait la famille royale, excepté la Dauphine qui avait pris les devants à pied. Je la trouvai plus tard assise sur le bord du fossé de la grande route avec madame de Sainte-Maure et M. de Bourbon-Busset ; elle ne voulait pas se rencontrer avec les commissaires. Le roi m'avait recommandé de les voir; et, en rentrant à Saint-Lô, où je retrouvai la population calme et silencieuse, et toutes les fenêtres garnies de monde, je me rendis au logement du maréchal Maison, auquel MM. de Léon et de Bourbon-Busset montrèrent leurs passe-ports. J'échangeai quelques politesses avec M. de Shonen, que je n'avais pas vu depuis que je lui avais donné à dîner à Chartres, lorsqu'il y présidait les assises. La famille royale descendit à la préfecture. Au milieu de circonstances si pénibles, c'était pour moi une vive satisfaction de l'y recevoir. Charles X y avait consenti, parce qu'il savait qu'il n'y trouverait que des cœurs vivement émus de son infortune, et que rien n'y blesserait ses yeux. En effet, j'avais obtenu, quand on avait retiré le drapeau, qu'il ne serait pas remplacé.

12 août, au soir. Après dîner on se promène longtemps dans le jardin, où quelques curieux pénètrent. Le roi est toujours noble, affectueux et poli ; le Dauphin indéfinissable. En regardant la Dauphine le mot de Tacite me revient : *experti invicem sumus ego et fortuna.* Elle est forte et résignée. La duchesse de Berry, agitée et courageuse. Les pauvres enfants sont charmants. Le maintien de tout ce qui accompagne le roi est convena-

ble. Le duc de Raguse fait peine à voir. La fatalité est écrite sur son front. Il commande les troupes qui forment l'escorte, mais on peut dire que le roi le garde plutôt qu'il ne garde le roi. La partialité, disons mieux, l'injustice est grande à son égard. Je n'aurais pas ajouté foi au récit de la scène qui s'est passée à Saint-Cloud entre lui et monsieur le Dauphin s'il ne venait de m'en affirmer la vérité; il me raconte de curieux détails des trois journées; son entrevue avec MM. Laffitte et Périer; ses instances auprès de Charles X. Je ne rapporterai rien de ce récit, parce que le maréchal m'ajoute qu'il va le publier aussitôt sa sortie de France. Il paraît que rien ne peut égaler l'indécision, le désordre, l'imprévoyance qui depuis les fatales ordonnances ont présidé aux résolutions. On n'était pas préparé pour combattre, on ne l'était même pas pour fuir. Madame la duchesse de Berry est sans chemises. A Rambouillet, elle avait préféré s'habiller en homme. Toujours énergique, elle ne rêvait que la Vendée, courses à cheval et coups de fusil; peut-être se flattait-elle qu'on viendrait la délivrer en route, et elle voulait alors être prête à courir les hasards. Tout cela eût été excellent au moyen âge. Le roi fut surpris et mécontent de la voir dans ce costume, et à Saint-Lô on la décida à reprendre des habits de femme; mais elle n'avait emporté que des chemises d'homme, et de là lui vint la nécessité d'en emprunter d'autres à ma femme.

On m'écrit que l'effervescence est grande à Carentan; qu'une troupe ameutée par le général*** s'y est rassemblée avec de l'artillerie; que l'intention est positivement de forcer l'escorte du roi à la retraite. J'envoie

aux informations. Le capitaine de gendarmerie revient au milieu de la nuit me rapporter que la nouvelle est vraie, mais que le maréchal Maison a fait donner l'ordre à ce rassemblement de se dissoudre, en déclarant que ce serait un opprobre pour les commissaires s'il arrivait la moindre chose au roi.

Le vendredi 15, nous nous mettons en route à cinq heures. La matinée est sombre et pluvieuse. Arrivés à Carentan, nous trouvons la ville libre, mais le roi me dit que son intention est d'avancer jusqu'au premier village. Je m'arrête chez le maire de Saint-Côme, où nous sommes reçus par sa femme qui ne cesse de nous parler du roi les larmes aux yeux. Après déjeuner, nous faisons place au prince de Solre et à l'état-major de sa compagnie des gardes. Je retourne au bourg que le roi venait de quitter. On nous entretient des dispositions très-hostiles de l'*armée* du général *** qui la veille a occupé Saint-Côme, et qui annonçait le projet de s'opposer de vive force au passage du roi, sous prétexte qu'il se rendait à Cherbourg pour livrer le port aux Anglais.

Je rejoins la famille royale à une halte entre Sainte-Mère-Église et Montebourg. Charles X est particulièrement touché de l'empressement qu'on lui témoigne dans ces localités ; il m'est démontré pourtant que le canton de Sainte-Mère-Église est celui du département où les dispositions lui sont le plus hostiles; mais les yeux du roi, à son passage, sont tombés sur un groupe que d'autres sentiments affectaient, et quelques sympathies partielles lui ont paru la manifestation de l'opinion publique; j'ai vu souvent juger ainsi de l'esprit des masses par des exceptions. Nous entrons à Valognes. Le convoi

suit lentement cette longue rue, qui en 1827 était toute tapissée de fleurs et de feuillages pour l'arrivée de la Dauphine. Le souvenir lui en revient comme à moi, et en descendant de voiture je la vois fondre en larmes.

La famille royale est réunie dans la même maison, chez M. du Mesnildot; je mène mes compagnons à la sous-préfecture, où nous trouvons gîte chez M. du Trésor. Nous revenons dîner au palais où l'on fait la lecture publique du *Journal des Débats*, qui vient d'arriver. Chacun dit son mot sur le discours du duc de Fitz-James, et sur le serment des pairs. Un vieux général qualifie fort durement le discours; cependant les opinions sages prévalent dans le salon, et une justice à rendre aux personnes qui les professent, c'est qu'elles n'ont point attendu l'événement pour se déclarer. Les ducs de Luxembourg, de Raguse, de Levis, de Guiche, voient les choses fort raisonnablement, ainsi que le général B. B., j'ai omis de parler d'une conversation que le roi avait eue avec ce dernier la veille à la préfecture; il l'avait fait appeler après dîner. En sortant, M. de B. B. nous raconta les larmes aux yeux qu'après avoir rendu compte au roi de la conduite parfaite des neuf régiments sous ses ordres au camp de Lunéville, les ordonnances étaient revenues sur le tapis, car c'est l'idée fixe du roi. « Ne voyez-vous pas, disait-il, qu'il n'y avait pas moyen de faire autrement? Il fallait toujours y arriver, le coup des révolutionnaires était monté. — Mais, sire, on pouvait le parer. — Non, ne croyez pas cela, ce sont de vos idées de journaux et de salons. — Sire, vos ministres ont tout perdu. Depuis longtemps à la chambre je venais

avec le désir de soutenir leurs projets de loi, et je ne sais comment cela se faisait, mais je sortais toujours ayant voté contre eux. Mais enfin j'admets (car je sens combien il est dur de récriminer avec Votre Majesté sur un passé qui ne lui appartient plus), j'admets, dis-je, que ces ordonnances fussent indispensables, encore fallait-il au moins s'assurer les moyens de les soutenir, et sous ce rapport il est bien vrai de dire que la trahison la mieux ourdie n'aurait pu faire autrement ni mieux que ce qu'ont produit en cette occasion l'incurie et l'ineptie. En effet, pour prendre un parti violent qui entraînait l'emploi d'une force armée considérable, on a choisi le temps où presque toutes les troupes étaient hors de France ou dans les camps de Lunéville et de Saint-Omer, et on s'est bien gardé de mettre ces camps en mouvement et de les réunir sous Paris; de plus, au moment où l'on a lancé les ordonnances, M. de C..., qui dirigeait principalement le ministère de la guerre en l'absence de M. de Bourmont, était en province; le général Coutard aux bains de mer; tous les lieutenants généraux de la garde absents, sauf un seul dont il vaudrait mieux ne pas parler, et ainsi de suite. Le 28, quand on commence à s'apercevoir que des renforts peuvent devenir nécessaires, M. de P... prend la colonne de l'effectif pour celles des hommes présents sous les armes, et s'imagine avoir vingt-huit mille hommes disponibles quand il n'en a que six ou sept. On ne s'occupe ni des munitions ni des vivres, au point que, tandis que la troupe se bat à Paris, on est obligé de faire du pain dans les fours à pâtisserie du roi pour l'envoyer aux soldats; on néglige également la garde du trésor,

de l'arsenal et de la manutention ; ainsi, on n'a pensé ni aux vivres, ni à l'argent, ni aux armes. Ne voilà-t-il pas un beau plan de campagne ? »

A cette sortie, faite avec une franchise toute militaire, le roi se fâcha, ce qui était plus facile que de répondre.

Cependant, tandis que beaucoup de gens songeaient à leurs convenances et sollicitaient des croix, des brevets, au moins des promesses, je crus que je pouvais demander au roi une lettre où il me témoignerait sa satisfaction au moment de quitter la France. Il me laissa exprimer ce désir, puis il me répondit qu'il ne pouvait y acquiescer. « Je rends justice, ajouta-t-il, à votre conduite, elle est honorable ; mais vous avez eu un tort grave, lorsque dans les proclamations que vous avez publiées en cessant vos fonctions vous avez blâmé les ordonnances, les appelant funestes et surtout illégales; elles sont peut-être extra-légales, mais illégales, je n'en puis convenir. — Sire, j'ai dit que les ordonnances étaient funestes ; à l'appui de cette assertion que pourrais-je ajouter? les faits parlent; quant à l'illégalité, si je me suis permis de qualifier ainsi un acte du gouvernement du roi, c'est que je ne varie point sur le principe de la responsabilité des ministres comme Votre Majesté a pu le voir dans ma lettre du 3 août, écrite, je puis le dire, sous le feu de l'ennemi. D'ailleurs, que le roi se rappelle que j'étais parti pour donner ma démission, que mon seul dévouement m'avait porté à reprendre mon poste; qu'après avoir lutté jusqu'au 3 au soir j'avais dû cesser enfin mes fonctions, et que ma lettre d'adieu est du 6, quand je n'étais plus préfet. — Non, elle n'est pas du 6. — La date est facile à vérifier.

— D'ailleurs c'est égal, il ne fallait pas dire cela. — Mais c'est mon opinion, et c'est surtout à la manière dont je l'ai exprimée que j'ai dû les égards dont on m'entoure encore, et l'influence que j'ai conservée et dont le roi a remarqué l'effet depuis qu'il est dans le département. Si j'avais soutenu le système ministériel, pensez-vous, sire, que je serais aujourd'hui, 14 août, auprès de votre personne, et qu'on m'aurait laissé aller, avec la cocarde blanche et mon habit fleurdelisé, chercher Votre Majesté à la limite de ce département et l'escorter comme je le fais, quand depuis quinze jours la révolution est accomplie? On a respecté mon dévouement en faveur de la manifestation de mon opinion sur les ordonnances. — Je sais que vous faites tout ce que vous pouvez ; tout se passe bien sur la route. Si partout en France on avait pour moi l'affection qu'on m'a laissé voir à Montebourg, je ne serais pas obligé de m'embarquer; mais vous n'auriez pas dû blâmer les ordonnances. Je n'avais pas deux partis à prendre. L'événement le prouve, et il aurait toujours fallu y revenir un peu plus tard; je vous dis la chose comme je le pense. — Sire, j'ai dit aussi ce que je pensais, et les trois lignes d'approbation que je me flattais d'obtenir auraient satisfait mon cœur, qui est contristé d'un pareil refus. »

Ainsi, un fonctionnaire, dont la conduite avait été, je puis le dire, aussi nette; qui le dernier dans cette partie de la France avait fait respecter l'autorité royale; qui était accouru au-devant de Charles X quand tant de gens s'en éloignaient; et qui en ce moment comme préfet, comme conseiller d'État et comme gentilhomme de la chambre se trouvait par l'effet des circonstances à

peu près le seul de sa robe auprès de lui, ne put obtenir un témoignage gratuit de satisfaction, parce qu'il avait appelé illégales et funestes les ordonnances qui ont perdu la dynastie.

Je fus exhaler mon dépit chez la duchesse de*** qui me dit pour me consoler que le roi, quelques jours avant les événements, à la suite d'une discussion politique fort vive, lui avait dit en colère qu'elle mériterait d'être envoyée en exil. « Que n'y vais-je seule aujourd'hui! » m'ajouta-t-elle, avec son dévouement si noble et si pur.

Voici quelques phrases d'une lettre que madame la duchesse d'O... vient d'écrire à la Dauphine. Je les cite de mémoire, mais je suis sûr du sens. Elles font honneur à son cœur et ne peuvent étonner personne. Il serait certes trop aveuglé par l'esprit de parti celui qui se refuserait à croire que cette vertueuse princesse fût en effet bien à plaindre. « Chère et éternellement chère amie, je suis au désespoir. Je n'ai connu de moments heureux que ceux où nous avons vécu ensemble. Maintenant, tout est fini. Conservez-moi vos sentiments, et croyez à l'éternelle affection de votre malheureuse amie. »

Madame du R... est dans l'intimité du Palais-Royal; son mari n'en a pas moins quitté le soleil levant pour suivre les exilés des Tuileries. Il a laissé sa famille au milieu des troubles de Paris, et depuis onze jours il remplit fidèlement ses devoirs d'officier des gardes. Il n'aspire qu'à une récompense : un regard de la Dauphine ; il ne peut l'obtenir et il en est malheureux ; il pleure en me disant : « Le roi me traite bien, il vient

de me donner la croix de Saint-Louis. Mais Madame..... elle ne veut pas m'apercevoir. » Je cite ce trait, parce qu'il fait connaître le genre d'influence qu'exerce la Dauphine au milieu de son auréole de vertus et de malheurs. Elle peut ne pas plaire. Elle n'y cherche pas assez, mais on éprouve le besoin d'être estimé d'elle; on tient à son approbation plus qu'à celle du roi[1]. C'est que personne autant qu'elle n'inspire l'intérêt et ne commande le respect. « C'est le seul homme de la famille, » a dit Napoléon. Ce jugement est injuste, mais il est bien vrai que cette noble femme unit aux vertus de son sexe la plupart des qualités qui font les grands hommes, le courage, la constance, la mémoire... Oui, la mémoire, je la place parmi les qualités d'un prince. Dire de lui qu'il n'a rien appris, c'est une critique; qu'il n'a rien oublié, c'est un éloge. La Dauphine n'oublie pas, mais elle pardonne. C'est une âme vraiment royale

[1] Ces mêmes sentiments ont inspiré à M. de Chateaubriand, dans son *Histoire du Congrès de Vérone*, une de ces pages comme lui seul en sait écrire. Je ne puis résister au désir de la citer, bien qu'elle soit dans toutes les mains :

« Les moments les plus précieux de notre longue carrière sont ceux que Madame la Dauphine nous a permis de passer près d'elle. Au fond de cette âme, le ciel a déposé un trésor de magnanimité et de religion que les prodigalités du malheur n'ont pu tarir. Nous avions devant nous la fille que le roi martyr avait pressée sur son cœur, avant d'aller cueillir la palme. L'éloge est suspect lorsqu'il s'adresse à la prospérité, mais avec la princesse l'admiration était à l'aise. Nous l'avons dit : les malheurs de cette femme sont montés si haut, qu'ils sont devenus une des gloires de la révolution. Nous aurons donc rencontré une fois des destinées assez supérieures pour leur dire, sans crainte de les blesser, ce que nous pensons de l'état futur de la société. On pouvait causer avec la Dauphine du sort des empires; elle qui verrait passer sans les regretter aux pieds de sa vertu, tous les royaumes de la terre, dont plusieurs se sont écroulés aux pieds de sa race. »

et mieux encore une âme chrétienne. Le lendemain elle prouva à M. du R.., par sa bonne réception, quand il vint avec le drapeau de sa compagnie, qu'elle avait su apprécier sa conduite, car personne ne se connaît mieux qu'elle en honneur.

Le 15 à six heures du matin j'entrai à l'église. Une femme était agenouillée sur les marches de l'autel dans l'attitude de la plus fervente prière, tout entière à son Dieu qu'elle venait de recevoir. Quand elle retourna à sa place, je reconnus la Dauphine. Pauvre fille de saint Louis, le lendemain on allait, pour la troisième fois, l'emmener dans la terre d'exil : mais la récompense ne peut lui manquer et, quoi qu'il arrive, Marie-Thérèse a pris la bonne part. Le même jour, chez le roi après le déjeuner, la salle à manger fut transformée en une chapelle où la famille royale assista à la messe. Peu après les gardes du corps arrivèrent et remplirent la cour; ils venaient remettre leurs drapeaux. On les fit entrer compagnie par compagnie. Cette scène fut des plus attendrissantes ; elle rappelait, proportion gardée, les héroïques adieux de Fontainebleau. Le pauvre roi fondait en larmes : « Nous nous reverrons, répétait-il sans cesse; je garde votre drapeau, je vous le rendrai un jour pur et sans tache. Je ne puis vous dire combien je suis touché ; votre conduite a été bien belle, bien dévouée; jamais je ne vous oublierai, je vous connais tous; dites à vos camarades que je voudrais tous les voir, leur dire adieu à chacun nommément : chargez-vous-en pour moi. Il faut laisser passer l'orage, mais nous nous reverrons. »

Des paroles semblables furent dites aux gendarmes

des chasses et à ce qui était resté de la garde. Les vieux militaires pleuraient, c'était un sanglot général : ils baisaient les mains du roi et celles du duc de Bordeaux. Charles X m'aperçut dans la foule, j'étais fort ému ; il le vit et me tendit sa main, que je mis sur mon cœur : « On se montre bien dans votre département, me dit-il ; j'ai été touché de l'accueil qu'on m'a fait à Saint-Lô. Ici on est à merveille comme à Montebourg. »

Je montai le soir chez Mademoiselle, qui me combla de petits bienfaits ; elle voulut bien me donner de ses cheveux qu'elle coupa exprès, puis de ceux de son frère, et elle y ajouta une fleur pour madame d'Estourmel. Nous n'étions rien moins qu'en train de rire, et pourtant H..., qui remplissait les fonctions de premier maître d'hôtel, trouva le moyen de nous égayer par les expressions de son dévouement, dont la sincérité n'excluait pas la gaieté. « Vous reviendrez en France, Mademoiselle, répétait-il avec effusion, vous y dînerez encore, je le jure sur l'honneur, et ce sera moi qui vous y ferai servir votre premier déjeuner. » Le duc de Raguse nous conta de nouveau toute l'affaire de Paris ; il répéta plusieurs fois : « Le roi a été constamment en retard d'un jour dans tout ce qu'il a fait depuis le 27. »

J'entrai chez le roi avec le sous-préfet et le maire de Valognes; il leur parla des sentiments d'attachement qu'on lui avait témoignés sur son passage et dit qu'il était à désirer que les honnêtes gens conservassent leurs fonctions. Je lui objectai le serment : « Ceci, dit-il, est une question de conscience; mais celui qu'on demande pour le moment n'a rien qui puisse gêner, puisqu'il n'est autre que l'ancien. »

Le lundi à sept heures nous apportâmes de la sous-préfecture à déjeuner à Mademoiselle, car tous les équipages, la bouche notamment, étaient partis dès le point du jour afin d'être embarqués d'avance. Nous montâmes ensuite en voiture. Arrivés au haut de la côte, d'où l'on découvre Cherbourg, un marin nous cria : « Vous n'entrerez point sans la cocarde; » à l'entrée de la ville une sentinelle croisa la baïonnette sur nous, je fus reconnu, et on nous laissa passer. Je menai mes trois compagnons chez M. Collard, maire de Cherbourg et payeur de la marine, où je trouvai le général Alexandre de Girardin, qui venait d'apporter de Paris six cent mille francs en or. M. Thomas, inspecteur du trésor, les faisait charger en ce moment dans une malle. Cette somme fut aussitôt embarquée, et nous-mêmes nous nous rendîmes au paquebot; nous en examinâmes les distributions. Une petite antichambre précède la pièce destinée à M. le duc de Bordeaux et à Mademoiselle. Au milieu se trouve l'escalier par lequel on descend sous le pont et que deux grands rideaux isolent au besoin; à droite est le lit du prince et de son gouverneur avec deux autres lits en dessous, et à gauche pareille répétition pour la jeune princesse et la duchesse de Gontaut. Au bas de l'escalier on entre par un salon, d'un côté dans la chambre du roi et de madame la duchesse de Berry, et de l'autre dans celle du Dauphin et de la Dauphine. Les officiers de la marine qui donnent en ce moment des ordres pour l'embarquement sont les mêmes qui l'an dernier s'empressaient autour de leur grand amiral; les cris joyeux de toute la population retentissaient alors sur les quais, dans les rues, sur

toutes les hauteurs. Les temps sont bien changés, les hommes aussi. Bientôt j'entendis sonner les trompettes; les gardes du corps à cheval se rangèrent en ligne le long des quais. Les voitures arrivaient; Mademoiselle et la duchesse de Gontaut descendirent d'abord, puis les princesses, puis le roi accablé par le chagrin ; il nous tendit la main et à ceux qui se trouvaient le plus près de lui, puis il entra seul dans la cabine avec les commissaires. Madame la Dauphine resta sur le pont; elle tenait les deux enfants serrés contre elle, et elle étendait ses mains sur eux. Je la regardais à travers mes larmes; son attitude était sublime! une douleur de reine et de mère, enfin le plus touchant spectacle que la terre puisse montrer au ciel : la lutte de la vertu et du malheur. En ce moment l'aspect que présentait le navire serait difficile à décrire. Nous étions tous mêlés, la famille royale, les commissaires, les marins de tout grade et nous autres, courtisans de l'exil. Cependant le moment de la séparation approchait. Le maréchal Maison fit à Mademoiselle la révérence la plus respectueuse; on eût dit qu'il saluait encore la future duchesse de Chartres. On m'a assuré, mais je ne l'ai pas entendu, qu'un des trois commissaires dit à Charles X, en lui montrant son petit-fils : « Élevez-le bien, il pourra être bien utile un jour. » Je reçus un dernier adieu et un dernier remercîment du roi. Je montai l'escalier qu'on retira après nous, et la famille royale resta livrée à M. D... D... dont la mort a été trop fatale pour qu'il soit permis de troubler ses cendres. Quelques huées de la populace accueillirent le colonel Foissac-La-Tour et d'autres officiers qui se retiraient les derniers; ils

mirent leurs chevaux au petit pas et traversèrent cette foule avec le calme du dédain.

Ici finit le triste drame auquel j'avais cru de mon devoir d'assister jusqu'au bout, et c'était pour moi une consolation de penser que ma présence auprès du malheureux roi, durant ces quatre derniers jours, ne lui avait pas été inutile, puisque personne dans tout son cortége ne pouvait être plus au fait des localités et de l'esprit de leurs habitants. J'avais refoulé bien des pénibles émotions, et je ne doute pas que la violence que je me fis et tout ce que j'éprouvai alors n'aient causé dans ma santé la singulière perturbation dont je parlerai tout à l'heure.

Deux jours après j'allais chercher à la campagne le repos dont j'avais grand besoin.

Suzanne, septembre 1830.

Je rendis à ma plume ses libres allures.
(*Préface.*)

Je dessinais dans la chambre bleue où j'ai passé de si douces et si chères années. J'étais assis sur le lit où l'on me déposa presque évanoui, il y a vingt-cinq ans, lorsqu'un morceau de verre m'était entré profondément dans le pied pendant que je prenais ma première leçon de natation. On m'avait tiré de l'eau et rapporté dans cette chambre, où le chirurgien du village me signifia que j'en avais pour deux mois. Je reçus son arrêt avec résignation, il était sévère pourtant; deux

mois de captivité, presque d'immobilité ! Mais je me suis fait dès ma première jeunesse une sorte de philosophie pratique à l'usage des petites circonstances; une de ces philosophies dont on peut se servir tous les matins en se levant et qu'on ne tient point en réserve pour les grandes occasions qui n'arrivent pas. Dans l'habitude de la vie elle est bien autrement de ressource que ces vertus sublimes dont on trouve rarement l'emploi, qui bravent tous les traits de la fortune, excepté les piqûres, et qui sont en définitif comme le trésor de l'avare qu'il garde enfermé dans sa cassette. Que de fois j'ai eu l'occasion de recourir à cette hygiène de l'âme, mieux appropriée à nos chagrins journaliers que les remèdes héroïques ! Mon parti ainsi pris, je m'arrangeai pour que ma condamnation à ces deux mois de repos forcé n'entraînât pas trop l'ennui après elle, car le loisir d'un homme ennuyé me paraît le plus pénible de tous les labeurs; l'oisiveté a ses galères. Je m'attachai à ne plus voir que le bon côté de mon accident : un calme complet dont j'avais besoin, un loisir studieux, au lieu d'une activité fatigante et souvent mal dépensée. Plus de devoirs à rendre, mais en revanche beaucoup de soins à recevoir, et les plus empressés, les plus affectueux. Je commençai par me faire apporter des livres, ma guitare, quelques pots de fleurs, et mon alcôve devint tour à tour serre, bibliothèque, salon de musique, atelier de peinture. Je m'y livrai à toutes sortes d'occupations, je pourrais presque dire d'exercices. N'avais-je pas imaginé (la position de mon lit le permettait) de chasser à tir sur la terrasse qui s'étendait sous ma croisée? quelques grains de blé servaient d'appât aux moineaux. Par une légère

variante au conseil que la Fontaine donne à ses pigeons, je m'étais fait à moi seul un monde toujours beau, toujours divers, toujours nouveau; et d'ailleurs il s'en fallait bien que mon cœur fût seul, j'avais une bonne mère et une tendre sœur, puis Clarisse; car ce fut alors que je me liai avec cette pauvre miss Harlowe d'une affection que les années n'ont point altérée. Je goûtais un noble plaisir à suivre dans ses profondeurs le génie de Richardson, à lui voir fouiller le cœur humain pli à pli, comme les romanciers de nos jours se plaisent à détailler pièce par pièce le mobilier d'un salon, nous offrant ainsi dans leurs peintures le contraste des deux époques et le tableau de genre succédant au tableau d'histoire. Comme je m'étais identifié avec ce beau drame! comme j'y croyais! comme je vivais avec tous ces Harlowe! C'était pour moi un second intérieur qui agrandissait bien la chambre bleue, et j'en vins à partager l'enthousiasme effréné de Diderot et son implacable amour. Enfin ces deux mois d'infirmerie, après tant d'années écoulées, se présentent encore à mon imagination, parés des attraits de la jeunesse et de l'étude. Je n'en troquerais pas les impressions contre celles de mon meilleur temps; les deux mois révolus, je quittai la paisible alcôve sans hâter de mes vœux ce que d'autres auraient appelé leur délivrance. Il est vrai que je ne connais pas d'habitation si maussade où, au moment d'en sortir, quand l'habitude est prise, je ne prolongeasse encore volontiers mon séjour. Sans me plaire indifféremment partout, ce qui serait de l'insouciance, je ne me déplais nulle part, ce qui est, je crois, de la philosophie, et je m'arrange pour trouver toujours du

loisir et du plaisir. Il n'est pas de rocher si stérile, de tronc d'arbre si desséché, dans un creux duquel on ne puisse, en cherchant bien, rencontrer un rayon de miel. Mais, pour revenir au temps présent, je m'étais donc établi de nouveau la semaine dernière dans la chambre bleue, cherchant à me distraire des amers souvenirs de la catastrophe à laquelle je venais d'assister, et, tout en me faisant faire la lecture, je dessinais par ma fenêtre comme jadis j'y chassais. Au moment où mon crayon passait la rivière, où je traçais ma ligne d'horizon au delà des prairies qui bordent la Somme, je sentis (triste atteinte!) comme une main qui attirait ma bouche vers mon œil droit. Je jetai les yeux sur le miroir de la cheminée. Oh! la pénible chose de se regarder et de ne plus se reconnaître, d'en être à rechercher ses traits, à se dire : « Est-ce que j'ai jamais vu ce visage-là ? » Hélas! c'était bien moi, et les pleurs de ma femme m'en convainquirent. Ce jour, le 17 septembre, et la nuit me firent l'effet d'avoir duré plus de vingt-quatre heures; mais, quelque longue qu'une journée puisse paraître, il faut bien en définitif qu'elle s'arrange pour faire place au lendemain, qui ne peut pas attendre; il vint donc, et dès l'aurore, comme je ne ressentais aucun mal, je résolus de me secouer et de faire de l'exercice. Je m'en fus à Cambrai et à Estourmel. Je vis d'abord un médecin, auquel j'eus beaucoup de peine à balbutier le récit de mon accident. Après m'avoir gravement examiné : « Essayez, me dit-il, de parler naturellement. — Eh! pensais-je, si je pouvais parler, je n'aurais rien à vous dire. » Il était de la force d'un domestique qui me soignait à Rodez pendant un lombago. J'étais étendu, ne

pouvant bouger, et Antoine ne cessait de me répéter : « A la place de monsieur, je tâcherais de marcher. » Notez que je ne pouvais même pas m'asseoir, le moindre mouvement me faisait jeter les hauts cris, et, pendant que je tentais vainement de ployer les reins, je l'entendais qui murmurait entre ses dents : « Pourquoi ne pas s'asseoir tout simplement ? » Après le médecin de Cambrai, j'eus recours à un chirurgien, qui me saigna, puis me fustigea rigoureusement la mâchoire et la joue avec un bouquet d'orties, ce qui ne me fit pas le plus petit plaisir, ni même le plus petit bien, car ma bouche s'obstinait et ne paraissait pas disposée à quitter la nouvelle position qu'elle avait prise entre mon œil et mon oreille.

En passant par Péronne, je fus faire plusieurs visites. J'éprouvais la triste curiosité de me montrer et comme un besoin de constater la fâcheuse impression que je ne pouvais manquer de produire. Ces gens-là m'avaient vu naguère une bouche comme une autre. J'épiais sur leur physionomie la surprise que je leur causais, et leurs efforts pour me la cacher, qui ne faisaient que la rendre plus apparente; il fallait que le premier aspect me fût bien contraire, puisqu'on cherchait tant à m'en dissimuler l'effet, et en même temps bien irrésistible, puisqu'on y réussissait aussi mal. Mais ce fut encore pis quand je voulus parler : les mots ne venaient pas ou venaient de travers, on eût dit qu'ils ne trouvaient plus leur sortie ordinaire; ils hésitaient comme lorsqu'on se trompe de porte, ou, si un se faisait place, c'était en prenant celle d'un autre; et, pour comble de désappointement, je sentais très-bien que ce mot que j'articulais avec peine

n'était pas celui que j'avais pensé, et pourtant je me trouvais comme forcé de le dire. Mais ne croira-t-on pas que je suis sous le charme de la paralysie, et que je me complais à la décrire?

Après mes visites, quand j'eus effrayé tout mon monde et que je fus suffisamment sûr de mon effet, je consultai un second médecin : « Monsieur, me dit celui-ci, avez-vous des affaires? — Mais oui, beaucoup, parce que depuis vingt ans je fais surtout celles des autres. — Eh bien, je n'ai pas d'autre conseil à vous donner que d'y renoncer. — Aux affaires des autres? — Non, aux vôtres. — Volontiers. — Faites un voyage de plaisir. Je vous dirais bien : Allez à telles eaux et dépêchez-vous de les prendre pendant qu'elles guérissent, mais les pays chauds et surtout l'activité vous conviendront mieux encore : allez en Italie. — Docteur, j'y allais. — Du reste, ajouta-t-il, je vais vous saigner de nouveau, et j'approuve le traitement qu'on vous a prescrit à Cambrai. » Je sentais revenir les orties, et en effet elles figurèrent dans son ordonnance. « Heureux encore, me disais-je, qu'il n'ait pas pensé aux chardons. »

Huit jours après, je me mettais en route pour Rome sans bien me rendre compte du temps que durerait mon absence. Agité d'esprit comme je l'étais depuis deux mois, il me tardait pour faire diversion de me livrer à un exercice forcé et de chercher du repos dans le mouvement. En montant en voiture j'y trouvai une provision d'orties toutes fraîches, que ma femme y avait fait mettre. « Bon, pensai-je, je vais dans le pays des capucins, j'y jetterai mes orties au froc. »

Arrivé à Paris, je produisis en public mon infirmité sans chercher à la déguiser. On me trouva fort laid ; mais qu'aurais-je gagné à vouloir tromper les autres et moi-même ? Je me souvenais du pauvre Mé..., qui, paralysé jusqu'aux dents, me disait, et peut-être il le croyait, que c'était le tic douloureux. J'abordai chacun en déclarant que j'avais une paralysie; il n'y eut qu'une personne assez franche pour me répondre qu'elle le voyait bien. Les autres me disaient : « Non, ce n'est rien, vous avez seulement la bouche de travers. » Ainsi, je m'abandonnai à la petite satisfaction de montrer de la force d'âme, et je goûtai le plaisir si cher à la plupart des malades, de parler de leur santé. Ce régime de franchise, joint aux orties et aux saignées, me réussit, et quand ma bouche, qui s'était mise si près de mon œil, vit que je ne la regardais pas, que je n'avais point l'air de me soucier où elle allait, elle commença à redescendre peu à peu sans rien dire.

---

30 septembre.

Je me suis vainement flatté de pouvoir passer huit jours à Paris sans participer au mouvement extraordinaire qui agite les esprits. Il ne m'en a pas fallu tant pour prendre mon pauvre pays en tristesse, et, crainte de pis, je crois agir patriotiquement en persistant dans mon projet de voyage. Je rencontre des amis, ou plutôt, comme disait Champcenetz, des connaissances; et il avait coutume d'ajouter : « Car je n'ai pas d'amis. » Je

n'en puis dire autant, Dieu merci! mais pourtant il est vrai qu'en cette saison je compte peu d'amis à Paris. Mes connaissances donc ne déraisonnent pas mal et battent la campagne, se tenant plus ou moins dans les environs, mais quelques-unes sont de forts marcheurs. Décidément je leur fais mes adieux, et si je les quitte, c'est parce que je les aime, et je vois bien que cela ne pourrait pas durer si je restais plus longtemps au milieu de tant de fous qui ont oublié de se faire enfermer. J'ai su depuis que cet oubli avait été réparé pour plusieurs. Je leur parle sans haine et sans crainte comme un franc témoin, mais en ne disant rien que la vérité; puis-je leur dire toute la vérité? « Venez avec nous, me répètent les conservateurs, ceux qui veulent conserver la révolution; réunissons-nous maintenant contre l'anarchie, reprenez votre ancien habit de garde national. » Je réponds : « Vous voulez que je fasse cause commune avec vous contre l'anarchie et l'émeute; mais naguère vous étiez l'émeute, vous étiez l'anarchie; aujourd'hui est trop près d'hier, et vous vous sentirez longtemps encore de votre origine, car il n'y a rien d'inflexible comme une conséquence. Quant à mon habit de garde national, il est vrai que je l'ai porté avec gloire; je m'en suis couvert (de gloire) sur les côtes, et j'ai gardé celles de Normandie et les miennes sans qu'il soit arrivé aux unes ni aux autres le moindre échec de la part des Anglais : mais il y a de cela plus de vingt ans. Depuis, j'ai porté d'autres uniformes; j'ai achevé d'user le dernier le 15 août en bonne compagnie, et je ne le ferai pas retourner. Je vous avouerai de plus que je compte un serment pour quelque chose. »

L'aimable marquis de Sem... me disait que si j'en avais seulement prêté une demi-douzaine, j'en prendrais le pli. C'est probable; mais, lors du dernier, j'ai omis d'ajouter, comme ce maire qui accusait réception de la constitution de l'an IV : « Je lui jure une fidélité inviolable ainsi qu'à toutes celles que vous pourriez m'envoyer par la suite. » Je n'ai fait aucune réserve de ce genre. Je conviens qu'on peut apporter des raisons plausibles pour me démontrer que je ferais également bien, peut-être mieux, de me rallier et d'accepter, comme on dit, le fait accompli; mais je suis vieux et rabâcheur : je le prouve en revenant encore sur la sainteté du serment, tout en reconnaissant qu'après tant de gouvernements que nous avons vus se succéder, les gens qui s'obstinent à parler de fidélité risquent de n'être pas compris et ressemblent à ce perroquet tout blanc qu'un voyageur a rencontré, et qui était si vieux, qu'il parlait une langue morte.

1er octobre.

L'aspect des théâtres me répugne; pourquoi y aller? me dira-t-on; j'en conviens, mais le moyen de résister aux séductions des annonces? Je lis dans un journal : « Reprise des *Victimes cloîtrées*, jouées par les premiers acteurs; » et plus bas : « Tel est l'attrait irrésistible offert ce soir au public : heureux ceux qui pourront y trouver place! » J'envoie retenir une stalle pour être sûr de trouver place à l'attrait irrésistible. En 1791 on

donna pour la première fois ces *Victimes cloîtrées* : je me souviens de l'effroi qu'elles me causèrent. Je veux juger de l'effet que la pièce me fera aujourd'hui et jusqu'à quel point le parterre et moi nous pouvons être vieillis depuis quarante ans. Eh bien, je dois au parterre la justice de déclarer que je l'ai trouvé parfaitement conservé : il n'a pas pris une année, il est resté le même. Quant à moi, c'est différent, la peur ayant moins de prise sur mes vieux nerfs aguerris, je suis surtout à présent frappé du ridicule; j'en ai trouvé beaucoup dans ces *Victimes*, et le jeu des acteurs n'y gâtait rien. Il y avait entre autres un capucin profondément dissimulé qui n'a pas cessé de retourner ses prunelles et d'en faire ce que le roi Dagobert faisait de ses culottes : jamais on n'a mieux louché au théâtre. Mais aussi quel succès d'enthousiasme : « Voyez l'affreux scélérat! criaient les prêtrophobes; il ne montre que le blanc de ses yeux! » et c'était une joie, et des transports, et des marseillaises qui se répondaient du parterre au paradis. Vraiment, si l'on voulait considérer combien il faut se rendre ridicule pour plaire à la multitude, je crois que cela en dégoûterait; il est vrai que dans les frais que font bien des gens pour acquérir la popularité, ils sont encouragés par l'espoir de s'en défaire un jour avantageusement; et encore je distingue entre la popularité et la populacerie. La première peut séduire par de beaux semblants, de généreuses apparences; la seconde n'est jamais que honteuse et ignoble.

La petite pièce était consacrée à faire valoir la noblesse comme la première le clergé. Il n'y avait pas là un malheureux comte ou vicomte qui ne fût une espèce de

Jocrisse. « Tous ces nobles sont si bêtes! » disait le parterre. En effet, voyez Byron en Angleterre, et chez nous cet imbécile de Chateaubriand.

Mais je fis encore mieux que d'aller au spectacle : je fus au club, à un club rue Montmartre. Au moment où j'entrais, un orateur faisait de la métaphysique radicale. Obscure et diffuse, son éloquence ne s'élevait pas au-dessus de la région des brouillards. Pendant tout son discours, qui fut très-long, je me disais, comme en pareille occasion M. Royer-Collard, que l'orateur avait perdu une bien bonne occasion de se taire; et je me demandais si quelque interrupteur ne viendrait pas fermer ce robinet d'eau trouble. Mais j'avais des voisins qui n'étaient nullement de cet avis : « B.... s'est immortalisé ce soir, » répétaient-ils à l'envi : ils voulaient dire éternisé. Je rencontrai encore là une de mes connaissances, car j'en possède de fort variées, je puis en convenir sans vanité; dans l'espèce, il n'y a pas de quoi se vanter, mais c'est la conséquence d'avoir vécu en temps de révolution depuis mon enfance. La société était si mêlée, que je me crus obligé de prier mon ami le jacobin de ne point parler de ma présence dans son club et de lui demander le secret, qui fut fidèlement trahi. N'ayant plus rien à ménager, j'y retournai quelques jours après avec le baron de Montm..., et précisément nous nous y trouvâmes pour la clôture, la police s'avisant qu'il y en avait assez comme cela. Ses agents entrèrent dans la salle, et l'un d'eux signifia au président qu'il eût à se dissoudre, façon de s'exprimer peu académique. Le président protesta, et, comme j'étais près de lui et que je riais sous cape autant qu'on peut le faire avec une

bouche de travers, il me regarda de travers aussi et me dit que j'étais un faux frère. Je crois bien! Pour en finir avec ma bouche, j'ajouterai que, sa retraite continuant à s'opérer heureusement, je n'avais point passé les frontières de France qu'elle-même était rentrée dans ses limites naturelles. Ainsi se termina sa révolution de 1830, car une révolution n'est vraiment finie que lorsque chacun a repris sa place.

M. de S... est revenu avec moi sur la question du serment : « Prêtez-le, cela ne vous empêchera pas d'aller voyager, et l'on pourra vous conserver pendant votre absence sur la liste des conseillers d'État; vous aurez le temps de la réflexion. » Je lui ai répondu comme je faisais jadis à une dame de ma connaissance qui me demandait aussi un serment : « Je veux bien vous le prêter, mais vous me le rendrez. » Avant de partir, je cherchai à mettre de l'ordre dans mes affaires; j'avais quatre chevaux gris-blanc dont je me défis, en laissant désormais le monopole à M. de la Fayette; je les vendis à moitié prix. « Je conseille à monsieur de les garder, me disait mon cocher, il est sûr et certain qu'un jour ils reprendront leur valeur. » Très-bien, mais en attendant...

J'ai retrouvé depuis mon donneur d'avis. « Eh bien, monsieur, m'a-t-il dit, n'avais-je pas raison? Vous vendriez vos chevaux le double aujourd'hui. — Et ce ne serait que justice, lui ai-je répondu, car ils auraient le double d'âge, vingt ans chacun. »

J'ai rencontré plus d'un logicien de cette force.

Novembre 1830.

Hier, en traversant Monte-Fiascone, je songeais à son ancien évêque. Je me suis rappelé l'époque où le cardinal Maury vint à Paris en 1806; il excitait vivement notre curiosité, on aimait à voir reparaître sur la scène ce vieux champion des idées monarchiques; il cachait la finesse méridionale sous des dehors assez communs, « des façons bonhomières, » comme disait M. de Seran en parlant de l'Empereur. Il y a des caractères que vous pensez connaître parce qu'ils présentent un côté accessible par lequel vous pénétrez d'abord; puis, si vous essayez de faire le tour, vous vous trouvez bientôt arrêté. La franchise et l'abandon du cardinal Maury ne vous laissaient pas non plus aller bien loin en fait de découvertes, il contait volontiers, étudiant ses histoires et choisissant ses termes; la mémoire, quand on sait la manœuvrer, fait une assez bonne part de l'esprit de conversation; elle le servait heureusement. Comme il était absent depuis quatorze ans, il avait naturellement beaucoup à dire. Chacun donc l'écoutait avec plaisir, et il faisait comme les autres. Même à table il prenait force tabac d'Espagne, auquel les convives placés près de lui participaient, ou du moins leur assiette, ce qui me gâta son voisinage, un jour que nous dînions ensemble chez madame du Roure. Tout en nous vantant les agréments de la résidence de Monte-Fiascone, il tirait fréquemment une large tabatière dont il saupoudrait son entourage, et, entre deux prises, il nous dit

qu'il avait jadis la prétention de prendre de meilleur tabac que qui que ce fût en France; qu'il le préparait lui-même; et il nous expliqua longuement son procédé, dont j'avoue que je ne me souviens plus. En émigrant, il avait emporté à Rome deux pots qui lui restaient de ce précieux tabac. Le sort à venir de l'abbé Maury dépendait du pape, et le pape prenait du tabac. « Je me présentai plusieurs fois, nous dit-il (je rapporte ses propres expressions), devant Sa Sainteté, et toujours je tirais ma tabatière; je la tenais ouverte, je la refermais avec quelque bruit: c'était tout ce que je pouvais faire : le respect m'interdisait de hasarder davantage et d'aller jusqu'à offrir directement une prise au saint-père. Enfin, ma persévérance atteignit son but. Un jour je parvins à faire rencontrer ma tabatière sous sa main, et machinalement il prit de mon tabac. Vous pensez bien que je l'observais avec une grande attention, et je vis tout de suite la surprise qui se peignait sur ses traits, tandis qu'il allongeait les doigts pour puiser de nouveau dans ma boîte. *Donde vi viene questo maraviglioso tabacco?* Je ne lui cachai pas que moi seul en possédais de semblable et que je n'en avais que deux pots ou plutôt que je n'en avais plus, parce que, dès ce moment, ils appartenaient à Sa Sainteté. Je crois que ce présent lui fut aussi agréable qu'il me fut utile. » A la suite de cette histoire, l'ancien évêque de Monte-Fiascone nous parla de sa franchise : il en avait montré plus qu'il ne pensait dans le récit qu'il venait de faire.

Nous avons terminé sans le plus léger accident un agréable voyage à travers la Suisse, la Lombardie et la Toscane. « Prenez garde, en passant les montagnes,

me disait un aubergiste du Valais, d'être accosté par quelques intrigants; » il appelait ainsi les voleurs de grands chemins. Ce bon aubergiste m'a mené voir une papeterie dans laquelle il était intéressé et qu'il m'avait annoncée comme fort curieuse : du papier sans fin, qui irait toujours se déroulant si on ne le coupait pas. Hélas! me suis-je dit, on y versera aussi de l'encre sans fin ; mon cher hôte, si vous pouviez me garantir que ce papier conservera sa candeur originelle! Gilles, invité à un concert chez Arlequin, lui dit qu'il apportera sa clarinette. « Je n'y vois point d'inconvénient, répond celui-ci, pourvu que tu n'en joues pas. » Je ne vois pas non plus d'inconvénient à faire du papier sans fin ; mais, si l'on savait combien j'aime le blanc! comme je m'y attache de plus en plus depuis la liberté de la presse!

Enfin nous voici à Rome ; sais-je bien quand j'en sortirai? Le bon M. Boquet (un peintre distingué) est ici depuis cinquante ans; il était parti de Paris comme moi pour venir passer un hiver en Italie ; il avait emporté la clef de sa chambre, il l'a toujours dans sa poche. J'éprouve déjà cette salutaire influence qui triomphe ici des plus tenaces préoccupations. Je ne songe plus aux révolutions que j'ai laissées derrière moi. A peine entré par la porte du Peuple, vous sentez que Rome s'empare de vous, de toutes vos pensées, et dans ce pacifique séjour vous goûtez pleinement l'intérêt dans le calme, ce bien-être qui sera la seconde joie du paradis. Décidé à ne faire aucun projet, à vivre au jour le jour comme certains gouvernements, mes heures s'écoulent au forum. J'y viens lire et rêver, écrire et dessiner. Quelquefois les objets présents m'incitent, plus souvent je promène mes

regards en jardinant à travers le passé, et surtout mon passé à moi :

Hoc est
Vivere bis, vita posse priore frui.

En vieillissant j'aime à faire ainsi ma retraite à reculons ; il n'y a pas jusqu'aux jours mauvais dont la mémoire ne me plaise ; j'y trouve cette volupté mélancolique dont la Fontaine, qui s'y connaissait, a vanté le sombre plaisir. « Maman, disait une petite fille qui a maintenant mon âge, contez-moi une jolie histoire qui me fasse du chagrin. » Moi, j'aime aussi les chagrins de ma jeunesse, ces grands chagrins dans une belle prairie, et je n'ai garde d'en refouler l'émotion quand elle se reproduit sous ma plume. C'est un avantage que la partie la plus forte du genre humain a sur la plus belle : les hommes jouissent mieux du charme des souvenirs. Eh ! quelle est la femme assez stoïque pour trouver un plaisir sans mélange à se rappeler le temps de sa jeunesse et de sa beauté? Ne demandons pas à la nature plus qu'elle ne peut donner. Je me plais donc, moi, à évoquer mon passé, à m'en entourer. Je note à la manière de Montaigne, une chose m'en rappelle une autre ; aussi ce journal sera plus exactement intitulé *Souvenirs à Rome* que *Souvenirs de Rome*. Tantôt je m'égare à travers le dédale des rues, tantôt dans la solitude des ruines. Mais que le lecteur soit sans inquiétude, je ne le prendrai pas en traître ; sous l'insidieux prétexte de *quelques notes* sur Rome, de *quelques promenades* dans Rome, je ne compte pas lui imposer une nouvelle édition de Nibby, le contraindre à me suivre

avec V... sur chaque emplacement auquel il plaît à chaque archéologue d'assigner un nom différent et sous toutes les couches successives des déblais du Campo Vaccino. Ces dignes professeurs vous font entrer, sans vous permettre le moindre écart, dans le sillon qu'ils se sont tracé, dans le sentier que tous leurs auditeurs ont piétiné; ils vous nivellent les sept collines par l'habitude qu'ils ont prise d'en parler toujours du même ton et dans les mêmes termes. Je ne crois pas qu'un voyageur, s'il a dans l'esprit tant soit peu d'indépendance et de critique, veuille s'assujettir à procéder ainsi à la queue de tous les touristes qui l'ont précédé et mené en laisse par un antiquaire. Telle est, du moins, ma manière de voir, comme disait un aveugle de ma connaissance qui, dans la conversation, employait volontiers cette locution.

Maintenant me permettra-t-on de faire comme Trissotin, après sa virulente sortie contre les auteurs lecteurs :

Voici de petits vers pour de jeunes amants;

voici le récit de ma tournée d'aujourd'hui dans la capitale du monde chrétien : j'y suis allé voir les juifs, j'ai circulé dans leur *Ghetto* dont on ferme tous les soirs la porte en dehors; un d'eux, auquel j'ai acheté quelques petites antiquités, m'a parlé de cette réclusion en gémissant et se lamentant, ce qui chez lui pouvait être une affaire d'habitude : il s'appelait Jérémie. De fait, c'est une vieille précaution qu'il n'y aurait aucun inconvénient à négliger; mais il est vrai d'ajouter que c'est la seule dont on use aujourd'hui envers les israélites

romains, et on les plaint moins d'être enfermés la nuit quand on pense que tous les cardinaux vont l'être le jour. C'est demain que commence le conclave, et je suis arrivé tout à point pour les obsèques de Pie VIII et l'élection de son successeur. On prétend qu'un de nos jeunes compatriotes, présenté à Léon XII, lui exprimait candidement son regret, ayant vu tant de belles choses à Rome, de n'avoir pas assisté à un conclave ; le pape lui dit qu'il était trop curieux. « Mais, saint-père, répétait-il, c'est la seule chose qui me manque. » Moi, il ne me manquera rien. Dans les quartiers populeux qui avoisinent celui des juifs, j'ai rencontré à chaque pas des fûts de colonnes encastrés dans les murs des plus chétives maisons. Pas une borne, un seuil, un angle qui ne soit un débris antique, et toujours du marbre ou du granit d'Égypte. Ce luxe de matériaux s'arrête aux portes du Ghetto, dans l'enceinte duquel on n'en voit point trace ; ses habitants auraient-ils trouvé quelque moyen de les monétiser? Les juifs font argent de tout, et ont de la peine à se défaire de l'habitude d'arbitrer à chaque chose une valeur vénale, quelle que soit sa nature. Tous les ans on baptise un israélite à Saint-Jean de Latran. Un de ces nouveaux chrétiens, parlant à un prélat de ma connaissance du bonheur qu'il éprouvait d'avoir reconnu et abjuré ses erreurs, et de pouvoir vivre en paix avec sa conscience, ajoutait avec onction : « Je ne voudrais pas pour deux cents écus ne m'être pas converti. » Je suis revenu par le portique d'Octavie et le théâtre de Marcellus en déplorant l'abandon et l'espèce de mépris dont ces monuments sont l'objet. Le théâtre est sous terre à la profondeur d'environ trois mètres, et

le plain-pied est livré aux charbonniers et aux cabaretiers qui occupent ses entre-colonnements : ceci n'est que honteux. Les murs de travertin sont de résistance, et au fond il n'en résulte que peu de dégradations. Le malheur est que la grande propriété s'en soit mêlée. A la forteresse des Savelli (le théâtre était devenu un château au moyen âge) a succédé le palais des Massimi, qui plus tard est arrivé aux Orsini, et partout on y voit leurs ours comme dans le manoir de l'oncle de Waverley. Tel a été le sort du monument élevé par Auguste à la mémoire de ce neveu duquel Virgile, le modèle des courtisans non moins que des poëtes, racontait de si grandes choses qui lui seraient certainement toutes arrivées s'il eût seulement vécu. Aujourd'hui, si le prince Orsini, par un noble sacrifice, rétablissait la scène aux dépens de laquelle son palais fut construit; si le sentiment des arts et le respect pour l'antiquité lui inspiraient ce retour généreux, nous pourrions encore nous écrier avec le prince de l'épopée latine :

Tu Marcellus eris.

Les colonnes doriques sortiraient de terre, l'ordre ionique qui les surmonte refleurirait dans toute son élégance, et je n'entendrais plus dire aux amateurs de jeux de mots que de tous temps les Orsini ont fait la guerre aux Colonnes.

Le portique d'Octavie, voisin du théâtre, et construit à la même époque, a éprouvé une tout autre fortune. Un palais envahit l'un; l'autre est occupé et infecté par une halle aux poissons : c'est là qu'on voit aux prises la magnificence et la saleté romaines. Des frises renversées

servent d'étaux aux vendeurs; de riches chapiteaux sont encastrés dans de misérables torchis; vous marchez à travers la fange sur le porphyre et le serpentin; enfin, il est vrai de dire que tout ce qui s'offre à vos regards excite à un degré presque égal l'admiration et le dégoût. Si l'on prenait la peine de retourner ces grandes dalles de marbre jadis blanc, peut-être ferait-on quelque trouvaille. Mais allez persuader à une poissarde romaine de se donner tant d'embarras, et de penser seulement à soulever le bloc précieux dont la prescription des siècles l'a mise en possession! elle se déciderait aussi difficilement à le lever qu'à le laver.

J'avais des visites à rendre, ce qui ne laissait pas que de m'ennuyer; je ne pouvais m'empêcher de rire de l'air profondément malheureux de mon domestique toutes les fois qu'il trouvait porte fermée et qu'il était obligé de venir me dire : « On est sorti. » Il ne comprenait point qu'on allât chez les gens pour ne pas les rencontrer : il n'avait pas le sentiment vrai de la visite. J'entrai chez les princes M... C... et L... me proposant par la même occasion d'examiner leurs demeures. A Rome, on ne croit point déroger en se logeant sous les gouttières, et il n'est pas malséant d'occuper un quatrième : les propriétaires habitent quelquefois le faîte de leur maison; on arrive à eux par une centaine de marches; c'est le contraire de chez nous, où, sous tous les rapports, l'expression de gens de bas étage serait fort improprement appliquée à ceux qui habitent le rez-de-chaussée. Le docteur Coronna, que j'ai connu jadis à Paris, exaltait volontiers ces palais de Rome aux dépens de nos hôtels; il en amenait à tout propos la comparaison; il en parlait

dans ses consultations. Quand on lui citait les Tuileries et le Louvre, il prétendait qu'en Italie on en voudrait à peine *pour loger des hannetons* : l'expression m'est restée. Eh bien, je maintiens que les hannetons courraient risque d'être asphyxiés dans certains palais de Rome. Je cherchai longtemps celui de la princesse*** dans le voisinage de la place Navone, et deux fois j'en traversai la cour, qui a deux issues, la prenant pour une rue à la manière dont le public s'en servait. Le soir j'y revins en voiture, et je reconnus les lieux. En montant les degrés, je fus d'abord accueilli par une odeur que je ne veux pas qualifier, et qui m'accompagna jusqu'aux grands appartements, que je traversai à tâtons, guidé par une faible lumière qui éclairait à peine le cabinet du fond où se tenait la *conversazione*. Il en est ainsi dans la plupart des intérieurs romains : un escalier noir en marbre blanc, des tableaux et point de chaises ; au fond de l'enfilade un prince sans lumière, et nulle part ses aises, si ce n'est sous les portiques et sur les degrés, où pas un passant ne s'en fait faute ; et, si les gens de la maison se permettent de lui adresser quelques observations sur le sans-façon avec lequel il en use, il se contente de faire la réponse devenue proverbe : *Ma, è un palazzo!* Quand vous avez terminé votre visite, deux domestiques allument des torches et vous ramènent à votre voiture, puis, le lendemain, ils viennent vous demander l'*incerto* : on appelle ainsi la portion des gages que les maîtres en ce pays laissent à la charge du public. M. de la Ferronnais me disait qu'il avait voulu abolir cet abus dans sa maison, il s'en était entendu avec d'autres membres du corps diplomatique ; il payait ses gens en conséquence

et il en renvoya six, parce qu'ils continuaient à percevoir sur les étrangers l'impôt de l'*incerto*. Par cet exemple, il parvint à obtenir que les autres ne le fissent plus qu'en cachette. Un usage qui accommode à la fois les petits et les grands, les maîtres et les domestiques, n'est pas de nature à cesser, et nulle part plus qu'en Italie on apprécie les petits profits; sous ce rapport, il est vrai que nous prenons facilement les mœurs du pays. Le capitaine Fachot me détaillait un jour les agréments que lui rapportait le commandement du château d'Orbitello qu'on lui avait donné comme retraite en 1810. « Indépendamment du traitement fixe, me disait-il, on jouit de divers bénéfices attachés à la place; on a du bois, de la chandelle, de la considération. » Quelques-uns mettent du désintéressement à se passer de cette dernière, et le bon M. Fachot pouvait bien être du nombre.

A l'entrée de l'hiver, on s'occupe de réunir quelques secours pour les pauvres. Je demandai à la princesse Lanc... si elle quêterait. « Oh! non, me dit-elle, il vaut mieux réserver cela pour les personnes qui tiennent une grande maison et chez lesquelles il vient beaucoup de monde: la duchesse Torlonia, par exemple; moi, je ne suis pas assez riche pour demander l'aumône. »

C'est un vrai bonheur pour moi de rencontrer ici l'évêque d'Hermopolis. Il y a quinze ans, une autre révolution nous avait déjà réunis dans le Rouergue, sa patrie, où il s'était retiré pendant les Cent-Jours. Cette fois c'est dans la capitale du monde chrétien que nous sommes venus simultanément planter nos tentes, et je me promets bien de profiter le plus souvent pos-

sible d'une aussi bonne compagnie. Je retrouve encore quelques autres Français de connaissance, avec lesquels mes opinions sympathisent peu. Je n'en suis pas moins charmé de les revoir. Nous disputerons. Nous avons déjà commencé. Je remarque que nous nous faisons à peu près les mêmes reproches que sous le dernier gouvernement. Seulement, comme alors j'étais fonctionnaire et qu'ils le sont aujourd'hui, j'ai pris leur rôle, ils ont pris le mien. Il faut reconnaître qu'il en est habituellement ainsi dans les discussions politiques, et que, vainqueurs ou vaincus, les partis ne procèdent pas autrement. C'est entre eux un perpétuel échange de récriminations, et on a justement comparé leur lutte à celle de Polichinelle et du commissaire, qui n'ont qu'un même bâton dont ils se frappent tour à tour.

---

29 janvier 1851.

L'aspect religieux de Rome, le nombre et la pompe des églises, l'empressement de la population pour les *funzione*, frappent les étrangers. Après les jours mauvais qui suivirent notre révolution, je me rappelle la surprise que causait à nos jeunes voyageurs le spectacle d'une ville ecclésiastique, et les récits qu'ils nous en faisaient au retour. Je dis le spectacle, et en effet c'en était un pour eux, et qui paraissait bien étrange à des yeux français. Les enfants de ma génération qui n'avaient pas reçu de leurs parents une première éduca-

tion chrétienne (et le nombre en était grand) vivaient dans une ignorance qu'on aurait peine à comprendre aujourd'hui, non pas seulement des vérités de la religion, mais aussi des moindres cérémonies du culte. Celui de la déesse Raison était surtout en vigueur quand j'atteignis ma dixième année ; et, comme j'étais avancé pour mon âge, j'avais écrit à ma mère, alors en prison, pour lui demander la permission d'aller assister, à Péronne, à la fête de cette bonne déesse. Croirait-on qu'elle défendit à ma gouvernante de m'y mener? Je fus obligé de me contenter de la relation qui m'en fut faite par un de mes camarades. Il me dit qu'on avait mis sur un autel une demoiselle déshabillée en déesse, dont il me fit une description fort attrayante; il avait quelques années de plus que moi, et je vis bien que cette demoiselle ne lui faisait pas du tout l'effet d'être la raison. Il régnait alors dans l'atmosphère une sorte de *mal'aria* révolutionnaire. Notre première éducation d'enfant n'était même pas terminée quand nous nous trouvâmes exposés à cette influence délétère. Pour dépeindre le cynisme de l'époque, il faudrait emprunter sa langue. Rien que d'entendre les crieurs publics annoncer le journal du père Duchesne dans les termes alors usités suffisait pour détruire l'effet des leçons de ma gouvernante sur la politesse. Puis cette saleté jacobine, cette crasse morale et physique, le *tu*, le *toi*, la grossièreté des manières! Il y a dans l'enfant du singe et du perroquet, et, comme eux, ce qu'il retient le mieux, c'est le pire. Nous répétions, nous imitions, nous jurions comme des petits païens. Beaucoup de mes contemporains ne se rappelaient pas de

s'être jamais trouvés avec un prêtre. Ils connaissaient tout au plus Dieu de réputation, mais aucun de ses ministres de vue. Lorsqu'on commença à rouvrir les églises, un jeune M. D... parlait à Sainte-Aul... devant moi d'un enterrement où il avait été la veille ; il était d'un naturel sérieux, et ne cherchait nullement à égayer son récit, qui d'ailleurs y prêtait peu par le sujet. « Nous avons trouvé, disait-il, plusieurs hommes qui avaient des robes, les cheveux coupés, point de queues ; ils se sont promenés en se saluant; ils ont aussi chanté, mais pas très-bien ; des gens fort polis, je vous assure, et qui parlaient latin entre eux. » Tout le reste de sa description était de ce genre. On a peine aujourd'hui à croire pareille chose quand je la raconte ; mais qui croirait aussi que nous avons fêté les sans-culottides, et que je me suis appelé *Capillaire?* Encore si l'on n'avait été qu'absurde! si l'on s'était arrêté avant l'échafaud? mais rien n'y a manqué; nous avons eu ce que le cardinal de Retz appelle l'*abomination dans le ridicule*, et voilà pourtant l'époque que des gens d'esprit et de talent, et dont je n'entends nullement suspecter les intentions, cherchent à relever et à parer aux yeux de la génération actuelle.

La princesse X.... est une belle personne, d'un caractère mélancolique, quoique assez coquette, qui le matin broie du noir, et le soir met du rouge. Elle a un amant, toute la ville le sait ; peut-être aussi son mari. Un jeune prélat de nos amis est aussi le sien : en tout bien, tout honneur. Nous lui parlions de cette inclination de la princesse ; il parut un peu embarrassé : « Puisqu'on vous l'a appris, nous dit-il, je ne le nierai

pas; » et il ajouta avec candeur : « C'est ce qui fait que j'y vais aussi intimement, car avec l'habit que je porte, et jeune et belle comme elle l'est, j'aurais craint les propos si l'on ne savait pas qu'elle a le cœur pris. » Il nous disait cela le plus naturellement du monde, et ce raisonnement finit par nous paraître assez plausible. La conséquence en est pourtant que si la princesse X... était un modèle de régularité et de foi conjugale, elle verrait beaucoup moins chez elle notre jeune monsignor.

Nota. Il n'était pas dans les ordres; non plus que la plupart des personnes qui portent à Rome l'habit ecclésiastique.

Nous parlions aussi devant lui d'une dame anglaise qui avait été *surprise en conversation*. Comme ce mot répond ici à celui de compagnie, que réunir du monde s'appelle avoir une conversation, la *surprise* de la dame ne lui en causa aucune. Pour lui, c'était comme si l'on eût dit : « être surprise en public. » Mais, quand je me fus expliqué et qu'il sut que cette conversation, à laquelle cette fois j'ajoutai l'épithète anglaise, avait eu lieu avec un Français, son indignation s'alluma. Je remarquai toutefois qu'il était disposé à plaindre la coupable, et il prononça les mots de *debolezza umana*, circonstance atténuante qu'en ce pays on est assez disposé à admettre; mais, indulgent pour l'Anglaise, il se montra plus sévère pour mon compatriote. Moi, sans y mettre d'esprit national, je crus devoir lui faire remarquer que les torts étaient au moins égaux du côté de la dame; il n'en convint pas, et leva en l'air les yeux et un doigt, avec cette expression particulière aux

Italiens quand ils veulent émettre un doute. Je ne saisissais pas bien sa pensée; un mot me l'expliqua : « Être surpris ainsi avec une protestante ! »

En Italie, on n'éprouve pas le besoin de la nouveauté, même en amour; il n'est pas rare de voir une Italienne fidèle, ou à bien peu de chose près. Souvent elles s'en tiennent à une seule faute qu'elles prolongent indéfiniment : il n'y manque que le mariage. Chez nous, au contraire, beaucoup de femmes n'ont point d'amants : très-peu n'en ont eu qu'un. J'ai connu à Venise la comtesse Benz... (*la Biondina*) dont le nom populaire a été chanté à tous les échos des lagunes autant que les vers du Tasse. Elle suivait les usages anciens, ceux antérieurs à la Venise autrichienne ; elle dormait le jour et se levait le soir pour recevoir les visites. On m'y présenta vers minuit, après son déjeuner. Le comte Rang... l'aidait à faire les honneurs. Cet aimable homme conservait dans sa vieillesse des manières gracieuses et distinguées ; il avait surtout gardé son affection pour la Biondina, dans le galant servage de laquelle il avait passé sa vie. Assis près de cette ancienne reine de beauté, de cette muse des barcaroles, je la regardais aussi attentivement que la politesse pouvait me le permettre, et je me répétais tout bas ces vers qui lui furent dédiés :

Contemplando fisso fisso,
Le fattezze del mio ben,
Quel visetto così lisso,
Quella bocca, quel ben sen.

Pauvre Biondina ! ses cheveux d'or sont devenus d'ar-

gent; sa jeunesse et sa beauté s'en sont allées avec les gloires de Venise et les chants des gondoliers, les feuilles de laurier et les feuilles de rose! mais elle peut dire du moins :

> J'aime toujours et l'amour me console :
> Rien n'aurait pu me consoler de lui.

Ce vieil amour prête à rire aux indifférents ; moi, je me sens porté à l'indulgence pour les ridicules du cœur : une pareille constance serait presque sans exemple chez nous. Pourtant je me rappelle que madame d'E... me répétait avec solennité : « Jeune homme (j'étais jeune alors), souvenez-vous qu'on reste toute sa vie sous le charme d'un premier sentiment. » Il faut bien reconnaître que pour madame d'E... ce premier sentiment était un peu comme le couteau de Janot ; mais je me gardais de lui en faire la remarque, parce que je m'amusais chez elle, et que je tenais à être prié au bal qu'elle donnait tous les ans pour sa trentième année.

On reconnaîtra, j'espère, la discrétion que j'apporte à me borner à des initiales, ou mieux encore à des étoiles, quand je me trouve dans mes souvenirs en présence de quelques noms propres ; je respecte toutes les susceptibilités sans les partager, souvent même sans les comprendre, surtout lorsque les temps dont je parle sont déjà loin. Je me ferais conscience de m'abandonner à la gaieté de mon esprit, si je pensais qu'elle pût dégénérer en malignité : tout rire qui n'est point gai est satanique : M. de Lamartine l'a justement remarqué.

Mais, en fait de méchanceté, je crois pouvoir dire comme le vieux général Henry en fait d'amour : « Pour le peu que j'en fais, ce n'est pas la peine de m'en passer. » Puis je ne nomme jamais que les morts ; les personnalités qui survivent aux personnes me paraissant sans conséquence. Il y a des gens plus timorés que rien ne rassure contre la crainte des tracasseries, et qui brûlent des lettres que leur date devrait préserver autant que leur signature. M. de Treneuil, auteur du poëme des *Tombeaux de Saint-Denis*, me racontait qu'il avait assisté à un de ces déplorables auto-da-fé. M. de Cas..., à son lit de mort, ordonna de jeter au feu un paquet de lettres, et ces lettres étaient de madame de Sévigné. « Leur publicité pourrait avoir des inconvénients, » disait-il. De pareils scrupules me rappellent la circonspection de quelqu'un de ma connaissance qui, entrant un jour dans la chambre de son fils, comme il prenait sa leçon d'histoire, entendit qu'on parlait d'une querelle, celle des Guelfes et des Gibelins, et que le précepteur invitait son élève à lui répéter ce qu'il en savait. Mon homme ne put s'empêcher d'interrompre : « Monsieur l'abbé, dit-il, j'aimerais autant que Jules ne répétât pas ces choses-là ; s'il sait l'histoire de cette querelle, qu'il la garde pour lui. »

On m'écrit de Paris (je ne nomme pas) que l'on y est toujours en proie au dévergondage politique et romantique. L'anarchie règne en plein dans la république des lettres, en attendant l'autre. Le genre échevelé et insurrectionnel est proclamé le plus saint des devoirs, et, si quelque critique essaye de retenir le char à la descente, on le flétrit du nom de *classique*, et on l'accuse,

comme jadis les aristocrates, de tirer sur le peuple. D'autre part, on voit de nobles esprits (encore comme jadis) renoncer eux-mêmes à leurs priviléges, s'associer au mouvement dans le but de le modérer, et n'y rien gagner pour la cause de l'ordre, tant on est prompt à les dépasser! Ce sont les Matthieu de Montmorency de la littérature, et vainement ils ont fait des sacrifices à ce qu'on appelle les nécessités du goût, et quelquefois à son absence. Pour suivre l'analogie, le régime de la terreur ne nous manque certes pas. Le sang coule à grands flots dans les drames et dans les feuilletons, et, de même que sur la place de la Révolution, on peut dire aussi qu'on y bat monnaie; car la spéculation joue le rôle principal dans les entreprises littéraires; le talent ne sait plus vivre pauvre comme au beau siècle, et je crains (c'est toujours mon correspondant qui parle) qu'il n'en soit de nos plumes d'or comme de la lyre de Plutus :

Plutus trouvant un jour une lyre égarée,
Une corde rompit sous l'effort de ses doigts.
Il en mit une d'or. Riche et déshonorée,
Cette lyre perdit la voix.

Il ajoute que, littérairement parlant, il a peine à croire qu'un pareil ordinaire puisse faire un bon estomac à ceux qui s'en nourrissent, et qui, déjeunant du journal, vont souper du théâtre; du reste, je me méfie un peu de ses jugements, parce qu'il a le goût très-pur: il est de l'Académie. « Notre grande entreprise du Dictionnaire va son train, me dit-il, bien que nous n'en soyons toujours qu'à la lettre A (elle m'a l'air de n'être jamais pour

ces messieurs l'A plus B). » Il me raconte aussi qu'une de nos connaissances communes, chez laquelle nous dinions ensemble quelquefois, a fermé sa maison. On citait ses bons mots : il prétend qu'on les trouve moins piquants depuis qu'il a cessé de donner à dîner et qu'il a renversé la salière avec la marmite.

Si j'en crois une autre lettre, l'anarchie se rencontre à Paris partout, dans les murs, hors des murs, même sur les murs ; le désordre s'y est aussi introduit : la confusion règne dans les affiches. Sesm... m'assure qu'il vient d'en lire deux : l'une aurait pour objet l'élection des bouledogues, et l'autre recommande de museler les officiers de la garde nationale. Cette dernière sera sensible à M. de la Fayette, qui est toujours, ajoute-t-il, le héros à la mode. La Révolution a ses voltigeurs, comme les avait la Restauration. Le digne M. de la Fayette en est le type. Avec des qualités estimables et une étonnante persévérance dans ses utopies, on peut aussi dire de lui qu'il n'a rien appris ni rien oublié. L'autre jour la foule idolâtre l'avait reconduit jusqu'à sa porte : il lui prend un attendrissement ; après avoir un peu larmoyé : « Je voudrais, dit-il, vous embrasser tous ; mais, ne le pouvant à cause de la quantité, recevez collectivement l'accolade fraternelle dans celle que je vais donner à monsieur ; » et, en disant ces mots, il se jette sur le grand M. de P... qui débouchait de la rue voisine, allant à ses affaires, et se suspend à son cou. Celui-ci, qui ne s'attendait nullement à être baisé, n'ayant rien fait pour le mériter, ni rien entendu de la péroraison, fut moins flatté que surpris. Les gens qui se bornent à envoyer M. de la Fayette en purgatoire prétendent que sa péni-

tence sera d'y trotter à la longe, toujours dans le même cercle, monté sur un cheval noir, et tenant en main un drapeau blanc. Du reste, l'engouement et l'aversion exagèrent également à son égard : ceux qui, abusant du panégyrisme, en font un grand homme, n'ont point causé avec lui, et ceux qui le croient un mauvais homme n'ont point lu sa correspondance avec sa femme pendant sa captivité. Il faut bien reconnaître qu'alors on ne négligea rien pour l'exaspérer. Je possède une lettre inédite et curieuse que le grand poëte Klopstock écrivait de Hambourg le 18 mai 1796 à l'ambassadeur d'une des principales puissances, et d'où j'extrais le passage suivant : « C'est à vous qu'il appartient de faire que la Fayette ne meure pas de sa prison : l'on semble avoir pour lui cette mort en vue : c'est ce dont vous convaincra une circonstance que je veux vous rapporter immédiatement. Le vieux serviteur de la Fayette avait, je ne sais de quelle façon, rassemblé dans un coin une poignée de terre, et semé dedans des graines de fleurs. Un des gardiens le remarque, mais ne dit rien, et, en habile homme, attend son moment ; ce moment se présente bientôt, car une ou deux petites fleurs viennent à se montrer. Alors le chien (mais j'ai tort de déshonorer ainsi notre meilleur ami parmi les animaux), cette *créature* s'approche du petit coin et bouleverse toute la terre. » On croit lire l'histoire de l'araignée de Pélisson : tous les tyrans se ressemblent.

Je suis allé communiquer mes nouvelles de Paris à l'évêque d'Hermopolis ; notre conversation a roulé sur bien des souvenirs que nous avons en commun. Nous avons parlé d'un village (le lecteur peut s'imaginer qu'il

est situé en Laponie) où, quand vient la saison des frimas, l'habitant ferme hermétiquement ses portes, ses fenêtres, se barricade, se calfeutre, et laisse la neige à gros flocons combler les rues. A mesure qu'elle tombe, on dirait que chaque maison descend et s'enterre ; la cheminée se conserve une issue et fait son trou à travers le linceul dans lequel toute la contrée est ensevelie. La fumée qui sort alors sous les pas du voyageur égaré lui révèle seule que là sont des hommes encore plus perdus que lui, auxquels la lumière du jour est ravie. Cependant, quand cette neige se durcit, le Lapon se risque à entrebâiller sa porte, puis, piochant et voûtant devant lui et de côté, il pratique des galeries : comme dans une mine éboulée, les travailleurs s'appellent et cherchent à se rejoindre. De proche en proche, tout le village s'anime, se répond, cause et communique ; on revoit ses parents, ses amis ; on retrouve l'aide du voisin, la société, et les chansons de la veillée. Mais malheur aux habitants de cet étrange séjour, si, avant la fin du long hiver, les provisions viennent à manquer, les aliments, le combustible ! On m'a fait d'affreux récits, car j'ai été, moi, le préfet de cette Laponie, je l'ai visitée l'été ; on m'a fait, dis-je, d'affreux récits de l'état dans lequel on retrouvait la plupart de ces misérables quand les grandes communications extérieures venaient, trop tard, hélas ! à être rétablies, et le soleil à pénétrer de nouveau dans ces caves de glace après une nuit de huit mois. J'en parlais dans le salon de M. Lainé, alors ministre de l'intérieur ; on crut que j'arrivais du Groënland : ce n'était que du Rouergue, et c'était dans les montagnes d'Aubrac, où l'évêque d'Hermopolis a commencé par être vicaire, que

pareilles choses se voyaient. Peu après, je quittai l'administration du département de l'Aveyron, quand je sollicitais pour ces pauvres gens l'établissement d'une annexe; car, à tant de maux, auxquels les condamnait leur séquestration périodique du reste des humains, il fallait ajouter l'absence complète de tous secours spirituels, et l'usage des sacrements suspendu, par suite de cet affreux interdit mis par la nature sur une contrée que cent cinquante lieues seulement séparent de Paris.

Janvier 1831.

On prétendait que le sacré collége n'en avait pas pour quinze jours, et voilà plus d'un mois qu'il est en travail :

> Tant lui coûte de peine
> Ce long enfantement de la grandeur romaine!

Jusqu'à présent le résultat s'est réduit à de la fumée : elle sort tous les jours du conclave régulièrement à la même heure par un tuyau de poële, et je vais sur la place du Quirinal la voir passer avant mon dîner avec bon nombre de badauds de Rome, et quelques-uns de Paris. Cette fumée est celle des bulletins qu'on brûle après le dépouillement de chaque scrutin; elle préoccupe bien des gens, et trompe en dedans l'espérance des uns, en dehors la curiosité des autres; car qui n'a pas sa fumée? Le jour où la majorité aura été acquise à un des prétendants, ce jour-là les billets ne seront pas brûlés, partant

plus de fumée, et on en pourra conclure que l'élection est faite. Un commis voyageur qui se trouvait ce matin à côté de moi dans la foule, qui me pria de lui dire ce qu'il regardait, et auquel je ne l'ai peut-être pas suffisamment expliqué, partira demain de Rome, convaincu que les papes s'y font à la vapeur. De temps en temps je vais voir, si cela s'appelle voir, le cardinal de Rohan; nos relations ont maintenant lieu au moyen d'un tour par lequel nous nous crions, lui d'un côté, et moi de l'autre, nos secrets de famille, deux prélats étant constamment de service dans le parloir pour empêcher de parler plus bas. Si j'en crois les on-dit touchant le conclave, deux factions (c'est l'expression) sont en présence : les cardinaux Albani et Gregorio les dirigent. Le cardinal Giustiniani aurait été jugé papable (autre expression consacrée). Hier, toute la soirée, il a pu se considérer comme successeur de saint Pierre : ce matin, force lui a été de répudier la succession, le cardinal Albani ayant eu mission de lui signifier l'exclusion de l'Espagne. Pasquin prétend que Son Éminence est souffrante d'une extinction de voix. La France, qui a pareillement le droit d'exclure, ainsi que l'Autriche, n'en a point encore usé; mais, probablement, le cas échéant, l'oncle de Napoléon encourrait cette préférence négative comme sous la Restauration. Il me semble que ce doit être un cruel désappointement pour un ambitieux, si par hasard il s'en rencontre sous la pourpre, que de s'entendre dire par son égal : « Tu n'iras pas plus loin ! » passe encore lorsque c'est Dieu qui pose les limites. Je me figure la rage du cardinal de Montalte si une voix semblable se fût élevé au sein du conclave au moment de sa transfor-

mation, quand, jetant son bâton menteur, il se redressait, se croyant Sixte-Quint : il y a de quoi en mourir.

1er février.

J'ai fait connaissance avec un Anglais qui m'expliquait ce soir malignement l'attrait que les femmes éprouvent, à ce qu'il prétend, pour leurs confessenrs. C'est qu'on leur parle toujours de soi ; et, comme le remarquait mademoiselle d'Aumale, on préfère en dire du mal que de n'en pas parler. Cet Anglaïs termine ici son tour d'Europe et s'apprête à repartir après avoir impassiblement exploré, ou plutôt traversé vingt pays différents et indifférents. Il n'aime véritablement que la chasse ; quand je lui parle antiquité, il me répond bécasse. Les gens qui n'ont qu'une idée m'étonnent toujours, j'ai peine à me les expliquer ; par exemple, quoi qu'il en dise, car nous nous querellons quelquefois à l'endroit de nos goûts, je n'ai garde d'être exclusif comme lui. Je sais varier mes occupations et mes plaisirs. Le matin, je suis un cours d'archéologie ; à midi je m'établis au Colisée, où je lis Winkelman et d'Agincourt ; l'après-dîner je me promène au forum en étudiant les divers changements qu'il a subis, et le soir je vais dans le monde me distraire en causant de ce que j'ai vu dans la journée. Il me répond à cela qu'il chasse aussi alternativement le lièvre et la perdrix, et à courre et à tir ; qu'il va à l'affût ; mais c'est bien différent. « Voulez-vous, lui dis-je, m'accompagner demain au Columbarium qu'on

vient de découvrir à la *porta Pia?* — Non, j'ai une partie de chasse arrangée dans les marais pontins. — Voulez-vous que nous relevions une inscription qu'on a déterrée hier près de la *meta sudens?* — Non, je dois essayer des bassets qu'on vient de me dresser. » Décidément mon Anglais ne peut penser qu'à une chose. Par suite de la préoccupation qui l'absorbe, il reste en ville le moins possible; il est vrai qu'il ne sait comment s'y débarrasser d'une vieille maîtresse qui s'attache à ses pas, le suit partout, exige qu'il la présente. Il dit que la pire des damnations, c'est d'être condamné aux femmes éternelles. Puis, dans l'intérieur de Rome, il a peine à s'habituer à la saleté des habitations et aux étranges licences que les passants se permettent. Nous en causions tout à l'heure : « Que voulez-vous? lui ai-je dit, chaque pays comprend la liberté à sa manière, et je crois, en thèse générale, qu'il ne faut pas rendre les gens plus libres qu'ils ne le veulent et autrement qu'ils ne le veulent. Le peuple, ici, tient au droit d'usage qu'il exerce sur les palais plus qu'il ne ferait à des droits politiques. Pour lui, cela répond à l'émancipation des catholiques, et je doute qu'il comprît autrement cette question qui vous agite tant chez vous. » Comme il m'assurait que dans les rues de Londres on ne se permettrait nulle part ce qu'à Rome on se permet partout, et qu'il m'annonçait son projet de retourner incessamment en Angleterre, je l'ai bien engagé à prendre ici d'avance ses précautions. Il prétend aussi que ce sont les miracles qui le chassent d'Italie; et plutôt encore, ajoute-t-il, la qualité que la quantité. Un surtout lui est sensible parce qu'il le choque également dans ses affections de chasseur et de gour-

mand. « Il n'est châsse que de vieux saints, » disait le digne évêque de Belley, Camus, en parodiant d'une manière assez profane le proverbe : « Il n'est chasse que de vieux chiens. » Ces deux dictons viennent fort à propos, puisqu'il s'agit ici et d'un chasseur et d'un saint; c'est-à-dire d'un saint qui avait commencé par être grand chasseur, et qui plus tard prit en tel dégoût la passion qui avait fait ses délices, qu'il ne pouvait même plus supporter la vue du gibier. Un jour il surprit son cuisinier qui venait d'achever de plumer des perdrix, et qui les mettait à la broche; l'idée lui vint de leur rendre la liberté; il était peut-être un peu tard, mais c'est là précisément ce qui fit le miracle. A mesure qu'il débrochait, l'histoire porte que les perdrix reprenaient leurs plumes et par suite la clef des champs. Je ne les ai pas vues voler. Cette légende devint un jour l'entretien des convives à la table du duc de Laval, alors notre ambassadeur à Rome. On lui demanda ce qu'il en pensait, et avec son bon et conciliant esprit il ne voulut scandaliser personne, et s'en tira par un à-propos très-diplomatique. « Ce que je puis affirmer, répondit-il, c'est que j'aime autant qu'un pareil miracle n'arrive pas dans ma cuisine, surtout quand j'ai aussi bonne compagnie à dîner. »

En Italie l'âme est trop disposée à croire pour que la raison y regarde toujours de bien près. « La foi n'y va pas par quatre chemins, nous disait l'autre jour monsignore Al..., elle commence par déplacer les montagnes. — C'est bien avantageux pour passer les Alpes, » lui a répondu avec le plus grand sang-froid mon Anglais, qui compte s'en aller par le mont Cenis. Pour moi

je connais les griefs de la philosophie contre la foi, mais je me range à l'opinion de quelqu'un de ma connaissance, qui, après avoir douté toute sa vie, me disait étant vieux : « Il y a encore quelque chose de pis que de croire à tout. »

En me rendant à mon poste pour voir sortir la *fummata*, je suis allé faire visite à la princesse Lanc... ; elle a bien voulu se plaindre obligeamment de ce que je venais rarement la voir, et, ne sachant trop quelle raison lui donner : « Je veux vous prouver, lui ai-je dit, que mes sentiments sont à l'épreuve de l'absence. » Elle a trouvé l'excuse assez gasconne. J'ai pris la liberté de lui demander qu'est-ce qu'elle tenait si étroitement serré contre son cœur et entre ses bras ; elle m'a répondu que c'était son *ami*. Je voyais bien que non, mais en venant aux explications j'ai su qu'on donnait ici le nom d'*ami* à un petit pot dans lequel on met de la cendre chaude, et qui remplit pour les mains le même office que la chaufferette pour les pieds. En revanche, cette dernière est inusitée à Rome, ainsi que les cheminées ; elles sont remplacées par des réchauds et des *amis*. Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai reconnu combien l'on souffre l'hiver, dans les pays méridionaux, par l'absence de précautions contre ce terrible froid, que Boileau appelait un ennemi mortel, tandis que le chaud ne lui semblait qu'un ami incommode. L'*ami* de la princesse Lanc..., avec lequel elle me permit de faire connaissance et de me brûler les doigts, me parut appartenir à cette dernière catégorie.

A quatre heures je suis allé au Quirinal reprendre mon poste en face du tuyau du poêle. J'ai attendu jus-

qu'à la nuit ; point de fumée : évidemment nous avons un pape.

---

2 février.

Au milieu de mon déjeuner j'entends gronder le canon, les cloches sonnent ; en un moment la place d'Espagne est couverte de curieux qui se précipitent hors des maisons et prennent à toutes jambes la route du Quirinal. Je fais comme les autres, j'arrive à temps pour voir démurer la fenêtre du balcon, pour entendre la proclamation. Certes, c'est un grand événement, et pas seulement pour Rome, que l'élection du chef de l'Église. J'écoute de toutes mes oreilles et j'entends mal, ou du moins je comprends mal ; le nom de Grégoire arrive jusqu'à moi; la foule le répète, je m'en vais convaincu que le pape élu est le cardinal Gregorio, et je me fais rire au nez quand je communique ma nouvelle. « Nous avons bien en effet Grégoire, me répondit-on, mais Grégoire XVI : ainsi s'appellera désormais le cardinal Capellari. »

---

3 février.

Sous le péristyle de Saint-Pierre, j'ai vu passer tout le cortége; je l'ai suivi à la chapelle Sixtine, où, en attendant la venue du pape, j'ai eu le temps de considérer celle du Messie et les autres chefs-d'œuvre de Michel-

Ange qui décorent le plafond ; dans le sanctuaire où les cardinaux étaient réunis, un blanc et un noir se faisaient remarquer au milieu de la pourpre par le contraste de leur habit. Comme j'avais aperçu deux cardinaux blancs aux obsèques de Pie VIII, je cherchais ce qu'était devenu l'autre, et, quand je m'en enquis à mes voisins, je les fis rire, malgré la gravité du lieu. Au fait, la distraction était bonne ; j'appris à cette occasion que les religieux devenus cardinaux conservent le costume de leur ordre ; enfin Grégoire XVI, le second cardinal blanc, dont je m'informais tout à l'heure, a paru, et, assis sur l'autel, il a reçu les devoirs de ses premiers sujets, hier ses égaux, quelques-uns ses rivaux. La cérémonie est mieux que pompeuse, elle est touchante. Les princes de l'Église se sont successivement avancés et ont baisé l'anneau de saint Pierre et les pieds de son successeur, qui les a tous embrassés. Ces premiers respects rendus à un maître, cette dernière accolade où l'égalité se fait encore sentir, donnent à la solennité un caractère à la fois paternel et fraternel. Je me plaisais à remarquer chaque accueil, et j'ai cru reconnaître que la jeunesse conservait encore ici son heureux privilége. Au mouvement des lèvres on pouvait presque deviner le mot gracieux qui avait accompagné une étreinte plus intime et plus prolongée. Ces effusions auraient perdu de leur prix avec des vieillards et surtout avec des sourds ; aussi les cardinaux de Rohan et Odescalchi furent les plus affectueusement embrassés, et dans le cardinalat ils représentent l'adolescence. Cependant on préparait derrière nous la chaire sur laquelle le pape allait être porté à la basilique. Cet office, qu'on peut appeler une

charge (à part le calembour), est confié à douze porteurs, dont le costume a peu changé depuis le quinzième siècle, et dont Horace Vernet me dit que Raphaël avait donné le dessin. Le pape, monté sur cette espèce de pavois, descendit majestueusement l'escalier de la chapelle, bénissant à droite et à gauche la haie de curieux qui le bordait. Je n'ai rien vu de plus solennel que ce triomphe pontifical sous les grandes voûtes de Saint-Pierre. Parvenu au pied du baldaquin, le pape se plaça sur l'autel comme à la chapelle Sixtine, et la même cérémonie recommença. Cette fois j'en jouis moins, parce que le plus grand des Romains, le prince L..., que sa haute taille a fait surnommer l'Obélisque, était venu s'ériger devant moi, me réduisant à la condition de témoin auriculaire. En se retournant il s'aperçut de ma détresse, et très-amicalement (l'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux) il me donna sa place et prit la mienne.

Le cortége finit par s'en retourner au Quirinal, et je me promis bien de revenir dimanche pour assister au couronnement.

---

6 février.

En fait de pompe religieuse rien ne peut se comparer au spectacle auquel je viens d'assister. Les yeux sont éblouis, le cœur attendri. Ma première station a été au palais Massimo, où je regardai par les fenêtres défiler le cortége ; puis, me joignant à la foule, j'ai accom-

pagné d'assez près la voiture du pape jusqu'à Saint-Pierre. Le cardinal de Croy, qui occupait le devant avec le cardinal archevêque de Tolède, m'apercevant parmi les curieux, m'a désigné à Sa Sainteté, en disant que c'était lui qui m'avait marié, ce qui, chemin faisant, m'a valu une bénédiction spéciale et m'a donné fort bon air auprès de mes voisins. *Se me miras, me miran.*

Arrivé dans l'église, j'ai trouvé place avec Gontaut et ses enfants dans la tribune diplomatique, d'où nous n'avons rien perdu de la cérémonie; il ne nous a manqué que les rafraîchissements dont parle Coulange dans ses Mémoires, *eaux glacées et chocolat*, qu'on offrait alors dans l'intérieur de la basilique : je doute qu'elle fût plus pleine qu'aujourd'hui. On a brûlé d'abord devant le pape les étoupes d'usage, en chantant : *Sic transit gloria mundi;* ensuite il est venu se revêtir des ornements pontificaux sur une estrade en face de nous. Tout l'espace compris entre le maître-autel et ce qu'on appelle la tribune était tendu en damas rouge avec des crépines d'or et formait comme un vaste salon. Les cardinaux et les prélats en occupaient le pourtour; le corps diplomatique et beaucoup d'étrangers de marque étaient en arrière sur des gradins qui formaient amphithéâtre, et le trône faisait face au maître-autel. Pour compléter cet imposant aspect, je découvrais de ma place la nef dans toute sa longueur, la coupole dans toute sa hauteur, et quand les portes de bronze s'entr'ouvraient mes regards pouvaient s'étendre jusque sur la place de Saint-Pierre, à travers la foule qui la comblait. Je ne décrirai pas la fonction, qui dura plusieurs heures et fut constamment noble et touchante; le saint-père allait fréquemment de

l'autel au trône. C'est sur ce dernier que la communion lui fut apportée et qu'il puisa le vin dans le calice avec un chalumeau d'or. La messe, accompagnée d'une admirable musique, étant terminée, Grégoire XVI se rendit au balcon extérieur, d'où il prononça sur tout ce peuple la magnifique bénédiction *urbi et orbi*, à la face du ciel, dont l'éclat ajoutait encore à cette pompe triomphale. Le soleil est à Rome de toutes les fêtes ; la foi religieuse semble s'aviver à son flambeau ; le doute vient du Nord ; l'athéisme s'entoure de glace ; en Italie on sent déjà que l'Orient s'approche et qu'il va s'ouvrir avec ses passions si vives et son besoin de croire et d'adorer. Cependant, quelque intérêt que pût offrir la cérémonie, mes voisins commençaient à la trouver longue. M. de R... surtout, un de nos compatriotes, ne pouvait rester en place et ne pouvait guère non plus en changer ; c'est le mouvement perpétuel. Cette épitaphe qu'on lit dans un des cimetières de Rome serait bien à son usage : « Plaignez-le, car il se repose. » Nous prétendons que le paradis perdra de son prix à ses yeux, s'il faut qu'il s'y tienne tranquille, et qu'il lui sera impossible de jouir de la présence de Dieu sans vouloir en faire le tour.

J'entendis raconter en m'en allant qu'on avait volé quelques mouchoirs par-ci par-là, et une épée à un officier qui s'en fut un peu honteux avec son fourreau vide. Il y a des sacres où il se commet de plus grands larcins, sans prétendre rien dire de désobligeant pour les têtes couronnées. Je fus dîner au palais Torlonia, où je trouvai toute l'Angleterre, entre autres lady C... Je m'affligeai de la trouver vieillie depuis la paix d'Amiens, dernière époque où nous nous étions rencontrés ; elle était

alors, sans hyperbole, la plus belle personne des Trois-Royaumes, dont le souverain a été de mon avis. J'ai déjà eu occasion de remarquer que l'absence de physionomie conserve la beauté des traits, on passe à l'état de statue, on se fait marbre, on jaunit, mais sans que la forme s'altère. Ces jolies Anglaises, avec leur taille élancée et peut-être pour se la conserver, ne mangent point à leur dîner.

J'étais à table entre deux des plus sveltes, elles n'ont vécu que de miettes. Je suppose qu'elles avaient pris de l'ambroisie avant de venir ou peut-être des petits pâtés, dont elles se montrent très-friandes à leur second déjeuner, qu'elles appellent *lunch.* « Toutes les Anglaises *louchent*, » disait d'un air aimable à une de mes voisines un de nos Français, qui était bien aise de prouver qu'il n'était pas étranger à l'idiome et aux usages de la Grande-Bretagne. Si mes Anglaises vivaient d'ambroisie, leurs maris, en revanche, s'étaient réservé le nectar; ils en usèrent largement. Au milieu de toutes ces tournures de nymphes, il y avait une grosse comtesse napolitaine qui marchait tout d'une pièce, ne se permettant aucun mouvement des bras et du buste, tant elle était lacée et ficelée; mais ses efforts pour supprimer ne réussissaient même pas à comprimer. Elle n'en pesait pas une livre de moins, il fallait toujours que le nombre s'y trouvât, et cet excessif embonpoint débordait de toutes parts. Les baleines impuissantes avaient affaire à trop forte partie; pour retenir de pareils prisonniers il aurait fallu une camisole de force, et ces appas, toujours prêts à s'échapper, me rappelaient la phrase du roi Ferdinand à son ministre de la guerre,

qui venait de faire habiller de neuf les troupes napolitaines : *Vestitele come volete, scaperanno sempre.*

En sortant de table nous revînmes à Saint-Pierre voir l'illumination de l'église et du dôme, ce qu'on appelle la *trasformazione.* Cet effet de lumière consiste à éclairer d'abord avec des lampions qui dessinent les lignes de l'édifice, puis, à un signal donné, on y ajoute subitement huit cents torches. Ce changement à vue ou plutôt cette addition est d'un effet magique, mais il faut beaucoup d'ensemble dans la manœuvre, qui ce soir a laissé quelque chose à désirer. J'entendais murmurer autour de moi : *Fiasco, fiasco!* J'y mis plus de résignation que Napoléon, qui, dans une de ses tournées en Belgique, gourmandait le maire de Mons parce qu'un feu d'artifice qu'on venait de tirer à son arrivée avait complétement manqué. Le maire s'excusait de son mieux, alléguant son dévouement et même sa prévoyance. « Sire, disait-il, nous l'avions fait répéter ce matin, tout avait bien été. » On citait alors les à-propos des maires de Belgique. « Si Votre Majesté, disait celui d'Anvers, est satisfaite de la population de cette ville, elle aurait un moyen de le témoigner et de faire bien du plaisir à tous les habitants, en me nommant sénateur. »

L'ombre du malheureux Fualdès me poursuit à Rome ; encore aujourd'hui, à ce dîner, on a voulu me faire raconter sa mort et tout le procès. Je ne puis oublier comme je fus traqué en 1817, quand je vins passer l'hiver à Paris après cette épouvantable affaire. Sur la route, où j'étais connu, les maîtres de poste accouraient à ma portière me prier de leur dire l'*histoire.*

Les postillons me la demandaient comme un pourboire. Mais, une fois arrivé, ce fut bien pis : dans chaque salon où j'entrais il me fallait faire la chouette à tous les curieux ; quand on m'annonçait, c'était un cri général : « Ah ! le voilà ! écoutons. » Les étrangers en étaient plus avides encore que les Français. « Dans toutes les lettres que je reçois de Pétersbourg, me disait M. Pozzo, on ne me parle que de madame Manzon et de la fonte des glaces. » Il n'y eut pas jusqu'au roi Louis XVIII qui ne se crût en droit de me faire des questions, et une entre autres, à laquelle je me trouvai assez embarrassé pour répondre. « Mais enfin, qu'allait faire, à votre idée, madame Manzon dans cette maison Bancal ? » Je vis bien que Sa Majesté voulait insidieusement me faire dire une sottise, et, en bon courtisan, je lui donnai satisfaction. « Sire, je ne crois pas qu'elle y fût avec l'intention d'ôter la vie à personne. » Cette périphrase le fit sourire. Un des meilleurs mots du procès fut dit par mon jardinier, qui avait l'air d'un imbécile. « Faites le fin, disait Montrond à un diplomate, pour qu'on vous prenne pour une bête. » Le paysan en question, qui avait affaire à un avocat fort retors, faisait la bête, ce qui aurait dû mettre celui-ci en méfiance de sa finesse ; mais il n'en eut aucun soupçon ; et, comme la déposition de ce témoin compromettait gravement les accusés (il les avait vus passer emportant le corps et les avait reconnus au clair de la lune, pendant qu'il était sur une terrasse à rentrer ses fleurs), il entreprit (l'avocat) de bafouer le jardinier et par suite d'affaiblir son témoignage. « Comme il est probable, dit-il d'un ton goguenard, qu'un homme qui a passé le jour au travail

se relève la nuit pour rentrer des pots! Vous vous étiez donc réveillé en sursaut, mon ami, en rêvant qu'il allait geler? — Dame! répondit niaisement ce gros butor en s'adressant à l'assemblée, il ne faut pas s'étonner qu'un jardinier songe à ses fleurs. Mes fleurs, à moi, c'est mon gagne-pain, comme les paroles sont le gagne-pain de monsieur. » Un rire fou s'éleva dans l'auditoire aux dépens de l'avocat, que cela n'a pas empêché de devenir pair de France. Mais j'avais juré de ne plus jamais parler de l'affaire Fualdès, que tout le monde sait, dont aucun détail n'a été celé et sur laquelle les journaux ont pâturé si longtemps.

Les ambassadeurs ont ouvert leurs salons, style de restaurateur dont on s'est d'abord justement moqué, et puis qu'on adoptera, parce que le ton et les allures de la mauvaise compagnie finissent à la longue par s'infiltrer dans la bonne. On danse ce soir à l'ambassade d'Espagne chez le marquis de Labrador. Que vais-je faire au bal à mon âge? mais, au fait, qu'y vont faire les cardinaux? leur présence me met à l'aise. D'ailleurs, il faut bien quelques vétérans pour entretenir les mères de famille que leur devoir de chaperon attache aux banquettes, tandis qu'elles regardent mélancoliquement danser leurs filles. J'ai causé avec une de mes anciennes connaissances, j'ai pensé dire une de mes contemporaines; et l'expression eût été impropre, car je ne m'en reconnais pas, et je suis trop poli pour n'avoir pas vu naître toutes les femmes de mon âge. Celle-ci, toujours très-aimable, jadis très-jolie, maintenant tapisserie, mais tapisserie de haute lisse, m'a fort diverti par la gaieté de ses observations Nous examinions ces jeunes gens

en face de leurs danseuses, si élégamment parées; eux revêtus de leur disgracieux costume d'une entière noirceur, et marchant d'un air malheureux, les pieds en dedans. Par une de ces illusions communes à leur âge, ils se figurent qu'ils dansent. Puis nous remarquions que la contredanse èt la valse avaient changé de caractère et pris les allures l'une de l'autre. Jadis, quand la première était vive et animée, la seconde était grave et lente. C'était certainement plus convenable, car, vu l'étroite intimité qui s'établit pendant la durée de la valse entre la dame et son cavalier, il faudrait au moins que cette union fût calme pour rester décente.

Les plaisirs se succèdent rapidement. Demain nous avons concert au palais de Venise; je suis curieux de savoir si à Rome on écoute les chanteurs. « A ce soir, me disait à Paris une dame de mes amies; n'allez-vous pas chez la duchesse de G...? Nous causerons : il y aura de la musique. »

---

7 février.

Jamais le peuple romain ne trouvera une meilleure occasion d'exercer sa mobilité. Hier le couronnement, aujourd'hui l'ouverture du carnaval : on prend à tout également. Le Corso va nous offrir cette semaine un spectacle curieux ; je me promets bien d'y venir bayer et muser, dire des riens et en faire : ce genre de passe-temps, qui, dans l'habitude de la vie, serait peu propre à la remplir (pour beaucoup de gens, il est pourtant le

principal), me paraît très-agréable, pris exceptionnellement; et il en est ainsi à mon avis des plaisirs des bêtes goûtés par les gens d'esprit. J'ai dit que *** ne pouvait rester un moment en place; un mal de jambe le condamne au repos le plus absolu, et cela le contrarie doublement un jour comme celui-ci. Il disait tout à l'heure au médecin: « Comment vais-je faire pour ne pas bouger? indiquez-moi la marche à suivre. » Je me rends au Corso pour voir les préparatifs, mais l'accès n'est pas aisé. Le trottoir est ici, de même que chez nous, une bonne et commode institution qui se trouve faussée comme tant d'autres. Établi pour faciliter et activer la circulation, souvent il la ralentit et l'entrave; comme tous les communaux, il est exposé aux empiétements des riverains, qui, non contents de jouir, veulent posséder. Tantôt c'est la provision de bois de la maison qu'on vous y jette aux jambes; tantôt c'est la voisine et le voisin qui ont placé leurs chaises en travers avec un petit banc pour leurs pieds. Alors un colloque s'établit entre le passant qui voudrait passer (c'est moi) et l'obstacle. « Monsieur, lui dis-je, puisque vous êtes épicier, vous savez que le commerce a besoin de circulation; veuillez vous prêter un peu à la mienne. — Monsieur, me répond l'obstacle, qui ne veut point déranger sa chaise, vous n'avez pas plus le droit de passer que moi: la rue est à tout le monde. — Hélas! c'est pour cela que j'en voudrais ma part! » Enfin je me résigne à tourner la difficulté; mais, à quelques pas de là, nouvel empêchement. Je me trouve derrière une famille qui se meut lentement, bras dessus, bras dessous, trois de front sur deux rangs. Décidé à ne plus descendre

dans le ruisseau, parce qu'il est large en cet endroit et que le trottoir est escarpé, je marche sur les talons de toute la société, je piétine, je fais du mauvais sang, et ne puis réussir à trouver un joint pour m'y introduire. Certes, une famille bien unie me fait toujours le plus grand plaisir à rencontrer, excepté pourtant sur un trottoir : elle me rappelle le baron de Collas, qui me fit une visite aux eaux, et dont j'ai conservé la carte, ainsi conçue : « Baron de Collas, canonic et conseiller aux États de S. M. le roi de Prusse, avec sa femme et son fils, enseigne chez les dragons prussiens, ses deux filles et sa cousine. » Comme la carte était gravée, il m'est resté démontré que la famille du baron de Collas était une et indivisible comme la République française, et résolue à maintenir en tout temps et en tous lieux son intégrité, même la cousine, qui doit être aujourd'hui une vieille fille. Pour en finir avec les trottoirs, j'ai souvent regretté qu'au lieu de les restreindre à la proportion d'un ourlet, on ne leur donnât pas une marge du genre de celles que la librairie moderne a adoptées pour les livres, et où le papier blanc prévaut si largement sur le texte. Mais midi sonne, toutes les fenêtres se drapent à l'envi comme s'il s'agissait d'une Fête-Dieu ; elle se garnissent de spectateurs qui deviennent acteurs au besoin. On entend retentir le cri : *Eccolo qui!* Chacun rit et badine avec ses voisins. J'aperçois au premier rang le nez démesuré de madame D***, qui, par ses dimensions, sert de point de mire aux mauvais propos. Les uns prétendent que, placée comme elle l'est, au bord du trottoir, ce nez va barrer le passage aux voitures ; d'autres agitent la question de savoir si c'est une

femme qui a un nez, ou un nez qui a une femme, et cette dernière opinion trouve des partisans. Tandis que la foule debout passe devant la foule assise en se sauvant comme elle peut de la double file des voitures, on s'accable réciproquement de petites dragées en amidon qu'on appelle *confetti;* quelquefois de véritables bonbons les remplacent, et les étrangers les plus galants jettent des bouquets aux dames; or je suis de ces étrangers les plus galants, et je m'étais muni d'un beau bouquet que je réservais pour quelque occasion de choix. En ce moment une calèche passa, et une dame s'y trouvait assise, justement à la portée de mon bouquet.

Lorsque j'entrai dans le monde (on va me dire: « Passons au déluge; » le déluge c'est beaucoup, mais je ne puis nier que ma digression ne remonte au siècle dernier), lors donc que j'entrai dans le monde, j'allais toutes les semaines à des soirées, des thés, comme on disait alors, chez madame de Semonville; elle y réunissait des débris de l'ancien régime, des généraux du Directoire, et les Beauharnais et les Bonaparte : le passé, le présent, l'avenir. Une jeune personne, point jolie mais gracieuse, de cette grâce que la Fontaine a peinte d'un vers, attirait mon attention : elle semblait la reine du bal. Elle dansait trop bien (on dansait alors) pour que j'osasse l'inviter; mais je me dédommageais quelquefois par l'anglaise et les béarnaises, danses de l'époque qui ne demandaient que de savoir sauter et tourner. Le temps marcha, ma danseuse aussi fit son chemin; je la revis toute ruisselante de diamants : avec dix années de plus, c'était le même charme dans

le regard, la même grâce dans le maintien; mais ce charme, mais cette grâce, on les appelait alors Votre Majesté: un diadème pesait sur elle. En 1799 elle était pour moi la reine du bal, en 1809 j'étais chez elle au bal de la reine. Aujourd'hui cette femme, qui n'a jamais été belle, qui n'est plus jeune, qui n'est même plus reine, et dont le diadème d'émeraudes dont Gérard l'a parée dans son portrait est allé rejoindre la couronne de roses comme les feuilles qui tombent après les fleurs; cette femme, que j'ai suffisamment nommée, brille et règne encore par la grâce, car la grâce ne vieillit pas et on ne la détrône point. Je demande si je pouvais mieux adresser mon bouquet? Elle le reçut avec son obligeant sourire; mais, en ce moment, les voitures, qui s'étaient arrêtées, recommencèrent à défiler; l'air était obscurci par les projectiles et tout chargé d'amidon: il pleuvait, ou plutôt il neigeait des dragées. Je me joignis aux combattants, et la dame de mes fleurs aurait pu me chanter par réminiscence

Vous me quittez pour voler à la gloire.

Un siége dans les règles était entrepris au coin de la place Colonne; il s'agissait d'emporter d'assaut la fenêtre d'un entre-sol. Pour faire taire le feu de la garnison, qui tirait à couvert, en s'abritant derrière les balustres du balcon, les assaillants s'étaient élevés sur les épaules les uns des autres, et le plus haut monté atteignait presque à la croisée et était au moment d'obtenir un succès pyramidal, quand le maître du logis, qui ne cherchait qu'à nous attirer dans ses piéges, ouvrit

brusquement un sac de farine qu'il tenait caché (le lâche !) et le vida sur nos têtes à la grande joie des spectateurs. Jamais toupets et chignons de la cour de Louis XV ne furent poudrés plus à blanc que notre corps de bataille, et les visages en reçurent leur bonne part ; nous en avions plein les yeux, et je criais comme un aveugle. Mais notre enfarineur, du haut de son balcon : « Consolez-vous, criait-il encore plus haut que moi, les yeux ne servent plus à rien : l'usage en a vieilli. Je vous enverrai un magnétiseur de mes amis qui vous fera lire par l'estomac ou par l'épine du dos, à votre choix, et par tous deux en même temps si vous voulez ; seulement, prenez garde que cela ne vous fasse loucher. » Il insultait ainsi aux blessés, comme un héros d'Homère, et les bravos de la galerie retentissaient à nos dépens, et ne purent être couverts que par le coup de canon de quatre heures, qui donna le signal de la retraite, auquel, bêtes et gens, tout obéit. Le Corso, vide en un instant, ne laissa plus voir sur le pavé que les traces blanches du combat, et je m'acheminai vers mon domicile de la rue San Sebastianello, couvert, comme jadis le duc d'Aiguillon, de gloire et de farine. Quel contraste entre ce carnaval si joyeux, si animé, où toute la ville et les étrangers prennent part, où chacun est en même temps spectateur et spectacle, et l'aspect monotone que présentent à cette époque nos boulevards et nos rues de Paris, ornés seulement de fiacres et de gendarmes ! Nous ne savons pas sortir de la mascarade officielle, procédant par programme : « A dix heures, le cortége partira de l'abattoir Popincourt, se dirigera par les rues, » etc., etc. J'ai passé ma jeunesse

à voir immanquablement, tous les dimanches et mardis gras, les mêmes costumes, le même char, le même amour. Il y en avait un sous l'Empire, qu'on a fait durer (l'amour) jusqu'à son mariage : il avait de la barbe. Puis, nous finissions les journées au bal chez quelque richard de la finance : le bœuf gras le matin et le veau d'or le soir, nous ne sortions pas de là. La Providence me gardait en dédommagement pour mes vieux jours le carnaval de Rome.

---

10 février.

Je n'avais garde de m'arrêter en si beau chemin, et hier et avant-hier j'ai continué de me battre à ce que nous appelons ici l'arme blanche ; mais, intrépide dans une mêlée, j'hésitais à me commettre dans des rencontres particulières. Le duel me répugnait, ainsi qu'à beaucoup de gens braves d'ailleurs. Cependant, comme je venais, dans la rue des Condotti, d'être mitraillé à bout portant par deux passants, j'en portai plainte à un troisième, qui me dit : « C'est l'usage. — Mais, lui observai-je, je comprends qu'on jette des bouquets aux dames, même sans leur avoir été nommé préalablement, selon l'étiquette anglaise ; mais lancer, sans autre préambule, du plâtre au nez des gens, ainsi que l'ont fait ces deux messieurs, que je n'ai pas l'honneur de connaître sous d'autres rapports, et qui viennent de me crépir comme vous voyez, je vous avoue que j'ai beaucoup de peine à m'habituer à cette manière de

s'aborder et qu'elle contrarie toutes les idées que je me suis faites de la politesse. » A cela, mon interlocuteur me répondit de nouveau, et avec le même sang-froid : « C'est l'usage. — L'usage, très-bien, mais l'usage manque d'usage ; on peut ainsi plaisanter avec ses amis, mais avec des étrangers... — Il n'y a pas d'étrangers pendant le carnaval, continua mon imperturbable Romain, tout le monde fait comme tout le monde : on suit l'usage. — Ainsi, repris-je, quand on jette en passant une poignée de *confetti* à la figure de n'importe qui, quand on le saupoudre de farine, c'est comme si on lui disait : « Enchanté de faire votre con-« naissance? » — Précisément. — Et il lui est interdit de s'en fâcher? — Il n'a garde. — Alors, vous permettez... » Et, tirant mes munitions de ma poche, pif! paf! je lui payai comptant sa leçon, aux applaudissements de toute la galerie, et je dois dire même aux siens. Une fois que j'eus ainsi surmonté la timidité qu'éprouve un conscrit qui va au feu pour la première fois, rien ne m'arrêta plus, et je ne craignis pas d'attaquer le général Santander, dans lequel je trouvai un rude jouteur. En un moment nos habits furent criblés, car chaque coup marquait. Dans de semblables luttes, et pour déguiser aux combattants la trace des balles, il est bon de se vouer au blanc, et de se vêtir en Gille ou en Pierrot, ou encore, comme je le vis faire au comte Erdody, de mettre sa chemise dessus sa redingote, par le même principe qui a fait adopter, pour les troupes en Angleterre et en France, l'uniforme écarlate et le pantalon garance.

Le soir je fis ma paix avec le général Santander, qui

nous entretint du nouveau monde, qu'il avait quitté depuis peu pour l'ancien. Il a d'assez bons récits de ces petites monarchies de nègres émancipés, parodiant les usages de l'Europe. Un de ces rois naguère esclave (il faisait l'office de portier dans une sucrerie française) avait créé un ordre dont il portait le grand cordon en sautoir sur sa peau; c'était son vêtement pour la pluie, comme la cuirasse de Sganarelle. Santander prétendait qu'il fallait que ses courtisans, quelque désir qu'ils pussent avoir d'être décorés, se gardassent bien de lui demander le cordon, surtout en ajoutant : « S'il vous plaît. » Cette formule n'aurait pas eu le moindre succès, et le moricaud trouvait fort mauvais qu'on parût se souvenir que son premier métier n'avait pas été celui de roi.

Le jeudi, c'est le tour des chevaux, ils ont aussi leur assaut. Le prince Altieri, sénateur de Rome, et le gouverneur, monsignor Capelleti, ont traversé le Cours en grand gala et sont venus à la place de Venise décerner le prix de la course aux *Barberi*. Peu avant j'avais remarqué une mascarade assez singulière. Une douzaine d'hommes avec des couronnes de laurier, et revêtus de la robe des anciens Romains, allaient et venaient en silence dans un grand char à bancs, sans se mêler aux autres masques. V. ., qui les regardait passer comme moi, me dit en hochant la tête que cela ne présageait rien de bon; et, se penchant à mon oreille, il ajouta : « Vous savez? — Quoi? — Ce qui se passe? — Non. — Alors je ne puis vous l'apprendre. — C'est très-conséquent. Vous me l'apprendriez si je le savais? — Je ne risquerais rien alors; mais vous n'ignorez pas que

je fréquente les ambassades, et si je m'ouvrais davantage..... » En ce moment un groupe de masques nous sépara, et je continuai à descendre le Corso en pestant contre les mystérieux et leurs demi-confidences. Parlez-moi d'un de mes bons amis, qui me confessait qu'il lui était impossible de cacher n'importe quoi à n'importe qui ; depuis il est entré dans la diplomatie. Bientôt j'appris que des bruits sinistres circulaient ; on s'abordait en s'informant des nouvelles de Bologne et de Ferrare, et ces fronts romains, que l'inquiétude commençait à plisser quand les bouches n'avaient pas encore tout à fait perdu leur sourire, me rappelaient la double face de leur antique Janus, exprimant à la fois la guerre et la paix. Ce fut ainsi, et d'autres que moi en ont sans doute gardé la mémoire, que le 13 février 1820, aussi dans un carnaval et au milieu des masques et des folles joies, nous vîmes pénétrer dans le salon de madame de la B... la rumeur du crime de Louvel. On dansait, et les spectateurs encourageaient par leurs bruyantes acclamations les grâces et les attitudes de M. de M..., habillé en femme. Le bal ne pouvait être plus gai, plus animé ; quelqu'un entre, dit au milieu du bruit une parole à son voisin, et voilà que de proche en proche sur les visages se peignent la surprise, l'effroi, à mesure que la terrible nouvelle perçait la foule. La transition fut courte ; mais je pus la saisir, placé comme je l'étais en face de la porte : une profonde impression m'en est restée. Il y eut à la lettre un moment où des cris de joie et d'épouvante furent poussés en même temps dans la même chambre, et où ces mots : « M. le duc de Berri est assassiné ! » s'entendirent au milieu

des rires et des violons. Puis les masques tombèrent, la consternation parut sur toutes ces figures grimées, et des aides de camp du malheureux mourant et des dames de la princesse se précipitaient au dehors et couraient à l'Élysée sans songer à leur toilette étrange et au déplorable contraste qu'offraient ces livrées de la folie, et ce cri que chacun jetait en entrant : « Vit-il encore ? » Ainsi qu'il est dit au livre d'Esdras : « On ne pouvait discerner les acclamations joyeuses d'avec les plaintes et les pleurs, parce que tout était confus dans cette grande clameur. »

---

11 février.

Le vendredi suspend officiellement le carnaval ; on ignore si demain il reprendra son cours. Il paraîtrait que l'émeute que j'avais laissée en arrière en quittant Paris menace de nous rejoindre et que l'agitation marche, comme disait un de nos orateurs. Il n'est pas aisé, du reste, de savoir à quoi s'en tenir sur les nouvelles de France. Chaque journal a sa couleur et raconte les faits à sa manière. Depuis que nous avons tant de gens, d'organes comme on dit, qui se sont chargés de nous apprendre la vérité, je remarque qu'il devient très-difficile de la connaître. Ici on craint surtout pour les Légations. Les alarmistes disent que le peuple demande la loi agraire, question qu'il avait laissée vieillir depuis les Gracques La finesse italienne va trouver à s'employer ; déjà des partis se forment ; dans quelques inté-

rieurs on se distribue des rôles opposés : chez nous, durant le cours de notre longue Révolution, j'ai vu de ces discordes intimes. J'ai connu deux époux qui jamais n'ont été de la même opinion sur la question dynastique ; il leur était, disaient-ils, impossible de s'en parler, ce qui ne les empêchait pas de s'entendre. Je rencontre aujourd'hui pareille chose à Rome, un ménage où la femme est pontificale et le mari radical ; il veut que l'Italie redevienne une et indépendante. « Pour mon compte, lui dis-je, je n'y mets aucun empêchement : je ne suis pas de la paroisse; mais permettez-moi seulement de vous faire observer qu'à moins de vous reporter à la domination des Césars, que vous ne comptez peut-être pas rétablir, je ne connais point de pays, depuis la chute de l'empire romain, qui ait été moins un et moins indépendant que l'Italie. Prenez garde, en demandant des choses impossibles vous rendrez difficiles les possibles. »

Le cardinal Bernetti, en ce moment le seul laïque du sacré collége, vient d'être nommé secrétaire d'État. Le pape s'est montré dans plusieurs quartiers, il a été accueilli avec transport par les Trastévérins : « Nous ne vous abandonnerons pas comme les Bolonais ! » criaient-ils. Ils sont surtout animés contre les Français. J'entendais dire tout à l'heure : Gare aux vêpres romaines ! En conscience, je ne crois pas pour mon compte l'avoir mérité. Le saint-père est bien à plaindre ; naguère simple camaldule, édifiant son couvent par ses vertus modestes et sa science théologique ; à peine élu il porte déjà sous sa tiare la couronne d'épines.

Le cardinal Well devait avoir demain de la musique,

il vient de la décommander. Nous sommes réunis ce soir chez ma belle-sœur, où je fais une assez triste remarque. Une colonie française est arrivée depuis peu, sept jeunes gens de vingt à vingt-cinq ans se trouvent avec moi dans le même salon ; j'ai connu leurs pères, pas un seul n'est vivant. MM. de Ber... et de Bel... sont morts à la guerre ; M. de Vog..., d'une chute de cheval; MM. de Béa..., de Montes..., de la Fer..., de Mac..., de différentes maladies; tous étaient mes contemporains, aucun n'aurait cinquante ans, ou les atteindrait à peine. Mon beau-frère et son compagnon de voyage, le prince Trobes..., sont pareillement orphelins.

On nous annonce prochainement l'arrivée d'autres Français, de toutes couleurs, ajoute-t-on, et on me demande comment j'en agirai avec eux. Je compte que ces voyageurs de *toutes couleurs* me laisseront la mienne, et alors je trouverai tout simple qu'ils gardent la leur, pourvu qu'ils ne déteignent pas sur moi. Voilà quarante ans que nous sommes plus ou moins en révolution. Ce serait avoir bien mal profité de ce qu'on est convenu d'appeler les bienfaits du temps (jolis bienfaits, des rides!) si l'on n'avait point appris à vivre ensemble malgré des différences d'opinion. L'expérience est une école à l'usage de toutes les situations, de toutes les fortunes, ouverte au pauvre comme au riche, bien que je ne prétende pas dire que les leçons y soient gratuites : j'en ai vu payer assez cher, j'ai même plus fait que de voir ; mais, en revanche, j'y ai acquis un fonds d'indulgence qui chaque année tend à s'accroître. Je connais des gens qui sont bien près de s'étonner que je n'aie pas rompu avec des amis à la dernière Révolution.

Moi, renoncer à des affections pour des opinions, et cela après la République, l'Empire, la Restauration, la..... je ne sais encore quel nom donner au présent! Eh! je ne me sens pas même de force à me brouiller avec des indifférents. Aussi madame de Colb..., une des femmes les meilleures et les plus violentes que j'aie connues, ne sachant plus quelle injure me dire, m'appelait un enragé modéré. Je lui déclarai que j'étais résolu à ne pas faire figurer un nom propre dans mon examen de conscience. « Mettons les pécheurs hors de cause, lui disais-je; je ne veux haïr que le péché, et encore y ai-je assez de mal. » Je ne puis prendre mon parti sur des scènes d'aigreur et presque d'insulte auxquelles j'ai été quelquefois obligé d'assister dans nos salons. Eh quoi! nous trouvons de si bon goût cette urbanité chevaleresque, qui faisait précéder un combat à mort d'un combat de politesse, qui nous faisait dire sur un champ de bataille : « Messieurs les Anglais, nous ne passerons pas avant vous. Les gardes françaises ne tireront pas les premiers. » Et entre amis et parents, sur un terrain pacifique, nous tirons à bout portant et sans saluer, nous jetant à la tête de grosses invectives, aussi dures et presque aussi blessantes que les balles de Fontenoy! « Mon Dieu, me disait alors madame de Colb..., comme vous devenez bon avec l'âge! — Trouvez-vous, madame? Eh bien, vous dites plus vrai que vous ne pensez, quoique je n'aie jamais été bien féroce; mais il est sûr qu'en vieillissant le caractère s'adoucit, s'il ne s'aigrit pas. Il n'y a point de milieu : on tourne à l'huile ou au vinaigre. » A Rome surtout, l'huile doit prévaloir ; sans cesse la charité chrétienne trouve à y employer le baume du

Samaritain. Les révolutions de tous les pays envoient ici leurs blessés de toutes les opinions. Pansons-y nos plaies en commun, et bienheureux les doux! comme a dit le divin maître.

J'ai revu la reine Hortense, qui m'a remercié de mon bouquet; je lui ai répondu par un couplet qu'un courtisan avait fait pour Marie-Antoinette, et qu'il chantait avec complaisance à l'abbé Delille, par lequel il m'est arrivé. L'expression en est aussi poétique que la pensée.

On peut offrir un présent
Même à sa souveraine;
Ça se fait le jour de l'an
Et ça s'appelle étrenne.
Ah! mon Dieu! que je serais content
S'il plaisait à la reine!

---

12 février.

Il y a des gouvernements qui se maintiennent par leur faiblesse. Le roseau plie, et comme nous nous sommes tous abusés sur la durée de certains chênes! l'Empire, par exemple. Pas pourtant un métayer des environs de Château-Gontier, qui appartenait à la secte, alors assez nombreuse, de la petite Église, et que dans mon zèle administratif je voulais convertir aux doctrines du pouvoir. Le bonhomme en était resté à 1788, il admettait tout au plus l'assemblée des notables; mais les diverses républiques, comme il les appelait, qui s'étaient succédé depuis, il était bien décidé à n'en pas

reconnaître une seule. « Père Matthieu, lui disais-je, figurez-vous que rien ne ressemble moins à une république que le gouvernement sous lequel nous avons aujourd'hui le bonheur de vivre. (Style obligé de sous-préfet à toutes les époques.)—Si fait, si fait, me répondait-il imperturbablement ; votre Empire, c'est ce que j'appelle, moi, la République de M. Bonaparte. Eh bien, vous verrez qu'elle passera comme les autres. » Aurais-je jamais pu croire (le roi de Rome venait de naître) que le père Matthieu y voyait plus clair que le Sénat, le Corps législatif et son sous-préfet ; et que nous verrions, en effet, passer la République impériale ? Cela me donne bon espoir pour la monarchie pontificale, qui ne ressemble pas à un chêne.

Deux notifications ont été affichées ce matin : l'une invite cent hommes de bonne volonté, par quartier, à se joindre à la garde pour la renforcer; l'autre enjoint à tout sujet du pape, étranger à la ville, et qui s'y trouverait en ce moment, de faire, sous vingt-quatre heures, connaître ses motifs de résidence. Pasquin dit que la révolution s'est masquée pour venir passer le carnaval à Rome. On s'attend à un mouvement insurrectionnel. Plusieurs personnes m'en donnent l'avis officieux, et pourtant les préparatifs accoutumés se font dans le Corso. Les balcons sont tapissés, les estrades dressées, et les voitures commencent à former la file. Mais voici que, vers midi, des estafiers viennent apposer des affiches dont la lecture allonge singulièrement la figure des masques. « La gravité des circonstances, y est-il dit, oblige le gouvernement à faire cesser tout de suite les divertissements du carnaval. » Chacun se retire plus ou

moins désappointé. Je retourne chez moi ; partout, sur mon chemin, je remarque qu'on ferme les portes des maisons, précaution tellement contraire aux habitudes romaines, que c'est déjà une première révolution. Les patrouilles se succèdent sur la place d'Espagne ; cependant le prince Gagarin n'a pas décommandé son bal, et je me décide à m'y rendre. J'y trouve peu de femmes, elles ont eu peur, et malheureusement les plus jolies ont été les moins braves. Je ne vois guère que madame X... à qui parler, et je me souviens du dicton : « Faute de grives, on mange des merles. » Peut-être de son côté madame X... fit-elle un calcul semblable, et y mit-elle la même résignation : je fus aussi son merle. La conversation tomba sur une de nos connaissances communes, M. de G., et je dis qu'il passait pour un homme aimable : « Aimable ! s'écria-t-elle ; de bonne foi, je ne puis trouver cela. Il était un jour à table entre moi et madame d'A..., il lui faisait la cour ; j'écoutais, j'ai bien entendu, et je vous assure que, quoiqu'il cherchât de son mieux à lui paraître aimable, il ne me l'a pas semblé du tout. »

On vient nous dire qu'un engagement a eu lieu ; des jeunes gens ont voulu enlever le poste de la place Colonne ; quelques coups de feu ont été échangés. Cette nouvelle ne concourt pas à animer le bal ; je ne vois paraître qu'un cardinal, le plus petit de tous, qui lui seul ce soir représente ici le sacré collége, et qui, par le contraste, me fait songer au prince Kurakin, le plus gros des ambassadeurs. « Tu vois bien ce monsieur qui ressemble au bœuf gras, disait à la porte des Tuileries une sentinelle à son camarade, c'est le corps diplomatique. »

13 février.

Il vient, en effet, de nous arriver des Français de différentes couleurs, ainsi qu'on l'avait annoncé; mais, comme ils disent tous du mal du gouvernement, ils s'entendent assez bien ensemble et l'on peut s'entendre avec eux. Cette bonne haine, comme elle réunit! Il est bien vrai que nous avons toujours vu cela en politique; c'est qu'au fait il y a plusieurs façons d'aimer et il n'y en a qu'une de haïr. Pour moi personnellement, je me sens disposé à retourner l'affreuse maxime : « Il faut aimer ses amis comme si on devait les haïr un jour, » et à l'appliquer à la haine.

Le prince de Piombino ne doit pas aimer les révolutions; on lui prend son nom, on lui tue son portier. Hier, comme je l'ai dit, quelques écervelés ont fait feu sur le corps de garde de la place Colonne en criant : «Vive la liberté! il est temps de reconquérir nos droits!» Un seul coup a porté, quelque fusil chargé à balle par mégarde; il a fallu qu'il atteignît ce malheureux portier, auquel il a valu le droit de se faire tuer; le même que Napoléon reconnaissait à tout Français en âge de porter les armes. Le vol du nom est plus ancien : l'Empereur imagina, un matin, d'appeler Piombino la princesse Élisa Bacciochi. Piombino (l'ancien, celui-d'ici) fit remarquer que les noms ne manquaient pas en Italie. Il demanda s'il ne serait pas égal à Napoléon d'en prendre un autre pour sa sœur, qu'il en indiquerait si l'on voulait; et, comme il lui fut répondu qu'on s'en tiendrait au sien, continuant de se récrier contre ce nouveau

genre d'usurpation : « Comment veut-on donc que je m'appelle, moi? disait-il. — Appelez-vous Bacciochi, lui répondit-on, le nom est vacant. » Il goûta peu la plaisanterie : peut-être craignait-il, s'il troquait le nom, qu'on ne lui proposât de troquer aussi la fortune. Il est immensément riche. J'ai un peu de rancune contre lui, parce qu'il refuse de laisser visiter sa belle villa Ludovisi, et il est le seul propriétaire à Rome qui en use ainsi et dont les portes ne soient pas toutes grandes ouvertes aux étrangers.

On parle d'une proclamation qui enjoindrait à la population bien intentionnée de prendre les armes au premier coup de canon tiré du château Saint-Ange ; on recommande encore quelques autres précautions imprudentes.

Lundi gras.

Le prince *** engage avec moi une discussion politique ; il envie la forme de notre gouvernement. La forme, je ne dis point; mais, pour le fond, je lui en ferais bon marché. C'est une impression de jeunesse que m'a laissée l'Empire, mais j'ai le mauvais goût de ne pas aimer un gouvernement bourgeois. Ce qui est commun me répugne presque autant que ce qui est injuste, et en cela je reconnais que j'ai tort. Le prince me parle jeune Italie, jeune France ; je ne sais pas bien ce que toutes ces jeunesses-là peuvent nous réserver en fait de fredaines. Il me semblait que, depuis quarante ans, nous

ne leur avions plus rien laissé à faire. « La jeune France, me dit-il, soutiendra la jeune Italie, vous ferez cause commune avec nous. — Non, ne comptez pas sur moi, je suis saturé de révolutions plus ou moins glorieuses. — Votre gouvernement nous soutiendra ; nées du même principe, nos deux révolutions peuvent être considérées comme sœurs. — Soit, mais l'aînée gardera tout ; les révolutions ne se piquent pas d'être conséquentes, et sont mauvaises sœurs comme elles sont souvent mauvaises filles. Nous sommes gens à ne pas vouloir qu'on nous imite. Dans la dernière lettre que j'ai reçue de Paris on m'envoyait les vers suivants :

L'émeute est tour à tour défendue ou permise,
Suivant les temps, les lieux et surtout l'intérêt,
Le gouvernement de juillet
La canonne ou la canonise [1].

En fait de canonisation, vous ferez mieux de vous adresser au pape ; c'est essentiellement son affaire, et c'est de lui, c'est du principe religieux, le grand foyer de lumière, que doit vous venir celle que vous attendez. *Fiat lux* est un mot chrétien, et l'Église l'a reçu de Dieu. » Le prince tient surtout à avoir une constitution, et, comme avec un Italien on peut toujours finir par quelque trait de badinage une conversation sérieuse, et que d'ailleurs j'entends le cardinal de Rohan qui monte l'escalier, je coupe court, en déclarant qu'en fait de constitution, la plus robuste que je connaisse encore,

[1] Ces vers se retrouvent dans les *Guêpes*. Il est difficile de citer un mot piquant, une observation fine, sans se rencontrer avec ce recueil, où tant de bon sens est souvent réuni à tant d'esprit.

c'est la mienne, puisque, de bon compte, depuis quarante ans elle en a vu finir quatre : celles de 91, de l'an III, de l'an IV, de l'an VIII, plus un Empire qui paraissait de résistance, et une Restauration parvenue à l'âge de puberbé.

A la nuit tombante, je me mets en robe de chambre pour attendre la révolution ; et, pendant que je lis Tite Live, ma femme écoute si elle n'entendra pas ce terrible coup de canon du château Saint-Ange qu'on nous annonce dans la proclamation. Enfin, après onze heures, quand mon monde est couché, la tentation me prend d'aller aux nouvelles. J'entr'ouvre doucement mon volet, au risque des balles qui peuvent m'atteindre ; puis, enhardi par ce premier essai : « Sortons dans la rue, me dis-je, qui sait ? (j'avais mon Tite Live en tête) pendant que les Romains dorment, les Gaulois sont peut-être au moment de s'emparer du Capitole. Allons voir ce que font les oies. » Toutefois, avant de me risquer, j'écoute encore, j'avance la tête hors de la croisée; pas le plus petit coup de pistolet ; alors j'ôte ma robe de chambre, je descends sur la place d'Espagne, et je m'aventure à travers la via des Condotti et le Corso, décidé, puisque la révolution ne vient pas, à en agir avec elle comme Mahomet avec la montagne, d'autant plus que j'ai dans l'idée que cette dernière pourrait bien accoucher d'une souris. Il faut s'être promené la nuit dans les rues de Rome obscure et déserte, pour imaginer tout ce qu'un pareil silence peut offrir d'aliment à la rêverie. Cependant, au milieu du vague de mes pensées, celle-ci me revient plus nette et plus fréquente que les autres : « Je me suis retiré en Italie pour fuir les révolutions, et demain peut-être une révolution

va m'en chasser. » Ne sachant à quelle porte frapper et la ville entière dormant ou paraissant dormir, l'idée me vient d'aller chez la duchesse de Saint-Leu. Il n'est que minuit, peut-être ne sera-t-elle pas encore retirée. Je trouve la porte close, mais le guichet est entr'ouvert. Pas de portier; l'espèce en est rare à Rome, et l'accident arrivé avant-hier n'encouragera pas la profession. Point de lumière; je monte à tâtons, les mains en avant, interrogeant chaque marche du pied, et je parviens ainsi au premier étage de l'escalier de marbre; je sonne timidement, j'entends venir des pas qui me donnent bon espoir. Une jeune femme de chambre paraît. « On n'est pas couchée, » me répond-elle en souriant. J'entre et je me trouve dans une première salle très-éclairée, tapissée de tableaux qui me rappellent ma jeunesse. Ce sont les Prud'hon, les Richard, les Demarne, dont j'étais jadis entouré aux expositions du Louvre. Dans la pièce suivante, je salue les portraits de la dynastie napoléonienne, son fondateur en tête, réprésenté à tous les âges et dans toutes ses phases; général, consul, empereur. Enfin, en approchant de la dernière porte, le son d'un piano, une voix connue, une romance qui me l'est plus encore, viennent flatter agréablement mon oreille. Pourquoi n'en donnerais-je pas ici les paroles ?

Quatorze ans se sont écoulés
Depuis qu'aux jours de mon jeune âge
Les gazons de ce beau rivage
Par mes pas ont été foulés.
Du donjon dont le lierre embrasse
Les débris au loin écroulés
Mes yeux cherchent en vain la place.
Quatorze ans se sont écoulés.

Ici dans la fleur de ses ans
J'ai vu briller l'heureuse Hortense.
L'esprit, la grâce, la décence
Embellissaient son doux printemps.
Les pauvres, dont par sa présence
Tous les maux étaient consolés,
Pleurent sur la tombe d'Hortense
Quatorze ans se sont écoulés.

Toi pour la grâce et la douceur,
Jeune enfant, son portrait fidèle,
Faible enfant qui croissais près d'elle
Comme un bouton près d'une fleur;
Sur ta tige, plante éphémère,
Les vents orageux ont soufflé;
Tu dors aussi près de ta mère.
Quatorze ans se sont écoulés.

Passant que j'aperçois assis
Près de la croix du cimetière,
Pleurez sur le fils et la mère,
Priez pour la mère et le fils.
Priez pour moi, qui dès l'aurore
Erre dans ces lieux désolés:
Qui sait? un jour peut-être encore,
Et mes jours seront écoulés.

J'entrai discrètement pour ne pas interrompre mon beau-frère, M. de Ch.., qui chantait lui-même sa musique. Une trentaine de personnes étaient réunies dans ce dernier salon, où le temps se passait gaiement. Le carnaval chassé du Corso semblait s'être réfugié au palais Rospoli; il s'était dit : « Chez des Français j'aurai droit d'asile. » D'autres avaient eu la même idée que moi; ils avaient suivi la même route, frappé à la même porte. La maîtresse du logis faisait avec sa grâce accou-

tumée les honneurs de cet impromptu. Sérieusement parlant, chacun sentait le besoin de s'amuser pour son lundi gras ; aussi, en s'entretenant des inquiétudes communes, on s'était rassuré ; du malheur des temps, on s'en était distrait. Puis, comme jadis en France, tout avait fini par des chansons, mieux encore par des danses; et l'épée de Damoclès, suspendue en guise de lustre, n'aurait pas empêché les danseurs de passer dessous en faisant la queue-du-chat. Cependant quelques-uns étaient sortis, mais pour revenir déguisés, et lorsque je m'informe de la révolution, je me vois entouré de masques. Le prince de S. C... s'obstine seul à parler politique et fait des déclarations de principes à la comtesse de ***, qui peut-être en aurait autant aimé sans principes. Mon beau-frère, en palicare, tient le piano, et Hor... Ver..., en vetturino tant soit peu birbante, danse la saltarelle avec sa fille, jolie Frascatana. La folie secoue ses grelots, au milieu de tous ces portraits de rois : roi d'Espagne, roi de Naples, roi de Westphalie, roi de Hollande : elle ne craint plus de rencontrer la révolution. On dirait même que toutes deux se trouvent ici en pays ami et sur un terrain commun, car, au fond, on ne peut nier qu'il n'y ait de la révolution, et même un peu de carnaval, dans toutes ces royautés d'un jour.

Je suis réduit pour mon mardi gras aux bêtes et aux marionnettes; on montre les premières sous une arcade du Colisée; elles semblent de mœurs assez douces et je suis tenté d'avoir pareille opinion de celles qui jadis se faisaient égorger dans ces mêmes arènes; le sang humain n'y coulait pas à si grands flots qu'on pourrait se

l'imaginer, et la boucherie, portait principalement sur les animaux. Le métier de gladiateur s'exerçait souvent jusque dans un âge assez avancé ; les habiles ne manquaient jamais leur lion ou leur tigre : des personnes qui n'en faisaient pas leur état disputaient avec eux d'adresse, et l'on vit des amateurs, un empereur même, s'élancer du podium et entrer en lice. Si ces animaux avaient été si formidables, il aurait fallu une armée pour en massacrer cinq mille, ainsi que cela eut lieu à l'inauguration de l'amphithéâtre : de plus, l'empereur, le peuple, les vestales, avaient le droit de faire grâce et en usaient d'habitude. Allons! décidément les vieux Romains étaient de bonnes gens et n'avaient de férocité que ce qu'il en faut pour se divertir. Le Romain moderne, qui nous montre aujourd'hui ses bêtes, possède parmi elles un tigre royal qu'il appellera, j'espère, tigre national, si la révolution s'achève, ainsi que le pratiqua chez nous, en 93, un bateleur jacobin qui avait juré haine à la royauté. Un paillasse fait aussi partie de la troupe ; on m'avait fort vanté ses tours de force ; on m'avait dit qu'il marchait sur sa tête, dansait sur sa tête et même battait des entrechats (toujours avec sa tête) ; ce que je crois bien difficile. Aujourd'hui il n'a pas dansé ; il avait la migraine, ce qui pour lui équivaut à une entorse. Le soir je vais aux marionnettes, je suis bien aise de vérifier un fait ; on m'a assuré ce matin qu'au palais Fiano la révolution était déjà consommée et qu'à la représentation d'hier c'était Polichinelle qui avait fait pendre le commissaire. Ces petites *burattini*, comme on les appelle, sont pleines de gentillesse et de naturel ; il y avait dans le drame qu'elles ont représenté des situa-

tions intéressantes; mais celle qui m'a encore le plus touché, c'est la mienne : j'avais deux voisins qui m'étouffaient et qui me laissaient place à peine sur le bord d'une banquette dont le penchant présentait comme une double bosse, qui me rappela les genoux du vicomte de Mirabeau, sur l'extrémité desquels il voulait bien m'asseoir quelquefois quand j'étais petit garçon; ce qui m'était fort incommode à cause de la proéminence de son ventre : les genoux d'un tonneau! A la fin du spectacle on a exécuté une entrée et des ballets avec un ensemble remarquable; tout ce petit monde marchait du même pied, on n'avait pas besoin de les exciter. Nous avons eu à l'Opéra de Paris un acteur nommé Lainé, qui certes était bien celui des jeunes premiers, dont il remplissait l'emploi, et dans lequel il mourut de vieillesse. Il chantait faux avec une énergie remarquable; un jour (je crois dans *Iphigénie*) il marchait sur les talons des comparses, qui étaient censés fuir devant lui. J'étais dans la coulisse et je l'entendais qui leur disait : « Allons, mes prêtres, allons donc, un peu d'action, plus vite, plus chaud! » Un des pontifes ainsi pressés lui répondit sans se retourner : « Monsieur Lainé, je n'irai pas plus vite et je ne serai pas plus chaud. On ne me donne pas des feux comme à vous; je n'ai que trois francs de fixe par représentation, faites-moi augmenter. »

La question d'argent domine tout, on ne trouve d'acteurs vraiment désintéressés qu'aux marionnettes. Ce spectacle fait les délices du peuple romain. Les mœurs publiques s'apprécient au théâtre : en Allemagne, j'ai vu le parterre savourer paisiblement, pendant les lon-

gues soirées d'hiver, le régal métaphysique que lui procurait l'interminable représentation du drame de Lessing, *Nathan le sage;* un parterre français en serait mort de consomption. Nous voulons du mouvement et surtout du nouveau; aussi compte-t-on par centaines le nombre de pièces nouvelles qu'on représente chaque année sur les théâtres de Paris, et, tant bonnes que mauvaises, on les écoute; car une pièce ne tombe plus depuis que le parterre a abdiqué et remis ses pouvoirs à cette portion éclairée du public qui se tient sous le lustre.

Février.

L'horizon d'ordinaire si paisible de la campagne de Rome se charge d'orages. Je recueille des détails sur le complot qui devait éclater samedi. Le second coup de canon qui précède la course des barberi aurait servi de signal : en ce moment les cochers tournent spontanément par les rues qui aboutissent au Corso, afin de le laisser libre, et, en coupant les traits des chevaux, les voitures se seraient trouvées placées naturellement de manière à servir de barricades; en même temps chaque sentinelle, veillée de près par un affidé, aurait été désarmée. On comptait sur la défection d'une grande partie de la troupe. Des conjurés, vêtus en gendarmes, couraient au château Saint-Ange, y conduisant de prétendus prisonniers; s'ils réussissaient à s'introduire dans le fort, comme ils s'en flattaient, au moyen de ce

stratagème, il leur était facile de désarmer la garnison. Alors ils braquaient des canons sur les ponts pour barrer le chemin aux Trastévérins. Cent soixante étrangers, appartenant la plupart à la Romagne, s'étaient donné rendez-vous à Rome pour cette exécution; il paraît qu'on les a laissés sortir comme on les avait laissés entrer. La carrossée de masques à l'aspect sinistre, qu'on avait remarquée le jeudi gras dans le Corso, faisait partie de la bande; ils recrutaient depuis quelques jours assez publiquement et on ne doute pas qu'ils n'eussent un grand nombre de complices passifs, qui attendaient et attendent encore l'événement. La rive gauche du Tibre est pour eux, ou du moins ne ferait rien contre eux. Les Trastévérins seuls résisteraient; mais alors il est probable que les habitants des Monti se déclareraient en faveur du mouvement, vu l'antipathie qui s'est perpétuée entre les populations de la rive romaine et de la rive étrusque; querelle de voisinage infiniment trop prolongée, puisqu'on la fait remonter à Romulus. Encore aujourd'hui on voit rarement les garçons d'un de ces deux quartiers épouser les filles de l'autre. G... m'assure que dans les Légations la tache d'huile insurrectionnelle s'étend de jour en jour. Il ne parle que de l'armée du général Krabinski. Il est vrai que, lorsque je demande où elle est, il me répond qu'on attend pour la produire qu'on ait réuni cent mille hommes; mais on les aura. Il n'hésite pas sur le chiffre; il était tout à l'heure dans un accès de fièvre militante. « Les principes triompheront! s'écriait-il, l'union fera notre force! » et autres généralités; puis, me serrant la main : « Nous marcherons comme un seul

homme! » s'est-il écrié. Je n'ai pas voulu le contrarier : « Oui, marchez, lui ai-je dit. Précisément vous avez votre compte, car j'ai affaire de mon côté; pardon si je suis obligé de vous quitter. » Je m'en suis tiré ainsi, comme le roi de N...., auquel un de nos diplomates proposait de s'adjoindre à la quadruple alliance, et qui s'en excusait en faisant observer, avec une sagacité tout arithmétique, qu'il ne pouvait y entrer en cinquième sans la rompre.

L'évêque d'Hermopolis me raconte qu'au milieu de cette tourmente le saint-père a conservé ses habitudes simples et austères et la règle de son couvent. Levé à trois heures et demie du matin, il dit sa messe, fait sa méditation et édifie tous ceux qui l'approchent par sa profonde piété et sa résignation.

Un courrier vient d'être assassiné sur la route de Naples. Sous le pontificat de Léon XII, un droit de refuge avait été établi dans une ferme des marais pontins que l'air contagieux qu'on y respire avait fait appeler la ferme de la mort. Ce dangereux asile était ouvert à quarante-cinq bandits. On les payait pour cultiver les terres environnantes, et, s'ils sortaient d'une limite convenue, vingt-cinq gendarmes commis à leur surveillance tiraient sur eux. Ces pauvres bandits (je me mets à les aimer à mesure que je prends les mœurs du pays) se succédaient fréquemment, car en peu de temps la fièvre remplaçait la potence; et la souricière, autre nom qu'on donnait à la ferme, voyait souvent de nouveaux hôtes. Ils enflaient d'une manière effrayante; mais, si l'un d'eux s'échappait et parvenait à rejoindre la montagne, l'air vif et salubre le faisait revenir à une vie

nouvelle. Or, sur les vingt-cinq gendarmes, quinze ont été appelés à notre secours. Cette réduction dans le nombre de leurs gardes a enhardi les brigands, qui ont violé la consigne et exploitent aujourd'hui la grande route.

On organise une garde bourgeoise, autant pour se préserver des entreprises des révolutionnaires que de l'exaltation des Trastévérins ; car ici les propriétaires paisibles commencent à se trouver embarrassés entre leurs ennemis et leurs amis. Ils craignent qu'ils ne s'unissent pour piller. Au fait, pour bon nombre de gens, une révolution ne présente pas d'autre idée que celle du déplacement de la propriété. En 93, on voulait à peine, chez nous, reconnaître aux ci-devant la faculté de posséder. Les paysans de mon village se croyaient autorisés à faire frire les carpes que nous conservions dans la pièce d'eau du château ; et, prenant pour un privilége aboli le droit que s'arrogeait l'ancien seigneur d'avoir des poires dans son jardin, ils venaient officiellement les lui manger, en disant qu'il était bien temps que les abus cessassent, et que toute trace de féodalité disparût. J'ose à peine rappeler de pareils faits, à une époque où le peuple est aussi à la mode ; car, de même que, jadis, les gens de qualité savaient tout sans avoir rien appris, de nos jours les gens du peuple possèdent toutes les vertus, le plus souvent sans savoir leur catéchisme, peut-être même parce qu'ils ne le savent pas. Quant à la pauvre ancienne aristocratie, elle joue un assez vilain rôle, surtout au théâtre, où, selon la remarque d'un spirituel écrivain, le chevalier file la carte, le baron fait le mouchoir et la montre, le comte vole sur

les grands chemins, et le duc empoisonne et poignarde, le tout hiérarchiquement ; tandis qu'au contraire, en descendant les degrés de l'échelle sociale, on ne trouve que le chiffonnier qui, en fait de procédés délicats, puisse en remontrer au savetier. Rien donc ne manque au peuple, si ce n'est, parfois, du travail et du pain ; mais c'est la moindre des choses. J'ai vu le temps où on ne l'entretenait que de sa souveraineté, aujourd'hui c'est de sa vertu ; et, s'il doutait de ses perfections, il a pour les lui rappeler, tous les matins, d'obligeants organes, sans compter la *Gazette des tribunaux*, qui ne renferme, comme on sait, que des traits de vertu. On s'imaginait jadis avoir trouvé une bonne maxime de gouvernement en disant : « Tout pour le peuple et rien par lui. » Maintenant on paraît vouloir en prendre le contre-pied. Aussi, de temps en temps, cet excellent peuple se met à piller. Nous allons voir comment il se comportera à Rome. Ce soir, un peu d'humeur est bien permise ; les lettres de Paris viennent de nous apporter la nouvelle du sac de l'Archevêché. Je vois des gens dévoués au gouvernement de Juillet très-surpris, et je dois dire très-affectés de cette levée de boucliers. Ils ne veulent point avoir l'air de comprendre qu'une fois l'insurrection admise comme principe, et sa sainteté proclamée, le peuple est conséquent quand il va à l'émeute le dimanche, comme il allait à la messe dans d'autres temps. L'à-propos d'Arlequin, qui donne un tambour à ses enfants en leur disant : « Amusez-vous bien et ne faites pas de bruit, » trouve sans cesse son application. Mais que penser du récit suivant, qu'on lit dans un journal sérieux :

« Le spectacle était partout : sur les bords de l'eau et avec les pêcheurs d'abord, et ensuite, si vous leviez les yeux, vous aperceviez dans le lointain la croix de Saint-Gervais s'ébranler sous les efforts des ouvriers.

« Cependant le soleil était beau comme un soleil de printemps, les rues étaient encombrées de curieux, et, sur ce pont, sous lequel passaient tant de débris, vis-à-vis ces dômes ébranlés, passaient tour à tour, ou tout à la fois, les masques, fêtant le joyeux mardi gras, la garde nationale au son du tambour, le bœuf gras entouré de fleurs, les jeunes gens de la ville portant le drapeau tricolore et chantant la *Parisienne*. A cette heure toute la ville était calme; on aurait cherché vainement la foule qui s'était attaquée à des murailles et à des livres; cette foule n'était plus : à présent elle était toute à la joie du carnaval qui s'en va. »

Ce style dégagé, appliqué à de pareils actes, me parait peut-être plus choquant dans sa désinvolture que les pages sanglantes de Babeuf.

Février.

Il paraît qu'on avait tort de se défier des Monti : plusieurs centaines des habitants de l'Esquilin et du Quirinal, qu'on appelle plus particulièrement les Monti, sont accourus à la place Saint-Pierre. Dans le premier moment, l'alarme a été donnée au château Saint-Ange, et l'on allait tirer ce coup de canon que nous attendons toujours, mais les cris de « Vive le pape! » ont

bientôt rassuré. Quelques-uns de ces honnêtes montagnards sont montés chez Sa Sainteté pour la haranguer au nom de leurs camarades ; puis, sachant qu'elle allait sortir, ils ont dételé la voiture et l'ont traînée en triomphe jusqu'à la Chiesa Nuova. La foule grossissait à chaque instant ; le pape n'y voyait plus, tant les marchepieds et toutes les parties de la voiture où l'on pouvait s'accrocher étaient garnis d'amateurs. Enfin, il leur a témoigné le désir de rentrer au palais, où il a été aussitôt ramené. Un des gens de la princesse Massimo figurait parmi les traîneurs ; il est entré chez elle tout essoufflé : « Excellence, lui a-t-il crié, je vous apporte *un regalo*. Je suis monté chez le pape après que nous l'avons eu reconduit, je me suis jeté à genoux, il m'a dit, en me donnant un petit soufflet : « Que voulez-vous, mon fils? « — Rien, saint-père, sinon que vous bénissiez (et il l'a « béni) ce petit bout de corde qui m'a servi à vous traî- « ner, et qui me fera une relique pour quand je mour- « rai. » Excellence, en voulez-vous la moitié? » Et il a tiré son bout de corde, que la princesse nous a apporté ce soir ; demain il viendra me demander l'*incerto*.

« Dans un pays libre comme le vôtre, me disait ***, où l'on comprend la dignité de l'homme et du citoyen, on ne traînerait point le pape. — On ne le traînerait point, j'en conviens, lui ai-je répondu, mais on traînerait bien M. de la Fayette ou madame Malibran. A mon dernier passage à Paris, je me suis trouvé pris dans un embarras ; près de moi, un homme était attelé au brancard d'une charrette de légumes ; je l'entendis qui traitait d'esclaves les laquais et le cocher de la voiture qui l'empêchait de passer, et ceux-ci, en revanche, l'appe-

lèrent cheval : la dignité de l'homme et du citoyen était ainsi comprise. »

---

5 mars.

Je viens d'assister à une revue des dragons du pape. Ce sont de beaux hommes, et bons, m'ajoutait un prélat qui s'était placé près de nous à la croisée; il insistait particulièrement sur leur moralité. Il en faisait des dragons de vertu. J'ai abondé dans son sens. On ne va pas à une parade pour tirer sur les troupes. Il y a une vingtaine d'années, j'étais assidu comme tous les badauds de Paris aux revues du champ de Mars et du Carrousel; je me souviens qu'un Polonais, M. Strazinski, dit, en voyant défiler de nouvelles recrues, et de manière que l'Empereur l'entendît : « Voilà, ma foi! de jeunes proscrits qui ont tout à fait bon air. » Du reste, il n'est pas nécessaire d'être étranger pour commettre de ces erreurs monosyllabiques qui prennent involontairement, comme pour les jeunes conscrits, le caractère de l'épigramme, et le *lapsus linguæ* est au moins autant à l'usage des indigènes que des exotiques. J'ai connu une vieille madame de Bro... qui gémissait sur le luxe des fournisseurs qui se réunissaient « pour faire des pigmés à cent francs par tête ; » insultant ainsi à la misère publique : c'était à l'époque des assignats. « Mais, ajoutait-elle en donnant à son débit une expression plus sentencieuse, tout cela n'aura qu'un temps; celui qui s'élève sera abaissé, et ces gens-là devraient se rappeler la parabole du Parisien et du républicain. » Elle se

souvenait d'avoir vu Fontenelle presque séculaire, et ne manquait jamais d'ajouter qu'il était mort de chagrin de n'avoir point atteint sa centième année.

---

5 mars.

Je conviens que je dois paraître très-arriéré lorsque je m'entretiens avec les progressistes qui nous arrivent de Paris : « Nous aurons la république, me disent-ils, c'est le moyen d'en finir. » Moi, je crois que c'est le moyen de recommencer, et je n'imagine pas, à voir les roues du char rentrer dans les mêmes ornières, qu'on puisse sortir à l'avenir du perpétuel va-et-vient de l'anarchie au despotisme, et du despotisme à l'anarchie. Mes plus anciens souvenirs datent des premières journées de la Révolution : j'ai entendu le canon de la Bastille, et j'étais à Versailles le 5 octobre ; on ne parle pas d'un fait ou d'un nom de cette époque, qu'aussitôt l'écho n'en retentisse en moi et ne réveille toutes mes impressions d'enfance. Lorsque plus tard je vis le pouvoir, d'abord exercé par tant de gens, la Convention, les comités, la commune, réduire successivement son chiffre, se restreindre à cinq, puis à trois, pour se concentrer enfin dans l'unité impériale, toutes mes idées furent brouillées ; car, dans l'innocence de mon âge et de mon cœur, à force d'avoir entendu parler de la République, j'y croyais, ou au moins aux républicains, et je persistais encore dans cette illusion quand j'entrai au conseil d'État en qualité d'auditeur. Je retrouvai là plu-

sieurs des coryphées de la Révolution, remarquables, comme jurisconsultes, par leurs talents et leurs lumières : le comte T..., le comte B..., le comte M..., et bien d'autres comtes encore que l'Empereur avait faits un beau matin par enchantement, à la baguette, comme des contes de fées. « Mais à quoi pense Sa Majesté, me disais-je, d'avoir introduit de pareils loups dans sa bergerie du conseil d'État, et de prétendre ranger sous sa houlette ces austères républicains? Bon pour moi, vil esclave, qui ai sucé avec le lait les idées monarchiques; mais eux! des Catons! des Brutus! Eh bien, ils étaient plus moutons que moi! Seulement, je remarquai qu'ils n'avaient pas tellement dépouillé le vieil homme, qu'on ne le reconnût chez eux à certaines formes et formules; c'était un mélange curieux de la Buvette et de l'Œil-de-Bœuf. J'avoue que je me divertissais à les entendre se comtifier et se donner à satiété les qualifications nobiliaires dont ils avaient naguère si vivement poursuivi l'abolition. « Monsieur le comte, cela n'est pas vrai. — Monsieur le comte vous dites que si, mais moi, je vous dis que non. » Ces façons de parler, qui me faisaient l'effet d'un démenti, revenaient habituellement dans les discussions auxquelles j'assistais. Du reste, brûlant ce qu'ils avaient adoré, adorant ce qu'ils avaient brûlé, les fiers Sicambres avaient bien baissé la tête, et tous ces avocats de la Convention, revêtus de titres et chamarrés de cordons, ne savaient plus plaider que pour le despotisme. Et on veut que j'aille me figurer que leurs successeurs, les républicains de 1830, en useraient autrement, le cas échéant! N'ai-je pas pour moi l'expérience? ne suis-je pas fondé à croire qu'il n'y a point de

convictions, qu'il n'y a que des passions et des intérêts? Quoi de plus antipathique que l'absolutisme impérial aux libertés constitutionnelles dont l'aurore se leva pour nous en 1814? Et pourtant, de même que j'avais vu, quelques années avant, les Jacobins se faire courtisans, n'ai-je pas vu alors des séides de l'Empire devenir de chauds apôtres du libéralisme; transformation dans laquelle ils furent, du reste, encouragés par les exagérations du parti contraire? « Je crois bien que Tal..... est libéral, disait, pour le faire valoir, un de ses camarades de régiment; il a servi avec moi dans les mameluks. » Tous ces bons jeunes gens, invoquant aujourd'hui la liberté, l'égalité, la fraternité, et qui, au spectacle, chantent faux la *Marseillaise*, sont-ils plus puritains que ne l'étaient, en 93, mes conseillers d'État de Napoléon? J'ai la ferme conviction qu'ils ne soutiendraient pas mieux une nouvelle épreuve. « Je vous ai connu il y a quarante ans, disait M. Royer-Collard à un des meneurs de la nouvelle révolution, vous vous nommiez Pétion. » Il aurait pu ajouter : « Vingt ans plus tard, vous vous appeliez Monsieur le comte! » Mais que les doctrines changent avec les positions! que les opinions se modifient selon le temps et les intérêts! le monde est ainsi fait. Ce qui m'étonne, c'est qu'on s'en étonne; c'est qu'après avoir vu l'absolutisme le plus arbitraire succéder à la démagogie la plus effrénée, et chacun dire *Amen*, on en soit encore à ne pas vouloir comprendre que de farouches républicains puissent devenir de complaisants royalistes. On me promet (toujours nos progressistes) que nous allons voir mûrir bon nombre de capacités nouvelles, écloses sous le soleil de Juillet. J'en serais

charmé, car je désire de tout mon cœur voir des grands hommes ; je suis disposé à croire que les colléges en sont pleins, et je les guette à la sortie. Eh bien, il y a pourtant des incrédules qui doutent encore que la révolution nous procure cette presse de grands hommes, « à moins, disent-ils, qu'on n'entende par eux les grands hommes de la presse. » Puis, ils remarquent qu'il est surprenant que la liberté de tout écrire n'engendre pas plus d'écrivains distingués; celle de tout dire, plus d'orateurs éloquents; ils prétendent qu'il en sera de même pour les hommes d'État : nous verrons bien.

Les révolutions ont sans doute entre elles un air de famille; mais pourtant, quoi qu'en dise le prince***, on ne peut admettre qu'elles soient sœurs. Dans les Légations, des gens révoltés contre le pouvoir temporel du pape chantaient dernièrement le *Te Deum* à l'occasion de son avénement, précisément dans le même temps qu'à Paris on démolissait l'Archevêché. L'Italie sera toujours religieuse, mais notre pauvre pays aura bien de la peine à le devenir. Napoléon, dans une de ses boutades contre le pape, s'écriait : « S'il m'y force, je ferai en France une religion nouvelle. » Et on lui répondait (M. de Narbonne, je crois) : « Il n'y en a pas assez pour en faire deux. » Ici la révolution va à la messe; c'est ce qui me décide à y rester, parce qu'on saura toujours où se réfugier.

La duchesse de Saint-Leu nous a quittés, pas tout à fait de son plein gré, dit-on. Quand j'allais chez elle la nuit du lundi gras m'informer de la conspiration, il paraît que j'aurais pu plus mal m'adresser. « Tenez pour certain que c'est une grande comédienne, » me disait

tout à l'heure quelqu'un qui pense la bien connaître : je ne puis me résoudre à le croire ; il faut appartenir au théâtre par état pour se résigner à passer sa vie à répéter des rôles. Il m'interrompit : « Les rois et les reines ne font pas autre chose, et, l'habitude prise, ils la gardent, et quelquefois plus longtemps que leur couronne. » Alors plaignons les gens qui, par leur position, se trouvent forcément voués à l'intrigue. On dit que les jeunes Napoléon se sont mis, à Spolète, à la tête du mouvement. C'est mal reconnaître l'hospitalité qu'ils ont reçue dans les États de l'Église ; l'aîné a écrit au pape une lettre où il lui donne des conseils, ce qui est bien jeune France. D'autre côté on dit les troupes autrichiennes en marche sur Ferrare. G... en est toujours aux cent mille hommes du général Krabinski, auquel il manque encore quelques zéros; il m'a pris dans l'embrasure d'une fenêtre : « Vous ne savez donc pas tout ce qui se dit? — Mon Dieu non, je ne lis pas de journaux, comment saurais-je les fausses nouvelles? — Les combattants (il les appelle des combattants) sont en présence. — Comme la dernière fois que vous m'en avez parlé? — Brûlant d'en venir aux mains. — Toujours comme la dernière fois. » Il m'en fit alors le dénombrement dans le goût d'Homère, puis en terminant : « Voulez-vous, me dit-il, connaître ma façon de penser? » Il ne s'agissait pas de ce que je voulais, je voyais bien que je n'avais pas le choix, je me suis donc borné à lui répondre : « Dites ce que vous pensez, je vous tiens quitte de la façon. — Eh bien, les insurgés se feront tuer jusqu'au dernier. — Vrai? — Ils se battront comme des lions. » Je lui confiai alors que je me proposais d'écrire l'histoire de cette mémorable cam-

pagne et des exploits des deux camps, et il m'y encouragea fort. Mais, quand j'ajoutai que cela m'allait d'autant mieux que j'étais venu à Rome pour goûter les douceurs du *far niente*, il se fâcha presque, et il me demanda si j'avais donc si grand'foi dans les moyens de défense du gouvernement papal et dans l'ardeur belliqueuse de ses soldats ; et à cela je lui répondis par une vieille chanson qui m'a souvent fait rire :

Veggo l'abate
Fuggir di là.
Ior per prudenza
Scappo di qua.

Le proverbe italien est vrai : *Che assalta vince*. Mais il faut que quelqu'un commence. G..., qui craint toujours de se compromettre, finit par me conjurer instamment d'oublier tout ce qu'il m'avait dit, et je l'assurai qu'il pouvait considérer la chose comme faite. Si je l'en crois, il y a encore des vieux Romains dans Rome. « Oui, monsieur, des Romains qui sauraient mourir, et, comme Brutus, immoler leurs fils sur l'autel de la patrie ! — Ce sacrifice est beau, lui dis-je. Vous me rappelez que le président de la Société populaire de Rennes l'ayant, en pleine séance, donné pour exemple au général Canclaux, qui commandait l'armée de l'Ouest, ce bon général lui répondit : « Citoyen Pocholle, tu me fais sentir vivement « le regret de n'avoir que des filles. »

« Vous êtes d'un beau sang-froid, me dit Gontaut, vous allez dessiner les ruines et ramasser des marbres au lieu de faire vos paquets. Pensez-vous bien que de-

main, ce soir peut-être, il faudra fuir devant l'insurrection et quitter Rome au plus vite? » A cela je réponds d'un ton de doctrinaire : « J'ai pour principe de m'affecter le moins possible des maux réels, c'est bien assez des imaginaires. » Cependant, par précaution, je viens de descendre dans les catacombes, où tant de milliers de chrétiens se réfugièrent près des corps de leurs saints dans les temps de persécution. Ces longs couloirs sont si étroits, l'air y est si rare et les tombes tellement pressées, qu'on aurait peine à croire, sans l'extrême authenticité du fait, que de semblables retraites aient pu contenir à la fois tant de vivants et tant de morts. C'est ce que les murs seuls pourraient expliquer s'ils avaient une voix comme on dit qu'ils ont des oreilles. Je ne suis pas fâché de connaître le chemin de ces souterrains et de savoir où mettre mon monde, si les Trastévérins imaginaient de faire des vêpres romaines ; non pas que je partage à cet égard les appréhensions de quelques alarmistes, mais pourtant je remarque bien que depuis ces derniers troubles on fait moins bonne mine aux Français dans la société italienne. On nous accuse de vouloir le renversement des institutions les plus respectables et d'être cause notamment de l'interruption du carnaval. D'un autre côté, tout en convenant des méfaits de la propagande parisienne et en passant condamnation sur les griefs politiques, nous n'en prétendons pas moins rester exclusivement la grande nation, et que *succès* doit rimer avec *Français* à tout jamais. « Je sais bien que je suis ivre, mais vous n'en devez pas moins présenter les armes à ma bamboche. » J'entendais un jour ce singulier propos sous ma fenêtre

à Cherbourg, et, l'altercation s'échauffant entre la sentinelle et le matelot, qui avait largement vendangé dans les vignes du Seigneur, je crus devoir intervenir pour pacifier. « Mon commandant, balbutiait l'ivrogne, dont la parole n'était pas plus ferme que les jambes, je suis gris, on peut me mettre au corps de garde, mais l'on doit tout de même présenter d'abord les armes à ma bamboche. La bamboche est sacrée. » Et il me montrait à sa boutonnière un long ruban rouge et une croix pendante au bout. « Vous êtes donc légionnaire? lui dis-je. — Oui, mon commandant, répondit-il, et je m'en fais gloire, honneur et patrie. J'ai été décoré de la bamboche (il tenait à son expression) lors de l'affaire du *Triton*. Vous, vous savez les choses, mais lui est un mauvais soldat qui ne connaît pas la bamboche. » Et, se retournant : « Oui, sentinelle d'eau douce, criait-il, apprends ta consigne. Présentez... armes! le chevalier a bu, mais la bamboche est à jeun. » Je me prends quelquefois à raisonner comme ce digne matelot. Je conviens que notre pauvre France a beaucoup bu, qu'elle est ce qu'on appelle vulgairement en ribotte, que des gens qui cherchent à nous déconsidérer à l'étranger trouvent souvent dans notre gouvernement un utile auxiliaire; mais je n'en conclus pas moins qu'on doit présenter les armes à la bamboche, et les cardinaux me paraissent bien dégoûtés quand ils ne trouvent pas charmants tous les Français qui sont à Rome, stationnaires ou progressistes.

Lord B... me disait l'autre jour : « Vos jeunes Français ont trop de vanité. — Soit, lui ai-je répondu; mais si, comme on l'a justement remarqué, la vanité est l'orgueil mis en mouvement, convenez qu'entre l'orgueil

anglais et le nôtre il n'y a de différence que dans l'immobilité : le vôtre reste en place, on est plus sûr de le trouver. Ensuite, ne nous rendons pas trop sévères et trop exigeants envers la jeunesse, je me sens porté à l'excuser : ses qualités me plaisent, et jusqu'à ses défauts. La mémoire, qui aide à tant de choses, peut nous rendre un utile service en nous conseillant l'indulgence. Je me souviens que, lorsque je suis entré dans le monde, à quatorze ans, j'étais fort timide ; et, comme le poltron qui chante afin de s'encourager, je prenais l'air avantageux pour cacher mon embarras, et ma timidité se traduisait en fatuité. Je gagerais que l'assurance de la plupart des jeunes gens tient au même principe. »

J'ai parlé hier de la décoration que ce matelot de Cherbourg appelait sa bamboche. J'ai omis d'ajouter que j'aimais mieux encore la voir porter par un brave soldat ivre que par un épicier à jeun. On m'entretient, dans mes dernières lettres, des averses de croix d'honneur qui pleuvent sur la garde nationale; il résulte d'un pareil déluge que les distinctions ne distinguent plus. Il est vrai, du reste, de reconnaître qu'on n'avait déjà pas mal commencé sous la Restauration. La croix était passée à l'état de cocarde; on la donnait comme bonjour et avec la même distraction ; ce qui n'était pas plus flatteur pour la décoration que pour le décoré. Ainsi, par exemple, après vous l'avoir donnée, on vous la redonnait. J'en parle par expérience, car je suis deux fois chevalier, et la munificence ministérielle m'avait honoré de la même grâce en 1815 et en 1819 ; de sorte que, pour cette faveur itérative, je ne pouvais même pas alléguer la raison à laquelle on a quelquefois

recours pour expliquer pourquoi monsieur tel ou tel a été fait membre de la Légion d'honneur : « On lui a donné la croix parce qu'il ne l'avait pas. » La seconde fois, je n'eus pas ce motif à faire valoir. L'histoire d'une époque se trouve résumée dans le catalogue de ses décorés ; et si les honneurs changent les mœurs, les mœurs aussi changent les honneurs, et l'on s'honore dans un temps de choses dont on n'aurait eu garde de se vanter dans d'autres. Sous l'Empire, dans les promenades, aux foyers des théâtres, quand vous voyiez causer entre eux des jeunes gens ayant le ruban à leur boutonnière, vous saviez d'avance de quoi traitait la conversation ; les noms des champs de bataille, des capitales où l'on était entré, sur les places desquelles on avait bivaqué, se succédaient et roulaient comme un feu de peloton ; voilà pour un temps. Voici pour l'autre : lors de mon dernier séjour à Paris, j'avisai, dans le passage des Panoramas, plusieurs chevaliers attroupés. J'étais avec un officier de l'ancienne armée, nous les écoutâmes ; ils parlaient épices, denrées coloniales. Mon grognard était tenté de les envoyer faire sucre ; puis il me rappela, en soupirant, le temps où l'on donnait une croix pour une jambe, et où cette dernière trouvait le marché bon et ne réclamait point de retour. C'est en élevant des récompenses honorifiques à une telle hauteur dans l'opinion qu'on fait produire à l'homme ses plus puissants efforts, qu'on le rend plus grand que nature. Que de fois Théodore de Meulan, brave officier s'il en fut, me l'a répété ! Capitaine de grenadiers, il avait gagné la croix d'or sur le champ de bataille, et ne croyait pas l'avoir payée trop cher au prix d'une amputation. Au-

jourd'hui, les actions d'éclat sont rares, et font place à d'autres actions ; l'industrie attire tout. « Il ne faut pas désespérer (c'est encore mon grognard qui disait cela) de voir instituer chez nous l'ordre des chemins de fer, comme sous l Empire nous en avions la couronne, » et il ajoutait en riant dans sa moustache, et charmé d'avoir trouvé un calembour : « Cela fera des actions d'éclat si la vapeur fait sauter les chaudières. »

Expliquera qui pourra le singulier rehaussement que l'ancienne ville a éprouvé sur presque toute sa surface ; nous discutions tout à l'heure ce problème. On allait jusqu'à dire que la terre, qui fait tout croître, a elle-même sa croissance, et qu'elle tend à grossir. On comprend que des débris aient formé des élévations et jusqu'à des montagnes. Le Testacio et le Cittorio ne sont que surprenants, et n'ont rien d'incroyable ; mais cette couche de terre qui recouvre le sol primitif est toute végétale, presque aucun décombre ne s'y trouve mêlé ; c'est du moins ce que chaque jour les déblais qu'on exécute donnent occasion de constater. Pour moi, je ne puis attribuer la création de ce sol nouveau qu'à l'action du temps et du climat sur les amas d'immondices de tout genre qu'on laisse ici pourrir sur place, et qui, à un pied d'humus par siècle, nous donnent un remblai de six mètres à partir de Tibère. Seulement, il faudrait en conclure que, depuis dix-huit cents ans, on n'a pas balayé à Rome. Eh bien, je suis disposé à le croire, si j'en juge par mon escalier. Ce qui est positif, n'importe de quelle manière on voudra l'expliquer, c'est que la meilleure terre de jardin recouvre dans la pro-

portion de quinze à vingt pieds l'ancien pavé du forum. Ce fumier (disons le mot), qui paraît permanent dans les places et dans les rues, ne m'a nulle part plus choqué qu'au palais Lanté ; la cour est entourée d'un double rang d'arcades, j'y compte vingt-trois belles colonnes de marbre ou de granit. Au milieu s'élève un chef-d'œuvre antique, une délicieuse statue d'Ino allaitant Bacchus ; mais ce petit dieu tout enfant semble déjà avoir horreur de l'eau, et c'est ici qu'il faudrait recommander la propreté aux nourrices. La cour, les colonnes et les statues du palais Lanté n'ont jamais été purifiées que par la pluie ; les yeux n'y rencontrent que des marbres et des ordures, et ces dernières ont le dessus. Encore si on ne faisait que maculer, mais on mutile. Maintenant, que croit-on que le propriétaire m'ait répondu quand je lui ai demandé le prix de sa statue ainsi souillée ? Pas moins de dix mille écus romains ; « mais, a-t-il ajouté, je ne consentirais jamais à la vendre. » Consentez donc à la nettoyer ; et notez que l'eau, la plus belle eau du monde et la plus abondante, se trouve ici partout, s'élançant en jets, se précipitant en cascades, et courant et dansant autour de vous sur toutes les places ; et indépendamment des lacs et des rivières publiques (on peut sans hyperbole donner ces noms aux fontaines Trévi et Pauline), il n'y a pas de maison si modeste qui ne possède son robinet particulier, auquel, presque toujours, un sarcophage antique sert de cuve. Mais toutes ces naïades sont oisives ; leur onde, à peine échappée des tuyaux, se perd dans des puisards qui doivent être bien propres, puisque les rues sont si sales, et qu'on déverse les eaux claires dans les égouts, ne laissant que

celle des éviers couler à ciel ouvert. On ne comprend ici l'eau que comme boisson, comme ablution l'idée n'en est pas encore venue. J'en demande bien pardon au peuple-roi, mais il est sale, et, comme on ne le lui dit dans aucun des itinéraires de Rome, écrits par des nationaux, il est possible qu'il ne s'en aperçoive pas. Si l'on croit que j'exagère, qu'on aille dans la Curia Innocentiana, et qu'on essaye de regarder derrière la grande colonne de marbre cipolin qui est couchée dans la cour, près du magnifique bassin de granit oriental, je défie qu'on ne prenne pas la fuite. En vérité, ce n'est pas la peine d'avoir inscrit à la maison d'or la défense, si souvent renouvelée de nos jours sur tous les murs. Je la donne ici telle que je viens de la copier, non sans peine, car elle se trouve au fond d'une voûte obscure, et les caractères sont à peine lisibles. C'est la seule inscription antique que je me permette de publier, parce que je doute qu'elle l'ait encore été.

DVODECIM DIOS ET DEA...
IOVEM OPTVMVM MAXSVMVM HABEAT IRATOS QVISQVIS
HIC CACARIT AVT MIXERIT.

Je m'abstiens de la traduire, ce qui, à proprement parler, serait assez difficile. Du reste, c'est le cas de dire : On ne s'attendait guère à voir les dieux en cette affaire. On se contente, dans les temps modernes, de menacer du commissaire de police.

J'étais à rêver dans la prison Mamertine et sur le mur opposé j'apercevais l'ombre d'un personnage en costume ecclésiastique, qui paraissait comme moi enseveli dans ses réflexions. L'espace n'est pas grand et l'obscurité seule pouvait nous empêcher de nous reconnaître d'abord. M. Frayssinous (c'était lui) rompit le premier le silence; il me dit que, préoccupé des circonstances graves où se trouvait la capitale du monde chrétien, il était venu dans la prison de saint Pierre songer à la captivité du prince des apôtres, et je fus un peu honteux de n'avoir pour ma part, en fait de sujet de méditation, que Catilina et ses complices à lui offrir. Comme je le reconduisais à son palais Mathei, qui renferme de précieux fragments d'antiquités, il me parla d'un recueil d'autographes dont il m'avait vu souvent occupé en France, et qu'il avait contribué à enrichir, notamment par une lettre de Bossuet, qu'il m'obtint de l'abbé de Tarsan, qui logeait alors sous le même toit que lui, à l'Abbaye-aux-Bois. Nous nous rappelâmes cette curieuse collection et les trésors qui gisaient là sous la poussière, qui elle-même y était devenue une antiquité par le soin que mettait le propriétaire à l'amasser. On eût dit qu'il comptait sur elle pour cacher et recéler ces précieuses reliques, ainsi que la cendre le fait à Pompéi. Je convoitais surtout alors son manuscrit des *Réflexions sur la miséricorde de Dieu*, composé par madame de la Vallière. M. Frayssinous croit qu'il a passé entre les mains de M. Egerton, Anglais millionnaire, singulièrement original, dont les bizarreries ont quelque temps

défrayé la curiosité publique, et qui recueillait à tout prix les autographes de tout genre pour les envoyer à son château de Bridgewater. J'essayais un jour de lui persuader d'échanger une lettre du maréchal de Turenne contre une de Monsieur le Prince, et je ne pus y réussir. « Mais, lui disais-je, l'écriture du grand Condé vous manque, vous devez attacher du prix à l'acquérir. » Il hochait la tête sans répondre. J'insistais : « Cette lettre de M. de Turenne ne fera point un vide dans votre collection, vous en avez beaucoup d'autres de la même main. » Il toussait et reniflait ; enfin il finitpar m'expliquer ainsi sa pensée : « Quand je suis, me dit-il avec un accent inimitable, dans mon château de Bridgewater et qu'il vient pour le visiter un Français de la famille de Turenne, je lui dis : « Monsieur, j'ai des lettres de votre parent, « de M. de Turenne, du fameux général ; » et cela me fait plaisir. — Très-bien. » Il continua : « Monsieur, quand il me vient chez moi le duc de Montmorency, ou autres de la grande maison de Montmorency, je leur dis : « Voici des lettres du connétable Anne de Mont-« morency; » et cela me fait plaisir. — A merveille, je le conçois; eh bien prenez ma lettre du grand Condé, et.... — Monsieur, pour les gens auteurs, s'il vient à Bridgewater des Français s'appelant Racine ou Boileau, je leur dis : « Monsieur Racine ou Boileau, j'ai des lettres du « fameux Racine ou Boileau; » et cela me fait plaisir. — Je le conçois si bien, que pour le grand Condé je voudrais aussi que vous pussiez dire.... — Monsieur, dit-il, en m'interrompant de nouveau, s'il arrive au château de Bridgewater quelques princes de la maison de Condé, je leur ferai voir ma collection. Les lettres de

Turenne et de Montmorency, de Racine et Boileau; je leur dirai : « Je n'ai point de lettres du grand Condé; » et cela ne me fera rien du tout. » Impossible de le tirer de ce raisonnement.

---

22 mars.

Je suis allé au Quirinal rendre mes devoirs au chef de la chrétienté; je reviens charmé de l'aménité de ses manières. J'avais préparé un compliment dans lequel je m'embrouillai; il commençait par « Saint-Père, » c'était le premier membre de la phrase. Je m'en tirai passablement, mais j'oubliai le second, et j'arrivai tout de suite à cette conclusion : « Voici toute l'expression de ma pensée. » Or il faut bien reconnaître que toute ma pensée, ainsi réduite, se trouvait un peu courte. D'ailleurs, le rire me prit (rire comprimé bien entendu par le respect), parce que l'*expression de toute ma pensée* me rappela une proclamation de mon ancien collègue le comte de *** à ses administrés, où cette locution figurait avec l'entourage suivant : « Pour moi, messieurs, le roi, les princes, la patrie, voilà l'expression de toute ma pensée, à laquelle je joins celle avec laquelle j'ai l'honneur d'être, » etc. Je vis le moment où, par l'habitude de citer cette phrase, j'allais l'achever, ce qui aurait pu paraître singulier au saint-père.

Le même ***, rendant compte, dans le journal de la préfecture, d'un dîner qu'il venait de donner pour la fête du roi, avait traité de la manière suivante le chapitre des toasts. « M. le préfet, se levant, a dit, avec

l'accent de la plus franche et de la plus ferme *conviction* : « Messieurs, j'ai l'honneur de vous proposer la santé « de la famille royale. A la famille royale ! » Il était convaincu qu'il allait boire.

En fouillant dans mes autographes, un document assez curieux me tombe sous la main. Je me suis souvent étonné comment certaines anecdotes se propagent, s'accréditent et finissent par devenir de l'histoire. S'il est un fait avéré, c'est la mort de Gilbert pauvre et fou ; je ne conteste point la folie, pourtant la lettre suivante, écrite dans les derniers mois de sa maladie, et que je recommande aux biographes, me mettrait en méfiance; et on peut bien avoir exagéré la démence comme la misère.

DE GILBERT A SON FRÈRE.

Conflans-les-Carrières, ce 13 juillet 1780.

Je reçois votre lettre, mon frère, et j'y réponds sur-le-champ. Votre présence sûrement me serait très-utile; vous imaginez bien que dans la situation où je suis, abandonné à la bonne foi de ma gouvernante, n'ayant pas la force de m'occuper un instant, parce que mon esprit est nécessairement affaibli par les saignées du pied et la longue diète qu'on m'a fait faire, j'ai besoin de quelqu'un qui veille à me faire soigner et à ma dépense. Cependant, je vous le répète, ne quittez votre emploi que dans le cas où vous seriez résolu à courir les risques de le perdre. Vous pouvez vivre ici fort à votre aise avec moi, quand même je vivrais encore un an. Dans le cas où, si vous venez, il me serait arrivé un accident avant votre arrivée, je vous dis ici, et vous pouvez garder ma lettre pour faire foi de ce que j'aurai laissé, qu'on doit trouver chez moi deux reconnaissances de M. de Maisonneuve, négociant, faubourg Saint-Antoine, un de mes amis : l'une de quatre-vingts louis, l'autre de cinquante et quelques louis. Si je meurs, il est chargé de payer mes dettes là-dessus, et toutes mes dettes possibles ne montent pas maintenant à douze

cents livres. En outre, il y aura mes meubles, linge et habits, etc., et l'argent qui sera trouvé chez moi, mais sur lequel vraisemblablement on ne doit pas compter, et de plus un quartier de ma pension de mille livres, que le ministre aurait sûrement la bonté de me faire payer. Peut-être, si j'eusse vécu, aurais-je dans la suite pu vous tirer de votre situation, et si, par un *miracle* que je n'espère pas, je recouvre ma santé, vous pouvez compter sur mes efforts pour vous obliger. Je jouis à présent, comme je vous l'ai écrit il y a quelque temps, de deux mille deux cents livres de revenu viager; mais tout cela doit être perdu pour vous, parce que c'est ou des bienfaits, soit du roi, soit d'un ami, soit de l'argent que j'ai placé à fonds perdu. Sans ce triste accident, dont je suis la victime, je me serais retiré à la campagne, et je songeais à vous appeler près de moi. Dieu en dispose autrement. D'après cet exposé, que j'ai à peine la force d'esprit de vous faire, c'est à vous de voir si vous voulez venir. Mais j'y mets cette condition expresse, c'est que vous suiviez de point en point mes conseils. Quand je vous dis que mon esprit est affaibli, il ne faut pas que vous croyiez pour cela être assez instruit pour contrarier mes idées. Telle est la nature de ma maladie, ou plutôt, suivant moi, telle est la scélératesse des médecins qui m'ont tué, qu'ils s'efforcent de persuader que chez moi l'imagination est plus affectée que le corps. Ainsi j'ai, comme vous le voyez, besoin d'un homme doux, complaisant, et qui n'achève pas de me faire périr par une humeur aigre et bourrue. Ne vous offensez pas, mon frère, si je m'explique ainsi. Quand vous ne viendriez point, si je meurs plus tôt que je ne le crois moi-même, ma tendresse ne vous fera pas moins part de ce qui me restera. Mais, si vous voulez venir, étudiez mes conditions et décidez-vous. Incapable que je suis de lire, d'écrire rien, de faire même aucun exercice de corps un peu constant, je serais charmé d'avoir quelqu'un avec qui je puisse soit me promener, soit vaquer à mes jeux d'enfant, puisque enfin des médecins m'ont réduit à l'enfance, et voilà en quoi vous me seriez utile. Si votre amitié vous porte à risquer votre emploi, que je vous conseille de garder, dans le cas où vous pourriez le regretter, venez. Ayez un air un peu propre. Une fois ici, vous ne manquerez ni de linge ni d'habits, j'en ai assez pour vous tenir décemment. Adieu.

GILBERT, *avocat.*

Cette lettre me vient du frère, qui consentit à m'en faire le sacrifice. J'étais alors préfet de son département. Elle est du même temps où Gilbert, dégoûté et non rassasié, adressait à la vie ses douloureux adieux. Le cygne allait chanter. En regard de pareils vers la lettre, quoique touchante, paraîtra prosaïque, mais la signature l'est encore plus. Peut-on se qualifier d'avocat quand on a de tels droits à se proclamer poëte?

J'ai dîné à l'ambassade de Russie avec une jeune demoiselle dont on nous a fait feuilleter l'album. On lui avait recommandé, avant de quitter son pays, de dessiner tout ce qu'elle verrait devant elle pendant la route, afin de s'exercer à faire facilement d'après nature. Elle a pris le conseil à la lettre, et elle a dessiné le dos de tous les postillons. Ce serait une véritable galerie de portraits s'il s'y trouvait un visage, mais, excepté deux ou trois bossus, ils ont tous la même physionomie. Nous avions aussi à dîner le professeur Nibby, dont l'ouvrage, depuis mon arrivée, me sert de guide; je n'en veux point d'autres, pas même l'auteur. Un compagnon me serait insupportable dans les rues de Rome, et je suis de l'avis de ce secrétaire d'ambassade napolitain qui, pour s'excuser d'aller promener avec son ambassadeur, lui disait : *Seccherò vostra eccellenza, o vostra eccellenza mi seccherà.* Il y a des gens qui ne comprennent pas cela; que de fois j'entends dire : Vous avez dû vous ennuyer étant tout seul! on ne m'épargne pas cette dureté. Au fait, je connais des touristes qui ennuient tellement les autres, qu'il est bien juste qu'ils commencent par eux-mêmes. J'excepte pourtant un Prussien avec lequel j'ai fait connaissance en lui jetant du plâtre au visage pen-

dant le carnaval, et qui me divertit parce qu'il a la prétention d'être fort au fait de notre littérature, et se complaît à en citer des fragments, quelquefois avec une légère déviation du sens. Il affectionne surtout la *Nouvelle Héloïse*, et me débite, avec l'accent allemand le plus passionné, la fameuse lettre de la Meillerie. « La roche est escarpée, l'eau est profonde, et *j'en* suis au désespoir; » c'est ainsi qu'il a compris le dernier membre de la phrase. Je n'ai pas encore pu lui persuader de changer une façon de parler qu'il a adoptée. Au lieu de dire : « Je viens de voir quelqu'un qui vous ressemble par derrière, » il a répété plusieurs fois devant moi à l'abbé Brutti : « Je viens de voir quelqu'un dont le derrière vous ressemble. » Nous nous faisons, tous tant que nous sommes (les Français comme les autres et peut-être plus), de singulières illusions sur la manière dont nous nous imaginons parler et comprendre les langues étrangères. « Je ne puis pas dire que je sache l'allemand, me disait à Coblentz la femme du conservateur des forêts, mais je sais dire que je ne le sais pas, et alors on ne me parle plus, ou l'on me parle français.—Et quelle phrase leur faites-vous donc, madame? lui demandai-je.— Oh! mon Dieu, monsieur, ce n'est pas une phrase, c'est un mot, un mot suffit : « Califourchon, » ils n'en demandent pas davantage. » Depuis, quand j'ai voyagé en Allemagne, et que j'ai voulu me rappeler : *ich kann nicht verstehen* (c'était ce que cette bonne dame avait voulu dire en le francisant quelque peu), j'ai toujours pensé à *califourchon*, comme M. de Feinaigle nous recommandait, dans son cours de mnémonique, de songer à un gilet vert pour nous souvenir du roi Childebert. Cette

idée paraîtra fort ridicule, mais ce qui est certain, c'est que les noms de tous les autres rois de France pourront bien me passer de la mémoire, même celui de Dagobert, dont j'ai fait la chanson [1], avant que j'oublie jamais celui de Childebert. Ainsi le but est rempli.

[1] Je ne prétends pas dire que Dagobert n'ait eu, bien avant moi, l'idée singulière de retourner la partie inférieure de ses vêtements, fantaisie peu digne, il faut le reconnaître, de la majesté royale et du décorum qu'elle devrait toujours observer; ces deux vers :

Le grand roi Dagobert
Mettait, etc., etc.

se perdent certainement dans la nuit des temps et des origines; mais la légende en était demeurée là; et c'est à moi le premier (j'ai des témoins) qu'est venue la pensée réparatrice de remédier au désordre de la toilette du monarque, en faisant intervenir son ministre, responsable ou non, et en remettant chaque chose à sa place. J'ai toujours été, par principes, opposé aux révolutions. Ce fut dans les premières années du siècle, chez madame la duchesse de Cer...., à des petites soirées, des punchs, dont le souvenir, après plus de quarante ans, réveille encore ma gaieté sexagénaire, que furent chantés les couplets suivants, qui donnèrent lieu à de nombreuses imitations :

Dagobert une nuit
Dit à la reine ce qui suit :
« O reine, qu'il est doux
D'être votre époux!
Je n'ai jamais goûté
Tant de félicité. »
Elle reprit : « Vraiment?
Tout le monde m'en dit autant. »

Souvent à ses sujets
De sa table il offrait des mets.
A saint Éloi, dit-on,
Un jour il fit don d'un dindon.
« Un dindon, à moi!
Disait saint Éloi;
Votre Majesté,
A trop de bonté.
— Prenez, lui dit le roi,
C'est pour vous souvenir de moi. »

Un jour que ce grand roi
S'accusait devant saint Éloi,

Je disais donc que j'ai adopté pour guide l'*Itinéraire* de Nibby; seulement ce qu'il parcourt en huit jours j'y emploierai six mois, et quand je ne suis pas en disposition de suivre son auteur, je le mets dans ma poche (le livre) et j'attends que l'envie me reprenne. Je plains les voyageurs qui se font, comme on dit, un *devoir de voir*. En Italie et ailleurs, les lieux où je me suis astreint à des obligations de ce genre sont ceux dont j'ai conservé les impressions les moins agréables, et il m'en est même resté une assez pénible de mon passage en plusieurs villes, Parme entre autres, où je voulus remplir *ce devoir* envers tous les tableaux du Corrége, en moins de deux heures que j'avais à m'arrêter; et je vous demande pourquoi n'en pas prendre quatre? Qu'est-ce qui me forçait de me gâter ainsi le duché de Parme, mon dîner, et

De sortir vers le soir,
Et Dieu sait ce qu'il allait voir!
Le bon saint Éloi,
Lui dit : « O mon roi!
Mais c'est très-vilain
D'aller chez des c......
— Eh bien, lui dit le roi,
Vous les amènerez chez moi. »

Ce grand roi sans pareil
Toujours s'endormait au conseil,
Aux procès qu'il jugeait,
Toujours de même il s'endormait.
Ouen, son argentier,
Voulait l'éveiller :
« Mon roi, l'on vous voit,
Tenez-vous donc droit.
Que diront vos sujets,
Vous dormez aux plaids.
Dormir, à midi!
En public! ici!... »
Le roi lui repartit :
« J'ai tort, portez-moi dans mon lit. »

Le couplet suivant est de la princesse de la Trem..., qui l'improvisa

surtout le Corrége, que j'aime un peu moins depuis ce jour-là? On se crée en voyage des nécessités d'arriver les plus sottes du monde. Voyez! quelques heures de plus, et j'aurais emporté le souvenir d'une jouissance, je n'ai que celui d'une fatigue. N'est-ce donc pas assez de nos devoirs sérieux sans nous en faire encore un de nos plaisirs? L'indépendance, chose si douce, est souvent bien mal comprise. Par exemple, comme je le débattais tout à l'heure avec le prince Massimo, est-il rationnel d'attacher tant de prix à ce qu'on appelle des libertés publiques quand on est constamment esclave à la maison? Le bel avantage pour quelqu'un qui n'a jamais vu que par les yeux d'autrui, de jouir de ce qu'on appelle des droits politiques! Qu'en revient-il? Quel bien-être leur exercice ajoute-t-il à la vie réelle? Et qu'est-ce au

dans une de nos soirées chantantes, lorsque Napoléon monta sa maison et se donna des chambellans, ce qui excita une vive rumeur dans les salons d'alors :

A ce roi, tous les ans,
La reine donnait des enfants.
Le bon saint Éloi,
Lui dit : « O mon roi !
Laissez aux manants
Faire tant d'enfants.
— Aussi, lui dit le roi,
Mes chambellans les font pour moi. »

Aujourd'hui, les souverains ne sont pas plus épargnés qu'alors, et l'on nous a chanté ce soir ce nouveau couplet, arrivé fraîchement de Paris :

Le grand roi Dagobert,
Sur son trône était de travers.
Le bon saint Éloi,
Lui dit : « O mon roi !
Sur le juste milieu,
Tenez-vous donc mieux.
— Ce trône, dit le roi,
N'avait pas été fait pour moi. »

fond que certains droits? L'abbé de Sambucy, maître des cérémonies de la chapelle du roi, me racontait qu'à l'enterrement d'un prince, et pendant qu'il avait le dos tourné, les gens de la maison, fatigués de porter le cercueil, étaient au moment de s'en décharger sur les employés des pompes funèbres, ce qui n'entrait point dans son programme; il courut à eux et leur dit en vrai politique : « Que faites-vous? C'est un droit que vous avez! Vous allez le céder, renoncer à votre privilége! — C'est un droit! » s'écrièrent à l'instant ces dignes gobe-mouches, tout à fait à la hauteur de nos institutions. Ils ressaisirent la bière et courent encore. J'ai fait autant de chemin qu'eux et je cherche dans cette traverse où je me suis engagé par où je reviendrai au professeur Nibby et à son *Itinéraire*. M'y voici. Faites-vous, si vous pouvez, un plaisir de vos devoirs, mais n'allez pas, je le répète, vous faire un devoir de vos plaisirs; et, puisque nous avons parlé de droits, notez bien qu'en ma qualité de voyageur et d'antiquaire j'ai celui d'ennuyer le lecteur de mes récits et de ma science, et que, si je n'en use pas pleinement, il doit m'en savoir quelque gré, car mes moyens me le permettent et j'ai tous les matériaux sous la main. J'ai rempli à Rome trois volumes de mes recherches archéologiques, et je pourrais ne point vous faire grâce d'un chapitre ni d'un chapiteau. Il n'y a pas une masure antique, pas un mur de la République ou des Césars, sur lesquels je ne sois à même de fonder un commentaire et de bâtir au besoin Je puis ajouter sans fatuité (j'ai des témoins) que, pendant deux hivers, j'ai professé dans le forum d'après Nibby et Visconti, les conciliant de mon mieux, c'est-à-dire mettant quelque-

fois au milieu ce que l'un place à droite et l'autre à gauche, et que j'ai étonné les savants par mon aplomb et les ignorants par mon savoir. Or c'est parce que j'ai tout vu ici que j'engage les curieux qui me suivront à l'être moins que moi, à se borner à choisir dans les deux volumes de Nibby, et, en sortant des chambres et des loges de Raphaël, à ne pas se faire un *devoir de voir* les chefs-d'œuvre de l'*illustre* M. Legros et du *fameux* M. Léandre, artistes inconnus par un grand nombre d'ouvrages, comme disait Rivarol, mais qui se trouvent glorifiés dans l'*Itinéraire* en question. C'est certainement un malheur pour les arts que nos pères les aient aimés au siècle dernier. Avec les meilleures intentions, ils nous ont magnifiquement empoisonnés de temples, de palais, d'édifices de tout genre, auxquels leur jeunesse assure une longue vie; en sorte que pendant des siècles encore il faudra que les générations futures endurent les chefs-d'œuvre des successeurs du Bernin, tandis qu'ils verront s'effacer et disparaître les fresques du Vatican et de la Farnesina. « Cette église, vous dira Nibby, remonte aux premiers temps du christianisme, mais elle a été restaurée et mise en l'état où vous la voyez en 1740 ou 50, par la munificence de tel ou tel cardinal. » Et cette munificence a presque toujours consisté à gâter et dénaturer l'œuvre première. Mais le savant professeur n'a garde d'en juger ainsi et ne voit rien de mieux après le règne d'Auguste que celui de Louis XV. Le moyen âge et la renaissance lui sont indifférents; je dirais même étrangers.

Quand on publie quelque nouveau recueil des vues de Rome, on s'arrange toujours pour faire paraître les

monuments plus grands qu'ils ne sont. C'est ainsi qu'on m'a diminué l'effet de Saint-Pierre en me l'exagérant. Dans tous ces dessins l'architecture semble empruntée au royaume de Brodignac et les personnages à celui de Lilliput. Les plus effrontés menteurs que je connaisse en Italie sont les petits bons hommes qu'on y place sur le devant des tableaux pour servir d'échelle de proportion.

Notre ami R... ne perd pas son temps à évoquer le passé et à explorer les antiquités; tout au présent, il emploie ses matinées à faire sa correspondance, et à peine s'il y peut suffire, tant ses relations épistolaires sont multipliées. Nous l'avons surnommé le Père des lettres, comme François Ier. Lors de son premier retour d'Italie, il parlait de la différence qu'il avait remarquée entre ses usages et les nôtres. « Par exemple, à Rome, disait-il, on monte en voiture l'après-dîner de trois à cinq, et on va se promener dans ce qu'on appelle le Corso; la promenade se fait en calèche découverte, mais ce n'est pas du tout comme nos promenades de Paris, le long des Champs-Élysées ou au bois de Boulogne; à Rome cela s'appelle *andar al Corso*. Le soir vous êtes encore plus frappé du contraste des mœurs et des habitudes; on vous invite pour une conversation (*una conversazione*, en italien), cela se passe dans de grands salons; on reste assis ou debout, quelquefois on circule, mais avec peine quand il y a beaucoup de monde, et, pendant que vous causez ensemble, l'on vous apporte des glaces et toutes sortes de rafraîchissements.—Mais, observa un des auditeurs que R... instruisait ainsi des coutumes du beau monde de Rome,

n'est-ce pas à peu près comme nos soirées, où l'on est assis ou debout, et où l'on sert aussi des rafraîchissements?—Du tout, reprit notre ami, ce n'est pas ce que vous appelez en français un rout, c'est *una conversazione*, et, quand il n'y en a point, on va au théâtre. Ce sont en général des opéras et des ballets, où l'on chante et où l'on danse.— Comme dans les nôtres alors, observa encore l'interlocuteur. — Mais non, répliqua R... avec un peu d'humeur, ce n'est pas la même chose, c'est une manière tout à fait particulière, qui n'a rien de commun avec nos usages, pas plus que la *conversazione*. Cela s'appelle : *andar al teatro*. » Il continua ainsi pendant assez longtemps, étonnant tout le monde par le récit des singuliers contrastes qu'il avait remarqués entre Rome et Paris. « Et voilà, ajoutait-il, ce qui est vraiment curieux et instructif pour l'observateur, car des ruines et des tableaux, on en voit partout. »

La princesse Gag... m'a prié hier d'écrire dans son album quelque impromptu sur Rome. Je me suis empressé aujourd'hui de satisfaire à son désir.

> Voyageur, c'est ici le port.
> Il n'est pas de douleur que Rome ne console,
> L'âme plus doucement s'y résigne à la mort.
> Sur les débris du Capitole
> Qui pourrait se plaindre du sort?

C'est bien sincèrement que je me demandais tout à

l'heure ce qui peut rester à souhaiter à quelqu'un qui vient de passer sa matinée, la première matinée du printemps, d'un printemps d'Italie, à rêver et à lire de beaux vers dans l'enclos du couvent de Saint-Onufrio, assis au pied du chêne du Tasse, avec Herminie et Clorinde. Il y a des jours dans cette saison, des jours de soleil où mon cœur est plein, où je me prends à aimer prodigieusement la vie pour laquelle je me suis toujours senti du penchant; on aurait de la peine, comme disait madame de Sévigné, à m'ôter de la tête cette fantaisie-là, aujourd'hui surtout. J'étais donc appuyé contre l'arbre du Tasse et j'avais devant moi la vallée que le Tibre a creusée et que la ville remplit. Rome entière était sous mes pieds. Je viens souvent l'étudier d'ici à vue d'oiseau. Pas un monument, pas un emplacement qui ne me soit maintenant familier. Mon œil les sait, au point qu'en le fermant je pourrais encore les montrer du doigt, indiquer juste leur position. J'aime ces monastères, leurs jardins où tout respire la paix et où l'on me laisse me promener librement sans m'imposer un guide. L'attrait que j'éprouve pour ces pieux asiles se rattache, comme tant d'autres sympathies, à des impressions d'enfance. J'ai passé dans des couvents mes meilleures heures de récréation. Notre précepteur nous y conduisait, surtout au jardin des Petits-Augustins, dont mes parents avaient une clef quand nous habitions la rue des Saints-Pères à Paris. Déjà la Révolution grondait sourdement, on cherchait à ne pas l'entendre, à ne pas apercevoir les éclairs à l'horison. Nous allions aussi passer de bonnes soirées aux Chartreux : chaque printemps nous y ramenait; il y avait là des familles d'oiseaux qui jamais

n'avaient été troublées et qui se succédaient dans les charmilles de nid en nid, de couvée en couvée ; je trouvais bien du plaisir à les écouter et à cueillir des marguerites et des boutons d'or le long du grand mur qui séparait le clos solitaire de la brillante promenade du Luxembourg. J'ai vu les trappistes y chercher un asile en se rendant en Suisse, quand on les chassa de leurs maisons ; j'ai assisté à ces repas d'anachorètes ; j'ai encore présente à l'oreille la voix de celui qui lisait la Vie des saints à d'autres saints, les Actes des martyrs à d'autres martyrs, et surtout j'ai présent au cœur l'accent qu'il donnait à ces paroles de Job : « Le tombeau sera ma maison, et j'ai préparé ma couche au milieu des ténèbres. » Si les yeux de ces pâles religieux venaient à se lever de terre et à se rencontrer, ils semblaient s'adresser tacitement l'inexorable salut ; il fallait mourir, en effet, l'heure de la persécution allait sonner, et du seuil des Chartreux on entendait l'horloge des Carmes. Peu après notre précepteur devint fou, son délire était affreux ; il se croyait jeté par une tempête au milieu de populations sauvages, qui faisaient passer et repasser devant lui des têtes où pendaient des chevelures sanglantes. Ces sauvages, c'était, hélas ! le peuple le plus civilisé de la terre, et la fièvre chaude du pauvre abbé Garcin, dans ses effrayants paroxysmes, ne lui faisait pas imaginer plus que la vérité. Quant à moi, un de mes rêves fut pendant longtemps de revoir des religieux comme dans mon enfance, et j'ai aujourd'hui toute satisfaction. J'aime ces bons moines qui me faisaient jouer; puis, je demande pardon de mes préjugés, mais, nonobstant l'égoïsme collectif que j'entends reprocher aux commu-

naulés, je me figure que les moines, même les capucins, ont rendu quelque service à l'humanité, ne fût-ce que d'avoir, au moyen âge, rempli dans les incendies l'office de pompiers, dont je n'ai pas entendu dire que les philosophes aient demandé la survivance. Un voyage à la Trappe s'était donc placé comme un but dans ma pensée, sans bien me rendre compte que les murs comme les morts étaient retournés en poussière. En 1806 je me trouvais à Chanday, avec trois dames remarquables toutes les trois par leur esprit et deux par leur figure, la petite vérole avait outragé le troisième sans ôter à ses yeux leur piquante vivacité; j'éprouve, à me les rappeler, ce charme des souvenirs qui suffirait à la joie paisible des vieillards, si trop souvent l'amertume des regrets ne venait pas l'altérer. Nous n'étions qu'à quelques lieues de la Trappe : nous fîmes la partie d'aller la visiter, de voir ce qui pouvait rester encore de cette fameuse Thébaïde;

Tombeaux anticipés qu'habite le silence
Et que le repentir dispute à l'innocence;

asile ouvert aux passions, aux souffrances, aux remords, où les puissants du siècle se rencontraient avec les plus humbles enfants de la terre, où se taisaient les vains bruits; où la rosée du ciel descendait sur des cœurs desséchés, car il n'était pas de replis si sombres que la lueur divine de la pénitence ne pût pénétrer et éclairer; ainsi que je l'ai entendu dire à un respectable prêtre : « Il reste encore bien du bon dans les âmes dépravées, et l'on jugerait moins rigoureusement, même les grands coupables, si l'on commençait par évaluer les forces réunies des passions, des illusions et des circonstances

qu'ils ont eu à combattre. » A la Trappe, la faiblesse s'affermissait, le repentir devenait presque de l'innocence, et le désespoir espérait. Je m'étais donc fait de ce pélerinage un plaisir que les années d'attente rendaient plus vif au moment où ce long désir allait se trouver satisfait. C'était par une belle matinée d'automne, toutes mes anciennes émotions religieuses se ravivaient en moi et mon cœur les accueillait comme des amis d'enfance, « Heureux, me disais-je, celui qui n'a pas jeté au vent des passions tous les germes qu'une nature honnête, de purs instincts, les préceptes et mieux encore les exemples de la famille avaient déposés dans son âme! Il retrouve au besoin le plus précieux des trésors, la foi, » et je riais et j'avais les larmes aux yeux. Dans la jeunesse la gaieté et la mélancolie se touchent. Cette dernière impression était peu à l'usage de mesdames de Balbi et de Caumont; toutefois elles se prêtèrent à l'exaltation de leur jeune cousin ; elles l'aidèrent dans ses recherches et lui firent retrouver la fosse de l'abbé de Rancé, du fond de laquelle je crus encore entendre sortir la voix de mon trappiste : « Le tombeau sera ma maison, et j'ai préparé ma couche au milieu des ténèbres. » Parmi les pierres brisées, un anneau rouillé frappa ma vue; je m'en emparai aussitôt, et je ne voulus pas douter qu'il n'eût été porté par le pieux réformateur. Heureux de la possession d'un tel joyau, je le suspendis à mon col, et pendant tout le déjeuner je ne parlai que de ma précieuse amulette ; quand madame de Chatillon, aussi bonne que belle, déclara que la sensibilité lui semblait une chose trop sérieuse et l'enthousiasme chez un jeune homme un sentiment trop à ménager pour qu'on dût s'en jouer

ainsi, et elle me fi apercevoir que mes cousines riaient sous cape et qu'il manquait un des anneaux au rideau du lit de la chambre d'auberge où nous étions descendus; depuis j'ai porté sur mon cœur, et même dedans, bien d'autres fausses reliques sans trouver une âme généreuse pour m'en avertir et me prémunir; heureux âge du reste, heureux temps où je savais également jouir de tout et de peu ! En avançant à travers ces horizons qui dans la jeunesse paraissaient infinis, que d'espérances déçues, que de rêves sortis par la porte d'ivoire! Si je me retourne et que je considère tant d'illusions tombées une à une, toutes ces fleurs fanées qui derrière moi jonchent le chemin, je me console en disant : « Du moins l'abeille a bien butiné. » Ces images de mon passé me reviennent en foule aujourd'hui au pied du chêne du Tasse, et je les accueille et je les choie, quand on devrait dire : « Le bonhomme radote, » car on ne peut se figurer quel attrait elles empruntent d'un lieu tel que celui-ci et du spectacle que j'ai sous les yeux; puis jamais peut-être en aucun jour de ma vie mon cœur ne s'est trouvé mieux préparé à de douces et intimes émotions.

Vitam quæ faciunt beatiorem... hæc sunt.

Il est des affections si tendres et si constantes, que la Providence semble les prendre sous sa protection et se mettre en tiers. C'est elle qui m'envoie l'ami dont je regrettais vivement l'absence et qui seul me manquait ici. Voilà de ces circonstances sympathiques, comme il s'en est déjà rencontré dans le cours de notre longue fraternité. J'ai quitté Paris pour ne plus voir des révolutions, Sainte-A... vient à Rome pour en prévenir une ; son fils

est avec lui. Naguère je l'avais avec moi à cinq cents lieues d'ici ; nous faisions de l'administration sans nous douter que j'étais à la veille de ne plus être préfet, et à présent il va faire de la diplomatie avec son père, qui n'avait garde alors de deviner qu'il serait ambassadeur. Nous soupirions après l'Italie en disant : « Jamais nous ne serons assez heureux pour nous y trouver ensemble; » nous n'avions pas fait entrer une révolution dans nos calculs ; tout chemin mène à Rome et il est souvent d'une bonne prévoyance de compter sur l'imprévu. Je goûte aujourd'hui la douceur de notre réunion, véritable joie de famille, et après diner j'ai chez moi la *conversazione*, cette conversation qui n'a rien de commun avec ce que nous appelons *en français* le rout.

« Il paraît, me dit à part le prince M..., que la mission de votre ambassadeur n'a pas précisément pour but de contrarier l'Autriche. Si le mouvement italien est comprimé, cela n'aura qu'un temps, les choses ne peuvent rester comme elles sont. Il y a ici un souverain sans nation. Nous ne jouissons d'aucun droit politique, le pape est retenu en tutelle par les cardinaux; une aristocratie sacerdotale dirige toutes les affaires. Elle peut bien trouver de l'appui dans le peuple, mais peu dans l'aristocratie laïque, et moins encore dans la bourgeoisie. A Rome même, qui bénéficie aux dépens des légations de tous les avantages du gouvernement tel qu'il est constitué, personne ne se soucie de sa conservation. Je ne dis pas qu'on veut aider à une révolution, mais on la laissera faire. »

Il y a certainement du vrai dans ces allégations, qui ont souvent servi de texte à nos entretiens avec le prince.

« Ayez bon espoir, lui ai-je répondu, tous les bons esprits croient comme vous que des changements sont indispensables. Nier que les institutions vieillissent, comme toute autre chose, c'est nier l'action du temps, ses outrages, ses progrès, si vous voulez; mais par sa marche lente et mesurée, il indique lui-même comment doivent s'élaborer et se produire les innovations. Les antiques fondements ont leur racine dans le sol, c'est sur eux qu'on doit bâtir et qu'il convient de relever les édifices croulants, en changeant au besoin les distributions. Mais, si c'est d'une révolution radicale, et qui débute par faire table rase, que vous attendez d'utiles améliorations, autant confier à la tempête le salut d'un navire, et la solidité d'une maison à ces commotions souterraines, si fréquentes dans votre belle Italie. Je sais ce qu'on peut objecter contre un gouvernement ecclésiastique, et pourtant il me semble que je m'arrangerais assez d'un souverain qui fait chaque soir un long examen de conscience, et que tous les actes de sa journée placent si directement en présence de Dieu. Je ne vois pas d'ailleurs que, de nos jours, les papes nécessaires aient manqué à Rome et à la chrétienté, *urbi et orbi*, ni que le Saint-Esprit se soit abstenu dans les élections. Vous m'avez vous-même parlé avec admiration de Pie VII, également sage quand il cède, héroïque quand il résiste. Sachez attendre. A Rome on se sent plus naturellement porté à la patience, *patiens quia æternus*, un nouveau Pie vous viendra. » Je ne pensais pas alors être si bon prophète.

Mon ancien collègue, René de Brosse, nous est arrivé de Florence, et a bravement traversé, avec madame sa

fille, le camp des insurgés et celui de nos défenseurs. Les premiers venaient de donner une alerte à la petite ville d'Aqua-Pendente, ils avaient paru tout à coup aux portes, heureusement fermées. Le gouverneur perdait la tête, « et pour rien, nous disait de Brosse, il m'aurait remis le commandement. » C'était une scène du moyen âge. On courait les rues en désordre, chacun s'armant de ce qui lui tombait sous la main. Le lendemain, les voyageurs se sont décidés à risquer le passage; il eût été trop affligeant d'être obligé de rebrousser chemin. Les assaillants de la veille s'étaient repliés, mais bientôt de Brosse les a trouvés campés dans la grande place de San-Lorenzo, position militaire. Ce village est bâti sur une éminence qui domine la route et le lac de Bolsena, et d'où l'œil découvre au loin. Pour peu qu'on se garde, il est impossible d'y être surpris. Dès qu'on a su que le voyageur était Français, on l'a entouré de prévenances et d'égards. Un officier supérieur qui a servi sous le prince Eugène commandait la petite armée, qui pouvait compter cinq à six cents hommes, dont une soixantaine en uniforme, le reste se compose d'amateurs; en général des étudiants. Ils semblaient assez bien résolus. « Mais, leur disait de Brosse, que comptez-vous faire? — Nous sommes assurés du succès, ont-ils répondu, la France nous soutient, et voyez ce qu'on nous écrit de Pérouse. » En effet, un placard imprimé portait qu'un *Inglese di qualità* avait donné la certitude que la Savoie s'était soulevée; que l'Autriche n'interviendrait pas, et que la cause de la liberté triompherait; le tout sans signature. « Voilà certainement, a remarqué de Brosse, des nouvelles très-bonnes, et surtout très-officielles. »

On lui a fait cadeau de l'imprimé, et l'on a rempli ses poches de proclamations et de chansons patriotiques, auxquelles un improvisateur a ajouté un sonnet au crayon, en l'honneur du *signor forestiere*. Après avoir refusé poliment le déjeuner que lui offraient ces messieurs, de Brosse a continué sa route, et a trouvé plus loin le général romain, j'ai pensé dire le consul. Sa troupe était moins forte et ne paraissait pas en état de débusquer l'ennemi. A Viterbe, on s'occupait activement à se fortifier.

Malgré les années et les révolutions, de Brosse reste le même. Son esprit, sa gaieté, ne sont en rien altérés. Il les conserve dans le sel. Je lui demandais tout à l'heure des nouvelles d'un de nos collègues qui, dans sa jeunesse et la nôtre, se montrait parfois quinteux et bizarre. « En vieillissant, me répond de Brosse, il est devenu de l'humeur la plus égale; » et, comme j'avais l'air d'en douter : « Oui, a-t-il ajouté, constamment mauvaise. » J'ai ce soir chez moi M. B...., qui est tout le portrait de son père, dont il rappelle la tournure de corps et d'esprit. En se récriant sur cette ressemblance : « Le sentiment qu'inspire d'abord ce jeune homme, nous dit de Brosse, c'est une profonde estime pour madame sa mère. » J'avais éprouvé la même impression le premier jour que je rencontrai M. B... à l'ambassade de France, et je ne pus m'empêcher de la lui exprimer par cette phrase, que Janot n'aurait pas désavouée : « Monsieur, si vous n'êtes point monsieur votre père, vous êtes assurément son fils. »

—

25 mars.

Le courrier nous manque depuis plusieurs jours, les insurgés qui voulaient retenir de Brosse à déjeuner en sont probablement cause. Il m'a apporté une longue lettre de Donatien de Sesm..., qui m'écrit pour me donner, dit-il, quelques nouvelles de mon ancienne préfecture, et il s'empresse d'ajouter qu'il n'écrit plus *quelques* en abrégé, et que cela ne lui arrivera de sa vie. Je lui réponds que maintenant il n'a pas à s'en gêner parce que certainement le plus fort est fait. Lors des élections de 1828, qui donnèrent lieu à tant d'attaques contre l'administration, il arriva qu'un candidat du ministère fut nommé, dans le département que j'administrais, à une voix de majorité; il y avait ballottage et parfaite égalité de suffrages entre les deux concurrents jusqu'au dernier bulletin, qui seul décida de l'élection. Dès lors je dus m'attendre à ce qu'elle serait fortement contestée, et en effet de vives récriminations eurent lieu lors de la vérification des pouvoirs. Les opposants avaient grand intérêt à prouver que la liste des électeurs présentait des inscriptions irrégulières puisqu'une seule suffisait dans leur hypothèse, pour invalider l'opération; d'un autre côté, sur un travail de plusieurs milliers de noms et au travers d'une si grande masse d'extraits de rôles à dépouiller, il était bien difficile qu'il ne se rencontrât pas quelques erreurs, malgré le soin consciencieux qu'on y avait apporté. La discussion s'était engagée, Sesm... monte à la tribune et, commençant par établir que la question de bonne foi ne pouvait être mise un instant en doute, il

fait ressortir les difficultés d'exécution et termine par dire qu'avec les intentions les plus loyales il n'était pas impossible toutefois qu'il se fût glissé dans la liste *q q* électeurs indûment inscrits ; il envoie son allocution au *Moniteur* et il écrit *quelques* en abrégé comme je viens de le faire. Ce *Moniteur* m'arrive le surlendemain et je ne suis pas peu surpris quand j'y lis : « qu'il n'est pas impossible qu'il se soit glissé dans mes listes *quatre-vingt-dix-neuf* électeurs n'ayant pas le droit de voter. » J'étais encore sous le coup de cette singulière apologie et en cherchant l'explication, quand une lettre de désespoir m'arrive de la part du pauvre Sesm... « Voilà, me mandait-il, à quelles épreuves il faut s'attendre avec les imprimeurs : deux 9 pour deux *q ;* fiez-vous après cela à la veuve Agasse ! » Très-bien, j'admets l'excuse ; mais la postérité qui passera son temps à lire les journaux du nôtre, ce qui ne laisse pas que de lui préparer des loisirs bien agréables ; mais nos neveux, auxquels il est d'usage (la locution le veut ainsi) d'en rappeler plutôt qu'à nos enfants, comme si nous n'étions tous que des oncles ; mais les siècles futurs enfin, pourront dire : Voyez, les meilleurs amis, les plus chauds défenseurs de ce préfet convenaient eux-mêmes qu'il avait commis 99 faux, ce qui en faisait 98 de trop pour les galères. J'ajouterais un tome à mon séjour à Rome, si j'entreprenais de raconter les malentendus de toute espèce auxquels a donné lieu l'abus des abréviations infiniment trop prolongé. On raccourcit les mots, les formules, on abrége aussi la politesse ; on dirait que nous devenons Spartiates, d'Athéniens que nous étions, l'atticisme fait place au laconisme ; heureusement que les avocats et nos

dignes députés sont là et tiennent bon ; leur abondance lutte vaillamment contre le système des abréviations, ils méritent qu'on le proclame en toutes lettres; mais encore un exemple, un seul.

La duchesse de Mont... était chez moi à Saint-Lô pendant le conseil général, elle a la bonté de se charger de demander à Paris des chapeaux pour ma femme. « Vous les remettrez, écrit-elle, au grand bureau (des diligences s'entend); » le mot *grand* est en abrégé, un *g* et un *d* mal formé qu'on peut prendre pour une *l*; l'officieux intermédiaire s'acquitte de la commission. « Herbaut s'est distingué, mande-t-il; la caisse faite, je me suis informé du général Bureau dont vous ne me donnez pas l'adresse. Je l'ai trouvé dans l'état militaire; mais ce qui vous surprendra, c'est qu'il n'a jamais voulu se charger de votre caisse et qu'il a répondu (je le crois un peu goguenard), je n'irai pas à Saint-Lô, où je n'ai été de ma vie, exprès pour porter des chapeaux. »

Maintenant je ne dirai pas que, sur un rôle de recensement ayant été inscrit comme *marié*, l'année d'après le copiste, par une légère altération m'a fait *marin*, et la troisième année, par similitude, *matelot*. Les premiers exemples suffisent pour démontrer quels faux en écriture privée peut occasionner l'emploi de certains diminutifs.

Il y a plaisir à vivre avec de Brosse, la politique ne l'absorbe pas, il conserve ses préférences, ses regrets, peut-être ses espérances, mais il sait et veut parler d'autre chose. « Eh! pour Dieu (comme je le disais à l'un de nos arrivants qui prétendait me lire le *premier Paris* de je ne sais quelle gazette), à Rome occupons-nous de

Rome. J'ai quitté la France pour ne plus entendre parler de révolutions, j'en avais par-dessus les yeux de tout ce que je venais de voir; ne m'en donnez point par-dessus les oreilles. Mes premières impressions ont été très-vives, et ma santé en a été compromise; mais, plié sous le faix en commençant, il m'est arrivé comme à Ésope pour le pain : chaque jour on consomme, d'abord on en a tout ce qu'on peut porter, puis la charge décroît et finit par se réduire au poids journalier. N'exagérons rien, je ne suis pas chaud partisan de notre époque, mais la phrase que vous me lisiez tout à l'heure : « Nous « sommes arrivés à la lie de tous les siècles, » je la trouvais l'autre jour mot pour mot dans une lettre de Guy-Patin ; il l'écrivait en 1664, et le plus beau siècle de la France allait briller dans tout son éclat : il faut attendre. De notre temps même, à travers les brouillards du Directoire, apercevions-nous le soleil de l'Empire? — Votre Empire, s'est écrié mon premier Paris, que vous trouvez si radieux, était le siècle d'airain et nous arrivons au siècle de fer. — Au moins nous en aurons les chemins. »

Je mène de Brosse dans les ruines du Palatin. A la lueur d'une chandelle fixée au bout d'un roseau nous distinguons au plafond d'une voûte des rosaces dorées, des médaillons et des arabesques d'une délicatesse et d'un fini surprenants; la conservation de semblables miniatures, après dix-huit siècles, dans un lieu humide et ouvert, paraît plus prodigieuse encore par son contraste avec la destruction presque totale de cet immense palais, qui menaçait d'envahir la ville entière. Le colosse de Néron est tombé de ses cent vingt pieds de

haut, tandis que quelques fleurs peintes ont conservé au fond de ce souterrain leur fraîcheur et leur coloris. Rome, comme jadis ses vestales, semble ici avoir été enterrée toute vive. En revenant nous examinons les arcades qui formaient le soubassement du Palatin; celles qui s'étendaient le long du grand cirque, de même que de nos jours certaines maisons dans le voisinage des spectacles, étaient louées chèrement, et Juvénal ne laisse ignorer aucun détail sur la vie privée des locataires. Comme ces constructions dépendaient du palais, l'argent qu'on en tirait entrait dans le trésor de l'empereur; en sorte que, pour plus grande honte, Claude touchait sa part des profits de Messaline.

Nous nous sommes arrêtés devant les trois colonnes de Jupiter Stator, dont Nibby a fait la Grécostasis et où V... s'est aussitôt empressé de reconnaître le temple de Castor et Pollux; nous l'avons rencontré précisément au pied des colonnes, qui s'efforçait de faire apercevoir à une société d'amateurs un génie ailé sculpté sous l'architrave; chacun avait mis ses lunettes et n'y voyait rien, et celui qui le montrait guère plus que les autres, j'en jugerais, quand un flatteur s'est écrié que non-seulement il découvrait le génie de V..., mais qu'il en voyait même très-distinctement un second, et que ce devaient être les Dioscures. Notre antiquaire n'a eu garde de s'y opposer, il faisait là une excellente affaire. « Vous avez raison, a-t-il dit, parfaitement raison. Je vois l'autre maintenant, ce sont bien les deux jumeaux: la découverte est importante. Je les ferai mouler, et je les enverrai à M. Nibby. » Voyant qu'il ne fallait que lui en montrer, quelques-uns des assistants parlèrent

à leur tour d'autres figures qu'ils croyaient apercevoir au moyen d'une échelle qu'on avait approchée du monument, et comme nous vîmes que V... commençait à être embarrassé de tant de jumeaux, nous engageâmes, de Brosse et moi, les curieux à descendre de leur échelle, sans pousser plus loin les investigations; leur disant qu'entre amis il ne fallait pas y regarder de si près et que les deux premières figures suffisaient bien.

Le soir nous allons au palais de Venise, où la colonie étrangère est invitée. Chaque hiver les diverses nations envoient à Rome quelques-uns des leurs passer la saison. On peut y trouver réunies l'élégance de Paris, la crème de Vienne et la fashion de Londres; en revanche, il y a des années (pas celle-ci) où l'échantillon ferait assez mal juger de la pièce; mais l'essentiel, c'est l'argent que nous apportons et dont vit le peuple romain, qui s'arrange très-bien à présent des invasions des barbares et les rançonne à son tour; tantôt la Russie afflue, tantôt la Germanie, mais le plus souvent la Grande-Bretagne l'emporte par le nombre. Les demoiselles des Trois-Royaumes viennent volontiers chercher des établissements en terre ferme; l'Italie leur fournit des barons allemands, des badauds de Paris, des touristes de tous les pays, qui quelquefois prennent femme chemin faisant, pensant que des héritières peuvent se trouver sur les grandes routes puisqu'ils s'y rencontrent bien eux-mêmes. J'ai vu, à mon passage en Toscane, un voyageur marié de la veille à une voyageuse, convaincu qu'il avait épousé une très-grande dame; ce n'en était qu'une très-vieille, et j'entendais M. B... dire peu galamment qu'il ne lui connaissait pas d'autre parchemin que

sa peau. « On m'avait assuré, observai-je, qu'elle possédait une fortune assez liquide? — Liquide en effet, reprit-il, elle a toute coulé. » Ce soir nous avions beaucoup d'Anglais dans notre rout romain; il me sembla qu'ils étaient entre eux réservés et gourmés. En général nos voisins d'outre-mer se privent volontiers d'habiter leur île, et quand ils en sont dehors ils recherchent assez peu leurs concitoyens. Comme ils n'en ont pas moins de grandes prétentions à l'esprit national, je serais tenté d'en conclure que chez eux on peut être un excellent patriote sans aimer prodigieusement ni les Anglais ni l'Angleterre; sans doute la froideur qu'ils conservent les uns pour les autres tient à leur hiérarchie sociale, car cette terre classique de la liberté n'est, tant s'en faut, celle de l'égalité, de cette égalité si chère en France à nos vanités bourgeoises, et à laquelle pendant la Révolution nous avions ajouté la fraternité ou la mort, on laissait le choix. Lord B... prétend que nous en sommes tous entichés. « Vos plus grands seigneurs, dit-il, le prince de Tal... lui-même. » L'exemple m'a paru mal choisi : « Je ne crois pas, lui ai-je répondu, que le prince de Tal... ait jamais souhaité une autre égalité que celle des jambes. » Du reste les deux nations rivales ont pris chacune leur part : les Anglais et les Français ont épousé, les premiers la liberté, les seconds l'égalité; pour mon goût je préférerais la femme du voisin. Il est vrai que je suis très-encroûté, et je n'ai jamais oublié qu'en 1791 un petit Auvergnat, ramoneur ou charbonnier de son état, m'appelait vilain aristocrate, dans le jardin du Luxembourg, parce que je ne me souciais pas de jouer avec lui; c'était à la main

chaude. Aujourd'hui, au palais de Venise, nous avons joui pleinement des plaisirs de l'égalité ; nous étions confondus, pressés comme dans un salon de Paris ; en un tel pêle-mêle les deux sexes n'ont pas l'air d'avoir été faits pour s'unir autrement qu'en se heurtant ; décidément nos cohues modernes me font vivement regretter l'hôtel de Rambouillet, et il me paraît impossible que la politesse puisse subsister avec un pareil régime ; on remarque qu'elle est déjà bien souffrante, il en arrivera d'elle comme de l'amour dans la chanson de Collé :

L'amour est mort en France
C'est un
Défunt
Mort de trop d'aisance.

Le trop d'aisance sera certainement aussi la mort du savoir-vivre. Du reste, ma partialité pour le passé ne doit pas m'empêcher de reconnaître que, de mon temps, nous nous écrasions à peu de chose près comme aujourd'hui ; la foule était déjà devenue une nécessité sociale. Que cela s'appelle rout, soirée, thé, assemblée, le nom ne fait rien à l'affaire. En Anjou, on vous invite à un *breda*. L'origine du nom, je la laisse à éclaircir aux étymologistes. Ménage aurait dû nous l'apprendre. Ce savant abbé, par lequel madame de Sévigné craignait si peu de se voir compromise (Si vous me fâchez, j'irai vous voir chez vous), était d'Angers, et c'est chez madame de Ménage, sa petite-nièce, que je suis allé pour la première fois à un breda, et que j'ai su par elle qu'on appelait breda mouillé celui où l'on servait des rafraîchissements, et breda sec celui où l'on jouait au boston

sans boire. On ferait un livre curieux des usages des diverses provinces. A Paris, nous doutons-nous de ce que c'est qu'un breda d'Angers? J'ai dit que dans ma jeunesse j'avais vu commencer la mode d'entasser dans un salon plus de monde qu'il n'en peut tenir. Chez la comtesse Vincent Potoska, en 1809, on dansait des quadrilles, et chacun cherchait de son mieux à s'exhausser pour voir, sinon les pieds, au moins les visages des danseuses. Un curieux était monté sur une chaise, puis de là, en s'aidant, il était parvenu jusque sur l'épaule droite de la belle madame d'Ors..., mère de la plus belle encore madame de Gra...; et comme il cherchait à s'y maintenir en équilibre sans balancier, madame d'Ors..., levant la tête pour l'apercevoir : « Monsieur, lui dit-elle, si vous vouliez vous asseoir tout à fait sur mon dos, cela vous serait peut-être plus commode et ne me gênerait pas davantage. » Je croyais qu'il allait se confondre en excuses, ce fut en remercîments. Il s'était assis, il avait pris la chose au sérieux. Jean-Jacques aurait dit : « C'est un bon cœur. »

Ce soir, j'étais encore tellement préoccupé de ma promenade du matin au milieu des ruines, que je me suis mis à en entretenir la vieille duchesse T..., et je tirai mon à-propos d'une guirlande de lierre dont elle avait orné sa tête. Comme je m'engageais dans une phrase où le lierre et les ruines allaient se trouver en regard, je m'aperçus que le pied me glissait, et je m'arrêtai tout court en feignant de prendre la coiffure de la duchesse pour des feuilles d'acanthe. « Vous n'êtes pas maladroit, me dit tout bas de Brosse, de vous être retenu à temps au chapiteau corinthien ; » et comme il

me voyait encore ému de mon danger, il ajouta, pour me consoler, qu'il ne connaissait personne à qui il ne fût arrivé de commettre en ce genre quelque lourde bêtise, ajoutant obligeamment que, lorsque les gens d'esprit s'en mêlaient, ils y réussissaient mieux que les autres. Il m'en cita plusieurs exemples, et nous tombâmes d'accord que ce dont il faut surtout se garder en pareil cas, c'est de vouloir réparer, car on ne manque jamais de faire la reprise à côté du trou : le mot est lâché, quelque jolie chose que vous puissiez ajouter, vous réussissez justement à le faire ressortir. C'est comme les diamants qui éclairent la laideur : si vous vous retournez, faites-le tout d'une pièce. « Quel est ce petit monstre ? demandait le comte Louis de Narbonne à son voisin. — Monsieur, c'est ma femme. — Elle est charmante. » Et il passe aussitôt à un autre sujet. Voilà la seule manière, sinon de s'en tirer, au moins de ne pas s'enfoncer plus avant. « Comme vous êtes pâle! disais-je l'autre jour à la belle lady S... — Je n'aime pas qu'on me dise cela. — Comme vous êtes rouge! » continuai-je. Elle dansait ce soir. Ses longs cheveux, noirs comme du jais, voltigeaient autour d'elle, et je suis bien sûr qu'il y avait un sylphe dans chaque boucle. Quand elle est dans un salon, elle attire tout à elle. Elle promène en souveraine ses regards sur la foule qui l'entoure, dont elle attend impérieusement les hommages; elle sait que pas un ne doit lui manquer, et elle a l'air de dire comme Nelson à ses marins : « L'Angleterre compte que chaque homme fera son devoir. »

Un exemple me revient qui prouve encore l'inconvénient de prétendre réparer des bévues irrépara-

bles, et de chercher à replâtrer quand il faudrait démolir.

Une dame se trouve mal; on s'empresse autour d'elle. Un officieux imagine de dire : « Madame est peut-être grosse? ces malaises-là arrivent fréquemment dans l'état de grossesse. » Le frère de la dame l'interrompt, et d'un ton fort sec : « Monsieur, vous devriez savoir que ma sœur est veuve depuis deux ans. » Mon homme, décidé à dire une seconde bêtise, reprend la première en sous-œuvre. « Comment, veuve? de si bonne heure? Pardon, monsieur, mais madame a l'air si jeune! Je l'aurais crue bien plutôt demoiselle. » Comme on doit être content de soi quand on va se coucher après deux à-propos de ce genre!

« Où en est votre livre? demandais-je à un auteur de ma connaissance. — Il n'est pas fait, on l'imprime. » Il me conta qu'il lui était arrivé de recommencer presque en entier un ouvrage sur les épreuves. Il prétendait qu'il n'en découvrait bien les taches qu'au grand jour de l'impression, et qu'elle lui faisait l'effet que produit au théâtre, pour les compositions dramatiques, la répétition éclairée et habillée. A cela je me permis de lui faire observer que les anciens, nos maîtres, avaient été privés de cette ressource pour les guider dans leurs corrections, et il faut bien reconnaître pourtant que les plus mauvais livres n'ont pas été faits avant la découverte de l'imprimerie. A ce propos, j'ai sous les yeux un

écrit qui vient d'être répandu à profusion dans les États romains. Comment des gens d'esprit et de cœur peuvent-ils se passionner pour une cause qu'on entreprend de soutenir par de tels moyens? Dans ce que vais extraire, le ridicule le dispute à l'odieux. On recommande officiellement aux insurgés, comme légitime défense, l'emploi d'une drogue dont l'effet sera d'enlever pendant plusieurs jours à leurs ennemis toute vigueur et tout appétit. Je traduis littéralement : « Paralyser, débiliter, et faire prisonniers dans cet état les oppresseurs ennemis. »

Je continue :

« Un peuple qui veut en soumettre un autre, et qu'il porte au désespoir par ses excès, se trouve dans un état de délire pour la guérison duquel tous les expédients sont justes. Débiliter les conduits digestifs, attaquer le mésentère d'un furibond, ce n'est qu'affaiblir momentanément son cerveau, et par suite rétablir en lui l'équilibre ; c'est le rappeler à la justice, à la raison, à l'humanité ; en somme, c'est changer un tigre en homme. »

L'auteur entre dans quelques autres développements et conclut ainsi :

« A l'approche de l'ennemi, les compagnies de partisans s'attacheront donc, dans tous les lieux, bourgs et maisons abandonnés, à rendre laxatifs ou narcotiques pour plusieurs jours tous les vins, eaux-de-vie, etc. Ils y jetteront (la recette est indiquée) de l'opium anglais dissous dans de l'esprit-de-vin. Cette mixtion, sans être trop sensible au palais grossier de nos ennemis, les débilitera pour plusieurs jours, leur enlèvera l'appétit et les forces, retardera leur marche et en couvrira les chemins et les hô-

pitaux, en sorte qu'ils seront facilement faits prisonniers. »

Je vois de chauds patriotes excuser l'emploi de cet expédient, au moins par leur silence. A ce compte, il suffirait d'avoir des pharmaciens pour généraux d'armée. Je m'abstiens de réflexions plus sérieuses, car le mot d'empoisonnement pourrait se trouver sous ma plume, et je ne sais s'il serait trop fort. Cet écrit n'est pas le seul de son genre qui ait pénétré ici depuis quelque temps. Les pamphlétaires italiens et français rivalisent entre eux de mauvais goût et de mauvais style. On peut dire, en parodiant leur jargon, qu'il y a de quoi faire rougir l'encre et suer le papier. Pour ne parler que des libelles français que quelques agents de la propagande parisienne sont parvenus à introduire à Rome[1], on est honteux devant les étrangers quand on voit notre belle langue ainsi prostituée, et je comprends la colère de M. de M..., qui prétendait tout à l'heure qu'il faudrait raser les officines où se manipulent certains journaux, et semer du sel à la place. « On ne risquerait rien d'en semer, lui répond de Brosse, il n'en pousserait pas. » Quelle belle mission la presse aurait à remplir, au lieu de se déconsidérer comme elle le fait! J'en parlais un jour avec sensibilité au propriétaire d'un journal, qui ne comprit pas bien ma pensée. « Nous sentons, me dit-il, le besoin de nous renforcer; » et il ajouta : « Je viens de faire l'acquisition de deux nouveaux rédacteurs, un *premier Paris* et un *Mélanges*; des jeunes gens char-

[1] Un d'eux porte ce titre : *Les Amours de la duchesse d'Angoulême et de l'archevêque de Paris*. Je l'avais entendu crier publiquement dans les rues quand je quittai la France.

mants, pleins d'adresse, une justesse dans le coup d'œil, une sûreté dans la main, aussi forts au pistolet qu'à l'épée! » La plume, il n'en parlait pas. Voilà où aboutiront les polémiques, à des duels. Jadis, et même naguère, on ne se serait pas battu avec tout le monde. Sous l'Empire, Alfred de Lameth, aide de camp du prince de Neufchâtel, la bravoure même, et qui périt misérablement en Espagne, se prit de querelle au spectacle avec un libelliste qui voulut l'appeler sur le terrain : « Permettez, monsieur, lui dit Lameth avec le plus grand sérieux, êtes-vous militaire? — Non, monsieur. — Êtes-vous gentilhomme? — Non, monsieur. — Avez-vous un cabriolet? — Non, monsieur. — Alors, je ne me bats point avec vous. » Le cabriolet représentait pour lui la propriété.

Rien ne dure en France. J'ai vu, au commencement du siècle, une réaction contre la liberté, puis, plus tard, contre la gloire. Nous pourrions bien en avoir une contre la presse.

Lundi de la Passion.

Nous visitons dans ses détails l'église de Sainte-Paraxède. Madame de *** trouve notre curiosité profane. « L'église est faite pour prier, et n'est faite que pour cela. Quand vous aurez tout vu, venez me reprendre dans cette petite chapelle. » Mais voilà qu'au plus fort de son oraison un de nous lui fait remarquer une inscription au-dessus de la porte; madame de *** ne fait

qu'un bond et s'enfuit. Elle avait lu : *Défense aux femmes d'entrer ici*, *sous peine d'excommunication.* « Voyez pourtant, lui dis-je, quand nous l'eûmes rejointe près du bénitier, où elle s'était réfugiée, et dans lequel elle se serait volontiers plongée, si vous eussiez été un peu plus curieuse et un peu moins dévote, vous ne seriez point excommuniée. » D'autres églises ont aussi des chapelles réservées, et il est bon pour les dames d'y regarder.

Sous prétexte que le liquide (le chocolat entre autres) ne rompt pas le jeûne, on voulait me persuader ce matin de faire trois repas en carême, moi qui n'en fais que deux en carnaval. Autre manière singulière de comprendre le jeûne ; une dame me disait : « Passé minuit on peut manger ; » appliquant en carême, aux jours de la semaine indifféremment, ce qui est vrai le samedi. L'abstinence paraît plus facile aux gens qui connaissent la singulière pièce que j'ai rapportée plus haut, j'en rencontre qui se méfient de la recette *émolliente* et *narcotique.* Un Romain n'est pas plus à l'abri de la colique qu'un Autrichien, peut-être moins ; et j'entends dire que les troupes du pape ne se trouvent point à leur aise depuis qu'elles savent à quel genre de danger elles sont exposées. Du reste, si la colique est dans un camp, la déroute est dans l'autre. L'approche des troupes autrichiennes a décidé sur tous les points la retraite des insurgés; à Ancône, on a traité avec eux. L'article sur lequel ils ont insisté le plus (il est rappelé jusqu'à trois fois) est relatif à la délivrance d'un passe-port gratis, à tous ceux qui voudront s'en aller; cette clause pourra bien épargner une dizaine de baïoques à chacun des

émigrants qui viennent de s'embarquer pour Corfou, au nombre de soixante environ.

La semaine sainte va finir; nous avons tous les jours de belle musique, pendant laquelle je tâche de faire de bonnes prières ; je suis assidûment les fonctions.

J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies,
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

Je me souviens de la colère d'un de mes camarades d'étude, toutes les fois que je lui citais cette magnifique scène d'Athalie. Il aurait voulu ramener le grand prêtre juif aux proportions du vicaire savoyard; il lui reprochait d'être exclusif et s'indignait aussi contre le fanatisme de Joas, qu'il appelait un séminariste.

Il faut craindre le mien :
Lui seul est Dieu, madame. . . . . .

« Voyez, disait-il, quelle intolérance! lui seul est Dieu, comme si chacun ne pouvait pas avoir le sien! » Que n'a-t-il vu, mon pauvre camarade, porter hier le *mien* au tombeau, il n'en voudrait pas d'autre, j'en suis sûr. Je reconnus là, dans une chapelle de Saint-Pierre, un de ces musiciens ambulants qui viennent quelquefois jouer de la flûte sous ma fenêtre, devant une image de la vierge, au pied de l'escalier de la Trinité du Mont. Aujourd'hui, mêlé avec les grands de la terre, il priait,

sans se soucier d'eux, sans paraître s'apercevoir du contraste de ses guenilles avec les brillants uniformes. Il sortait d'un confessionnal, et allait communier; qu'on me fasse voir un sage, un philosophe qui, dans ses plus hautes spéculations, se trouve aussi rapproché par le cœur de la Divinité que ce simple et ignorant, mais vrai chrétien, durant l'espace de temps qui sépare sa confession de sa communion, et je passe à la philosophie avec armes et bagages! Admirable religion, qui va à toutes les tailles, au nain comme au géant; où le charbonnier avec sa foi trouve place à côté des docteurs avec leur science, et n'a pas comme eux l'orgueil à craindre! Mais c'est que cette foi lui vient du cœur. « Écoute, Israël, dit Bossuet dans son langage sublime, écoute dans ton fonds; n'écoute pas à l'endroit où se forgent les fantômes; écoute à l'endroit où la vérité se fait entendre, où se recueillent les pures et simples idées. » Une des plus curieuses de notre époque, c'est sans doute d'avoir cru trouver mieux que le christianisme, en fait de religion. J'avoue que je m'expliquerais plutôt l'idée de n'en pas avoir du tout, comme dans le dernier siècle; cela, du moins, répond à quelque chose. Mais prétendre nous donner une nouvelle religion quand on a l'ancienne, quand celui qui l'a *faite* a si bien réussi!... Je connais pourtant des gens qui y pensent sérieusement. « Je m'en occupe, » nous disait un jour M. Azaïs, avec une incroyable naïveté. J'ai de la peine à croire que la sienne vaille jamais *l'autre*. Depuis dix-huit siècles, on a beau battre en brèche l'édifice chrétien, la plaie des murs, comme parlent les livres saints, se referme à mesure, et les fondations ne sont même pas entamées;

tandis qu'on peut appliquer à chaque entreprise des novateurs ces beaux vers de l'illustre boulanger de Nîmes :

Sans le concours du Christ, vainqueur du monde antique,
Rien ne s'élèvera sur le sol politique.
Les ouvriers ont beau travailler ardemment,
Ils creusent une fosse et non un fondement.

Rien n'est beau comme le retour de la procession, au moment où les cloches se remettent de nouveau en branle, au *Gloria in excelsis*. L'artillerie du château Saint-Ange s'y réunit. Les empereurs, du fond de leur mausolée, saluent le Christ. C'est à eux à leur tour à dire : *Morituri te salutant*. Les cierges brillent, les rideaux qui voilaient les chefs-d'œuvre tombent, et pour compléter ces transformations, le sacré collége reprend ses couleurs et, rejetant les habits de deuil, revêt la pourpre accoutumée.

Quelquefois un souvenir longtemps effacé se ravive en nous subitement, et vient se rattacher à nos impressions du moment par un fil dont la ténuité nous échappe. Tout à l'heure, je me suis vu sur le quai du Havre avec vingt-cinq ans de moins, ce qui m'arrangeait bien ; je me suis demandé quel rapport cette transposition soudaine pouvait avoir avec la pompe actuellement sous mes yeux, et la vibration de ces cloches. J'ai cherché dans ma mémoire, j'ai fouillé ses plis. Je n'avais revu d'abord que le lieu de la scène, puis la scène elle-même a fini par s'éclairer comme un transparent à mesure que vous l'approchez du feu. Un navire portugais était à l'ancre, et son équipage rangé en silence sur le pont

C'était un samedi saint, comme aujourd'hui; on avait crucifié Notre-Seigneur et Judas, en face l'un de l'autre, et les matelots attendaient l'événement en observant une espèce de neutralité. *Mors et vita duello conflixere mirando.* Quand les cloches proclamèrent la résurrection du Rédempteur, et que l'*alleluia* triomphant retentit de toutes parts, les cœurs, comme dit le Psalmiste, ne pouvant plus contenir la parole heureuse, alors la cale la plus sèche fut aussitôt administrée à l'apôtre parjure dont les chiens dévorèrent les entrailles (celles qu'on avait eu soin d'enserrer dans son corps de carton). A Rome, ce n'est pas Judas que l'on met en regard du Christ. La question est jugée, Dieu merci ; mais, je viens d'entendre une dame russe dire, en parlant d'une de ses compatriotes nouvelle convertie : « Comprend-on qu'elle se soit faite catholique sans savoir si cela convient à l'empereur? » Je me permis de risquer quelques mots de liberté de conscience, de convictions intimes. « Eh! mon Dieu, continua la dame, on n'ira pas la rechercher dans son for intérieur; que toutes ses pensées soient romaines si elle veut; mais changer de religion ostensiblement sans savoir!... » Elle répéta sa phrase; elle y tenait. Ainsi, le cœur peut devenir catholique, pourvu que le corps continue à suivre le rit grec. Moi qui croyais qu'en Russie on ne vendait pas l'habitant sans la terre, et qu'ils ne pouvaient changer de seigneur séparément! J'ai entendu des voyageurs grecs ou luthériens de communion se récrier sur le fanatisme italien et catholique. Plus francs, ils conviendraient que le fanatisme schismatique ne leur laisse rien à envier. J'en ai recueilli plus d'une preuve. Que dire de gens qui font

dépendre leur foi religieuse d'une sanction humaine et qui, toujours prêts à se soumettre à un ukase, s'étonnent que nous reconnaissions l'autorité d'une bulle?

Les représentants des principales puissances à Rome se sont déjà réunis plusieurs fois en congrès dans un intérêt pacifique et antirévolutionnaire. « Qu'est-ce qu'on fait au congrès, me demande le prince Chigi, vous devez savoir cela? — Moi! non : en vérité, je n'ai rien à démêler avec les gouvernements étrangers et même assez peu avec le mien ; je ne suis à Rome que pour Rome et encore pour celle de la république et des empereurs ; ma curiosité se concentre sur ce qui s'est passé, il ne m'en reste plus pour ce qui se passe. » De Brosse aussi nous questionne malicieusement. « Un congrès, disait-il l'autre jour, n'est-ce pas une réunion pour constater l'impuissance? » Le mot est joli et pourrait recevoir son application dans les circonstances.

Avril.

« Écrivons-nous même nos mémoires, me dit de Brosse, qui me voit prendre des notes, ou un autre les fera pour nous. » En effet, personne n'en est maintenant à l'abri; il se trouve toujours dans votre intérieur quelque traître intime prêt à vous livrer en déshabillé à la publicité. La puissance de Napoléon ne l'a pas garanti d'un page qui sait tout, qui voit tout, entend tout, est

partout; qui ne l'a pas perdu de vue un instant, et l'a traqué comme a fait depuis la Sainte-Alliance. Que de fois l'Empereur aura pu s'écrier comme Almaviva : « Encore le page! » Je me demande si l'histoire prendra ces récits au sérieux; mais toujours est-il qu'aujourd'hui l'homme en naissant, le grand homme, il n'est pas même nécessaire qu'il soit tout à fait grand, se trouve dévolu inévitablement au feuilleton et, à défaut de page, qui n'a pas réchauffé un portier dans son sein? Un jour lui ou sa femme vendront vos autographes. révéleront vos impressions, publieront vos mémoires, et des journaux enverront le livre gratis à leurs lecteurs, comme un petit cadeau pour entretenir l'amitié et les abonnements. Quel choix de bibliothèques l'avenir réserve à nos enfants! Ces doléances me sont suggérées par une lettre qu'on vient de me renvoyer de Paris, et dans laquelle on m'offre pour soixante francs de mémoires historiques si je veux prendre pour un écu de journal, tout le contraire du sou pour livre. Afin d'achever de me séduire, on y joint le spécimen de ce qu'on appelle une édition illustrée, un nouveau dictionnaire français avec un dessin à chaque mot. La librairie chancelante cherche à se soutenir par les vignettes; elle substitue, comme disait de Brosse, l'image à la pensée. C'est aussi la tendance du style actuel.

On vient de nous dire au musée du Vatican que le pape s'y était promené seul toute la matinée. L'empereur Napoléon faisait quelquefois, dans la grande galerie du Louvre, de ces excursions solitaires; et voici une anecdote que je tiens d'un des témoins, qui montre comme les préoccupations agissaient sur cet homme ex-

traordinaire, et comme il les imposait aux autres. Il voulut un jour aller visiter l'exposition; c'était chez lui : on ouvrit la porte de communication par laquelle, le 2 avril 1810, je l'ai vu passer si radieux, conduisant à l'autel la nouvelle impératrice. Il avait annoncé qu'il voulait être seul, c'est-à-dire avec le grand maréchal, qui ne comptait pas, et qu'il avait envoyé préalablement faire l'inspection de toutes les salles. Il se met en marche, jardine quelque peu au travers de tous ces tableaux, trouve très-bien une croûte d'Odewaere, qui représentait le pape Léon prosterné devant Charlemagne. Cependant, Denon et Visconti s'étaient embusqués pour surprendre celui qu'on ne surprenait guère. Ils furent reçus plus que froidement. Visconti n'obtint point son *come sta* habituel. Toutefois, sans leur rien dire, l'Empereur les laissa maîtres de le suivre à distance. Mais son humeur ne se contint plus quand il vit déboucher, par une petite porte masquée, M. Lavallée, secrétaire de l'administration du musée; il lui lance un regard indigné, et presque en même temps un autre à Duroc, qui le passe à Denon, qui le passe à Visconti; et tous ces yeux braqués foudroient à la fois l'interdit Lavallée. Celui-ci, dans son trouble, au lieu de faire volte-face et de rentrer dans son trou, tire la porte après lui, se ferme la retraite et prend sa course comme une souris, le long du mur, son épée entre les jambes, emportant après ses basques plusieurs tableaux de genre. Cependant l'Empereur s'était arrêté, dans la galerie d'Apollon devant un buste représentant un ecclésiastique : « Voilà Sieyès,» dit-il; et appelant Denon : « Pourquoi n'est-il pas vêtu en sénateur? — Sire, répondit celui-ci, ce n'est pas M. Sieyès. — C'est fort

ridicule, continue l'Empereur; Sieyès ne tient plus au clergé, il ne doit pas porter l'habit de prêtre. — Mais, sire, permettez-moi d'observer que l'artiste n'a point eu l'intention de représenter M. Sieyès. — C'est une dérision. — Mais, sire, voici le livret; si Votre Majesté daignait vérifier... — Ce buste ne doit pas rester ici. — Sire, c'est le curé de... — Allons, faites-le ôter. » Denon appela un gardien, et dit : « Qu'on emporte le buste de l'abbé Sieyès. »

J'ai un second exemple de ce genre de distraction impériale. Quand M. de la Galissonnière fut présenté, l'Empereur en fit, dans son idée, l'ancien chef d'escadre de ce nom, et sans plus de vérification, l'appela amiral et continua de lui donner ce titre, qui étonna bien d'abord un peu M. de la Galissonnière, mais auquel il finit par s'habituer et répondait sans hésiter. J'en plaisantais un jour devant un chambellan, qui convenait difficilement que l'Empereur pût se tromper. « Au fait, me dit-il, M. de la Galissonnière est très-vieux, et je ne vois pas pourquoi.... » Je l'interrompis en observant que l'amiral était mort sous Louis XV. « Sous Louis XV ! répéta-t-il en répondant à sa pensée, alors je ne m'étonne plus s'il a l'air si âgé. »

1er mai 1831.

Je me sentais tout à l'heure si pleinement satisfait de vivre à Rome, que la peur me prend d'y finir mon rêve comme Léon X qui, en apprenant je ne sais quelle bonne

nouvelle, mourut de joie, « ce qui dut lui faire plaisir, » remarque naïvement du Bellay. J'ai repris avec mon vieil ami nos habitudes de jeunesse. Depuis plus de trente ans, nous avons mis en commun ce que nous pouvions avoir d'égoïsme. Nous revoici sous le même toit; jadis c'était dans la même chambre, j'avais ma part de la sienne : mes parents logeaient rue Garancière, et, pour changer d'air, j'allais coucher rue de l'Université. Nous composions des romans et des drames dans le goût de l'époque, qui ne préludait pas mal à celle-ci. Nous improvisions des hymnes au soleil, dans le style d'Ossian. J'étais alors d'une gaieté folle, et cela se comprend ; des temps misérables et point de carrière, point d'avenir : il y avait bien de quoi rire. Le palais Colonne, où nous sommes aujourd'hui, est un des plus beaux de l'Italie. Souvent, cet hiver, je suis venu visiter sa galerie de tableaux, séparée par une arcade d'un grand carré de choux qui occupe le devant du jardin. Ces contrastes se remarquent fréquemment à Rome, et nous reportent à la simplicité des premiers temps. C'est un souvenir de Fabricius au milieu des magnificences des Césars. Au-dessus du carré de choux, à mi-côte, un énorme pin domine la ville :

. . . . Un pino
Tra l'erba verde e 'l bel monte vicino
Leva di terra al ciel nostr' intelletto.

Sous son parasol gît un colosse de l'art, couché au pied de ce colosse de la nature, un fragment de fronton avec une partie de frise et d'architrave, qui sont les plus grands débris de sculpture antique que j'aie encore ren-

contrés. En calculant d'après leurs proportions celle des colonnes qui les portaient, ces dernières ne pouvaient avoir moins de quatre-vingt-cinq pieds de hauteur. Reste à savoir à quel temple ils appartenaient et à expliquer comment ils se trouvent sur un emplacement qui semble n'avoir jamais pu comporter un semblable édifice. Qui m'eût dit quand, le mois dernier, je mesurais cet architrave et le pin qui l'abrite, que moi aussi j'aurais ma part de son ombre, et que j'habiterais cet immense palais? Lorsqu'on en voit de cette taille et un pareil mobilier, on comprend les préférences et même les hannetons du docteur Coronna. De fait, nos nids à rats modernes ne brillent pas à la comparaison, et je me prends parfois à fredonner, en la parodiant, la chanson :

On est moins fier d'être Français
Quand on loge au palais Colonne.

Notez encore qu'une des plus belles personnes de Rome et des plus heureusement douées pour la musique, madame Vanutelli, dont Horace Vernet a fait un si délicieux portrait, habite sur le même palier que moi. C'est avoir, pour seuil de sa porte, une pierre d'achoppement; mais, comme disait un vieillard de ma connaissance :

Quel mal veut-on, hélas ! que puissent faire ensemble
La vieillesse et la vertu ?

Quand madame Vanutelli touche si divinement son piano, c'est le chœur des anges, mais c'est aussi leur pureté.

Le seul inconvénient du palais Colonne, ce sont les puces ; on les ramasse par boisseaux, comme jadis les anneaux des chevaliers romains. Dans les chaleurs, leur aiguillon devient un vrai stylet. Un de nos antiquaires d'ici les croit Africaines d'origine, et même Carthaginoises ; et il m'a parlé d'une variété dont la piqûre causait le vertige; il supposait que, dans le principe, ces puces auraient été mordues par un chien enragé, ce que je n'ai jamais voulu croire, non plus qu'une particularité qui m'a pourtant été garantie par l'abbé Delille, mais celle-ci est à la louange de l'espèce. Un de ses amis avait, m'assurait-il, élevé une puce à l'instar de l'araignée de Pellisson ; elle était privée, accourait à la voix, ne mordait point son maître ; et, quand il la perdit, il la regretta vivement. « Elle mourut de la poitrine, » ajoutait-il d'un ton pénétré.

Aujourd'hui, j'abandonne le palais Colonne pour aller dormir sous les ombrages de Frascati; je crois que j'y bornerai ma course, que j'avais projeté d'abord d'étendre jusqu'à Albano et Vellétri, dont Montluc, dans ses Mémoires, change le nom en celui de Belitre, ce qui est aussi par trop gascon. Je vais lire les plus belles pages du prince des orateurs dans le lieu même où reçurent leur date les fameuses Tusculanes. Les restes de la maison de Cicéron sont vastes encore et bien authentiques; des fouilles intelligentes ont mis à jour les fondations de la ville, et ses rues, où j'ai marché dans les ornières des chars. Puis, franchissant quinze siècles et le court trajet qui sépare l'antique Tuscule du moderne Frascati, j'ai trouvé des ruines plus récentes, car les ruines, c'est le sort commun et plus en Italie qu'ailleurs;

dans cette Italie, où l'on a tant bâti, et où l'architecture, avec ses perrons, ses terrasses, ses jardins de marbre et ses bassins qui contiennent des lacs, a souvent empiété sur la nature ; tandis que, usant de revanche, la verdure taillée, les ifs et les cyprès découpés en statues et en vases, et les charmilles en toutes sortes de galeries et de portiques complètent la double usurpation, et font voir des palais de le Nôtre au milieu des jardins de Mansard. Pauvres et magnifiques villas qui couvrez Frascati, on pourrait presque assigner la date fatale où vos restes se confondront avec ceux de Tuscule, où les colonnes antiques, les statues relevées dans les jours brillants de la Renaissance tomberont de nouveau et joncheront encore une terre qui paraît ne plus pouvoir porter que des débris. Conti, Odescalchi, la Ruffinella, Falconieri, Bracciano, Piccolomini, Borghese, noms harmonieux qui semblent appartenir à un poëme! Cette dernière villa est réunie à Mondragone et un même maître les possède, ainsi que le Belvédère, appelé aussi Aldobrandini ; mais Mondragone est abandonné. Ses trois cent soixante-six croisées (autant de jours que dans l'année) ne sont plus que des baies sans châssis et sans vitres. La porte seule est restée, et est-ce bien la peine de la fermer? Oui, car ce palais qui n'a plus de fenêtres a encore des statues. Ici la détresse d'un grand propriétaire est plus splendide que la richesse des nôtres. Cependant, que deviendront à la longue ces demeures si délabrées? Quelle figure veut-on que fasse un pauvre aristocrate prolétaire (il ne peut s'agir ici des Borghese) ne possédant plus que des décombres? « Point de terre sans seigneur, » disait l'ancien adage ; « point de seigneur sans terre, »

faudra-t-il bien finir par dire. Tel noble est obligé, pour vivre, de vendre parcelle à parcelle son fonds héréditaire. J'en ai connu (des Français) qui prenaient cette nécessité en gaieté comme toute chose. Un d'eux, quand il retranchait quelque angle à sa propriété, appelait cela s'arrondir; et chaque année voyait rétrécir le cercle, qui bientôt, disait-il, formerait un zéro parfait.

A la villa Mondragone, les plafonds, notamment dans la chapelle, sont encore ornés de vives peintures, de corniches dorées; la main n'a pu les atteindre; mais, au-dessous, les lambris sont ignoblement charbonnés de dessins et de vers; je remarque que la dégradation de ces lieux, le contraste si saisissant de leur luxe et de leur misère et ces longues avenues d'appartements, salons par leurs plafonds, étables par leurs planchers, où l'on marche sous les dorures et sur le fumier, n'ont pas inspiré une seule pensée sur le néant des choses de la vie et sur le leur propre, à tant de visiteurs qui ont ici sali les murs de sonnets et de sornettes; mais, pour trop de gens, réfléchir c'est s'attrister, et c'est ce que cherchent le moins les imaginations du Midi. Nous parlions l'autre jour au cardinal Odescalchi de la pompe qui entourait le corps de Pie VIII, lorsque nous le vîmes exposé sur son lit de parade, dans les premiers jours de notre arrivée à Rome Son Éminence gardait le silence, et, comme je continuais : *È tristo*, nous dit-elle, avec un accent si triste lui-même que je m'en sentis pénétré comme si le froid de la mort m'eût saisi ; la mort ! certes le cardinal Odescalchi ne la craint pas, c'est un saint ; mais il est permis de croire que, comme tous les Italiens, il craint la tristesse.

Quelques jours après je me retrouvai à Frascati; mais cette fois ce n'étaient plus les émotions solitaires et rêveuses que j'y venais chercher; le comte Alexis de Saint-P*** nous donnait à dîner à la villa Aldobrandini, où l'on jouit de tous les agréments d'une résidence princière au milieu d'une abondance d'eaux et de statues qui me rappelait quasi Versailles. Ces eaux viennent du mont Algide, théâtre des premiers exploits par lesquels le peuple-roi préludait à ses destinées, combats qu'il livrait, comme Hercule, autour de son berceau, triomphes modestes si on les compare à ceux qui suivirent; mais la persévérance romaine est déjà là tout entière.

Le Belvédère a son salon d'Apollon où nous reçut notre spirituel Lucullus; plusieurs statues y rendent des sons harmonieux, l'eau produisant sur ces divinités de pierre le même effet que le soleil sur Memnon; cependant, pour ne pas trop abuser du privilége des voyageurs, j'avouerai que les accents de la flûte de Pan ne différaient guère pour l'expression et la mélodie de ceux d'une flûte à l'oignon. Nous prîmes place au festin, dont le lieu, les convives et les mets étaient également choisis, les vins à l'avenant, et je puis certifier qu'au milieu de toutes ces cascades qui jaillissaient alentour de nous, l'eau n'arriva pas jusqu'à la table, au moins dans mon verre.

Un autre jour je me réserve de mettre à profit, comme à ma première visite, les graves enseignements que donnent les ruines aux esprits méditatifs. Sur ce mont que couronne la villa de Cicéron, j'irai cultiver avec lui les fruits de l'école d'Athènes; mais aujourd'hui

qu'on me permette de lui préférer Horace, dont j'aperçois d'ici les coteaux favoris, Tibur, où les échos se renvoient encore les vers du poëte :

« Dum licet, obducta solvatur fronte senectus. »

Au fait, la vieillesse a besoin de distraction plus que la jeunesse ; qu'en ferait celle-ci? de quoi a-t-elle à se distraire? du chagrin d'être jeune? eh ! n'est-elle point par elle-même une distraction continuelle et la plus charmante de toutes? qu'elle laisse donc, sans lui rien envier, la gaieté du vieillard protester contre ses rides : un peu de futilité ne messied point. Saint-Évremont en fait assez l'éloge en disant qu'elle prévient bien des suicides, et la Rochefoucauld est d'avis que celui qui vit sans folie n'est pas si sage qu'il le croit. Si donc l'ombre du premier Caton, qui, comme Cicéron, avait aussi ses pénates à Tuscule, se croit obligée, censeur par état, de blâmer nos plaisirs, je lui répondrai qu'il faut que vieillesse se passe et sagesse aussi. Mon maître, si l'austérité, la sobriété, sont de si bonnes choses, laissez-moi les ménager. Je les ménageai donc, et si bien, et de préférence à moi, qu'au dessert le dieu Pan, sur lequel j'avais tenu de mauvais propos au commencement du dîner, me parut de la première force sur la flûte, grâce au cécube et au falerne que notre hôte nous versait à plein verre sous l'aspect de vin de Champagne.

En sortant de table je m'associai pour une promenade sous les berceaux avec M. de Maistre ; il m'entretint de la beauté du climat, on pourrait croire que c'était de

celui de Rome, mais pas du tout, il parlait de Saint-Pétersbourg. « Voilà bien, lui dis-je, une preuve de votre complaisance habituelle. — Non, je vous assure, a-t-il répondu, je vous dis l'exacte vérité. L'air, en Russie, est corrigé par toutes les précautions qu'on prend contre lui et qui produisent l'effet des soins vigilants sur un caractère difficile qu'on parvient ainsi à adoucir : on voit le froid, on ne le sent pas. La température factice de l'intérieur des habitations vous trompe agréablement par sa constante égalité. Le mois de mai arrive. En quelques heures de soleil, de belles fleurs s'épanouissent, et des arbres secs qui paraissaient morts verdissent tout d'un coup et se couvrent de feuilles. La végétation ne procède pas, comme chez vous, peu à peu et lentement. Dans le Nord, la maturité suit de près le germe, le fruit touche à la fleur, et, durant l'été, les jours se succèdent sans nuits et sont à peine espacés par un court crépuscule. — Quoi que vous puissiez dire, lui ai-je répliqué, de la bonne éducation du climat de Saint-Pétersbourg, je vois qu'il faut être trop continuellement en garde contre son mauvais naturel. Tant de précautions à prendre fatigueraient ma prévoyance, et d'ailleurs, quelque bien élevée que puisse se montrer une personne revêche, on aime mieux par choix habiter avec une autre. »

Trouvant aujourd'hui l'occasion auprès de M. de Maistre, et notre loisir réciproque me secondant, je l'entretins de ce récit charmant recueilli dans les prairies de la cité d'Aoste, au pied des tours ruinées, et où respire une si pieuse et si douce mélancolie. Je lui dis combien une vive sympathie m'unissait à son pauvre lépreux, ce

modèle de souffrance et de résignation ; enfin je le priai instamment de me faire connaître, par quelques lignes de sa main en tête de mon exemplaire, les circonstances vraies d'une histoire que j'avais entendu taxer d'imanaire et qu'il m'en coûtait de croire telle. M. de Maistre voulut bien accéder à mon désir, et j'obtins de sa main la page suivante, précieux autographe :

[Le lépreux, comme on le voit dans son histoire, est né dans la principauté d'Oneille, où il habitait une maison isolée près de la mer. Lorsque l'armée française vint envahir le pays, il crut devoir s'éloigner et vint à Turin sans passe-port; on l'arrêta à la porte de la ville et on le conduisit chez le gouverneur qui le fit placer dans un hôpital, jusqu'à ce que sa demeure de la cité d'Aoste fût préparée; il y était depuis quelques années, lorsque sa sœur, affectée de la même maladie, vint partager sa solitude; outre cette sœur, il avait un frère plus jeune que lui qui se destinait à l'état ecclésiastique et paraissait jouir d'une bonne santé ; mais, au moment de prendre les ordres, il fut attaqué par la lèpre qui se déclara tout à coup sur une de ses mains. Le malheureux, voyant cet horrible mal augmenter rapidement, mourut de douleur dans un court espace de temps. C'est tout ce qu'a pu recueillir sur ce sujet

L'AUTEUR de l'opuscule ci-joint.]

En revenant de Frascati, nous avons rencontré le comte de... qui partait pour Naples avec ses trente perruques dont il ne se sépare jamais ; leur longueur à chacune est calculée de manière à simuler jour par jour la croissance naturelle des cheveux ; quand vient la fin du mois et celle de ses perruques, son valet de chambre lui fait remarquer que ses cheveux sont un peu longs. « Vous avez raison, répond-il, demain je me les ferai

couper ; » il reprend alors la première perruque, la plus courte, et ainsi de suite. Ce manége se renouvelle douze fois dans l'année.

Mai.

A présent que le gouvernement pontifical commence à respirer et que les périls les plus imminents sont au moins ajournés, le besoin d'argent se fait sentir; le désordre règne dans les finances. Si les révoltés étaient arrivés jusqu'aux portes de Rome, ainsi qu'on l'a craint un moment, on n'aurait pas pu les renvoyer *à coup de lances d'argent*, comme on disait au moyen âge, car les coffres sont vides. On accuse (un conseiller municipal me faisait un jour cette phrase), on accuse, dis-je, les *précepteurs* d'avoir *lapidé* les fonds publics. Pour y remédier on aura probablement recours à un emprunt. « Vous voilà content, disais-je à G... qui rêve toujours la république romaine ; vous allez ravoir des prêteurs ; » il aurait préféré des tribuns. On parle aussi d'une émission de rentes qui pourrait bien, à ce que prétend Pasquin, finir par rapporter rien pour cent. Marforio ajoute que ce sera comme ces loteries d'Allemagne où l'on gagne des châteaux en Espagne. Ce matin le docteur M... m'entretenait d'un projet de tontine : « Excellent placement, disait-il, et qui porterait bonheur aux intéressés. » Il en parle comme d'un élixir de longue vie. Ceux qui prendront des actions sont sûrs d'aller jusqu'à cent ans. « Quoi, docteur ! même vos malades?»

Je lui raconte une méprise assez singulière dans laquelle tomba un maire de l'arrondissement de Savenay. C'était en 1811, j'administrais une sous-préfecture voisine, mon collègue avait écrit circulairement pour s'enquérir s'il ne s'était pas formé quelques tontines dans l'arrondissement. Le maire, après y avoir réfléchi, lui répondit textuellement : « Je ne puis vous dire précisément, monsieur le sous-préfet, s'il existe des tontines dans ma commune, mais ce dont je puis vous répondre, c'est que s'il se présentait jamais devant moi de ces êtres qui déshonorent leur sexe par leur inconduite, je les ferais aussitôt saisir par la gendarmerie et conduire devant M. le procureur impérial. »

J'ai souvent cité cette réponse qui fait certainement honneur à la moralité du maire ; mais ce qui m'a toujours le plus frappé, c'est la prudence avec laquelle il avait employé cette désignation d'*êtres*, évidemment pour éviter de se prononcer sur le sexe des tontines qui avait laissé quelque incertitude dans son esprit.

Nous reprochions ce soir à*** sa prodigalité ; il avait un nécessaire de voyage en argent, il l'a donné à son domestique, comme il aurait fait d'un habit passé de mode : « C'était du vieil argent, » disait-il en s'excusant, et pour atténuer la valeur du cadeau. Il arrive de Paris et mon portier a imaginé de m'envoyer par lui un ballot de cartes de visites, que je ne rendrai pas, et de billets de

part, pour lesquels je ne me ferai point écrire ; les uns et les autres ont été rémis à ma porte depuis que j'ai quitté la France. « Je me suis décidé, me mande le portier, à faire cet envoi à monsieur, parce que je ne sais si nous le reverrons, m'étant laissé dire qu'il avait le projet de visiter la *Gràisse* et la *Cécile* (*sic*). »

Le conseil par lequel il termine sa lettre mérite qu'on y fasse attention ; il m'engage, si je dois prolonger mon absence, à faire vendre mes voitures et la plupart de mes meubles, et il ajoute plus judicieusement qu'à lui n'appartient : « Il n'est pas que monsieur ne sache que le temps use plus que l'usage et que les choses se gâtent sans qu'on s'en serve. » C'est précisément la remarque que je faisais dernièrement au sujet d'un de mes contemporains qui n'a jamais été jeune et qui pourtant est devenu vieux. Il en a été de ses belles années comme des choses dont parle mon portier. Je passe ma soirée à lire mes billets de part, un certain nombre est bordé de noir. Autrefois on n'attristait point ainsi son papier et ses cartes ; on n'aurait pas fait part non plus de la perte *douloureuse*, et je me souviens que, lors de sa nouveauté, cette expression parut affectée et provinciale; un homme d'esprit mais bavard et caustique à qui j'en parlais, me répondit : « Elle prévaudra, elle est dramatique, et c'est le style qu'on recherche aujourd'hui pour toute espèce d'annonces. » Il était fort au fait des anciens usages, et pour mon instruction je notai notre entretien. « De mon temps, disait-il, les billets de part étaient destinés à communiquer un événement, et point à mettre dans la confidence d'une émotion. Bussy dit dans une de ses lettres : « Les amitiés sont libres, mais il n'en est pas

« de même des choses qui regardent la bienséance. » Elle était toujours observée, des formules consacrées la protégeaient ; on réservait *la douleur* pour la parenté proche et l'intimité, et alors on la témoignait en écrivant de sa main ; mais dans une lettre imprimée personne n'aurait songé à donner un adjectif à la mort ; on pensait qu'un pareil substantif suffisait, et on ne se figurait point un fils disant, en parlant de la mort de sa mère : « C'est une perte douloureuse que j'ai faite ; » une telle épithète en ce cas aurait paru trop ou trop peu, et l'idée ne serait pas plus venue de la *douleur* de faire part d'un décès que du *bonheur* de faire part d'un mariage, rédaction que nous verrons s'introduire aussi, j'espère, et qui ne sera pas plus ridicule que l'autre, ni peut-être plus sincère ; ce à quoi du reste on n'est pas obligé dans un imprimé, à moins que d'être aussi naïf que ce veuf qui à l'enterrement de sa moitié, disait en pleurant : « Je suis bien malheureux aujourd'hui. »

« Mais, lui demandai-je, quel est le premier qui a imaginé cette innovation ?— Je ne sais pas au juste, me répondit-il, à qui en attribuer la douleur, et je répugne à penser que la partie intéressée y fût pour rien. C'est probablement un secrétaire, quelque domestique sur lequel on se sera reposé de ce soin, peut-être même, et je n'en serais pas surpris, est-ce le résultat des impressions de ménage d'une portière sensible. Il y en a. »

Du reste, il convint que les formules de son temps n'étaient pas tellement immuables qu'elles ne se prêtassent à quelques variantes. « Ainsi, pour les mariages, on venait en personne, ou du moins on imprimait qu'on était venu. Habituellement c'était pour vous faire part,

quelquefois pour vous donner part. « M. le duc et ma-« dame la duchesse de Luxembourg sont venus pour « avoir l'honneur de vous donner part du mariage de « M. le duc de Montmorency avec mademoiselle de Tin-« gry, 1752. » Mais jamais de douleur ou de joie, le billet de part restait impassible ; on n'avait garde non plus de l'enfler de toutes les dignités et qualités des contractants et des grands parents, d'énumérer jusqu'au moindre ruban dont on rougit aujourd'hui sa boutonnière, et la manie de ne faire grâce de rien en fait de titres et de décorations était abandonnée aux parvenus et aux provinciaux. Elle me rappelle le garçon de Curtius qui montrait en 1814 les portraits en cire de la famille royale, et ne manquait jamais de dire : « Voilà Sa Ma-« jesté Louis XVIII, roi de France et de Navarre, mem-« bre de la Légion d'honneur. » En principe, les ascendants devaient seuls figurer dans les billets de mariage, et les descendants dans ceux de décès ; une mère ne faisait point part de la mort de son enfant, ni un mari de celle de sa femme. Une nouvelle accouchée n'aurait pas imaginé d'annoncer elle-même son heureuse délivrance, comme je l'ai vu faire en province, où j'ai vu aussi (vous allez croire que je plaisante, mais je ne plaisante jamais), où j'ai vu, dis-je, un mari substituer à la formule ordinaire ; « la mère et l'enfant se portent bien, » celle suivante, jusqu'alors inusitée : « le père et « l'enfant se portent bien. » Mais il est vrai d'ajouter que ce père était d'une santé très-délicate et sa femme d'une constitution robuste. Aujourd'hui cela étonnerait moins, parce que, comme je vous le disais, il n'y a plus de règle, les formules sont livrées à l'arbitraire, le billet de

part est en pleine anarchie ; exemple ; j'en ai reçu deux hier (il me les montra), l'un d'un négociant, l'autre d'un prince ; le premier se termine ainsi (c'est un décès) : « L'intérêt dont vous voulez bien les honorer les « pénètre de la conviction que vous serez touché de leur « malheur et de leurs larmes ; » le second (c'est une naissance) : « La mère, l'enfant, et tous les parents sont « dans l'état de santé le plus satisfaisant. »

Je le questionnai aussi sur l'emploi du papier et des cartes bordés de noir. « Je pense qu'il provient, m'a-t-il dit, du besoin qu'éprouvent certaines émotions intimes de se manifester au public et de tapisser sur rue ; j'ai vu commencer cet ourlet funèbre. Dans ma jeunesse, le deuil participait des habitudes du luxe ; on le faisait porter à ses gens et à ses voitures, quelquefois à ses appartements, puis, lors de la Révolution, il a dû subir le contre-coup de l'égalité, l'affliction s'est mise à la portée de toutes les fortunes, on a drapé le papier. Par exemple, je ne saurais pas bien vous dire si les bordures plus ou moins larges accusent des regrets plus ou moins profonds ; mais je remarque que la marge noire tend à augmenter dans les billets de part comme la marge blanche dans les livres, et je vois venir pour le deuil la mode de la feuille toute noire avec l'écriture en blanc, c'en sera là de la douleur ! — Vous avez beau railler, lui dis-je, personne à l'avenir, et vous tout le premier, ne vous servirez de papier d'une entière blancheur pour le deuil. Toute exception tend à devenir une règle, quelquefois elle y réussit, et il faut en remarquer l'instant parce que, par cela même, elle devient respectable. — Je le pense comme vous, dit-il, mais vous m'interrogez, je

réponds, et du reste je ne me mêle point de faire la police, chacun a bien assez de penser à soi. — Oui, lui répliquai-je, mais vous êtes comme La B... qui, lorsqu'il avait des démangeaisons, grattait par distraction la jambe de son voisin et appuyait d'autant plus qu'il ne sentait rien. — Pour preuve de mon respect pour les usages ridicules, continua mon critique, je me suis résigné aux inscriptions bourgeoises qui ornent aujourd'hui les sépultures et à ce nouveau genre de style lapidaire introduit dans nos mœurs et dans nos cimetières. Jadis on composait les épitaphes en latin, *hic jacet* en faisait le fond, peu de personnes les comprenaient ou se donnaient la peine de les traduire, et ce mystère seyait à la mort. Aujourd'hui, dans le moindre village, le champ du repos est hérissé de pierres gravées qui ne vous laissent pas tranquille; vous voulez lire, elles ne sont pas là pour garder l'incognito, et vous sortez saturé de bons fils et d'épouses fidèles, qui dans leur désespoir héritent ou se remarient; puis, quelle prose et parfois quels vers! tout cela peut se dire dans l'intérieur des familles, *verba volant;* mais quand vous faites parler le marbre et que ce n'est point en latin, tâchez du moins que ce soit en français, et méfiez-vous des lieux communs en lettres d'or. »

Je connus bien que j'avais affaire à un frondeur obstiné. « Mais pourquoi ne voulez-vous pas, lui dis-je, qu'on se plaise à rappeler les bonnes qualités... » Il m'interrompit : « Mon Dieu ! je n'empêche rien, je trouve très-bon qu'en épitaphe un fils se glorifie de son père et un père de son fils, même que ce dernier en tire sa noblesse et son immortalité, tout mort qu'il est, comme dans cette

belle inscription mise sur le tombeau de M. Bonaparte, père de notre grand empereur :

DAT TIBI IN ÆTERNUM VIVERE
NAPOLEON.

J'approuve aussi l'humilité de M. J..., propriétaire à Montbard, quoiqu'elle ne fût pas consignée sur une pierre tumulaire, mais sur une carte de visite. — Quelle carte? — Je l'ai gardée. Elle me fut remise au Havre en 1807, où M. J... était venu pour affaires de commerce. On y lit ces simples mots : « Le père du général J... » Je ne crois pas que jamais l'orgueil paternel ait inspiré plus de modestie; je ne sais si son fils le payait des mêmes égards, et s'il était intérieurement très-flatté que ce père-là fût entré dans sa famille; mais, au fait, on a tant crié après les priviléges héréditaires, pourquoi n'essayerait-on pas de les rendre rétrospectifs? » Il continua ainsi à dénigrer notre époque pour laquelle il poussait la sévérité jusqu'à l'injustice et à vanter les anciens usages, qu'il décrierait probablement de même, par esprit de contradiction, s'ils étaient encore en vigueur ; par exemple, il voulait me persuader qu'on sentait mauvais en France depuis que la pipe est passée dans les mœurs[1]. Mais c'était surtout la politesse qu'il regrettait; à l'en croire, elle était jadis tellement liée à nos habitudes françaises, qu'il ne sem-

[1] Cette pauvre jeunesse! on ne sait jamais, en tout temps, que l'accuser des mêmes torts. Entendez aujourd'hui ses détracteurs : « La génération nouvelle ne fait aucun frais, elle se borne à fumer. » Je demande si madame Cornuel reprochait autre chose aux marquis du siècle de Louis XIV, que nous nous figurons toujours si galants et si

blait point gênant à nos pères de la pratiquer, et il pensait qu'il avait dû nous en coûter plus pour vaincre notre naturel et nous faire Anglais. « Nous perdons tous nos avantages, disait-il, en adoptant les habitudes étrangères. Nulle part la société, l'art de vivre ensemble n'était entendu comme à Paris. L'Angleterre se vante d'avoir introduit l'esprit d'association; mais nous, nous possédions l'association de l'esprit, la conversation ; par son frottement, nous nous communiquions les uns aux autres l'étincelle électrique qui se faisait ressentir à tout le cercle. Nous imposions aux salons des autres capitales notre goût, nos manières, et jusqu'à notre langue; et voilà que nous avons répudié volontairement cette souveraineté, et l'Angleterre en profite comme lorsque Louis le Jeune répudia Éléonore de Guienne. L'invasion commencée dès le dernier siècle s'est continuée sous la Restauration. Aujourd'hui, pour arrêter l'anglomanie et relever la bannière nationale, il ne faudrait pas moins qu'une nouvelle Jeanne d'Arc, et je la cherche parmi nos dames à la mode. Elle ferait fermer les clubs, disperserait les routs, et nous rendrait les soupers de l'ancien régime et les petits comités, qui étaient si parfaitement agréables, et que vous pouvez encore avoir vus dans votre jeunesse. — Non, lui dis-je, j'aurais été charmé de les connaître, mais je ne date pas de si loin. Je suis un enfant de la Révolution, et

musqués : « Elle parlait l'autre jour des jeunes gens, raconte madame de Sévigné, et elle disait qu'il lui semblait qu'elle était avec des morts parce qu'ils sentaient mauvais et ne parlaient point. »

N'est-ce pas absolument ce que me disait mon critique, seulement d'une manière moins piquante ?

les seuls petits comités dont le souvenir me soit resté sont les comités de salut public et de sûreté générale, qui ont laissé peu de place à mes regrets, et auxquels les inconvénients de la société actuelle me paraissent encore préférables. » Il fut forcé d'en convenir ; mais il n'avait pas fini avec les modes anglaises et les clubs et les routs. « Je les regarde, reprit-il, comme les plus mortels ennemis de l'urbanité française : le club, misogyne par sa nature, le rout, équivalent du mot cohue. Puis encore ce genre d'invitation brève, *at home*, rendue en français par « madame une telle reste ou sera chez elle tel jour, » ce qui sous entend, si l'on veut, qu'elle vous prie d'y venir. Je me figure une de nos grand'mères se débattant au milieu d'un rout. Accueillie à coups de pieds, à coups de poing, à coups de coude, que chacun s'allonge réciproquement en passant, sans s'excuser le moins du monde, comme si c'était chose due. Chez nos voisins d'outre-mer, essentiellement adonnés aux transactions commerciales, cela est considéré comme un échange. « C'est reçu, » disent-ils. Oui, les coups. Mais voyez un peu l'empire des usages : à Londres, dans un salon, ou sur un escalier, ce qui est synonyme (les jours de réception, les femmes s'y assoient et le garnissent du haut en bas ; la première marche ayant les pieds dans le dos de la seconde, et ainsi de suite ; monte et descend qui peut) ; à Londres donc, j'ai marché une fois sur une grande dame, et, comme je me confondais en excuse, elle me regardait d'un air étonné et presque blessé ; je redoublais : « Taisez-vous donc, me dit mon « voisin, vous parlez à lady B... sans lui avoir été pré- « senté. Vous croyez avoir fait sa connaissance en l'é-

« crasant, mais pas du tout. Elle ne vous en veut point « d'avoir déchiré sa robe, ce qui est ici la conséquence « obligée de toute relation sociale. Mais elle est juste- « ment surprise que vous lui adressiez la parole avant « que quelqu'un lui ait dit, en vous montrant du doigt : « Monsieur un tel. » Alors vous étiez nommé et en droit « de lui envoyer le lendemain une carte de visite avec « une corne. — J'aurais ce droit et je n'aurais pas celui, « dans un incendie, de sauver la vie à une dame sans « lui avoir été présenté? » Il convint qu'un incendie pouvait faire exception ; « mais encore, observa-t-il, il « serait plus convenable de vous faire nommer d'abord, « fût-ce par un pompier. Puis, vous n'êtes pas obligé « de parler à cette dame en l'emportant. » Voilà, monsieur, me dit mon critique acharné, ce qui m'est arrivé à Londres dans un rout, chez la marquise de Lond... ; et quand je voulus opérer ma retraite, pendant que je m'évertuais à descendre l'escalier à travers toutes ces dames qui s'y étaient échelonnées, la première marche me criait : « Monsieur, prenez garde à mes manches. » Celle au dessous : « Monsieur, vous me décoiffez avec « vos pieds. » Voilà ce qu'on appelle du confortable en Angleterre. Et cet *at home* tout court, vous représentez-vous la surprise, qu'il aurait jadis excitée chez nous? Madame la duchesse de Duras, douairière, recevant un *at home!* « Madame une telle sera chez elle. — Qu'elle y reste, » aurait elle certainement répondu. Les princes (ne l'était pas alors qui voulait), ceux appartenant à la famille royale, quand ils vous faisaient inviter chez eux, avaient seuls l'exception de la formule : *A l'honneur de vous prier*, ou *vous prie de lui faire l'honneur*. Mais

aujourd'hui, sur le terrain de la politesse, nous nous trouvons plus battus que François Ier. Nous avons perdu jusqu'à l'honneur. Et ces poignées de mains aux dames, où l'on secoue ce qu'on baisait? et... » Cette boutade n'aurait pas eu de fin. Pour tenter une diversion, je le priai de m'éclaircir un doute qui me préoccupe toutes les fois qu'il m'arrive d'être foulé dans un salon au milieu de tant de gens qui représentent la société polie. « Autrefois, lui dis-je, on n'invitait donc pas ses connaissances, ou au moins toutes ses connaissances, car nous savons combien les réunions étaient restreintes comparativement aux nôtres? — On invitait, me répondit-il, ses amis, ses habitués; sa coterie, si vous voulez. On n'imaginait pas de se ruer sur une porte entr'ouverte, comme on le fait à présent, où tout le monde veut aller chez tout le monde, où une mère de famille, arrivant de sa province, se croit en droit, pour peu qu'elle vous connaisse, de vous amener deux ou trois générations qu'elle entraîne à sa suite. Quelles sont les maisons si vastes qui pourraient y suffire? Et vous verrez tout ce qui va vous venir par les chemins de fer; nos salons ressembleront de plus en plus à l'arche de Noé, avec moins de variété dans les espèces. » Il allait continuer, mais je craignis qu'il ne finît par dire quelques méchancetés, et je le quittai en m'excusant sur ce que j'avais à écrire : c'était sa conversation.

Je n'avais pas bien compris alors ce qu'il m'avait dit de cartes de visite avec une corne. Aujourd'hui, je remarque que presque toutes sont ainsi cornées dans le paquet qu'on m'a envoyé de Paris. Je m'enquiers de ce nouvel usage; un de nos arrivants se charge de me

l'expliquer. « Comprenez, me dit-il : si ma carte n'a point de marque, on peut croire qu'un domestique l'a apportée, tandis que si j'y fais une corne, c'est que je suis venu moi-même. — La corne serait donc, en ce cas, le signe de la présence réelle? — Mon Dieu, oui. — Mais si je commençais par en faire une à ma carte, puis, que je l'envoyasse ensuite remettre par un domestique? — C'est bien ce que l'on fait. — Mais alors, à quoi sert une corne, je vous prie? — C'est vrai, il faudrait peut-être en faire deux. Voilà une idée! quand on verrait deux cornes, on serait sûr que c'est vous; une seule, un domestique peut l'avoir faite, mais deux, c'est évidemment monsieur de M... qui est venu en personne. C'est parfaitement rationnel, un colimaçon ne raisonnerait pas mieux. »

Ce matin, assis à l'aurore au pied du pin colossal de notre jardin, dont chaque branche portait un chœur d'oiseaux; après avoir joui de leur musique, voyant à combien d'hôtes ailés un seul arbre servait d'abri, et combien d'autres, autour de moi, se croisaient dans tous les sens en traversant l'espace, je me suis demandé où tant d'oiseaux allaient mourir. Étant enfant, je m'imaginais que c'était dans les étoiles. Jamais, dans mes longues promenades, dans mes fréquents voyages à pied, il ne m'est arrivé de rencontrer le corps d'un oiseau ni de tout autre animal, à moins qu'il n'eût péri

violemment ; et quand je considère quelle est leur multitude, il me semble que la terre devrait en être jonchée. A cela, on m'a dit que les oiseaux de proie les mangeaient. Mais alors où sont les corps des oiseaux de proie ? Ceux-là meurent de vieillesse, ils n'ont pas de mangeurs ; en trouve-t-on jamais un sous ses pieds ? On croit qu'ils vont se cacher au fond des bois, dans des trous, lorsqu'ils sentent la mort venir ; mais elle ne les atteint donc jamais subitement au milieu d'une plaine ou dans les airs, première patrie des oiseaux ? puis sous les couverts les plus secrets, dans les grottes et les crevasses des rochers, est-il arrivé à quelqu'un de découvrir ce qu'on pourrait appeler un cimetière d'oiseaux, un ossuaire d'animaux quelconques ? Pour moi, jamais ; et cette question, que j'ai souvent adressée à d'autres, a toujours été répondue négativement.

Tout en rêvant à mes oiseaux, à leurs chants, à leur mort, je me décide à entreprendre une grande course. Je pars pour Ostie, ce qui ne veut pas dire que j'irai ; car, à force de prendre le plus long, comme la Fontaine, il m'arrive assez souvent de ne pas toucher le but que je m'étais d'abord proposé, et de revenir sans être arrivé. Je m'égare dans la campagne de Rome en suivant de longues lignes d'aqueducs ruinés. Ces excursions à pied, avec mon livre, sans trop savoir où je vais, ont pour moi un charme qui lie le passé au présent ; elles me ramènent à mes jours de jeunesse et de liberté, au temps où je mettais un morceau de pain dans ma poche, et où, m'abandonnant à mes instincts vagabonds, j'allais dessiner et me perdre à travers les champs et dans les bois, déclamant des vers à tous les arbres, aux mares

que j'appelais des lacs, aux ruisseaux dont je me plaisais à franchir les méandres. Avec quelle ardeur curieuse on me voyait furetant, quêtant dans les villages éloignés de la route quelques vestiges d'antiquité ; une tourelle pendante à l'angle d'une masure, jadis manoir féodal, ou un reste d'ogive, un croisillon de pierre oublié et perdu au milieu de constructions modernes ! Je rencontrais des gens qui ne se rendaient pas bien compte de mes démarches et de ce qu'un homme pouvait vouloir faire en errant ainsi, même quand je prétendais l'expliquer en leur disant : *errare humanum est ;* de ces gens qui n'imaginent pas qu'on puisse aller ailleurs qu'à ses affaires, et marcher pour autre chose que pour arriver. Je leur parlais poésie, rêverie, brises du soir, feuilles d'automne, et je les entendais se dire : « C'est quelque employé des droits réunis. » Enfin, compris ou non compris,

Alors il n'était rien
Qui ne me fût souverain bien.

J'étais gai, joyeux, je crois même que j'étais heureux, car je jouissais de tout ou au moins je m'en amusais ; et ce que le plaisir peut faire de mieux, c'est de ressembler au bonheur. Dans ma course d'aujourd'hui, je me promets des douceurs de ce genre, et de goûter encore les charmes de l'indépendance et de l'étude, deux des meilleures choses qui soient au monde. Je vais lire, dans la villa de Pline, les lettres de Pline. Je m'arrête à Fiumicine ; c'est comme une espèce de bourgade hollandaise située au débouché du Tibre : maisons blanches, vertes prairies, canal planté d'arbres et cou-

vert de barques allant et venant de Rome. Sur le quai, on a construit une caserne surmontée d'un phare; puis, sur une même ligne, une auberge et ses dépendances; des magasins, une église élégante et les bâtiments de la douane. C'est, pendant le printemps, le rendez-vous des promeneurs. Les caratelles s'y succèdent rapidement. Avant un mois, les joyeuses parties auront cessé, la colonie nomade aura disparu, et la fièvre et la peste resteront les seuls hôtes du désert de Fiumicine. Ces mêmes lieux ont fait pourtant les délices des anciens, qui n'y venaient pas seulement pour dîner à l'auberge et s'en retourner le soir. Porto-Trajano fut une cité importante digne d'être le port de la capitale du monde et de recueillir la succession d'Ostie, lorsque le sable, ayant envahi cette dernière, Claude se vit forcé d'ouvrir au fleuve une nouvelle issue. Ostie abandonnée comptait encore quatre-vingt mille habitants; les temples, les palais, s'y pressaient, et, au sortir de ses portes, le rivage présentait au loin comme une seconde ville toute formée de maisons de campagne qui bordaient la mer, et dont on peut apprécier l'élégance et la commodité par la description que Pline nous a laissée de la sienne.

Le 18 mai, par une belle matinée, après avoir traversé le bras droit du Tibre et l'*Isola Sacra*, je me dirigeai vers les ruines d'Ostie. Les fouilles entreprises sur l'emplacement de l'ancienne cité ont été abandonnées et en partie encombrées. Quelquefois vous découvrez, sous les herbes, un tronçon de colonne ou des fragments de pierres sépulcrales. Sur l'une d'elles, je lus cette simple inscription : *Nihil*. Quel néant prétendait-elle proclamer? Ce mot s'appliquait-il à la vie ou au trépas,

au passé ou à l'avenir? On lit dans Sénèque : « Tout finit avec la mort, la mort elle-même. » Il y aurait un sens vrai et chrétien à donner à cette pensée ; chez son auteur, elle n'est que vaine et païenne. Eh! faut-il, quand la vie a déjà été si pleine de mensonges, que la mort en soit encore un! Certes, la tombe prête à s'ouvrir laissait apercevoir, ici même, à Monique et à Augustin, de plus consolants horizons. De préférence à ses anciennes magnificences, j'aurais souhaité retrouver à Ostie le simple logis et la fenêtre ouvrant sur le jardin, où le fils et la mère eurent cet entretien d'une si merveilleuse douceur, alors que, la hauteur des cieux s'abaissant pour eux, un soudain élan de leurs cœurs les fit arriver jusqu'à entrevoir et presque comprendre ces mystères ineffables dont les anges ont le secret, joie de Dieu réservée à la pure intelligence, où les âmes, dans leur pureté, ainsi qu'en un miroir céleste, viennent à réfléchir l'être incréé et ses éblouissantes perfections, et, s'élevant d'une lumière à une lumière plus vive, remontent jusqu'à la source même de toute lumière. Cet admirable chapitre des *Confessions* de saint Augustin m'a toujours vivement ému. Jamais, je crois, par la contemplation et l'amour, les yeux intérieurs n'ont pénétré plus avant et plus haut. Et tels devaient être, dans les solitudes de Nazareth, les entretiens de la Vierge et de son divin Fils.

Autour de moi de grands troupeaux de buffles erraient sans guides, montant et descendant les tertres de gazon qui recouvrent les amas de ruines. Quand la chaleur devient trop forte, ils disparaissent, et vous les retrouvez plongés et presque ensevelis dans les eaux du Tibre, ne

laissant voir que leurs cornes courtes et recourbées et leurs grands yeux fixés stupidement sur vous. Toute cette plage jusqu'au pied des montagnes fut jadis la mer, les volcans s'en emparèrent ensuite. Neptune et Vulcain ont formé le sol actuel de la campagne de Rome. A peu de distance j'apercevais Castel Fusano et sa haute futaie d'arbres verts, mes pas s'y sentaient attirés par la fraîcheur et l'ombre. J'y laissai tomber la chaleur de midi et je regrettai même de ne pas m'être muni d'une permission du prince Chigi, pour pouvoir reposer une nuit dans son tranquille manoir. La petite clairière qui l'entoure est ornée de piédestaux sur lesquels on a érigé de grandes amphores antiques qui, au dire du professeur Nibby, auraient été recueillies dans les fouilles d'Ostie, et, à celui de M. de Bonstetten, dans la villa de Pline. J'ai dit que cette villa était le but de ma course; un trajet facile devait m'y conduire, puisqu'en suivant les grèves je ne pouvais manquer de la rencontrer. Pline dit positivement que la salle à manger, une des salles (car il en avait dans chaque exposition selon les saisons) s'avançait sur la mer comme un promontoire. « Les vagues, ajoute-t-il, pour peu que les vents les poussent, viennent mourir au pied du bâtiment. Cette pièce n'est qu'une suite d'ouvertures, de sorte qu'à droite, à gauche et en face vous découvrez comme trois mers en une seule. » Toute la description qui suit est pleine d'agrément; on voit le patricien qui se complaît dans sa propriété, l'architecte dans sa bâtisse. Cette villa, il l'a faite pour lui, il l'a mesurée à ses besoins, assortie à ses goûts. Il n'a rien donné à la vanité, peu à la représentation. Si ce n'est pas l'humble retraite où Tibulle

se suffit avec Délie dans sa voluptueuse médiocrité, c'est ainsi du moins que le luxe d'une maison de campagne devrait toujours être entendu, au lieu de ce faste qui ne satisfait souvent qu'à un puéril amour-propre. Rien n'est charmant comme la comparaison que Pline établit, dans sa lettre à Minutius Fundanus, entre les soins et les inutilités de Rome et le loisir et les occupations de sa vie champêtre. « C'est une chose surprenante, dit-il, d'observer comme le temps s'écoule à la ville. Prenez à part chaque journée, il n'y en a point qui ne soit remplie; rassemblez-les toutes, vous êtes surpris de les trouver si vides. » (Parlerions-nous autrement de la vie de Paris?) Il entre ensuite dans le détail de l'emploi ou plutôt de la perte du temps à Rome; puis, revenant à sa chère solitude, où il ne s'entretient qu'avec lui-même et avec ses livres. « O l'agréable, ô l'innocente vie, s'écrie-t-il! que cette oisiveté est aimable, qu'elle est honnête, qu'elle est préférable même aux plus illustres emplois. Mer, rivages, retraite paisible, que vous m'inspirez de nobles et d'heureuses pensées! Voulez-vous m'en croire, cher Fundanus, fuyez les embarras de la ville, rompez au plus tôt cet enchaînement de soins frivoles qui vous y attache, adonnez-vous à l'étude ou au repos, et souvenez-vous de ce qu'a dit si finement notre Attilius : Il vaut infiniment mieux ne rien faire que de faire des riens. » Je demande si l'on peut à la fois mieux penser et mieux dire, et d'une façon plus naturelle. Il est bien vrai que les pensées qui viennent du cœur (je le remarquais un jour avec la duchesse de Duras, et cela pouvait s'appliquer aux siennes), n'ont besoin que d'être exposées simplement, il suffit que le style soit pur comme

elles, il se passe d'ornement; elle ajoutait qu'il lui semblait que c'était pour les lieux communs qu'il fallait réserver les apprêts du langage, afin de relever le fond par la forme, illusion que fait quelquefois la toilette.

Je lisais cette lettre à Minutius Fundanus et celle à Gallus tout en cheminant sur le sable le plus fin; tantôt méditant sur ces pages empreintes d'une douce philosophie, tantôt ouvrant de préférence le grand livre de la nature et laissant errer mes yeux sur cette mer azurée, où pointaient à l'horizon les voiles blanches de quelques barques de pêcheurs. Je me trouvais précisément dans les conditions les plus sympathiques pour bien goûter les plaisirs purs qui s'offraient à moi, et, quelque profonde que fût la solitude qui m'entourait, mon imagination était en fonds pour l'animer. Chaque esprit a sa pente et sa volupté. Il y a des gens qui apprécieront mieux la fortune, les honneurs, les succès de tout genre; mais, quant à jouir plus pleinement de l aspect d'un beau pays, d'une belle journée, et de la lecture d'un bon livre, je défie en ce genre les ambitieux et les cupides, je les défie au bord de la mer et sur les montagnes, en Suisse et en Italie. Je me sentais donc parfaitement heureux, je savourais mon indépendance et cette absence de toute espèce de préoccupation soucieuse qui fait le charme d'un voyage, car il faut que l'esprit soit calme quand le corps est agité, sans cela c'est moitié trop. Je ne sais plus où j'ai lu l'histoire d'un touriste qui, pendant sa randonnée en Italie, ne fut occupé que de la pensée qu'on pourrait bien lui prendre douze chemises qu'il avait dans son portemanteau. Cette crainte lui était née au point de départ, elle ne le quitta plus; rien ne

put l'en distraire ; l'idée fixe voyageait à ses côtés, trouvant toujours place dans son voiturin et s'arrêtant dans les mêmes auberges ; finalement, durant trois mois elle lui procura sur une plus grande échelle tout l'agrément que peut offrir une course en fiacre, la nuit, dans les rues de Paris, quand on craint, si on se laisse aller au sommeil, que le cocher ne vous emmène hors des barrières pour vous dépouiller. Mais ne sommes-nous pas tous un peu comme ce pauvre voyageur? les douze chemises ne se retrouvent-elles pas dans l'imagination de chacun? il n'y a de différence que pour le nombre, la douzaine n'y est pas toujours ; quelquefois aussi ce ne sont pas des chemises, mais n'importe. En partant, on commence par se tourmenter de ses paquets, les prévisions, les provisions, que vais-je emporter ? que laisserai-je? Le meilleur serait de se laisser soi, plutôt que d'emballer ainsi son cauchemar avec ses hardes. Entre les inconvénients de songer à tout et de ne songer à rien je préférerais encore voyager comme une bourriche. Je n'ai jamais compris la recherche que mettent la plupart des gens à se gâter les voyages, à commencer par le grand, celui de la vie, en l'embarrassant d'un cortége de soins qu'ils s'imposent et de tracas qu'ils se créent. « A quoi pensez-vous, demandais-je l'autre soir, à un de nos Français que je trouvais assis dans la vigne du couvent de Sant' Onofrio, au pied du chêne du Tasse, et qui me gênait assez parce que j'aime à y être seul ?—A la révolution de juillet, me répondit-il. — Je comprends qu'on y pense, mais alors qu'êtes-vous venu faire à Rome? vous seriez mieux assis aux Tuileries sous le marronnier des Cent-Jours. Eh ! mon cher, vivez comme

moi, c'est-à-dire vivez, car ce n'est pas vivre que d'apporter de France en Italie de telles dispositions pour un tel voyage. Eh quoi ! Rome, la veuve du peuple-roi, l'épouse de Jésus-Christ, ne fournit pas assez d'aliments à vos pensées? Allez au Capitole, allez au Vatican, tout est sujet de méditation, d'étude, de rêverie. Prenez et lisez, ainsi que le disait la voix de l'Esprit, ici-même, à saint Augustin; feuilletez sans cesse les écrits des anciens, toujours nouveaux quand c'est au forum qu'on les lit. Sous le chêne du Tasse, au lieu de cette longue gazette qui sort de votre poche, apportez la divine *Jérusalem* et laissez-vous, comme Renaud, charmer par Armide. Le présent n'est pas gai, me répétez-vous en hochant la tête? Laïssez là le présent. Dans des temps ordinaires il serait sage d'en jouir sans s'inquiéter de l'avenir; mais, dans les jours critiques, il est plus sage encore de savoir vivre avec le passé sans trop penser au présent, n'en pas sortir comme vous le faites : s'y tenir si étroitement lié quand je vous entends dire sans cesse que le corps social est en dissolution, c'est se vouer au supplice de Mézence. Réfugions-nous donc dans ce passé qui partout ici nous invite, et ne nous fatiguons pas le matin à prévoir plus loin que le soir, car la manne des Israélites ramassée comme provision se trouvait gâtée le lendemain, et Dieu même a pris soin de formuler les souhaits que nous devons faire : « Donnez-nous, a-t-il « dit, notre pain de chaque jour; » à chaque jour en effet suffit sa peine et son pain; mais, tout quotidien qu'il est, il vous semble encore trop rassis, et, si on vous écoutait, vous demanderiez de la brioche; pour moi, je puis me résigner à un coup de massue, mais point à de con-

tinuelles piqûres d'épingles, et le martyre dont je supporte le moins l'idée, c'est celui de saint Alain, dévoré par des puces et se laissant faire, ainsi que le rapporte sa Légende. Je ne sais si vous l'avez lue? Conclusion : la Providence m'a fait un lit que je trouve suffisamment bon comme il est, je n'exige point qu'elle me borde; je suis satisfait de mon sort, de ma journée, et ce soir je me reposerai dans la villa de Pline le Jeune, qu'il ne faut pas confondre avec l'Ancien, qui aurait au moins trente ans de plus. Le jeune n'a que dix-huit cents ans. » Et plein d'ardeur j'avançais pieds nus, ma chaussure en mains à travers les grèves humides. Et en cheminant ainsi j'épiais les moindres indices qui devaient me faire reconnaître ma villa; j'en avais le plan sous les yeux, levé par un savant jésuite, le père Marquez. Nibby, dans son *Viaggio antiquario*, le consulte, le commente et rapporte le texte de Pline pour faire toucher au doigt combien tout est d'accord. Je jouissais d'avance en pensant à la satisfaction qui m'attendait quand j'allais explorer à mon tour ces ruines curieuses, le livre à la main, et les comparer au plan. Peut-être, me disais-je, en cherchant mieux que Nibby, trouverai-je le jésuite en défaut, et cet espoir me causait une joie de janséniste. Mais quel mécompte n'éprouvai-je pas quand, en terminant les dix pages in-octavo que le docte professeur a consacrées à la description de la villa en question, je finis par chopper contre cette phrase désespérante : « Tel est le tableau que Pline nous a fait de sa maison de campagne; et on peut dire que c'est tout ce qui en reste, car elle a entièrement disparu. » Atterré par cette chute imprévue (dois-je avouer à ma confusion que j'avais lu précédem-

ment ce même chapitre au palais Colonne et que la conclusion m'en était échappée?) je fus quelques moments à me remettre, puis il me prit un fou rire en songeant à la bonne idée que j'avais eue de venir tout exprès de Rome, et d'emporter pour me guider un livre où j'aurais pu voir qu'il ne restait pas la moindre trace de l'objet que je venais chercher ; il y avait là de quoi couvrir un antiquaire de ridicule, aussi me suis-je bien promis de n'en jamais parler, et je demande le secret.

Je comptais du moins retrouver le ruisseau qui, d'après M. de Bonstetten, indique exactement l'emplacement que je cherchais. « C'est le même, ajoute-t-il, où les troupeaux allaient boire près du Laurentum de Pline. » J'avais grande envie de faire comme les troupeaux, car je mourais de soif. Ce ruisseau ne peut me manquer, me disais-je, M. de Bonstetten l'a vu, l'a passé et même avec peine; et je demandais le ruisseau aux échos de la rive : « Il est à sec, » me répondit la seule voix que j'eusse encore entendue de la journée; c'était celle d'un homme moitié chasseur, moitié pêcheur, qui portait sur l'épaule une ligne et un fusil double. En ce moment un oiseau blanc s'envola assez loin de nous, et, comme pour m'avertir de son adresse, il l'abattit du premier coup. Pour qui garde-t-il le second, me demandai-je, me tenant *in petto* pour dévalisé, et que vais-je faire? Il a un bon fusil, un coup d'œil fort juste, et moi je n'ai pour me réfugier que le plan de la maison de Pline. Ma ressource était de penser qu'il me resterait encore à Rome onze chemises, condition meilleure que celle de trembler toujours pour la douzaine. Puis une idée me vint : si pour détourner sa convoitise et lui in-

sinuer qu'il n'y a rien à gagner avec moi, je lui demandais *la carità?* En Italie ce n'est point déroger; *datemi qualche cosa* est une façon de s'aborder qui équivaut à « Je suis bien votre serviteur. »

Mais il y avait songé de son côté, et il me gagna de vitesse; je lui répondis que je n'avais rien, mais que je voudrais bien avoir un verre d'eau. A cela mon *birbante* répliqua par un coup de sifflet qui me fit tressaillir, les broussailles s'agitèrent, s'ouvrirent. J'en pourrais faire sortir une troupe de bandits; mais, pour l'exactitude du fait, je dois reconnaître qu'il en sortit un caniche. Rien de beau que le vrai; le caniche n'était pas beau, mais un joli enfant de neuf à dix ans parut avec lui et se joignit à nous, puis tous les quatre nous nous mîmes à gravir à travers des monticules de sable, moi jurant un peu après les archéologues qui décrivent des maisons qui sont rasées et des ruisseaux qui sont à sec. Chemin faisant j essayai d'échanger quelques idées avec mon guide qui me parut avoir le degré d'intelligence nécessaire pour pêcher à la ligne. Il me conduisait vers un bois et j'aurais tout autant aimé qu'il prît une autre direction, mais il s'arrêta devant une hutte située à la lisière où, sans m'inviter à entrer, il m'indiqua l'ombre d'un chêne vert au pied duquel je me jetai ainsi que sur l'eau que l'enfant m'apporta, et, bien que je sentisse qu'il pouvait y avoir quelque imprudence à étaler tout mon luxe aux yeux de ces inconnus, je me délectai à faire de la limonade dans ma tasse de cuir verni au moyen du sucre et des citrons dont je m'étais approvisionné à Fiumicine. Du reste, la défiance aurait été bien injuste, l'accueil que je reçus fut hospitalier; on n'avait rien, mais on me l'of-

frait de bon cœur. Ces offres me rappelaient le chapitre que je venais de lire sur la maison de Pline, qui se serait si bien trouvé d'accord avec le plan, si seulement elle avait encore existé. Pendant que je buvais ma limonade, l'enfant entra dans le bois et l'homme dans sa hutte. Peu après, quand je voulus partir et préalablement lui témoigner ma gratitude, je poussai la porte en disant tout bas : « Sésame, ouvre-toi, » et je trouvai mon chasseur profondément endormi, mais je fus assez surpris en m'apercevant que ce sommeil était partagé par six autres individus, à peu près nus et d'assez mauvaise mine. Comme j'étais entré doucement, ma curiosité n'éveilla personne et je pus remarquer la distribution de la pièce unique qui servait à la fois, à ses sept habitants, de salon, de chambre à coucher et de cuisine; elle était construite en roseaux et de forme conique, et n'avait d'autre ouverture que sa porte; au milieu flambaient quelques morceaux de bois sur lesquels bouillait un pot de terre. Sept coffres étaient rangés à la ronde devant autant de couchettes et pouvaient servir de marchepied pour les lits ou de siéges autour du feu. Ces lits étaient séparés par compartiments appuyés au mur et formant un octogone très-régulier dont la porte occupait le huitième pan; un fusil décorait chaque chevet. C'était là tout le mobilier de ces sept justes dont je me gardai bien de troubler le sommeil, et sans plus m'enquérir de leur profession je retournai au rivage. Du reste, c'étaient peut-être les plus honnêtes gens du monde, et, quand j'ai parlé tout à l'heure de leur mauvaise mine, j'aurais dû ajouter que la plupart en dormant me tournaient le dos. Mais l'épithète d'hommes de mauvaise

mine ajoute à l'intérêt d'un récit. Les gardes-côtes des environs de Cherbourg ne manquaient jamais de l'employer à mon égard; en 1809, quand j'y remplissais les fonctions de chef d'état-major, je quittais souvent mon uniforme et j'allais, comme aujourd'hui, rêver et dessiner au bord de la mer, puis le lendemain je lisais dans les rapports qui m'étaient adressés : « Hier soir un homme de mauvaise mine a été aperçu à une portée de canon, dessinant sur le rivage. » A une pareille distance cette expression n'avait rien de bien pénible pour mon amour-propre.

Cependant le soleil commençait à décliner, un désert m'entourait. J'avisai prudemment que je n'avais rien de mieux à faire que de regagner mon gîte de la nuit précédente, sous peine de passer celle-ci *sub frigido jove.* Je repris la route de Fiumicine; je trouvai au retour le sable aussi doux, la mer aussi calme; le flot venait mourir à mes pieds en y déposant un lit de coquilles, et je disais avec Byron : « Il est un charme au milieu des bois écartés, et un ravissement sur le rivage solitaire. » Cette solitude, la mer, les bois où j'allais rentrer, toutes ces magnificences de la nature remplissaient mon cœur de vives impressions, parmi lesquelles se glissaient un peu d'inquiétude à mesure que les ombres s'allongeaient autour de moi. Je me souvins de m'être ainsi trouvé sur les rivages de l'Océan aux Sables d'Olonne seul avec ma sœur. C'était au tomber du jour, le ciel était chargé, des éclairs brillaient et l'orage grondait dans le lointain. « N'es-tu pas ravie d'admiration? lui demandai-je. — J'ai peur, me répondit-elle. — Moi aussi. — Comment, tu as peur? — Oui, mais suffisamment; assez comme assaisonne-

ment, pas assez pour m'ôter le goût. — Moi, j'ai trop peur. — Dame! si tu fais le principal de l'accessoire, l'émotion perdra tout son charme. — Je n'en suis pas maîtresse. »

Je reconnus en cette occasion que ce sentiment, naturel à la faiblesse du sexe, le prive habituellement des impressions, je pourrais dire des jouissances que nous procurent la nuit, la solitude, l'orage et beaucoup d'autres bonnes choses de ce genre. Chez les femmes, la peur est trop exclusive et suspend et absorbe les autres facultés; il est vrai qu'elles portent avec elles un motif de crainte que l'homme n'a pas. Enfin dans la réalité *le charme des bois écartés et le ravissement du rivage solitaire* disparaissent pour la plupart d'entre elles devant ce mot : J'ai peur.

En approchant de Castel Fusano, je rencontrai une colonie de pêcheurs napolitains; ils exploitent cette côte que l'inertie des habitants leur délaisse; leur toilette était fort légère, les plus jeunes étaient seulement vêtus d'un bonnet rouge. Je les aidai à amarrer leur barque. Plusieurs paniers étaient remplis de poissons de diverses espèces. Ces bonnes gens ne me remercièrent même pas de la peine que je me donnai en tirant le câble avec eux; il est si naturel de s'entr'aider! En les quittant, je m'enfonçai de nouveau sous la futaie qui abrite Castel Fusano et qui semble le séjour de la paix; quelques jours encore ce sera celui de la peste. Dans le voisinage des ruines antiques les bas-reliefs servent de matériaux comme la plus vile pierre; un griffon de marbre blanc est enchâssé dans le parapet d'un pont à la sortie du bois. Je hâtai ma marche à travers les

prairies, j'ai pensé dire les savanes, car on pourrait se croire dans un autre monde, je ne rencontrai plus que des buffles, et j'appris depuis que cette rencontre n'est pas sans danger; je passai devant eux d'un pas indifférent : la hardiesse n'est souvent que l'ignorance. On m'a assuré qu'à la première clameur poussée par un de ces animaux tous les autres se réunissent et fondent sur vous. C'est le cri de guerre des sauvages.

Je fis encore une pause à Ostie sur l'emplacement de la maison de sainte Monique (qu'on ne m'ôte pas cette illusion). Je n'avais plus rien à craindre de la nuit, j'apercevais Fiumicine, je distinguais mon gîte; alentour de moi des foins fraîchement coupés exhalaient une odeur balsamique, tous les parfums de la prairie montaient dans les airs, tandis que les étoiles semblaient descendues dans les eaux et brillaient au fond du Tibre. Je restai quelque temps sur ses bords à rêver, mais ma méditation aurait pu finir mieux que par un sourire. Je n'aurais pas dû, à l'occasion des *Confessions* de saint Augustin, songer à une dame du monde qui écrit aussi les siennes. « Où en est-elle? demandait-on à un de ses amis. — Elle s'occupe des matériaux, » répondit-il.

En passant devant le palais Buffalo, je marchande quelques mosaïques anciennes. Le bric-à-brac est un écueil devant lequel je suis toujours prêt à échouer; ce dont je n'ai que faire me tente, je sors de chez moi pour

acheter un chapeau, et je rentre avec des porcelaines. Les brocanteurs de Rome sont, comme ceux de Paris, sous le charme du vieux, qui décidément rajeunit. C'est vieux, donc c'est beau, vous disent-ils aujourd'hui; de même que naguère ils auraient dit : C'est vieux, donc c'est laid. Je préfèrel 'autre conséquence; mais, en écartant même toute question personnelle, je vois volontiers ce retour de la mode vers l'ancien; c'est une protestation tacite contre certaines nouveautés, et comme un regard de regret jeté en arrière sur tant de choses qui s'en vont, et notamment le pittoresque; car, quelque prodigieuses que puissent être les inventions modernes, il faut bien convenir qu'en général elles sont laides; la forme n'a certainement rien gagné aux changements successifs que nous avons introduits dans la manière de naviguer, de cheminer, de combattre, etc., etc. Ainsi les voiles toutes grandes déployées, ces ailes d'oiseau qui fendaient les airs, la mâture et les agrès d'un navire « ce coursier de bois avec ses rênes de chanvre » auront toujours une bien autre majesté que des tuyaux qui halètent et qui fument; un wagon roulant sur deux barres de fer n'a pas la bonne grâce d'une calèche en liberté, et, quelque humiliés que soient les chevaux depuis l'emploi de la vapeur, un bel attelage bien appareillé, bien dans la main du cocher, est un plus élégant moteur qu'une chaudière et même deux. Il faut dire aussi que nos lignes de fortifications, terrassées et gazonnées, font une assez plate figure auprès de ces ceintures de créneaux qui enserrent encore quelques-unes de nos vieilles cités, jusqu'à ce qu'il plaise aux conseils municipaux de consommer leur destruction et d'en finir avec

la dernière tourelle. Si nous passons à nos costumes, celui des hommes est décidément moins noble que la robe de Charles V, et surtout moins gracieux que le pourpoint et le manteau court de Louis XIII. Rien n'est disgracieux comme nos fracs et bête comme nos chapeaux. Je ne m'explique même point qu'on s'obstine à s'en servir, à moins que ce ne soit pour achever de les user; et enfin j'estime qu'un chevalier banneret était encore plus pittoresque qu'un chevalier de la Légion d'honneur, et que, même la visière baissée, il avait meilleure mine qu'un garde national ou municipal à visage découvert et coiffé d'un chapeau à trois cornes, en eût-il quatre, comme l'avait voulu M. de Saint-Germain, qui pensait qu'on n'en pouvait trop porter. J'aurais paru bien arriéré si j'avais tenu de pareils propos dans ma jeunesse. Maintenant, je trouve de nombreux échos, et c'est un compliment à faire à la génération actuelle. Sous ce rapport, elle se montre juste envers le moyen âge, tandis que le dernier siècle avait été pour lui d'une grande ingratitude, flétrissant de l'épithète de gothique tout ce qui n'était pas rococo. J'ai même vu cette antipathie s'étendre jusqu'aux noms des provinces. Aujourd'hui l'on veut bien être Normand ou Picard; le premier ne dirait point qu'il est né dans l'Orne et le second dans l'Aisne, et j'entendais quelqu'un attaché à la dynastie regretter dernièrement que les princes français ne pussent plus porter les noms de Bretagne, de Provence, de Bourgogne, et qu'un Dauphin fût exposé à s'appeler Ain et une princesse Vilaine. C'est certainement une chose singulière et qui donne à réfléchir que ce passé qui redevient à la mode quand on ne parle en même temps

que nouvelle France, mouvement, progrès, et que ce besoin qu'on semble éprouver d'aller à la fois en avant et en arrière. Je ne voudrais pas pourtant que les idées rétrogrades égarassent le jugement du marchand de bric-à-brac du palais Buffalo. Je lui offrais un écu d'un mauvais portrait, il m'en a demandé quinze; et, comme je me récriais sur cette prétention exorbitante : « Monsieur, m'a-t-il dit, j'ai bien vu vendre l'autre jour un portrait jusqu'à cinq cents écus, et pas mieux conservé et peut-être moins vieux. »

Ce soir nous avons *la conversazione* au palais de Venise. Je demande à lady Fitz G... si lady G... ne viendra point : « Non, me dit-elle, il lui est mort en Écosse un parent qu'elle n'avait jamais vu ; » et elle a ajouté en soupirant : « Il est bien triste de porter le deuil de quelqu'un qu'on ne connaît pas. » On a fait un peu de musique. Il y avait une grosse femme qui ressemblait à la Strinassachi ; j'ai trouvé qu'elle chantait à merveille, et je l'ai dit à R..., qui m'a répondu : « Elle est assez grosse pour cela ; » raisonnement qui m'a rappelé le bon Sancho, qui se trouvait assez de santé pour être roi.

---

20 mai.

« Nous avons changé tout cela, » disait le médecin de Molière ; les archéologues modernes en disent autant ; ils viennent aussi de mettre le cœur à droite, le cœur de Rome, la citadelle antique. On l'a supposée longtemps en face du Palatin, à gauche du Capitole actuel ; il pa-

raissait convenu de lui faire occuper la place du palais Caffarelli; mais ce palais, qui a gardé le souvenir de M. de Chateaubriand, est devenu depuis lui la résidence du ministre de Prusse, savant très-distingué et amphitryon très-aimable, qui vient de nous y donner à déjeuner, et qui nous a démontré le verre à la main que, si nous voulions porter la santé du premier patron de céans, c'était à Jupiter même qu'il fallait faire remonter le toast, et que la salle à manger d'aujourd'hui était le sanctuaire du temple d'alors. Conséquemment la citadelle doit aller chercher fortune ailleurs. M. le chevalier B... l'a mise à la porte de chez lui, et le couvent d'Ara-Cœli sur l'autre sommité du mont est tout ce qu'il consent à lui laisser comme position. Moi, qui depuis mon arrivée à Rome ai vécu dans la confiance, ne doutant pas un instant que la citadelle et le palais Caffarelli ne fussent parfaitement identiques, qui les ai toisés, dessinés, professés; qu'on juge si je puis être d'humeur à me laisser ainsi enlever mon Capitole. Cependant, accablé sous le poids des arguments, et notamment d'un passage de Denis, j'ai proposé une transaction : « Ne mettons, ai-je dit à mes adversaires, la citadelle ni à droite ni à gauche, le juste milieu, l'*intermontium* est là pour tout concilier; pourquoi ne pas convenir de cet emplacement? » Mais le *mezzo termine*, qui aurait pu satisfaire M. B... diplomate, M. B... antiquaire n'en a pas voulu, et Manlius ne repoussa pas avec plus de perte les assaillants qui lui disputaient jadis ce même terrain. J'ai eu beau protester contre la violence, dire comme saint Bernard : *Fides suadenda, non imponenda*, toute la société s'est réunie contre moi, et j'étais seul de Gaulois au déjeuner. Mais ce fut

pis encore quand, après être sortis de table, nous entreprîmes une reconnaissance à travers le forum sous la direction de notre hôte. Ces messieurs, Niebuhr à la main, me démolissaient Tite-Live pièce par pièce, décade par décade, tandis que moi, sans accepter exclusivement tel ou tel système, je laissais errer mes regards sur les montagnes lointaines de la Sabine et du Latium, horizons vaporeux de la campagne de Rome, qui se confondaient en ce moment avec les nuages, me disant qu'il en devait être ainsi des événements qui ont entouré le berceau de la ville de Romulus et les premiers temps de sa croissance.

Nous nous arrêtâmes d'abord devant le temple de la Concorde où une société moins érudite que la nôtre environnait un cicerone dans l'exercice de ses fonctions. Il montrait la place où le prince des orateurs avait proféré le fameux *quousque tandem*, et citait des bribes de la harangue en s'échauffant contre les conjurés, car c'est encore aujourd'hui le sort de ce malheureux Catilina de se trouver en butte aux Cicérons modernes. Ce temple de la Concorde déblayé depuis peu, sur lequel les avis sont opposés et qui serait mieux intitulé temple de la Discorde, me rappelait que nous avons aussi chez nous imposé ce nom à la place Louis XV ou de la Révolution. Cette dernière dénomination était odieuse par les souvenirs sanglants qu'elle rappelait ; celle actuelle est ridicule. Que la révolution vienne après Louis XV, la transition se conçoit; mais a-t-on vu jamais la concorde succéder à la révolution? tout au plus si on eût pu l'appeler place de la Résignation, et à ce sujet le commissionnaire qui se tient au coin de la rue Royale faisait un

jour, sans s'en douter, une très-bonne critique; il cirait les bottes à des étrangers, et je l'entendais qui répondait à leurs questions sur l'origine de ce nom de place de la Concorde : « C'est parce qu'on y guillotinait. » Il faudrait ériger là une de ces magnifiques fontaines qui, à Rome, font l'ornement des places publiques, et l'on y pourrait inscrire le vers de Macbeth :

Will all great Neptune's Ocean wash this blood.

M. le chevalier B... n'admet pas le temple de Jupiter Tonnant que M. Ayard, le papetier français de la place d'Espagne, appelle toujours Jupiter Étonnant. Dans le nouveau système, Saturne dépossède Jupiter, c'est une revanche. Enfin nos savants du déjeuner mirent tout en désordre dans le forum que je m'étais fait depuis six mois que je l'étudie; et, après avoir d'abord proclamé que j'étais versé dans la connaissance des antiquités et que peu d'étrangers possédaient mieux les Sept Collines, ils finirent par conclure que je m'étais mépris à peu près sur tous les emplacements, et par me produire un forum qui n'était ni celui de Nibby ni celui de Visconti; une Rome ancienne toute nouvelle, procédant avec moi comme un vieux professeur que j'ai connu et qui commençait volontiers ses démonstrations par la formule suivante : Vous savez, vous devez savoir, ou plutôt vous ignorez. » Je remarque que dans les questions archéologiques on est rarement d'accord les uns avec les autres, et pas toujours avec soi-même. On établit un système, on le développe, on l'amplifie; puis, à force de fouiller, on arrive à tirer des conséquences contradictoires; si bien que souvent on se trouve non-seulement

loin, mais à rebours du point de départ ; de même qu'en creusant toujours à ses pieds, on rencontrerait les Antipodes. Un Bossuet archéologue pourrait écrire ici une curieuse histoire des variations. Chaque année voit éclore quelque antiquaire nouveau qui se donne principalement pour tâche de ne rien admettre de ce qu'ont cru ses devanciers. « Vous savez, vous devez savoir, ou plutôt vous ignorez. » Je finirai par prendre les professeurs en grippe ; en France, pour les faire taire, on les fait pairs ; mais ici les savants sont à vie, ils vieillissent dans leurs chaires et font leurs cours jusqu'à ce que mort s'ensuive. « Il me semble, disait assez malicieusement à ce propos un professeur de la société, que les vôtres font aussi leur cour. »

Nous arrivâmes à la colonne de Phocas, elle est là debout pour se rire des antiquaires, comme pourrait faire la statue de Pasquin ; pendant plusieurs siècles on a disputé sur cette colonne. « Elle appartient au temple de Jupiter Stator ou Custos, disait l'un. — Elle est évidemment un reste du pont jeté par Caligula pour passer du Palatin au Capitole, » disait l'autre ; enfin on s'est avisé de déterrer la base et l'on y a trouvé inscrite la dédicace faite à l'empereur par l'exarque Cymarade. Que de discussions se passent ainsi, pas seulement pour des colonnes ! que de faits sur lesquels on décide en prenant la question par le chapiteau ! ce à quoi l'on pense en dernier, c'est à creuser et à chercher au pied. On a bâti bien des systèmes sans s'inquiéter de la base.

J'ai entendu se récrier sur la quantité de temples dont le forum était couvert. En effet, il serait bien impossible de les y faire tenir tous à la fois ; mais le forum

des empereurs n'est plus celui des consuls, les édifices se renouvellent chaque siècle. Auguste notamment prend à tâche d'encombrer et de dénaturer le forum républicain; il faut aussi se rappeler la petite dimension des temples, le sanctuaire servant seulement d'abri pour le dieu, et que tout ce qui tenait au rite et aux cérémonies, les libations, l'immolation, se pratiquait en plein air devant le parvis. Un de nous engagea une discussion sur les saturnales; j'étais le moins capable de la société d'éclairer la question, aussi je me bornai à l'égayer en racontant à ces messieurs que j'avais été à même d'en voir. — « Comment, des saturnales? — Mon Dieu oui; » tous mes savants dressèrent l'oreille, je continuai. « M. X..., sous-préfet dans le département de l'Aveyron, dont j'ai été préfet, galant homme et ne manquant point d'esprit, mais fort original, écrivit officiellement à ses maires pour leur rappeler qu'ils devaient faire célébrer dans leur commune la fête de saint Napoléon. — Eh bien, quel rapport?... — Attendez. Après leur avoir spécialement recommandé l'élan et enjoint l'enthousiasme, l'idée lui vint qu'on pouvait faire mieux encore, et en terminant la lettre : « Il serait à désirer, dit-il, « que cette solennité rappelât en quelque façon les an- « ciennes saturnales. » — Mais à quoi pensait-il? — Dame, je vous le demande, et ses maires aussi le lui demandèrent; l'un d'eux, d'un certain âge, vint le trouver et lui dit : « Monsieur le sous-préfet, vous connaissez mon dévoue- « ment à l'empereur, vous me voyez tout prêt à lui faire « des saturnales si vous y tenez et si cela ne passe pas « mes moyens, mais je ne me rends pas bien compte de « la chose et en quoi elle consiste, quoique je l'aie

« cherchée dans le manuel administratif et à la table du « *Bulletin des Lois*. M. le curé, auquel j'en ai parlé, pré« férerait qu'on s'en tînt au *Te Deum*. »

Nous nous séparâmes sur cette anecdote dont tout le département de l'Aveyron peut attester l'authenticité, et je retournai chez moi un peu honteux d'en avoir tant appris depuis six mois et d'en savoir si peu. M... va plus vite en besogne. Je le rencontrai en revenant qui se promenait avec M. de L..., arrivé de la veille au soir, et qui lui avait donné deux jours pour lui faire connaître Rome, les hommes et les choses, un jour pour chaque. Je lui conseillai d'en prendre quatre. En voilà encore un qui a cru devoir emporter son cauchemar dans son nécessaire de voyage.

---

21 mai.

Dans les questions archéologiques qui se présentent ici à chaque pas, je me permets quelquefois d'avoir une opinion qui n'est pas celle des savants de profession. Mais, ordinairement, j'évite de l'émettre pour n'être pas obligé de la soutenir; car, avant tout, je fuis les disputes, et, comme si j'en entamais je sais que je finirais par céder, j'aime mieux commencer par là et céder tout de suite. Je procède comme ce bon ermite, dont je lisais tout à l'heure l'histoire naïve. Son compagnon lui disait : « Si nous contestions un peu ensemble, on assure que cela fait passer le temps. » L'autre répondit : « Je ne sais ce que c'est qu'une contestation et qu'un différend. »

Le premier reprit : « Tenez, voici une brique que je mets entre nous deux ; je dirai qu'elle est à moi, vous direz qu'elle est à vous, et nous continuerons de la sorte. C'est comme cela qu'on dispute. — Eh bien, soit, essayons, c'est à vous de commencer. Vous dites donc que la brique est à vous ? — Oui, sans doute, je le soutiens. — Je crois pourtant qu'elle est à moi. — Je suis bien sûr du contraire, c'est à moi qu'elle appartient. — Si elle est à vous, prenez-la. » C'est précisément ainsi que je me suis disputé hier avec M. B... ; je lui ai dit : « Prenez votre Capitole. » Mais notre visite au forum m'avait laissé une vive impression qui s'est reproduite dans mes rêves ; la promenade du jour m'a fait faire encore du chemin la nuit. Le temple de la Concorde nous a servi comme hier de point de départ ; Cicéron et Catilina s'y promenaient, quand je suis venu les joindre avec monsieur le ministre de Prusse. Nous avons parlé de l'histoire ancienne ; Cicéron a fait quelques excuses à Catilina ; puis, quand j'ai voulu suivre avec eux la voie Sacrée, l'avenue des Champs-Élysées avait pris sa place, et l'arc de l'Étoile celle du Colisée ; en sorte que nous nous trouvions à la fois à Rome, dans le temple de la Concorde, et à Paris au milieu de la place du même nom. Alors nous nous sommes récriés sur l'inconvénient de changer de lieu les monuments, et j'ai dit à ces messieurs : « Permettez que je vous fasse faire connaissance avec Catalan le dentiste, qui se promène nu-tête. » En me réveillant, j'ai retrouvé mon fil à travers ces extravagances. Au mois de pluviôse an III, la fatale charrette transportait de la Conciergerie au lieu du supplice les condamnés à mort. Catalan, de qui je tiens le fait, et

qui me l'a encore certifié récemment, les rencontra et aperçut parmi eux une de ses pratiques qu'il connaissait seulement de vue. L'automne suivant, un individu entre chez lui et réclame son ministère ; Catalan fait ses préparatifs, mais tout à coup la main lui tremble, il s'arrête, il hésite, il a cru reconnaître son condamné qui lui demande la cause de son trouble : « Monsieur, lui répond Catalan, il m'est impossible de toucher à vos dents avant que vous n'ayez répondu à une question qui intéresse votre tête. Je suis sûr de vous avoir vû, il y a près d'un an, les mains liées derrière le dos, parmi les malheureux qu'on conduisait à l'échafaud. — C'était moi, en effet, répliqua tranquillement celui-ci. Plombez ma dent, qui me fait mal, et je satisferai ensuite votre curiosité. » L'opération terminée : « Oui, c'était bien moi, reprit-il, et vos yeux ne vous avaient pas trompé, vous m'avez vu allant à la mort. Arrivés sur la place Louis XV, il y avait foule de spectateurs, de victimes, de soldats ; ces derniers nous entouraient, pressés par les curieux. Ils formaient la haie, et, devant nous, les têtes tombaient, et j'attendais mon tour. Au moment où la hache venait de frapper un de mes amis, mes forces m'abandonnèrent, je fus près de m'évanouir, et, cherchant un appui, je me laissai aller sur les gendarmes ; leurs regards étaient dressés vers l'échafaud, leur attention captivée, et leurs épaules, qui en ce moment soutenaient ma tête, s'effacèrent légèrement. Je sentis qu'un vide se formait, que la barrière fléchissait. Un rayon d'espoir descendit sur moi, l'idée d'une évasion, quand je n'avais plus que la mort présente, m'apparut tout à coup et me rendit le sentiment et l'énergie. Vous

ne pouvez comprendre quelle force de résolution trouve le malheureux qui se noie pour saisir la planche inespérée qui vient de surgir à sa portée. Mais un effort brusque, la moindre précipitation, m'aurait trahi. Je continuai donc insensiblement mon mouvement rétrograde à travers cette foule qui voulait surtout ne rien perdre de son spectacle et qui, sans baisser la vue, se prêtait machinalement à laisser sortir quelqu'un dont la retraite lui faisait une place. Mais, à mesure que j'avançais, ou, pour mieux dire, que je reculais sans regarder personne, car les yeux attirent les yeux : « Que vais-je « devenir, mon Dieu ! » me disais-je, et cette crainte était une prière, « mes cheveux rasés vont me dénoncer. » Cette pensée ne s'était pas présentée à mon esprit que je sentis un chapeau se poser sur ma tête ; j'étais alors parvenu à me glisser hors de l'enceinte armée, et je me trouvais dans les rangs du peuple. Bénie soit la main que je n'ai pu voir, que je n'ai pu serrer ; je lui dois mon salut. Évidemment je venais d'être reconnu pour un échappé de la guillotine par quelqu'un des assistants qui eut pitié de moi. Dieu le plaça sur mon chemin. Je gagnai l'entrée des Champs-Élysées, où la foule commençait à s'éclaircir, et, pour qu'on ne vît point que mes mains étaient liées, je m'assis le dos appuyé à un arbre, feignant de sommeiller. A la nuit, je commençai à frotter mes poignets contre cet arbre, et je parvins enfin à user la corde, car je n'osais me fier à aucun passant pour me délier. Une fois dégagé, je trouvai asile chez un ami qui m'a caché jusqu'au 10 thermidor. »

Croit-on que ce monsieur eût appelé volontiers place de la Concorde celle où sa tête se trouva si près du cou-

teau? qu'il prît son parti d'entendre qualifier *d'excès* ces affreuses boucheries? Le mot d'excès, appliqué au crime, me fait songer à cet homme auquel on racontait l'assassinat d'un père par son fils, et qui s'écriait dans son indignation : « Le polisson! » J'ai déjà signalé à regret la tendance qui se manifeste aujourd'hui à nous peindre en beau tous ces guillotineurs. Je causais, à mon dernier passage à Paris, avec d'excellents jeunes gens qui, dans la pratique, seraient bien fâchés, je n'en doute pas, de faire le plus petit mal à personne, mais auxquels il échappait de singulières maximes et de plus singuliers éloges quand ils venaient à me parler des temps héroïques de la Révolution *et de ses martyrs*. Comme en fait de martyrs il y en a eu pour tous les goûts, je croyais d'abord qu'il s'agissait de mes martyrs, à moi, mais ils ne me laissèrent pas longtemps dans l'erreur. C'était Danton qu'ils honoraient, c'était Saint-Just qu'ils blanchissaient. « Allons, leur dis-je, en fait de réhabilitation, je vois qu'il n'y a pas de tours de force qu'on ne puisse entreprendre, et vous me laissez, en vous quittant, plein d'espoir pour Robespierre. » Je croyais plaisanter; mais je dois dire que, depuis, cet espoir a été surpassé. Décidément il faut que Robespierre ait du charme; des personnes estimables s'y sont laissé prendre. « Il n'est pas jugé, disait une d'elles. — Soit, lui répondit-on, mais heureusement qu'il est exécuté. » Je me souviens combien Népomucène Lemercier, tout partisan qu'il était des idées républicaines, s'égayait en nous racontant que David le peintre, quand il lui parlait de Robespierre, ajoutait en soupirant : « Mon ami, on n'a pas connu cet homme-là! » Comme si le comité de salut pu-

blic avait fonctionné en cachette. « Crimes politiques, dit l'un. — Fatalement inévitables, » dit un autre. Eh bien, voyez la force qu'emprunte un argument répété; mes anciennes convictions commencent à chanceler. Je me demande si, pour être un monstre accompli, un scélérat parfait, il n'est pas jusqu'à un certain point nécessaire d'avoir assassiné soi-même en personne sur les grands chemins, ce que Robespierre n'a jamais fait. En outre, il faut reconnaître qu'il ne se délectait pas, comme Carier et Lebon, dans la vue des supplices, et même qu'il fermait sa fenêtre lorsque ses victimes passaient. J'entends dire aussi qu'il faisait, par son amabilité, le charme d'une société dont quelques membres sont aujourd'hui bien près de mourir de vieillesse, ce qui ne leur serait peut-être pas arrivé si leur cher ami eût vécu plus longtemps. Quand ils en parlent, ils l'appellent Maximilien tout court, ce bon Maximilien. Et il est resté pour eux une espèce de Robespierre idéal, plutôt berger que boucher. Passe encore quand ce ne sont que les niais d'un parti qui entreprennent, comme M. Cagnard, ces monstrueuses réhabilitations; mais, à parler sérieusement, il est triste de voir de grands talents et de nobles caractères s'employer à pareille besogne, et je leur appliquerais volontiers une belle pensée de M. de Lamartine : « Le génie fait pitié quand on le voit aux prises avec l'impossible. »

Quelques incrédules m'ont contesté l'authenticité du récit de Catalan. « C'est un dentiste, m'ont-ils dit, et vous savez le dicton. Prenez garde qu'il ne vous cause le même désagrément que Marion Delorme, dont vous nous racontiez aussi l'histoire avant que celles de Tallemand des Réaux eussent paru. Ces dernières nous apprirent que Marion était morte dans le milieu du dix-septième siècle, qu'elle s'était confessée jusqu'à dix fois en deux jours dans sa dernière maladie, et qu'on l'avait vue exposée sur son lit de mort, coiffée d'une couronne de vierge, quand même. Cependant, vous prétendiez l'avoir connue. — Moi, point; vous voulez dire M. Denon, qui s'imaginait, en effet, s'être rencontré avec cette fameuse courtisane. Il me l'a dit et je l'ai répété d'après lui; mais, quant à moi personnellement, je n'y ai jamais eu la moindre prétention, et remarquez que Marion était née vers la dernière année du règne d'Henri IV, moi la neuvième de celui de Louis XVI. Vous conviendrez qu'il eût été difficile de joindre les deux bouts. Ce n'était déjà pas mal pour M. Denon, qui aurait pu être mon grand-père. »

Non, je n'ai pas connu la reine de beauté du siècle de Richelieu, l'émule de Ninon; mais voilà ce que je trouve consigné dans mes tablettes, à la date du 16 novembre 1821 : Je copie.

« J'étais hier chez Gérard, où depuis longues années je finis ma soirée les mercredis. Nous regardions des estampes avec MM. d'Humbolt et Denon. Ce dernier nous parlait d'un château près de Saint-Germain, que Charles IX avait fait construire pour Marie Touchet, et qui a été détruit au commencement de la révolution.

A propos de Marie Touchet, nous citions son anagramme : « Je charme tout, » et sa bru, vivant encore sous Louis XV, ayant épousé en secondes noces M. de Nargonne, et dont madame de Talleyrand, morte de nos jours, était la filleule. Denon nous dit alors qu'il avait vu Marion Delorme. Nous nous récriâmes; mais, sur le mot de parole d'honneur, nous prêtâmes notre attention. Marion, nous dit M. Denon, avait été rejoindre Buckingham en Angleterre; elle y vieillit, et, se trouvant déjà dans un âge fort avancé, l'envie lui prit de revenir mourir dans son pays. Une seule connaissance lui restait en France, c'était Ninon; elle lui écrivit pour lui faire part de son désir. Ninon lui répondit avec tout l'empressement qu'elle mettait à obliger. Elle l'engagea à venir loger chez elle. Sur cette lettre, Marion part après avoir réalisé sa petite fortune. Elle apprend, à son arrivée, la mort de Ninon, et se voit sans aucune relation dans une ville qu'elle a quittée depuis sa jeunesse. Elle loue un logement dans un quartier retiré, et s'y confine avec une servante qu'elle avait amenée d'Angleterre. Plusieurs années s'écoulent, Marion devient de plus en plus impotente; sa vieille servante meurt une nuit auprès d'elle, sans qu'elle puisse lui porter secours. Le lendemain, les voisins, attirés par ses cris, entrent dans le galetas qu'elle habitait, et trouvent une femme morte et une autre près de mourir. On mène celle-ci à l'Hôtel-Dieu, et l'inspection de ses papiers la fait reconnaître pour cette même Marion Delorme qu'on pouvait croire décédée depuis longtemps. Sa triste existence se prolongea encore pendant quelques années et elle avait plus de cent quarante ans, nous dit M. Denon, quand le médecin de l'Hôtel-Dieu me proposa de me la faire voir;

j'y courus avec empressement. Je trouvai une momie dont l'âge avait non-seulement ridé, mais tanné la peau. « Elle n'appartient plus à la vie que par la léthargie, me « dit le docteur; cependant, essayez de réveiller en elle « quelque souvenir de jeunesse, et vous verrez que la « lampe éteinte fume encore. » Alors je pris un porte-voix et je criai à son oreille les noms de Richelieu, de Buckingham, de Cinq-Mars, et quelques autres du temps. A ces noms, cette masse inerte se souleva un peu, il y eut comme un tressaillement galvanique. Elle fit entendre un faible cri qui voulait être une parole, puis elle retomba dans la plus complète immobilité. La paralysie reprit sa proie. » Ce fait (celui de la prodigieuse longévité) se trouve d'accord avec plusieurs biographies de Marion Delorme. Je laisse au lecteur à décider entre Tallemand et Denon. Je ne prétends pas imposer mon histoire, mais telle que je viens de la dire, telle elle m'a été dite, et M. Denon m'a garanti sur sa parole d'honneur l'exactitude de son récit, ainsi que Catalan a fait du sien.

---

25 mai.

Nous sommes sous le coup du siroco qui vient de Carthage, encore aujourd'hui fatale aux Romains. On ne se rend pas suffisamment compte de l'action que peuvent exercer sur le moral d'un individu les variations de l'atmosphère et certaines influences météorologiques qui sont loin d'être expliquées. Il y a de grands secrets

dans l'air; cette bise qui pousse l'Anglais au suicide, ce mistral qui rend bourru le Provençal, ce siroco qui fait ici flageoler les jambes et courber les fronts sur les genoux. Ce soir, dans le salon du palais Colonne, il nous avait tous assoupis, nos têtes carambolaient comme au sermon. Ce vent n'est autre, à mon idée, que la prolongation du simoun à sa sortie du désert. Le simoun, le kamsin, le siroco, ces fâcheux africains, sont peints en traits frappants par un ancien (Hippocrate, je crois) *vertiginosi, hebetantes et plumbei;* en effet, c'est bien encore aujourd'hui un vent de plomb qui vous entête et vous hébête. La première fois que j'en ressentis les étranges effets, je me crus malade; je n'étais que stupide, mais je l'étais bien. Eh! n'est-ce donc pas assez des mauvais penchants innés dont la nature a imprimé la marque en relief sur le cerveau de l'homme, sans qu'il s'y joigne encore de telles influences, et faut-il que les sept péchés capitaux trouvent contre notre fragilité des auxiliaires dans l'air? Je remarque que nos vertus et nos vices ont leur bon et leur mauvais vent, le dernier plus habituellement alisé. Par exemple, je me garderai bien de dire d'où il souffle, on n'aurait qu'à regarder la girouette, elle révélerait ma confession. Mais je ne veux pas trop m'étendre sur ce chapitre, crainte qu'on ne lui applique un proverbe du pays : *È stato scritto nel tempo del siroco*. Pauvres machines que nous sommes! croirait-on qu'il y a des gens qui passent leur vie à se méfier des autres, comme si nous n'avions pas assez affaire de nous méfier de nous-mêmes. A propos de la *mal'aria* qui déjà commence à régner, j'entends dire que nous pourrions bien avoir à Rome, cet été, le choléra ou la peste. L'année lui est

favorable. » me disait l'autre jour le docteur M... Quelle faveur ! j'ai vu un temps où le gouvernement (le nôtre, il était alors impérial) ne l'aurait pas souffert. J'étais auditeur et attaché à la direction de la librairie, qui avait pour chef M. de P... général d'artillerie, dont l'impiété le disputait au cynisme; il était à la fois de l'école de Voltaire et de celle de Diogène, et de plus brutal comme un canon, mais fort spirituel. A la vue d'un prêtre il commençait à entrer en colère, et, s'il se mettait alors sur le chapitre de ce qu'il appelait les calotins, son emportement philosophique ne s'arrêtait guère qu'au pied du bûcher. On peut juger si un homme de cette humeur s'entendait à bâillonner la presse. Comme les almanachs dépendaient de sa direction, leurs rédacteurs, lors de sa nomination à la place du respectable comte Por....., vinrent lui faire visite et notamment Matthieu Lænsberg et le Messager boiteux; il les reçut comme des chiens, ils avaient pourtant fait toilette : Nostradamus avait retapé sa perruque, ce qui le rajeunissait de plus d'un siècle, et le Messager boiteux dissimulait le mieux qu'il pouvait son infirmité ; ils étaient en habit à la française et avaient emprunté des épées, ils firent hommage à leur directeur d'un exemplaire de l'almanach de Liége qui allait paraître. M. de P... prend le livre brusquement, l'ouvre au hasard et tombe sur *Une peste à Rome*. Il frappe du pied, il frappe des mains, et partant d'un gros juron : « Qu'est-ce que je vois là, messieurs, s'écrie-t-il, une peste à Rome ! vous êtes fous, une ville réunie à l'empire, sa seconde capitale destinée à l'honneur de porter le nom de l'héritier présomptif de la couronne ! en vérité ; voilà une rare impudence,

et m'apporter cela à moi? Vous croyez que je souffrirai votre peste? — Mais, monsieur le baron, répond l'almanach de Liége tremblant comme la feuille, c'est une prédiction d'usage qui ne préjuge rien, comme *la chute d'un grand, un grand événement;* il n'est pas dit que la chose arrive; seulement, comme elle pourrait se rencontrer, il est convenable que le cas soit prévu à l'article des prédictions : je puis assurer Votre Excellence que, depuis que les almanachs paraissent, les différents rédacteurs qui se sont succédé ont toujours été les maîtres de prédire les événements qui habituellement sont les mêmes; je n'ai fait que répéter; messieurs vos prédécesseurs nous l'avaient passé, notamment M. le comte Por.... qui connaissait notre dévouement à l'Empereur. Je me rappelle que de son temps il y eut deux pestes qui n'ont pas fait de difficultés, il voulut bien même nous accorder une famine. — Parbleu, je vous conseille de me citer M. Por..., reprit son successeur dont l'indignation allait croissant; il a fait de belles affaires, je ne m'étonne plus qu'il ait perdu sa place à ce métier-là. Une famine! pour faire augmenter le prix du pain, et deux pestes! — Monseigneur, nous n'en demandons qu'une cette année. Vous ne voudriez pas faire de tort à des pères de famille et discréditer l'almanach. L'an prochain nous nous arrangerons autrement, nous prendrons votre fléau. » M. de P. finit par s'adoucir un peu : « Je ne veux point, leur dit-il, pour la première fois être plus sévère que mon prédécesseur, vous aurez la peste, mais je veux bien qu'elle m'étouffe si je la permets ailleurs qu'en Chine ou en Perse. — Monseigneur, observa timidement Matthieu Lænsberg, une peste en Chine ou en Perse

n'intéressera personne ; d'ailleurs l'almanach de Liége est essentiellement européen. Par exemple, ce que nous pourrions faire, si vous êtes décidé à ne point souffrir l'épidémie à Rome, ce serait de la mettre à Marseille où elle a déjà été, ou dans quelque autre ville du Midi. — Allez-vous promener, cria M. de P... hors de lui, vous la mettrez bientôt à Paris si on vous laisse faire ; allez à tous les diables ! » Mais, se ravisant tandis que les deux almanachs se sauvaient à travers les antichambres et la cour, il ouvrit la fenêtre et leur cria : « Je permets qu'on la mette à Londres. »

J'ai dit que le docteur M... était comme l'almanach de Liége, qu'il présidait la peste ; il lui est déjà arrivé une fois de tomber juste, il en est assez fier. « Beau mérite, lui disons-nous, de prévoir la *mal'aria* dans un pays où elle revient tous les étés. La *mal'aria* n'est rien, répond-il, on y est fait, ce n'est qu'une fièvre ; mais la peste que j'ai prédite, c'était la vraie, la bonne ; » et comme cette expression nous faisait rire : « Vous avez beau railler, continua-t-il en vrai médecin, on est bien aise de ne s'être pas trompé. » Le mot d'un de ses confrères me revint à ce propos, et je le lui citai. Je crois bien que c'était Corvisart, mais je n'en suis pas assez sûr pour l'affirmer. Ce médecin, quel qu'il fût, se trouvait aux bains Vigier, il entend tousser dans la baignoire séparée de la sienne par une cloison, et à la récidive il

croit reconnaître que cette toux renferme un principe d'affection pulmonique; en sortant, les deux voisins se rencontrent, le médecin voit un homme de près de six pieds et fort à proportion, il l'aborde et lui dit: « Monsieur, je suis médecin; s'il m'est permis de vous donner un conseil, prenez garde à votre toux, cela ne paraît rien et pourtant elle est d'une mauvaise nature; il faut éviter de vous baigner. — Ah! monsieur, j'en serais bien fâché, lui répond le colosse, le bain me fait le plus grand bien, je me porte à merveille; » et en s'en allant, il se disait probablement : Voilà un médecin sans pratiques qui ne serait pas fâché de s'en faire. Quelques mois après au retour de la belle saison, le docteur se retrouve aux mêmes bains et se rappelle son tousseur. Comme sa taille le rendait remarquable, il en demande des nouvelles au garçon. « Ah! monsieur un tel? nous avons su qu'il était mort la semaine dernière, c'était un de nos habitués. — Il est mort, reprend le docteur, mais de quoi? — On nous a dit d'une maladie de poitrine; il avait les poumons gâtés. » Et l'affreux médecin de s'écrier : « Eh bien, voilà de ces choses qui font plaisir. » Cela fait plaisir aussi au docteur M... d'avoir deviné qu'on aurait la bonne peste.

Mon ami m'a fait faire à Civita-Vecchia et à Cornetto une excursion très-intéressante et en agréable compagnie. Madame de Men... a éminemment le sentiment des arts, comme celui de la grâce et de l'amabilité, et Hor... Ver... était sur son beau dire. Notre but principal était l'exploration de la nécropole de l'ancienne Tarquinie. Je voulais aussi recueillir quelques notions statistiques. « Votre journal offrira peu d'intérêt, me disait

l'autre jour un homme sérieux; quelquefois je vous regarde écrire et je ne vous vois pas faire un chiffre. Je suis sûr que vous n'entrez dans aucun détail sur la population, les produits, les impôts. » Aujourd'hui, sensible au reproche, je suis décidé, comme disent les peintres, à changer ma manière. J'interroge les postillons sur les hommes et sur les choses ; il y a un village où l'on m'assure qu'ils sont tous bossus, un autre où il pleut sans cesse. Je retrouve mon ancienne ardeur pour la statistique du zèle de laquelle il n'y a pas un préfet qui n'ait été dévoré. J'aime à me rappeler M. Coquebert Montbray, un maître des requêtes, estimable et infatigable sur le chapitre des investigations; de son temps, par chaque courrier on envoyait dans les départements de nouveaux états à dresser, des colonnes à remplir, des questions à répondre; qu'est-ce qui l'a fait, qu'est-ce qui l'a pondu ! et précisément à ce propos on voulut se rendre compte un jour du nombre des œufs frais, et combien, bon an mal an, les poules en livraient au commerce. Chaque maire fit son examen qui ne fut point pour la plupart un examen de conscience; un d'eux pourtant s'en piqua et tellement que son total présentait une fraction. « Il ne faut pas, disait Monrond, compter avec ses amis de peur de ne point trouver son compte. » Le sous-préfet était ami du maire, il transmit l'état comme il l'avait reçu, le préfet de même. Cependant lorsqu'au ministère de l'intérieur on fit l'addition générale et qu'on avisa cette fraction, le bureau s'en émut, il fallait de rigueur arriver à un compte rond, et le chef de division ne pouvait en admettre en pareille matière. On finit par remonter à la source,

et un maire sur les confins des départements du Calvados et de la Manche fut reconnu pour avoir fait le coup et convaincu d'avoir porté à son effectif le chiffre de vingt-trois mille sept cent vingt-neuf œufs et demi, c'était bien le cas de lui poser des questions ; il y répondit aussi naïvement que pouvait le faire un bas Normand qu'il était : « J'ai compté tous les œufs, un s'est trouvé pondu sur ma limite, la poule avait la tête sur la Manche et la queue sur le Calvados ; je n'ai pas cru qu'il me fût permis de garder l'œuf entier, et si mon voisin y avait mis la même délicatesse, nos deux fractions réunies auraient fait un compte rond. » Mais ce n'était point tout alors de compter les œufs, la vie privée n'avait rien de caché pour la statistique ; à la tête de ses colonnes elle pénétrait dans l'intérieur des familles, prenait place au foyer domestique. Nous avions une police toute maternelle qui s'occupait de marier nos filles et nos sœurs ; la circulaire suivante donne la mesure de ses attentions en ce genre; on lisait en marge : « *très-confidentielle.* » Le bienfait aime à rester ignoré.

En examinant, monsieur, la statistique personnelle que vous avez adressée à mon prédécesseur, j'ai remarqué avec intérêt les renseignements que vous avez donnés sur chacun des chefs de famille les plus notables de votre arrondissement. Je regrette cependant que les articles qui concernent leur fortune et leurs enfants n'aient pas été traités avec plus de détail.

Pour suppléer au défaut de ces renseignements que je désire avoir, notamment pour tout ce qui est relatif aux demoiselles de famille dans l'âge de quatorze ans et au-dessus, je vous invite à former le tableau nominatif des plus riches héritières non encore mariées.

Ce tableau divisé par colonnes devra indiquer : 1° le nom de la

demoiselle; 2° son âge bien certain; 3° les noms de ses père et mère; 4° leurs qualités anciennes et leur état actuel; 5° leur fortune, en distinguant le revenu mobilier et le revenu annuel foncier; 6° la dot présumée de chacune de leurs filles et les espérances d'héritages; 7° le lieu de la situation des biens-fonds et leur nature.

Une colonne d'observation sera réservée pour indiquer les agréments physiques ou les difformités, les talents, la conduite et les principes religieux de chacune de ces jeunes demoiselles, de manière qu'on puisse se faire une juste idée de ce qui les regarde personnellement.

Vous comprenez facilement, monsieur, combien vos recherches doivent être soignées et avec quelle prudence et discrétion vous devez vous y livrer; et vous y mettrez d'autant plus d'empressement que vous sentirez que le résultat de votre travail ne peut tourner qu'à l'avantage de chaque famille.

Je vous invite à ne rien négliger pour satisfaire, dans le plus bref délai, à la demande que je vous fais.

Agréez, etc.

Signé : LE DUC DE R.

Telles étaient les recherches soignées, les touchantes sollicitudes de la police impériale ; on voulait connaître jusqu'aux difformités des demoiselles. Ce délicat intérêt ne s'arrêtait point au beau sexe, et on ne se montrait pas moins occupé d'assurer un sort aux jeunes garçons. Le conseil général de Rouen, avec une libéralité qui n'était pas encore du libéralisme, imagina le premier de voter les gardes d'honneur. Réunis spontanément (on est toujours réuni spontanément), ses membres s'exprimèrent ainsi : « Que chaque partie de ce vaste empire fournisse un nombre de ses concitoyens proportionné à sa population ; que ce soient les enfants des familles que recommandent davantage leurs services, leurs propriétés, leurs lumières; que cette élite de la

nation, de concert avec ses vétérans, l'élite de l'armée, garde les avenues du trône, que toujours près de votre personne, de votre auguste compagne, de cet enfant, objet de tant d'espérances, elle veille constamment sur ses maîtres, sur ce dépôt précieux qui lui aura été confié ; qu'elle en réponde à la nation entière. Elle trouvera dans la nature même de son service le plus digne prix de son dévouement. Quel spectacle imposant, Sire, que de voir les enfants de toutes les parties du grand et magnifique empire réunis et confondant autour de vous les sentiments de leur fidélité et de leur amour! » On trouva cela d'un fort bon exemple, l'adresse est insérée au *Moniteur* et le *Moniteur* envoyé à tous les préfets avec un grand *hic* à la marge ; un préfet me le montra : « Comment faire, que veut-on, comment s'y prendre? » Nous nous regardions. « Vous avez sans doute des instructions, lui demandai-je? — Pas un mot..., c'est-à-dire si, il y en a un, un seul, » c'était le *hic*, et voilà sur quel principe on s'est fondé pour constituer la garde d'honneur. On fit délibérer les conseils qui disposèrent généreusement des enfants d'autrui, et de très-honnêtes gens, moi tout le premier, crurent pouvoir concourir à cette iniquité, tant le fanatisme impérial avait fasciné les yeux, faussé les consciences! Les fonctionnaires mettaient leur probité à ne protéger, c'est-à-dire à n'épargner personne; les magistrats rendaient l'injustice avec impartialité. Il en est des peuples comme des individus, ils ont leurs jours de mauvaise humeur et de susceptibilité. J'ai vu un temps où l'on souffrait tout, puis peu après, sous un régime de liberté, pour peu que le pouvoir nous chatouillât, nous criions qu'on

nous écorchait. Sous l'empire on ne criait que vive l'Empereur, comme les Turcs crient Allah. Voilà ce que nous avons vu et, à mon idée, ce que nous reverrions encore si nous avions quelque guerre glorieuse et un grand homme, car le Français se laissera toujours atteler sans trop de ruades à un char de victoire, et une fois dans le brancard il y reste, il y serait encore sans la faute du cocher. Mais c'est assez parler de Civita-Vecchia.

En nous rendant de cette ville à Cornetto, nous vîmes une grande tour carrée à laquelle se rattache quelque souvenir de saint Augustin : il a parcouru ces rivages, et ses *Confessions* l'attestent ; il me semble même que c'est près de Civita-Vecchia qu'il se promenait en méditant sur le mystère de la sainte Trinité, dont son esprit subtil et mystique cherchait à scruter la profondeur. Il trouva un jeune enfant qui versait sur le sable l'eau d'une coquille qu'il remplissait incessamment dans la mer ; interrogé sur ce qu'il voulait faire : « Vider l'Océan, répondit-il, afin d'en connaître le fond ; » et voyant le saint sourire, il ajouta : « Ma prétention est aussi sensée que la vôtre. »

Nous traversâmes une petite rivière mentionnée dans l'*Énéide ;* c'est, je crois, sur ces bords que Mézence habitait.

La ville de Cornetto est ceinte de murs et d'un aspect gothique. Nous fûmes d'abord frappés de l'élégante architecture du palais Vitalleschi, construit dans le quinzième siècle. L'église de Santa-Maria du douzième m'a rappelé les églises normandes par ses arcs étroits et ses chapiteaux romans ; elle est décorée d'une

chaire en marbre ornée d'incrustations et d'un joli pavé en *opus alexandrinum*, que des maçons s'occupaient à dévaster, convaincus qu'ils le réparaient. J'ai vu chez nous plus d'un architecte se faire des illusions de ce genre. Un propriétaire, notable de Civita-Vecchia, nous avait accompagnés et voulait bien nous servir de cicerone; il nous montra un assez grand nombre de débris étrusques emmagasinés dans une maison où nous prîmes quelque repos, des statues, des vases, divers fragments d'architecture, toujours en pierre ou en terre cuite.

En sortant de Cornetto pour commencer notre exploration funéraire : « Voyez, me dit M. Menzi, vous découvrez d'ici l'emplacement de Tarquinie. » A ce nom je fus alerte, alerte à la lettre, c'est-à dire que je montai sur une éminence (*all'erta*) d'où je pouvais guetter et apercevoir autour de moi. Cette expression nous vient de l'italien. Je distinguai assez visiblement l'enceinte de la ville, patrie des deux Tarquins, dans la direction de Montefiascone dont le clocher s'élève à l'horizon : il reste quelques fondations de murs, et le cimetière, où nous mîmes pied à terre, en est séparé par une vallée. Des tombeaux par centaines ont été ouverts récemment, puis recomblés; la plupart étaient vides et avaient sans doute été déjà exploités dans des temps reculés. Nous en vîmes d'abord plusieurs de forme ronde, construits en gros blocs de travertin, comme les tombeaux romains; mais, notre curiosité devant nécessairement faire un choix, nous nous en remîmes à l'expérience de M. Menzi, qui nous introduisit successivement par des pentes rapides dans cinq chambres souterraines, carrées,

creusées dans le tuf et fermées par des portes épaisses qui mettent l'intérieur à l'abri des dévastations. Sur les murs de ces sépulcres illuminés par les soins d'un *custode* qui s'était muni de bougies, nous aperçûmes des peintures très-remarquables, tant par la pureté du dessin que par l'éclat des couleurs. Plusieurs ont été publiées par le savant M. de Stakelberg. Mais la dernière chambre que nous visitâmes est inédite, sa découverte datant seulement de peu de mois ; elle est plus rapprochée que les autres de Cornetto. En général ces peintures représentent les jeux qui se célébraient aux funérailles ; quelques chevaux sont colorés en bleu ou en vert. On voit des courses analogues à notre jeu de bagues, des juges qui distribuent le prix, quelquefois des noms écrits à côté des personnages. En tout, ce sont les sujets, les costumes et le même art et le même système que l'on remarque sur les vases étrusques. Nous fûmes particulièrement frappés de l'expression et du dessin de ces figures, qui rappellent la plus belle époque grecque; bien qu'elles soient fort antérieures à celle à laquelle on est convenu peut-être trop exclusivement de donner ce nom, l'opinion la plus probable étant que la date de ces peintures doit trouver sa place entre la guerre de Troie et la fondation de Rome, ce qui leur fait environ trois mille ans d'existence. Elles auraient donc traversé la moitié des siècles qui se sont écoulés depuis la création de l'homme. Quelle longévité pour de frêles peintures! Nous trouvâmes aussi quelques pierres sculptées gisantes sur le sol qui fermaient, nous dit-on, l'entrée de ces souterrains. Parfois les voûtes sont peintes en damier et en feuillages, et de

grandes bandes de couleurs figurent comme un entablement autour du tombeau. Le territoire latin n'est séparé de l'étrusque que par le Tibre. Il est curieux de comparer ce qu'on connaît des usages des deux peuples, et rien n'indique mieux peut-être la différence de leur origine que celle de leur sépulture.

Hor... Ver... me mena voir, dans la prison de Civita-Vecchia, une de ses connaissances, le fameux chef de bandits Gasparone; il est enfermé depuis environ six ans; avant il avait assez longtemps *intrigué* sur les grandes routes, pour me servir de l'expression de mon aubergiste du Valais. Sa bande ne comptait pas moins de soixante à quatre-vingts hommes. Gasparone devint amoureux et voulut se marier. La jeune fille s'étant confiée à un ecclésiastique, celui-ci lui dit qu'il était impossible de contracter une pareille union, si préalablement les bandits ne se soumettaient. L'amour y décida Gasparone, et son autorité entraîna les autres. Sans doute ils stipulèrent mal leurs intérêts, car l'amnistie s'est bornée pour eux à un emprisonnement qui pourra bien être illimité. Gasparone a trente-trois ans, il est d'une taille élevée et n'a point l'air féroce, il montre ses blessures et parle de ses brigandages comme d'une guerre réglée. « J'en tuais et l'on m'en tuait, nous dit-il tranquillement. Je faisais peu de quartier aux soldats, je détroussais les gens de loi sans leur rien laisser; je rencontrais des voyageurs de diverses qualités et des curieux, nous partagions; mais bien souvent j'ai vu des peintres qui dessinaient dans la campagne, et jamais, ajouta-t-il, en regardant Hor... Ver..., je n'ai fait de tort à aucun d'eux. » Gasparone proteste de ses inten-

tions pacifiques si on lui rendait la liberté. Il dit à peu près comme un banquier de ma connaissance : « J'ai fait faillite, j'ai de quoi vivre honnêtement et je ne veux plus rentrer dans les affaires. »

H. V. a passé la journée d'hier à chasser dans les marais pontins, et ce matin je l'ai trouvé occupé à les peindre; sur le devant du tableau, il y a des troncs d'arbres tombés de vétusté, comme Winantz se plaisait à les étudier. « Montrez-moi, lui dis-je, vos croquis; » il m'a montré son front. Tout ce qu'il regarde s'y garde; il n'a pas d'autre album. Je n'aurais jamais pensé qu'on pût posséder à ce point la mémoire des objets. Ce qu'il a fait sans doute de plus prodigieux, c'est le portrait du pauvre Chast..., sans le voir, on pourrait presque dire sans l'avoir vu. Une seule fois ils s'étaient rencontrés, et point récemment. Ce souvenir d'un instant lui a suffi, car il n'est pas plus possible à cette singulière organisation d'oublier qu'à d'autres de se rappeler. Je passe d'agréables matinées dans son atelier, à jouir d'une conversation aussi pittoresque que son talent, et, tout en causant, les tableaux vont leur train. Il frappe la toile de son pinceau, il en sort une armée. Mais souvent de nouveaux personnages prennent aussi rapidement la place de ceux qui vous avaient charmé. « Il y avait là hier une belle figure de femme? — Oui, cela ne se liait pas bien à l'action. — Mais ces élèves, qui accompa-

gnaient le maître? (Il peignait ce jour-là Raphaël au Vatican.) — Je les ai couverts. — Comment, vous avez eu cette cruauté? mais vous êtes plus affreux que Brutus, qui se bornait à condamner ses fils sans être à la fois bourreau et juge. Savez-vous quel avenir vous préparez à vos tableaux? songez aux palimpsestes que nous regardions l'autre jour à la bibliothèque. » Mais, pendant que j'exhalais mon indignation, il avait été jouer avec un renard et un serpent dans un coin de l'atelier. Puis un moment après, reprenant son œuvre, les figures naissaient de nouveau à l'envi. Deucalion jetait ses pierres. « J'ai réfléchi, dit-il (je croyais que c'était à son tableau), et je pense qu'il serait de toute justice de rapporter en France le corps de Napoléon. » Cet *à-propos* m'inspira quatre vers qui me sont revenus plus tard quand la question que nous préjugions a été décidée.

Aux Invalides en réserve
Nous le tiendrons fidèlement.
Un roi mort, cela se conserve;
Ce n'est pas comme un roi vivant.

Je suis revenu le soir à la villa Medici, par un clair de lune ravissant. J'étais sur le balcon à regarder Saint-Pierre, dont le dôme se découpait en noir sur le ciel. Derrière moi on chantait des psaumes de Marcello dans le magnifique salon entouré de chefs-d'œuvre antiques et de charmants visages modernes. Cependant, l'harmonie générale fut un peu troublée par un gros homme à tournure commune, au ton tranchant, plein d'esprit du reste, mais plus que d'à-propos. Il avait entrepris la

critique de la peinture moderne et notamment de l'institution de l'Académie de France. Cette opinion pouvait se soutenir ailleurs; mais, comme dit la chanson,

L'aller dire à Versaille,
Eh bien,
C'était là la trouvaille!
Vous m'entendez bien.

Il pérorait contre l'école à l'école, il parlait chez V... de supprimer V..., qui dans cette discussion se montra de très-bon goût, ainsi que madame V... On m'apprit que ce malveillant était le nouveau consul de Civita-Vecchia, M. B..., plus connu sous le pseudonyme de Standall : « L'auteur de *Rouge et Noir*, » me dit une dame en se penchant vers moi. J'avouai à ma confusion que je ne l'avais pas lu. « Comment! s'écria-t-elle, vous ne connaissez pas *Rouge et Noir?* mais c'est connu comme le *Crapaud;* c'est beau comme *Plick et Plock.* » Malgré tout l'agrément que je trouvais à la musique et aux spirituels paradoxes de M. Standall, je fus obligé de me retirer de bonne heure. « Quoi, sitôt! — Oui, je veux aller demain dans la Sabine à la recherche de l'emplacement de la maison d'Horace. Je vous quitte pour votre homonyme, qui fut aussi un grand peintre. *Pictura poesis.* »

En passant par la place d'Espagne, je renouvelai mes provisions chez le papetier français, qui a conservé parmi les Romains le sentiment de sa dignité. « Tenez pour certain, monsieur, me disait M. Ayard, que si je ne puis vous fournir les crayons que vous cherchez,

vous ne les trouverez à Rome chez aucun de mes collègues. »

Encouragé par le succès que j'avais précédemment obtenu dans mes recherches de la villa de Pline (j'ai dit ici à mon retour que je l'avais trouvée en partie sur pied et passablement entretenue), je voulais tenter l'exploration de la maison d'Horace.

Je pris ma route par Tivoli, me dirigeant sur Vicovaro; j'étais à pied, selon l'habitude que j'ai prise dans ces sortes d'excursions de me servir de mes jambes, et que je compte faire durer autant qu'elles. Une lettre du comte Bolognetti à son *ministre*, c'est l'expression italienne, me procura l'hospitalité dans un vaste château. Le promeneur qui, comme moi, s'écarte volontiers des grandes routes, est trop heureux que la Providence lui ménage de pareils gîtes; on ne trouverait certes rien qui y ressemblât en fait d'auberge, et l'on n'est point exposé ici aux méprises de don Quichotte. Cette ressource se rencontre assez fréquemment, car les nobles romains, même ceux dont les fortunes sont bornées, possèdent plus d'habitations différentes que chez nous les plus opulents propriétaires. Aussi, une bonne part des revenus s'arrête en passant dans les mains des *ministres*. « On prétend que le vôtre est aussi riche que vous, disais-je à Florence au prince Borg... — Cela ne durera pas, me répondit-il naïvement, il vient de prendre un

régisseur. » La marquise Del... me racontait qu'elle avait huit maisons de ville ou de campagne. Il est vrai que sept tombent en ruines ou à peu près. Chez nous (et c'est plus raisonnable mais moins pittoresque) on démolirait, on ferait un choix et l'on sacrifierait plusieurs de ces demeures pour en entretenir une confortablement, quand elle ne devrait rapporter au propriétaire que des roses et du foin, comme la plupart de nos maisons de plaisance; ici on les sacrifie toutes. Mais ce n'est pas le seigneur de Vicovaro, dont le manoir ne laisse rien à désirer. Dans le grand escalier et dans les corridors, on voit enchâssées plusieurs inscriptions, et entre autres celle retrouvée par l'abbé de Champy, dont je vais avoir occasion de parler en traitant de l'objet qui m'a fait entreprendre mon excursion dans la Sabine.

Toutes les opinions s'accordent pour placer près du bourg de Licenza, et au bord de la petite rivière qui porte ce nom, l'ancienne propriété d'Horace, si souvent mentionnée par lui et principalement dans les *Épîtres*. Il est bien entendu qu'il ne peut être ici question de l'habitation de Tivoli que j'ai aussi visitée et dessinée, et dont je ne parlerai point, parce que, si j'entamais une fois le chapitre des curiosités pittoresques et archéologiques qui se rencontrent à chaque pas sur le territoire de l'antique Tibur, je tomberais dans l'écueil que j'ai cherché à éviter à Rome : je donnerais un catalogue ennuyeux et de plus inutile, un véritable almanach de ruines déjà publié cent fois; je me bornerai seulement à mentionner le regret que j'ai ressenti, en voyant hier à Tivoli non point détruire, mais ce qui

en vérité ne vaut guère mieux, rebâtir un tombeau. L'Académie de Saint-Luc en fait bien autant, du reste, à Albano, pour le monument très-hypothétique des Horaces. Il y a un milieu tellement indiqué entre la destruction et la reconstruction, qu'on devrait s'y tenir. Un prince romain s'indignait contre un intendant qui, dans sa villa, avait fait disparaître jusqu'à la dernière pierre d'un columbarium et niveler le terrain. « Je donnerais deux cents écus pour qu'il fût encore là, » disait-il. L'année d'après il trouva son antiquité rebâtie à neuf, et l'intendant qui se frottait les mains en disant : « J'espère que Votre Excellence est contente maintenant; je n'ai pas dépassé les deux cents écus. Voici le mémoire. »

Beaucoup de recherches avaient été faites, et beaucoup d'opinions controversées relativement à l'emplacement de la maison d'Horace, lorsqu'un savant abbé (je l'ai nommé tout à l'heure) traita la question à fond dans trois volumes in-8° qui ne représentent pas moins de quinze cents pages. On pense bien que les digressions n'y manquent point. Je suis un enfant auprès de lui. On parlait devant une dame de l'histoire universelle : « Je ne la sais pas, dit-elle, contez-la-moi. » Que le lecteur soit sans inquiétude, je ne lui *conterai* pas les trois volumes intitulés : *De la Découverte de la maison d'Horace*, qui sont aussi l'histoire universelle. A l'exemple de certains commentateurs, l'abbé de Champy se plaît d'abord à démontrer où la maison n'est pas, avant d'en venir à dire où elle est. Il a passé douze ans en Italie; il a beaucoup vu; et pour la Sabine, le Latium et une bonne part du royaume de Naples, son

livre serait un excellent itinéraire, s'il y régnait un peu plus de méthode. Par exemple, ayant découvert qu'une fontaine Blandusie existait au royaume de Naples, près de Vénusie, patrie de son héros, il n'hésite pas à entreprendre un voyage de plus de deux cents milles pour juger, par la comparaison de ladite fontaine avec les deux qu'il trouve dans la Sabine, près de l'habitation d'Horace, quelle est celle que le poëte avait plus probablement décorée de ce nom, à cause des rapports qu'elle pouvait offrir avec la Blandusie de sa ville natale. Ce voyage donne occasion au docte antiquaire de suivre dans toute sa longueur, et de décrire avec une grande exactitude, la célèbre voie Appia. Il est vrai qu'en arrivant au village de Blandusium, il trouve tarie la fontaine objet de ses recherches, comme moi l'autre jour le ruisseau de Laurente; mais le lecteur n'en a pas moins profité de sa relation.

L'abbé de Champy, que Nibby a copié dans son *Viaggio antiquario*, pour tout ce qui est relatif à la campagne d'Horace, établit très-bien, d'après les passages qu'il a relevés dans les écrits de son auteur (je citerai les plus décisifs) :

1° Que la villa en question était la seule dont il eût la possession. « Satisfait de mon *unique* propriété de la Sabine, je n'attends pas d'un ami puissant qu'il me procure plus de richesse. » Ode xv, liv. II. « Je ne possède qu'*une* petite terre. » Ode xiii, liv. II;

2° Que la rivière Digentia qui borde la campagne en question et le village de Mandela qui l'avoisine (voy. l'épître xviii, liv. Ier), sont actuellement la rivière de Licenza et le bourg de Bardela : « Pour moi, toutes les

fois que je me retire sur les rives du frais ruisseau de Digentia, dont le village glacé de Mandela boit les eaux, quelles sont les pensées qui m'occupent et que croyez-vous, mon ami, que je demande aux dieux? Rien que ce que je possède et même moins encore. Que je puisse vivre pour moi, profiter de ces derniers jours qui me restent, » etc.;

3° Que le vieux temple de la déesse sabine, Vacuna, appelée la Victoire par les Romains, d'où Horace dicte son épître x du livre Ier à Fuscus Aristius, est le même qui fut reconstruit par Vespasien et dont les ruines se voient au-dessus du village de Rocca Giovine;

4° Que le gros bourg de Varia, *vicus Variæ*, dans le sénat duquel figuraient les cinq chefs de famille que le petit village d'Ustique y envoyait (voy. l'épître xiv, liv. Ier), est actuellement Vicovaro;

5° Enfin, que le mont Gennaro, auquel tiennent les monts Capanille, qui protégeaient au midi la villa d'Horace, est le même que le Lucretile, pour lequel le dieu Faune abandonnait souvent les montagnes mêmes de l'Arcadie (ode xv, liv. Ier) et où le poëte, en s'égarant dans ses promenades et ses rêveries et cherchant des vers pour sa Lalagé, dont il aimera toujours

Et le tant doux parler et le tant doux sourire,

fit la rencontre inopportune d'un loup monstrueux, et, heureusement pour lui, non moins poltron. (ode xix, liv. Ier).

L'abbé de Champy tire encore d'autres preuves de l'aspect des lieux, de leur exposition; il retrouve cette

profonde vallée si solitaire, si cachée, qu'une chaîne prolongée de montagnes entourait presque et où le soleil ne pénétrait qu'à son lever, puis l'abandonnait pour n'y reparaître que le soir, quand il éclairait l'occident de ses derniers feux (épître XVI, liv. Ier).

C'est dans cette vallée que je me plus à m'égarer pendant deux journées, mon Horace à la main; et si le lecteur en a déjà assez, peut-être trop de mes citations, je ne les prolongerai pas; mais qu'il veuille bien remarquer que ce récit est destiné de préférence aux pèlerins de la maison d'Horace, à ceux qui voudraient, comme moi, aller s'asseoir sous les mêmes ombrages, sommeiller aux bords des mêmes eaux et y laisser couler les heures,

« Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ, »

y trouvant un plaisir de poëte plus encore que d'archéologue, et que, leur évitant de longues et souvent arides recherches, je leur donne ici trois volumes en trois pages.

Je partis au point du jour de l'ancienne Varia, et j'hésitai un peu sur la direction à suivre. Je pris le plus long par la grande route, puis, tournant à gauche dans la vallée, je suivis un chemin pierreux qui me conduisit à un moulin au-dessus duquel, à peu de distance, je trouvai les ruines que je cherchais, qui sont situées à environ cinq milles de Vicovaro. Il faut bien reconnaître, risque à faire un peu de peine au bon abbé de Champy, qui du reste doit être mort depuis longtemps, puisque son livre, qu'il a composé en âge de raison, a

été imprimé à Rome en 1769; il faut reconnaître, dis-je, que ces ruines sont peu significatives par elles-mêmes. Celles d'une chapelle du moyen âge se confondent avec elles, et le tout est recouvert par d'épais buissons de ronces et d'épines. Quelques pierres éparses çà et là indiquent par leur coupe qu'elles ont fait partie d'une construction réticulaire ; la seule chose remarquable, c'est un pavé en mosaïque de petites pierres noires et blanches; le morceau qu'on en découvrit pour moi, en écartant la terre qui le cachait, est exactement le même qui se trouve gravé dans le recueil des dix vues de la campagne d'Horace et de ses environs, dessinées par Felipo Hackert. Cependant l'itinéraire d'Italie de Pérot, qu'en général j'ai trouvé exact et qui recommande le recueil d'Hackert et la carte qui l'accompagne comme le meilleur guide en ce lieu, ajoute que les voyageurs remplissent leurs poches des fragments de cette mosaïque ; il est alors singulier que ce morceau s'en soit ainsi conservé. Ce qui est certain, c'est qu'aucune précaution n'est prise pour le défendre ; entre qui veut dans cette ruine, et, par une conséquence nécessaire, y prend qui veut.

Sur un pic voisin, de l'autre côté de la Licenza, s'élève le village de même nom, qui aura été construit dans le moyen âge ; personne encore n'a émis l'opinion que ce pût être l'ancien Ustique, qui n'avait que cinq maisons, et M. de Champy estime que c'est à l'ermitage, dit aujourd'hui la Madona delle Case et appelé par Anastase le bibliothécaire *ad duas casas*, qu'il faut en chercher l'emplacement, et que les cinq maisons susdites se seront ultérieurement trouvées réduites à deux. Sur un

autre mamelon, à gauche de celui de Licenza, on voit le village de Civitella ; ainsi cette vallée doit être aujourd'hui beaucoup plus habitée que du temps d'Horace, dont je ne quitterai point la villa sans remarquer qu'un ruisseau la traverse et qu'un bois l'avoisine.

« Hoc erat in votis; modus agri non ita magnus,
« Hortus ubi, et tecto vicinus jugis aquæ fons;
« Et paulum silvæ super his foret. »

La fontaine qui s'appelle Loratini ou d'Oratini, nom qui peut être dérivé de celui de son ancien maître, est très-abondante ; à quelque distance au-dessus des ruines, elle forme jet d'eau et cascade. Ce furent les anciens seigneurs de Licenza qui la firent ainsi disposer comme lieu de plaisance et but de promenade ; ils avaient leur jardin dans la vallée, bien qu'ils habitassent sur le haut du mont. Est-ce cette fontaine? est-ce celle qui forme plus loin, à gauche, une des sources de la Digentia, qui fut décorée par Horace du nom et de la qualité de *fons Blandusiæ, splendidior vitro?* c'est une question que l'abbé de Champy, après, dit-il, cinq années d'hésitation et le voyage de deux cents milles dont j'ai parlé, finit par résoudre en faveur de la source d'Oratini ; pour moi, j'avoue que je penche pour l'autre. Le nom de Fonte Bello, qu'elle porte aujourd'hui, témoigne assez de sa renommée moderne, qui se trouve d'accord avec l'ancienne; la situation en est solitaire et pittoresque, les eaux ont la clarté du cristal. Les feux de la canicule ardente ne sauraient percer à travers les ombrages qui la couvrent.

« Te flagrantis atrox hora caniculæ
« Nescit tangere : . . . . »

Je vois encore aujourd'hui des troupeaux errer sur ses bords,

« . . . . Tu frigus amabile
« Fessis vomere tauris
« Præbes, et pecori vago; »

bien que je sois obligé d'avouer que les bœufs se sont changés en petits cochons noirs ; enfin, on pourrait multiplier les citations, mais l'érudition, et surtout la mienne, a ses bornes, et je ne veux pas faire trois volumes comme le bon et savant abbé ; j'ajouterai seulement que le meunier est de mon opinion, et le meunier est une autorité en fait de cours d'eau : celui-ci, d'ailleurs, est un véritable antiquaire.

Rocca Giovine, bourg moderne, se trouve sur la direction de Licenza à Vicovaro, à peu près à moitié chemin. A un demi-mille au-dessus, je me fis montrer les ruines présumées de ce vieux temple de Vacuna d'où Horace dictait sa belle épître à Fuscus :

« Hæc tibi dictabam post fanum putre Vacunæ. »

Ou, pour parler plus justement, les ruines du temple que Vespasien substitua à l'ancien, quand le temps en eut complété la destruction. Ces débris sont informes, et, comme une fontaine coule au-dessus à quelques pas, on pourrait croire qu'ils appartenaient à un réservoir; mais l'inscription qui y fut déterrée et que j'ai trouvée,

d'après l'indication de l'abbé de Champy, encastrée dans un mur au-dessus d'une porte contiguë à celle du château de Rocca Giovine, donne beaucoup d'intérêt à ces décombres. Cette inscription porte que l'empereur Vespasien Auguste, grand prêtre, revêtu de la puissance tribunitienne, censeur, etc., releva à ses frais le temple de la Victoire, tombé de vétusté.

De Rocca Giovine je revins directement à Vicovaro par un sentier étroit, en suivant les hauteurs. Ce chemin est aussi varié que celui que j'avais fait en allant m'avait semblé monotone. Je me reposai près d'une chapelle sépulcrale dont les parois sont couvertes de têtes de morts rangées par assises. Ce spectacle funèbre, après tout ce que je venais de voir, me rendait plus sensible le *linquenda tellus, et domus, et placens uxor*, ce maître d'un moment, que le cyprès seul doit suivre, et cette brièveté de la vie qui nous interdit les lointaines espérances.

Mon excursion dans la vallée du poëte devait finir comme ses chants. J'avais à ma droite les monts Alito et Orsini, et à gauche, de l'autre côté de la vallée, le bourg de Bardela, qui mérite encore, assure-t-on, l'épithète de *frigosus*. La connexité de ce bourg avec l'ancienne Mandela a été constatée par l'abbé de Champy avec sa rectitude ordinaire ; il raconte qu'une inscription tumulaire, déterrée à Bardela, qu'on appelle aussi Canta Lupo, rappelait son ancien nom de Mandela ; ce qui était d'une grande importance pour l'investigateur de la villa d'Horace, puisqu'on savait, à n'en pas douter, par les vers que j'ai cités plus haut, que la rivière de Digentia, qui baignait sa campagne, fournissait aussi

ses eaux au bourg de Mandela. Or cette pierre écrite, comme disent les bons paysans, trouvée par les religieux de San Cosimato dans un terrain qui leur appartenait, était restée quelque temps abandonnée dans un coin de la cour du couvent, jusqu'au jour où ils avisèrent de l'utiliser pour la reconstruction d'un autel dans leur église. Heureusement, un notaire de Vicovaro, curieux de ces sortes d'inscriptions, en avait tiré une copie informe ; il la communiqua à l'abbé de Champy, qui manœuvra si bien, qu'il parvint à obtenir des religieux non-seulement l'exhumation de cette pierre précieuse de l'autel où elle était ensevelie, mais encore une cession pleine et entière. Puis, le seigneur de Vicovaro lui donna droit d'asile dans son château, où je l'ai vue et lue, encastrée dans le mur du corridor du premier étage, près de l'entrée du grand escalier. Nibby dit que plusieurs mots de cette inscription n'auront pas été exactement copiés par l'abbé de Champy ; il lui était bien facile de le vérifier.

Les pans de mur en gros blocs de travertin, qui se voient encore à Vicovaro, les fûts de colonnes qui servent de bornes, les chapitaux, de bancs devant les portes, les inscriptions qui y ont été trouvées, tout dénotait une ancienne cité, et ce nom de Varia qui lui est donné dans la carte de Peutinger, aurait dû mettre depuis longtemps sur la voie de la découverte que son *bonheur* et sa *gloire*, comme il le dit lui-même avec candeur, réservaient au bon abbé de Champy. Il est vrai que dans la plupart des éditions d'Horace on lit : *Baria*, au lieu de : *Varia;* mais ce n'est pas seulement en Gascogne que le *B* et le *V* ont empiété réciproquement l'un sur l'autre; et, à ce

sujet, l'abbé cite le mot *vivo* écrit : *bibo*, *vibo* et *bivo*, sur des pierres tumulaires.

Je ne quitterai pas Vicovaro sans parler du Tempietto, qui occupe une des extrémités de la grande place. C'est un petit modèle de la renaissance, dont la façade, en marbre blanc, est d'une rare élégance. Ses fenêtres en ogive, ses colonnes torses et cannelées, sont de la plus svelte proportion, et les pilastres saillants qui l'entourent extérieurement supportent des statues.

A moins de deux milles sur la route de Subiaco, vous trouvez l'agréable et hospitalier couvent de San Cosimato, ses rochers qui s'élèvent à pic sur la rive de l'Anio, ses grottes naturelles et ses chapelles que saint Benoît et ses religieux ont creusées. On y descend par cent trente degrés taillés dans une roche perpendiculaire, sous laquelle on entend les mugissements du fleuve, qui ne s'est pas en vain indigné contre les ponts auxquels on l'a voulu soumettre, et contre l'acqueduc de Claude, qui le traversait jadis. On attribue, je ne sais pourquoi, à Néron divers passages souterrains dont je n'ai pu entièrement sonder la profondeur à cause des éboulements. Par un autre escalier, on descend à l'ancien réfectoire où saint Benoît courut risque de la vie. Il avait quitté Subiaco sur la demande des religieux de San Cosimato, dont la règle s'était fort relâchée, et qui témoignaient le désir d'entrer, sous la conduite de ce saint réformateur, dans les voies de la perfection; mais, si l'on en croit la légende, ils ne tardèrent pas à trouver que le mieux était l'ennemi du bien. On tenta de se défaire de l'abbé; une coupe empoisonnée lui fut présentée, elle se fendit miraculeusement sous sa main bénissante. Alors, voyant

à quelles gens il avait affaire, Benoît ne tarda pas à les quitter, et je crois que c'est vers ce temps qu'il fut s'établir au mont Cassin. Après le réfectoire plusieurs autres grottes se succèdent, toutes admirablement décorées par le premier des architectes. La nature les a couvertes de stalactites les plus variées; tantôt elle étale sur ces voûtes de larges draperies, des toisons, des peaux de lions avec leurs griffes pendantes; tantôt des feuillages de toute espèce; elle semble s'être plu dans ces jeux.

J'entrepris de m'élever jusqu'au village de Saracinesco, où je parvins après plus de deux heures d'ascension. A cette grande hauteur, on plane sur les vallées de Bardella et de Licenza, sur l'amphithéâtre de monts qui les entourent, et on découvre jusqu'à la mer, pardessus Tivoli et Rome. Un parti de Sarrasins chercha, dit-on, après sa défaite, ce refuge escarpé. Le nom de Charlemagne est mêlé à cette tradition. Je m'étais rapproché du ciel de quelques mille pieds, mais je trouvai là un curé qui me força bien à rester sur la terre. Il m'entretint avec une volubilité extraordinaire des soucis que lui donnaient sa cure et ses Sarrasins de paroissiens. *Curæ leves loquuntur;* un de mes camarades d'études avait traduit ainsi cette pensée de Sénèque : « Les petits curés sont bavards. » Il en voulait à celui de son village, qui faisait de trop longs prônes. Le desservant de Saracinesco, quoique bavard, n'est pas un petit curé. Il me parla de vastes souterrains maintenant bouchés; il me cita des noms arabes encore aujourd'hui portés par plusieurs familles de l'endroit. C'est ainsi que, dans un village du Rouergue, j'ai connu des Ali et des Osman, maintenant très-bons catholiques. On croit qu'ils sont

établis là depuis la déroute d'Abdérame; ils doivent de grandes grâces à Charles Martel, ne fût-ce que celle du baptême. Quand on est à la recherche des origines, souvent on perd la trace; un nom la fait retrouver; un simple nom de lieu ou de personne, quelquefois un dicton, un usage particulier à la localité, viennent, après des siècles écoulés, vous révéler l'invasion, la colonie, le mélange des races. Pendant que je dessinais, une dispute assez vive s'éleva entre les Sarrasins qui m'entouraient; c'était à qui me guiderait pour descendre, soin d'autant plus superflu que je me trouvais sur un pain de sucre, d'où je découvrais parfaitement, et de tous les côtés, mon chemin. Mais, en Italie, chacun veut être le cicerone du signor forestiere, et s'impose arbitrairement à lui. La première fois que je montai les degrés du Capitole, un officieux m'attendait au pied et m'assura que sans guide je me perdrais avant d'arriver en haut, ce qui équivalait à dire qu'on peut s'égarer sur une échelle; à la dernière marche, il eut bien l'assurance de me demander si je retrouverais mon chemin pour descendre, parce qu'il était obligé de me quitter afin d'aller *conduire* d'autres voyageurs qu'il apercevait au bas de l'escalier.

Je connais un cicerone en Suisse qui gagne honnêtement sa vie à montrer aux curieux les trois cascades qu'on rencontre à peu de distance l'une de l'autre aux environs de Meyringen. C'est un homme qui va droit au but, et qui ne s'égare point dans de vaines descriptions.

« Voici, leur dit-il, la première cascade.

« Voici la deuxième cascade.

« Voici la troisième cascade. »
Il ne les confond jamais.

Juin 1851.

« Il n'y a rien que la poésie ne puisse ennoblir, » nous disait un jour Népomucène Lemercier; moi, qui me méfiais des tours de force en ce genre, et notamment des siens, je maintenais

Qu'il était des objets que l'art judicieux
Écarte également de l'oreille et des yeux.

Toutefois, nous finîmes par lui accorder sa proposition; mais alors où fut-il chercher son exemple, le malheureux! Il y a tel mot dont le charme consiste tout entier dans sa simplicité, je dirais presque dans sa vulgarité; il faut se garder d'y toucher, de vouloir le parer, car il renferme en lui-même toute la poésie que comporte sa nature. Le mot que Lemercier avait choisi, c'était celui si populaire du bon Henri. « Voilà, disait-il, comment, relevant la pensée par l'expression, je fais parler le roi dans un poëme dont je m'occupe (*les Ages français*) :

. . . . Je veux
Non les (les paysans) payer en mots frivoles
Mais leur donner à prix d'oboles
L'épouse du chantre du jour.

C'est pourtant l'auteur d'*Agamemnon*, homme d'esprit, de talent, et que l'agrément et la distinction de ses ma-

nières et de sa conversation faisaient rechercher dans la meilleure compagnie, qui a commis avec préméditation, et sans la moindre circonstance atténuante, une si prodigieuse bévue. Il citait complaisamment ces vers comme un exemple de difficulté vaincue; il avait eu l'esprit de faire Pinto et il n'avait pas celui de sentir qu'il ne fallait rien changer, sous peine de la gâter, à l'expression naïve du vœu du Béarnais, et que la poule au pot, devenue l'épouse du chantre du jour, n'était plus mangeable.

Ici, dans les coteries purement romaines, on lit peu, mais les étrangers qui forment le fond de la société sont au courant de nos nouveautés. Nos poésies sont recherchées par les Allemands. Jadis, Racine apprenait de Boileau à faire difficilement des vers faciles; aujourd'hui je remarque qu'on fait facilement des vers difficiles, et qu'on pourrait presque croire impossibles. Ce soir, au palais Colonne, la conversation fut exclusivement poétique; chacun y mit du sien, apporta son tribut, et le maître de céans fit le compère et m'engagea à réciter *mon ode*, assurant les amateurs qu'ils y trouveraient du lyrisme et de l'actualité. En effet, un d'eux parut y prendre tant de plaisir que j'en fus un peu embarrassé en finissant. On va voir pourquoi. Je donne ici la pièce entière, libre au lecteur de sauter tout de suite à la dernière strophe.

ODE

Qu'entends-je! quel bruit! je m'abuse,
Qu'entends-je encor! nymphe des eaux,
Nymphe belle, errante Aréthuse,
Fille des joncs et des roseaux,

Ah! dis-le-moi, dans ta prairie
Les sons d'une aimable harmonie
N'ont-ils pas vibré jusqu'à toi?
Jusqu'à toi, nymphe qui, timide,
Suis Alphé, dont la course humide
T'inspire un amoureux effroi.

C'est le dieu de la poésie,
Des airs fendant l'immensité,
Qui vient à moi, beau de génie,
De puissance et de dignité;
Phébus! son vol que rien n'arrête,
Son front pensant, sa vaste tête,
Olympe ouvert à tous les dieux!
Sa lyre enfin!... que sais-je encore!...
Vaincu du feu qui me dévore,
Je monte après lui dans les cieux.

Ainsi, quand sur son luth d'ivoire,
Pindare, aux olympiques jeux,
Chantait, exaltait la mémoire
De ces mortels rivaux des dieux,
A ses pieds la foule ravie
Reposait, ivre d'harmonie,
Dans un prestigieux sommeil;
Et, guidant ses pas sur le rhythme,
Le vainqueur s'avançait, sublime,
Et son front touchait le soleil.

O soleil! œil de la nature,
Ah! parle, redis-moi comment
Le grand Être d'une main sûre
Te lança dans le firmament?
Quand te fut dit : Sois la lumière!
Depuis, ton flambeau séculaire
Éclaira ce déluge affreux,
Lorsque les trésors de la grêle
Obscurcissaient ta lueur frêle,
Cadavre noyé dans les cieux.

Qui fera cesser la bataille
De ces éléments désunis?
Dieu seul. Il dit, la terre bàille,
Engloutit l'immense Thétis,
L'univers rentre en harmonie.
Grand Dieu! c'est à toi notre vie,
Tu fais reculer le destin.
Sans ton ordre, absolu monarque,
Que peut le ciseau de la Parque,
Et le couteau de l'assassin?

O flambeau de Grèce et de Rome!
Qu'étiez-vous? vent, songe, ombre, rien.
Brutus! eh quoi! ta main, grand homme,
De tes jours trancha les liens.
Arrête, héroïque homicide!
Que vas-tu faire? un suicide!
Ah! soutiens plutôt ton malheur.
— Non, dit-il, en perdant la vie;
Je fuis une mort obscurcie,
Je veux la mort dans sa splendeur.

Vain prestige, insensé délire!
Tu veux la mort dans sa splendeur.
Mon fils, que venez-vous de dire?
Écoutez hurler votre cœur.
Vous pensez conquérir l'estime?
On ne l'accorde point au crime.
Voyons, répondez sans terreur.
Vous vous taisez! Doit-on se taire...
Si l'innocence est un mystère,
C'est le secret de la pudeur.

Charité, prudence, espérance,
Guerre aux méchants, paix aux vaincus,
Justice, force, tempérance,
Mortel, telles sont les vertus.
Non, la vertu n'est qu'un fantôme!..
— N'est qu'un fantôme, vil atome!

Que direz-vous, songez-y bien,
A l'éternité qui s'avance?
— Je lui dirai... — Vaine croyance,
Mon fils, vous ne lui direz rien.

Mais au moins, avant qu'elle arrive,
O muse! amante des beaux vers,
Tu ne resteras point oisive,
Veuve de chants et de concerts.
De rayons mon âme entourée,
Volant au haut de l'empyrée
Puisera du nectar des dieux;
Cependant que la mort livide
Dévore d'une dent aride
Mes os appauvris et poudreux.

Et vous, qui dans la mélodie
Cherchant des accords inconnus,
Du mont sacré de Thessalie
Dédaignez les sentiers battus;
A ces vers enfants du délire,
Si vous avez daigné sourire,
Enivré d'un encens flatteur,
Transporté du dieu qui m'inspire,
Pardonnez si j'ose vous dire:
Vous êtes plus sot que l'auteur.

Juillet.

On m'a prêté à lire de jolies poésies où j'ai trouvé cette métaphore : Le sorbier ami des oiseaux. Les oiseaux sont sans doute les amis du sorbier, mais je doute que celui-ci le leur rende. C'est comme si on disait : Les moutons amis des loups. Il y avait en 1807, à Dieppe, un maire fort gourmand qui me disait dans le même

sens : « Monsieur, lorsqu'un turbot est assez heureux pour se faire prendre vers l'embouchure de notre rivière, il est d'un goût beaucoup plus délicat que celui qu'on pêche plus avant dans la mer; » attribuant ainsi au mangé la bonne fortune du mangeur. Les turbots, en Italie, ont aussi quelquefois de ces chances favorables. Un d'eux s'est fait prendre dernièrement à l'embouchure du Tibre; il figurait hier à dîner sur la table du prince Gagarin, et m'a rappelé une anecdote gastronomique dont j'ai régalé les convives. J'étais préfet du Mans, et un aimable vieillard, nommé M. Cheneau, était à la fois le doyen de mon conseil de préfecture et celui des gourmands de la province. Un jour je le trouvai préoccupé, triste même, et les affaires du conseil s'en ressentirent; plus tard j'en connus la cause. M. Cheneau, retenu pour dîner en ville depuis plusieurs jours, venait, ce matin même, de recevoir une nouvelle invitation : on s'y prenait bien tard, lui écrivait-on, mais le dîner était impromptu et à l'occasion d'un turbot arrivé la veille. Notre gourmand, en soupirant, répondit qu'il était engagé; mais il n'avait pu se défendre d'adresser, au domestique porteur de la lettre, quelques questions sur le personnel du turbot, et les éclaircissements qui s'en étaient suivis l'avaient vivement ému. Le poisson en question était un monstre digne d'occuper le sénat romain; celui de Domitien n'était qu'une limande auprès de lui. Le pauvre M. Cheneau gémissait de s'être laissé surprendre par la première invitation et s'étonnait de se sentir malheureux d'avoir été prié à dîner.

Cependant, à l'heure dite les convives se mettent à

table dans les deux maisons. M. Cheneau était soucieux, il mangeait, mais d'un air!... Ce repas sans turbot devenait pour lui le festin de Pierre. Enfin, la tentation fut si forte, que, décidé à tout risquer, comme un amant pour posséder ce qu'il aime, il dit tout bas à son domestique : « Tu sais où loge M. de Chateauford, à trois portes d'ici; il donne à dîner, il a un turbot, va m'en chercher, tu t'arrangeras comme tu pourras, mais j'en veux manger. » Tout porte à croire que le Mercure de M. Cheneau n'en était pas à son coup d'essai en ce genre, car, sans répliquer, il se rend chez le voisin, où l'on avait l'habitude de le voir; il se mêle aux autres domestiques, avise le monstre marin qui débordait sur la table, tend son assiette, reçoit une portion satisfaisante et revient triomphant. M. Cheneau, plus triomphant encore, se met à l'ouvrage, mais le malheur veut que ses deux voisins aiment aussi le turbot, et simultanément ils donnent l'ordre à leurs gens de leur en apporter. Ceux-ci font le tour de la table et reviennent les mains vides; ils n'ont point aperçu le poisson indiqué. Décidément il n'y a pas de turbot dans les plats, et pourtant M. Cheneau en a sur son assiette. Celui-ci, qui voit venir l'explication, se presse de son mieux pour la conjurer et faire disparaître la pièce de conviction; mais on lui retient le bras, sa fourchette reste en l'air. « Monsieur Cheneau, où avez-vous, trouvé du turbot? — Vous voyez. — Comment, nous voyons? il n'y en a point sur la table. — Il n'y en a peut-être plus. »

Cependant le mot de turbot, plusieurs fois répété, arrive jusqu'aux oreilles de l'amphitryon, et il se croit obligé de s'excuser de n'en pas avoir à offrir à ses con-

vives. « Mais, M. Cheneau en a. — Ce n'est pas possible. —Le voilà. » L'identité constatée, force fut au gourmand ainsi traqué de confesser le fait, qui courut la ville. Brillat-Savarin aurait tiré bon parti de cette histoire. Je me suis borné au simple récit.

Le soir nous avons eu de la musique chez la comtesse Loz.... et abondance de sonnets. C'était sa fête. *Il giorno onomastico.* Le siroco, qui me rend maussade, avait cessé de souffler, et le vent du nord-ouest, qui vient de France, me porte à la galanterie. « Si je faisais ma cour, me demandai-je, à la marquise Del...? elle est aimable, elle a un vieux mari à peu près de mon âge. » Cette dernière considération me retint : elle en mange chez elle. Je m'assis près de la jolie comtesse Mar..., je cherchais à la faire causer, à m'instruire des usages, notamment de ceux relatifs aux cavaliers servants. Je m'y pris de mon mieux; mais j'eus beau faire des avances, des coquetteries, lui dire que, quel que fût le péril auquel on s'exposait près d'elle, je me sentais la force d'y succomber, j'y perdis mon italien et n'en pus tirer que *signor sì, signor no.* Aussi j'avais tort de ne pas me borner au plaisir de la regarder et de chercher des fruits là où il n'y avait que des fleurs. La padrona della casa était en même temps la prima donna de son concert. Quand elle eut chanté son grand air et qu'elle fut revenue à sa place, M. F..., qui n'y voit guère malgré son lorgnon, lui demanda à elle-même quelle était cette cantatrice qu'on venait d'entendre, ce qui nous mit en gaieté. Deux amateurs très-forts, trop forts, lui succédèrent et jouèrent sur le piano une pièce à quatre mains, sans compter les bras, qui parut faire beaucoup de plaisir aux hommes

du Nord qui se trouvaient parmi les auditeurs, dont plusieurs venaient presque du pôle arctique. « Quelle exécution! » s'écriait le gros K..., et ce mot d'exécution me fit penser au bourreau; ce qui n'était pas honnête, j'en conviens, pour les deux virtuoses. Je ne pus trouver d'autre éloge à leur adresser, sinon qu'il était impossible d'obtenir plus de *forte* d'un *piano*. Un morceau d'ensemble nous fut ensuite infligé. Je remarque que les Italiens ne tiennent pas absolument à la continuelle justesse de l'intonation, et que, pourvu qu'on chante bien, ils sont disposés à trouver qu'on chante juste; cela ne se supporterait point chez nous, où aucune note fausse ne se pardonne; et je n'ai pas oublié l'engouement du parterre parisien pour une chanteuse agréable, madame Barilli, un rossignol ni plus ni moins. « Comme elle chante juste, » disait-on; oui, toujours bien, jamais mieux. J'avais fini par être, à l'égard de madame Barilli, comme l'Athénien d'Aristide, qui s'ennuyait de l'entendre appeler juste, car j'avoue que je suis disposé à tolérer quelques notes hasardées, pourvu que l'expression m'en dédommage et surtout que les cordes de la voix soient vibrantes : *Il cantar che nell' anima si sente;* ce qu'offrirait précisément une autre actrice de cette même époque, outrageusement laide, madame Pizaroni.

M... s'est endormi sur mon épaule, sa nièce l'avait déjà réveillé deux fois; il disait, pour s'autoriser, qu'il ne se sentait pas bien disposé; mais, chaque fois qu'il fermait les yeux, son Argus revenait à la charge : « Allons, mon oncle, lui disait-elle, ne vous endormez pas comme cela, vous n'êtes pas malade, c'est que vous vous

écoutez. » En entendant ce propos, je ne pouvais m'empêcher de remarquer combien notre langue, avec sa bonhomie, prête à la malice, et comme on fait des épigrammes sans s'en douter.

Les vers qu'on nous a débités ce soir n'étaient qu'une succession de mots harmonieux tels que peut l'offrir tout dictionnaire italien ouvert au hasard. Dans cette langue enchanteresse, la poésie se passe d'idée, le son lui suffit; son pis-aller, c'est d'être de la musique. A chaque fête patronale on est entraîné par un flot de sonnets qui se succèdent, et dont on est obligé de suivre le cours; pas une pensée ne surnage. C'est du reste, à la rime près, comme la conversation de beaucoup de gens, et les histoires qu'ils nous font et qu'on écoute patiemment jusqu'au bout, espérant que le trait nous dédommagera.

Dans les premières années du siècle on faisait, le soir, chez le prince de Talleyrand, une partie en petit comité. MM. de Marcoff, Sainte-Foix, Montrond, M. D..., M. ***, en étaient les principaux acteurs. Quelquefois on racontait des anecdotes; chacun évoquait ses souvenirs. M. ***, se contentait habituellement d'écouter et de rire. Un soir on le pressa de quitter ce rôle passif et de conter aussi son histoire. « Pourquoi pas, dit-il; précisément il m'en vient une et dans laquelle je me suis trouvé mêlé. J'avais déjà pensé à vous la dire. Un jour (il y a longtemps de ce dont je vous parle), j'avais dîné au Palais-Royal, et après le dîner, comme nous causions plusieurs ensemble, comme nous faisons ici ce soir, on parla littérature, et je dis : « J'ai envie d'aller au spectacle, à la « Comédie française : on donne une tragédie. — Bah ! »

me dit Lauzun... ou Conflans, je ne sais plus lequel, mais bien sûr Lauzun y était, car il avait dîné avec nous. Conflans aussi avait dîné, mais je crois pourtant que ce fut Lauzun qui me dit bah! « Pourquoi bah! lui deman-« dai-je. — Parce que, répondit-il, une tragédie c'est « ennuyeux, et, si vous m'en croyez, nous irons plutôt « tous les trois (évidemment Conflans y était) à la Comé-« die italienne dans ma diligence. » Je lui fis une observation. « Nous serons gênés, lui dis-je, dans ta « diligence. Venez plutôt tous les deux (lui et Conflans) « dans ma berline. Du reste, rien ne nous presse, je ne « tiens pas à arriver au commencement. — Eh bien! « dirent-ils, nous pouvons partir dans une heure, et « nous allons renvoyer nos voitures. » Je leur ré-« pondis : C'est entendu. Seulement, faites-les revenir, « et encore je pourrais vous ramener si vous allez au « jeu de la reine. » Ce qui fut dit fut fait, et nous nous en fûmes tous trois dans ma berline à la Comédie italienne, où nous vîmes les *Deux Petits Savoyards*, un spectacle charmant. » L'histoire était finie. On peut juger du succès qu'elle obtint: on lui en reparla souvent, et il répondait : « Si Conflans et Lauzun vivaient encore, ils pourraient vous dire que je n'y ai pas ajouté un mot et que je n'invente rien. » Il racontait encore une histoire, mais celle-là ne manquait pas de trait, car quelquefois il arrivait à M. *** d'en avoir sans s'en douter et de dire des bons mots qu'on était obligé de lui expliquer. Cette fois, c'était le récit d'une partie de plaisir qu'il avait faite au bord de la Tamise pendant l'émigration. « Je ne crois pas avoir jamais tant ri, disait-il; nous jouâmes aux barres, nous nous jetâmes de l'eau, nous bûmes du lait. L. ..

surtout fut bien drôle. Il disait : « Ne cassons rien, parce « que nous n'avons pas beaucoup d'argent. » Et il aurait fallu payer. Enfin, nous fûmes plus aimables les uns que les autres; il n'y avait là de sérieux que le chevalier de... et mademoiselle T..., qui se parlèrent à l'oreille tout le temps. Nous nous demandions ce qu'ils pouvaient se dire, car ils ne riaient pas, ils n'avaient pas l'air de s'amuser comme nous. Huit jours après on apprenait le mariage (mariage d'amour) de ces deux personnes qui ne s'étaient pas amusées. »

J'ai souvent rencontré M. ***, et il m'est resté une impression pénible d'une soirée que j'ai passée avec lui chez la princesse Tischewitz. On jouait au pharaon et le banquier passait, et M. *** perdait près de cent mille francs; il s'obstinait. « Ne jouez plus, » lui disait la galerie. Il n'en tenait compte. « Quittez le jeu, » lui dit impérieusement le prince de Talleyrand. « Mais pourquoi, mais pourquoi? » Et il continuait à pousser devant lui des billets de mille francs. Alors le prince, s'adressant au banquier : « Ne tenez plus l'argent de monsieur, » lui dit-il; le banquier obéit. M. *** se leva en murmurant et passa dans la chambre à côté sans que cet incident interrompît la partie; aucun des joueurs ne pensa plus à lui. J'y pensais, moi. « Que fait-il, » me demandais-je? Je le suivis; je le trouvai debout contre la cheminée, pleurant à chaudes larmes. Non, je ne puis dire l'impression que me fit à moi, jeune homme, la vue de ce vieillard septuagénaire, un pied dans la tombe, sanglotant (triste et honteux spectacle!) parce qu'on l'empêchait de consommer sa ruine. Mais le whist et le pharaon, les jeux de commerce et de hasard étaient devenus

la vie de M. ***; ses jours et ses nuits. Il y portait les superstitions du joueur de profession. Deux mots de lui les résument. Un de ses voisins à la table de creps puisait dans son tas : « On vous vole, lui dit à l'oreille son autre voisin. — Je le vois bien, répond M. ***, mais il me porte bonheur. » Une autre fois, attribuant l'influence contraire à quelqu'un de la galerie qui regardait son jeu : « Monsieur, lui dit-il avec humeur, je ne suis pas assez riche pour vous avoir près de moi quand je joue. »

M. *** avait réalisé ce qui lui restait de fortune et l'avait mis en portefeuille. Comme il gagnait toujours aux jeux de commerce, qu'il savait parfaitement, et qu'il livrait chaque soir la même somme aux chances du hasard, il lui aurait fallu plusieurs jours de suite d'un malheur obstiné pour épuiser ses ressources et vider ce qu'il appelait sa bourse de jeu; en sorte qu'il finissait, au bout de l'an, par se trouver à peu près de niveau. Mais il y a tel jeu plus dangereux encore que les cartes et les dés. Nous vîmes, à cette époque, plusieurs personnes de la société se ruiner en spéculant sur la rente. Une d'elles n'en convenait pas et n'avouait que le biribi : « Et encore, disait-elle, on exagère beaucoup mes pertes. Je sais parfaitement là-dessus à quoi m'en tenir; je puis faire mon compte chaque jour, perte et gain. J'ai, comme M. ***, ma bourse de jeu. — Oui, lui dit Montrond, vous avez comme lui la bourse de jeu, mais il n'a pas comme vous le jeu de la bourse. »

Naples, 1er septembre.

Quel ravissant spectacle présente Naples et tout son entourage! la monture n'a rien à envier au diamant. On ne peut se figurer ce que c'est que le Vésuve avec sa gerbe de feu en face de Pompéia couchée à ses pieds et rendue au jour après dix-huit siècles. Castellamare, Sorente, où le peuple chante les vers du Tasse; Caprée, honteusement célèbre; à ma droite, Ischia, Procida, vertes et brillantes émeraudes, et le cap Misène,

Æternumque tenet per sæcula nomen,

derrière lequel dorment les lacs des enfers; Baïa, où la vague jette des mosaïques et des marbres précieux, comme ailleurs elle dépose des coquilles; où l'on aperçoit à travers les eaux le tracé des rues et les antiques fondations; car Baïa vit sous la mer comme Pompéia sous les cendres. Cumes la fatidique; Bacoli, Pouzzole, toutes ces villes qui se pressaient et que Cicéron appelait des royaumes; Naples enfin, qui s'arrondit au fond du golfe et en tapisse le contour. Les bruits confus qui sortent de la joyeuse capitale résonnent au loin, et le mouvement et la vie qui remplissent son enceinte en débordent par tous les faubourgs. Mais qu'on n'attende pas de moi une description détaillée. Je suis décidé à ne pas parler de cette merveilleuse Naples, parce que tout est dit, parce que j'en dirais trop, parce que les expressions manquent, trois raisons concluantes sinon concordantes.

Je retrouve M. de la Féronnais, auquel je raconte les faits dont j'ai été témoin oculaire lors de la révolution de 1830. Nous gémissons ensemble sur la trop courte durée de ce ministère, dont il était l'âme et Martignac l'esprit. A l'époque de sa formation, comme il prévoyait qu'il ne serait pas soutenu, il se refusait à prendre le portefeuille des affaires étrangères. M. de Chabrol, qui faisait partie du dernier ministère, et qu'on appelait l'éditeur responsable du nouveau, échoua dans ses tentatives réitérées. Enfin, il vient une nuit réveiller M. de la Féronnais en l'avertissant que le roi veut lui parler, et connaître de sa bouche même les motifs de son refus. Il était, en effet, resté sur pied à l'attendre ; la Féronnais lui déduit toutes ses raisons, Charles X les combat vainement et finit par lui dire avec cette grâce qui lui était particulière : « Vous résistez au roi, mais je suis sûr que vous céderez à l'ami. » La Féronnais sortit des Tuileries ministre. Cet acte de dévouement pensa lui coûter la vie. Cependant, malgré l'état de sa santé, sans doute il serait resté aux affaires si l'on eût consenti à entrer franchement dans les voies qu'il indiquait. « Il voulait, me dit-il, cimenter l'alliance des deux centres, en appelant à faire partie du ministère le duc de Mort....., MM. Casimir Périer et Royer-Collard. Mais Charles X, dominé par les impressions de sa jeunesse, n'entrevoyait les dangers d'une seconde révolution qu'à travers ses souvenirs de la première, et, sans tenir compte du changement des temps, des hommes et surtout des institutions, résolu avant tout à ce qu'il appelait ne point faiblir, la violence faite à son malheureux frère quand il souffrit que la populace souillât son front en y substi-

tuant le bonnet rouge à la couronne, ne lui semblait pas une plus pénible concession que celle d'échanger un ministère Polignac contre un ministère Martignac. On gémit quand on voit sur le trône des vertus inutiles et de la constance mal employée.

---

15 septembre.

Les lettres venant de l'étranger font en ce moment une espèce de quarantaine à la frontière, d'où elles nous parviennent purifiées, c'est-à-dire éventrées et enfumées; quelquefois même vous ne recevez qu'une demi-feuille, l'autre est restée confite dans le vinaigre aux mains des commis du bureau de la santé. Il en arrive alors de votre correspondance comme des extraits que faisait jadis notre ami X... quand il apprenait l'histoire romaine. Nous prétendions qu'il copiait la page à gauche et supprimait la page à droite; il parvenait ainsi à réduire le livre de moitié, mais il faut bien reconnaître qu'en résultat cette méthode se recommandait plutôt par la facilité que par la clarté. Je suis allé me plaindre hier à la poste pour un extrait de ce genre, qu'on a fait de la dernière lettre qui m'est venue de Paris; j'ai reçu la page à droite. Pour m'apaiser, on m'a dit qu'on vinaigrait aussi notre correspondance au départ, ce que je ne puis m'expliquer, puisque, grâce à Dieu, l'état de la santé ne laisse en ce moment rien à désirer dans le royaume de Naples. Mais il paraît que c'est un système de représailles. Je ne connais rien de maussade,

quand on écrit une lettre, comme la pensée qu'il n'en arrivera que la moitié; encore si on savait laquelle, on s'arrangerait en conséquence. « Quoique je ne fasse pas grand cas de mes lettres, disait modestement notre plus parfait modèle épistolaire, je veux pourtant que ceux à qui j'écris les reçoivent. » Et au fait, c'est assez le but qu'on se propose dans tout commerce de ce genre.

Aujourd'hui il nous est arrivé mieux que des lettres; j'aperçois à la villa Reale plusieurs voyageurs français; et entre autres, une barbe à travers laquelle je crois reconnaître N...; je l'aborde avec précaution, craignant de faire quelque méprise, car souvent dans les rues, trompé par une ressemblance, il m'arrive de m'écrier : « C'est un tel! » et ce n'est qu'après que je me souviens qu'un tel est mort depuis trente ans, qu'il serait nécessairement tout autre aujourd'hui qu'il n'était alors, et que, par cela même que j'ai cru le reconnaître, évidemment je ne le reconnaîtrais pas; mais cette fois je ne me suis pas trompé : « C'est bien N..., ce cher N...! comment, vous voilà? et depuis quand? — Nous sommes débarqués hier de Marseille, le prince et moi; » répond un de ses compagnons; je cherche des yeux quel est ce prince dont on me parle et je ne vois que N...; il paraît qu'il se fait maintenant appeler ainsi. Je l'avais laissé vicomte il y a deux ans, je le retrouve prince : il a eu de l'avancement. Je remarque, à ce propos, qu'il n'y a pas de principe plus invoqué, chez nous, que celui de l'égalité, et aux conséquences duquel on cherche plus à se soustraire; chacun veut servir dans le régiment des colonels. Lorsque Napoléon faisait gratter ces mots : Liberté, égalité, qui étaient restés inscrits sur les murs

du palais des Tuileries, comme l'épigraphe de l'histoire de notre révolution, nous disions : « Il gratte où cela le démange ; » or il faut bien reconnaître que, grands ou petits, l'égalité nous démange à tous. La liberté, c'est différent ; on s'en accommode sans gratter, et je ne connais personne qui ne la veuille pour soi ; c'est une justice à rendre à tout le monde. N... s'est donc créé prince de son chef, et l'on croit qu'il se fera duc à la mort du comte son père. Cette façon d'agir prouve certainement de sa part beaucoup d'indépendance : la faveur a des caprices, la naissance a des hasards ; il n'a rien voulu leur devoir ; il est, comme on dit, l'enfant de ses œuvres, seulement je ne sais pas bien comment le classer? Quand les ducs, dans le siècle dernier, eurent l'idée de faire un ordre à part, M. le régent leur fit remarquer que ce n'était pas possible, n'y en ayant jamais eu que trois en France. Mais il ajouta qu'il leur laissait le choix entre ces trois. Aujourd'hui, puisque N... semble avoir aussi trouvé la noblesse au-dessous de ses prétentions, je ne lui vois plus de choix qu'entre le clergé et le tiers état ; et il y a des gens qui croient que ce dernier lui conviendra mieux, parce qu'au fond cette manie de titres est un peu bourgeoise. Comme je le connais bien et que je sais qu'en général ses phrases commencent par *je* et finissent par *moi*, je me fais un plaisir, en bon parent (nous sommes un peu cousins), de le servir selon son goût. J'ai donc continué la conversation en lui disant : « Parlons de vous. — Volontiers, » m'a-t-il répondu. Et voilà comment chacun répondrait si l'on habitait le palais de la Vérité, et malgré la remarque épigrammatique de madame Sand, qui prétend qu'un homme parle

rarement de lui-même sans dire bientôt quelque impertinence. N... m'a entretenu de sa principauté, en omettant toutefois de m'informer où elle est située : « Trois choses, lui ai-je dit, indépendamment de l'esprit qui a toujours cours en France comme produit indigène, me semblent avoir conservé dans nos salons une certaine valeur sociale, quand on les possède à un degré éminent, savoir : la naissance, l'élégance et l'opulence. La première, à tout prendre, est encore la meilleure, parce que, bien qu'aujourd'hui les Français, égaux devant la loi, le soient aussi ou à peu près devant l'argent, cependant la naissance ne s'achète pas ; on ne peut enlever à un nom le droit de transmission, l'hérédité comme à la pairie, et il va toujours gagnant à mesure qu'il vieillit, puisque son ancienneté même fait son prix ; tandis que l'élégance, au contraire, perd avec les années et est sujette aux faillites comme la finance. « Je suis de votre avis, m'a répondu N..., mais j'estime que la naissance a besoin d'être fortifiée d'un titre, parce que tout le monde sait ce que c'est qu'un prince, tandis qu'un nom, quelque ancien qu'il soit, peut être ignoré d'une partie du public ; ensuite les titres ont de la valeur en province et dans les contrats de mariage. Il y a des demoiselles qu'un prince attire, et si j'ai pris cette qualité, c'est surtout pour la transmettre à mon fils. — Je reconnais là, lui ai-je dit, le procédé d'un excellent père, et je m'étonne comment le vôtre n'y avait pas songé pour vous. Vous lui deviez de réparer cet oubli. » Alors, nous étant jetés dans les généralités, je ne lui ai pas dissimulé que je voyais pourtant des inconvénients à se donner certains titres ; on ne sait pas toujours à quoi

cela engage, et qu'elles peuvent être les conséquences. Ainsi je lui ai cité l'exemple d'un de mes voisins de Paris, restaurateur sur la place du palais Bourbon, qui s'est intitulé sur son enseigne : Pâtissier de la chambre des députés. Le voilà responsable de bien des brioches.

Le temps n'est pas si loin où, au lieu de songer à prendre des titres, on avait assez de peine à conserver tout bonnement son nom. Le savant helléniste Danse de Villoison, que je rencontrais souvent dans ma jeunesse, se vit, dans le cours de la Révolution, étrangement mutilé par le scribe de sa mairie, qui ne voulut, sous aucun prétexte, lui laisser sur son passe-port la particule *de* et le mot de ville, auquel il substitua, de son autorité, celui de commune : « Mais, citoyen, observait timidement le pauvre Danse de Villoison, vous altérez trop le texte; remarquez que mon nom, ainsi traduit, fait précisément Danse Commune oison, ce qui, à la prononciation, présente un sens ridicule, quoique je n'aie d'ailleurs aucune prétention à la danse, et qu'il ne gagne point sous le rapport de l'euphonie. — Je ne me moque pas mal de la symphonie, répliqua le secrétaire; qu'est-ce que vous venez me chanter? » Et il resta inébranlable dans ce qu'il appelait son devoir.

Pour en revenir à la manie des titres (elle n'a pas profité à N..., il est mort pendant mon voyage de Sicile, et son fils avait eu le bon esprit de ne pas vouloir être prince héréditaire), pour en revenir, dis-je, à cette manie qui devient épidémique, je déclare que je ne veux me brouiller avec aucun prince de ma connaissance, que je comprends et honore les prétentions de toute espèce, et je crois qu'il est bon d'en agir ainsi, sous

peine d'obtenir le genre de succès que Bayle réclame pour le véritable historien, celui de déplaire à tout le monde. Je reconnais volontiers à chacun la qualité qu'il s'attribue ; je n'hésite pas à appeler négociants les cabaretiers, et fourreurs les marchands de peaux de lapin. J'ai confirmé à mon portier le titre de concierge et suis prêt à lui demander le ruban au lieu du cordon, s'il lui plaît davantage. En mettant de la sorte les amours-propres à l'aise, il m'arrive de recueillir de curieux traits de caractère, d'amusantes confidences ; mais, bien que pour ces dernières j'aie annoncé ailleurs que j'étais disposé à trahir, dans mes récits, les secrets que ma mémoire pourrait me fournir, je n'ai entendu parler que de vieux secrets aujourd'hui sans conséquence, pour lesquels il y a prescription et qui ne font plus rien à personne, car je ne voudrais pas que mes souvenirs devinssent pour moi des remords ; pourtant il ne faudrait point conclure de ce que je dis contre ce que je tais, surtout quand je parle de mes amis, et s'imaginer qu'il y a nécessairement du mal dans ce que je cache. Un jour que lady D..... se retranchait, je ne sais plus à quel propos, dans une réticence, et que nous voulions l'y forcer : « Il faut que ce soit une bien mauvaise pensée, lui disions-nous insidieusement, puisque vous la cachez, » et elle répondit très-bien et aussi finement qu'aurait pu le faire madame de Sévigné : « Croyez-vous donc que je sois mal faite, parce que je m'habille ? » Je citais un jour ce mot à un Allemand, comme une preuve de l'esprit qu'on peut montrer dans une autre langue que la sienne ; il le trouva charmant et l'écrivit sur son calepin, après l'avoir loué dans des termes qui me laissè-

rent quelques soupçons. Je pris un prétexte pour le prier de me permettre de lire sa note et je la trouvai ainsi rédigée : « Croyez-vous que je sois mal faite, parce que je babille? »

---

18 septembre.

N... a apporté de France une valise pleine de gazettes et de revues qu'il a fait passer en contrebande. Ces romans, qu'on met maintenant au bas des journaux, et qui sont tenus chaque matin de vous intéresser dans un nombre de lignes donné, me sont peu sympathiques. En feuilletant ceux que N... m'a prêtés ce matin, je m'étonne de la place qu'y tiennent les alinéa. A chaque page ce sont des dialogues qui ont une physionomie particulière. Des questions et des réponses également brèves, et de continuelles interruptions. J'ai su depuis que ce style monosyllabique, qui serait certainement un modèle de concision dans son genre si, à force d'alinéa, il ne finissait par engendrer des volumes, répondait à un des besoins de notre époque, celui d'écrire à la fois rapidement et fructueusement, et constitue ce qu'on appelle dans la littérature commerciale le bout de ligne. Aujourd'hui, le but moral, dans un livre, semble préoccuper assez peu son auteur. On veut surtout être utile à soi, s'enrichir le plus et le plus vite possible. C'est à cette fin que tendent la plupart des entreprises littéraires. Dans d'autres temps un écrivain aurait pu envier pour épitaphe : *Transivit bene faciendo*, « il a passé en faisant le bien. » A l'avenir il lui suffira qu'on dise : Il a

passé en gagnant du bien; et il en gagne beaucoup, puisque le moindre mot lui est payé comme une ligne entière, un vers de Racine. Toutefois, il est à remarquer que le prix des interjections, des conjonctions, des exclamations, varie selon la vogue du romancier. Ainsi il y a des

Mais

de deux francs et des

Car

de cinquante centimes. Le

Ah!

de M. F... est loin de valoir le

Oh!

de M. D...; et on m'a cité des

Quoi!

qui rapportaient jusqu'à trois francs à leur auteur. La moindre interruption mise à la ligne représentant ainsi le prix moyen d'une journée de travail, on conçoit combien, à ce taux, elles doivent être fréquentes dans les conversations qui forment la bonne part des romans à la mode, et rien certainement n'est plus fait pour engager les interlocuteurs à manquer entre eux de politesse. Du reste, quand ces romans amusent, il ne faut pas se plaindre; mais, sans discuter leur mérite, j'avoue que la coupe seule des feuilletons suffirait pour m'en dégoûter. Je ne puis toléré d'être interrompu au moment où ma curiosité est excitée. Si l'histoire est bonne, je veux la continuer, et au besoin la lire d'un trait. Je prétends boire à ma soif et ne pas être rationné. Si l'histoire est mauvaise..... mais elle est bonne, je n'en veux pour preuve que le succès qu'obtiennent les romans-feuilletons au-

près de la majorité des lecteurs. C'est pourtant le sultan Schariar qui le premier a encouragé ce genre de composition, en épargnant Schéhérazade sans en prévoir les conséquences. Je ne suis pas sanguinaire; mais, si la sultane avait cru pouvoir se permettre de me lanterner ainsi, elle en eût été pour ses frais; dès la première nuit nous aurions eu une explicatiou, et je l'aurais bien forcée d'achever son conte, ou elle eût payé pour tous ses imitateurs à venir. A propos de ces feuilletons (je viens d'en lire un qui donne une description prétentieuse des salons aristocratiques du siècle dernier), je remarque qu'il règne dans notre société nouvelle une assez grande ignorance de l'ancienne, et en même temps un singulier besoin d'en parler, et cette manie semble tourmenter surtout les écrivains qui ont adopté la tâche de fournir quotidiennement nos journaux et nos théâtres de prétendues peintures de mœurs. Je me figure la surprise de nos grands-parents s'ils s'étaient vus mis en scène avec le ton et les manières qu'on leur prête aujourd'hui. Pour mon compte, je déclare que je ne puis accepter des grands-pères faits ainsi. Il me semble voir ce paillasse qui s'est promené longtemps dans les rues de Paris en chantant la *Bourbonnaise* en habit de velours râpé, et qui se croyait un marquis parce qu'il avait du rouge et des mouches. « Je puis parler pertinemment de l'intérieur de Marie-Antoinette, me disait dernièrement quelqu'un qui projette d'en donner l'histoire en feuilletons; j'ai été à même de me procurer des renseignements sûrs par ma mère, qui était parente de plusieurs de ses dames d'honneur. » Rien que sur cette expression, je jugeai *in petto* de quelle valeur pouvaient être les mé-

moires que ces parentes lui fournissaient. « Je croyais, lui répondis-je, que la reine n'avait qu'une dame d'honneur, ce qui ne veut pas dire certainement que les autres en manquassent. » Il m'assura que j'étais dans l'erreur. Il écrit dans les dictionnaires héraldiques et dans les nouveaux almanachs de la noblesse, et j'ai eu quelque peine à l'empêcher d'y insérer ma biographie, fort obligeante du reste, où il disait que Louis XVIII, en récompense de mes services, m'avait nommé chevalier de Malte.

La Révolution, qui, en déplaçant également les hommes et les idées, s'est interposée entre la société du dix-huitième siècle et celle du dix-neuvième, ne permet pas toujours aux écrivains de notre époque d'avoir des perceptions bien nettes sur l'ancienne aristocratie, dont ils aiment à parler pour s'en donner des airs. Pour eux, toute comtesse est une grande dame, tout marquis un gentilhomme; ils ne se rendent pas compte des nuances, de ces nuances difficiles à connaître, plus difficiles encore à sentir. Leur ignorance de ce qui établissait jadis les différences de position fait sourire le peu de personnes qui en ont conservé les traditions. J'ai vu une vieille tante à moi bien joyeuse, parce qu'elle venait de trouver dans son journal l'épithète de grand seigneur appliquée au marquis de Condorcet, tandis qu'on lisait quelques lignes plus bas : « On rencontrait alors parfois, dans les salons, un certain M. de Guemené. » — « Pourquoi, disait-elle, parler de choses auxquelles on n'entend rien et qu'on n'est pas obligé de savoir, excepté quand on a la prétention de les apprendre aux autres. » On écrit aujourd'hui dans l'antichambre, quelquefois dans la rue, l'histoire

des salons d'autrefois. Ces messieurs nous font une aristocratie à leur image. L'Empire, en établissant des degrés dans les titres, a concouru à brouiller les idées. Cette hiérarchie peut être fort conséquente; elle existe en Angleterre, en Allemagne, mais chez nous la noblesse n'était point ainsi échelonnée; on était homme de qualité indépendamment du titre, qu'excepté celui de duc on estimait bien moins que le nom, et encore. » Elle me raconta qu'aux eaux de Saint-G..., un baron de sa connaissance voyait le maître de l'hôtel tourner autour de lui d'un air embarrassé. Il s'agissait de lui proposer de céder son appartement et de monter d'un étage, parce qu'un comte venait d'arriver dans la maison. L'histoire devient très-gaie quand on pense que le baron qu'on voulait ainsi déloger était le baron de Montmorency.....

Au soir.

Je sors de chez lady Acton. Je note tout de suite, de peur d'oublier.

Un étranger de distinction, ou censé tel, arrive à Pétersbourg; il avait des lettres de recommandation. D'ailleurs, comme l'observe judicieusement la Bruyère, le gros jeu soulève un homme. C'est surtout par ce dernier moyen que le comte*** s'introduisit dans la société. Il jouait heureusement. Un soir, en battant les cartes, il faisait briller, non sans quelque affectation, à l'index de sa main droite, un magnifique diamant qui attira particulièrement l'attention d'un de ses partenaires : « Comte***,

lui dit celui-ci, vous avez là quelque chose d'admirable. — J'en conviens, répond négligemment le comte; et déjà ce diamant, par sa grosseur et son éclat, a frappé et tenté même plusieurs connaisseurs. On a voulu me l'acheter, me le payer fort cher; quand vous l'aurez examiné de plus près, je vous dirai pourquoi je me suis refusé à le vendre si toutefois vous ne vous en apercevez pas. » En disant ces paroles, il ôte sa bague de son doigt, la met à celui du prince B... et continue sa partie. Alors le prince, fort amateur de pierreries, regarde attentivement, tourne et retourne le diamant en question, et reste convaincu qu'il n'en peut exister de plus parfait que dans l'écrin d'un souverain, Après le coup, il le rend à son possesseur, non sans le féliciter. « Eh bien, lui dit le comte, vous ne reconnaissez donc pas le motif de délicatesse qui m'a empêché de traiter de ce joyau avec les nombreux amateurs que j'ai rencontrés dans mes voyages, et de m'en faire une ressource quand le jeu avait épuisé ma bourse? — Non, en vérité, répond le prince. — Eh bien, continue M***, c'est qu'il ne me convenait pas de vendre un diamant faux, même après l'avoir fait reconnaître pour tel.

— Comment?

— Oui, cette bague est fausse, et, toutefois, n'en est pas moins belle. Ne vous récriez pas, elle a déjà trompé des yeux aussi exercés que les vôtres, et les plus fins joailliers. J'en ai vu persister dans leur illusion, même lorsque, pour les convaincre, je leur déclarais que je croirais abuser de leur bonne foi si j'estimais cette pierre plus de deux mille roubles; or elle en vaudrait plus de vingt mille si elle était vraie. » En parlant ainsi,

comme le jeu venait de finir, le comte prit congé de la société.

Les jours suivants, chaque fois que le prince B... rencontrait de nouveau le comte et son diamant, ce dernier faisait les frais de la conversation, et le prince restait sous le charme et répétait : « Il y a telles gens qui laisseraient croire volontiers que leurs bijoux faux sont vrais, mais je finirai par me persuader que vous faites le contraire pour le vôtre. » Le comte souriait et parlait d'autre chose. « Serait-ce indiscret de vous prier de me confier votre bague jusqu'à demain? lui demanda un soir le prince. — Gardez-la huit jours si bon vous semble, » lui répondit le comte.

Le précieux diamant brilla toute la nuit auprès du lit du prince. Au matin, il le porte chez le joaillier de la cour et lui demande s'il a jamais vu une plus prodigieuse imitation. « Une imitation! sécrie le lapidaire, et qui serait en état de la faire? j'en défie bien tous les faussaires du monde. Cette pierre est une des plus belles qui m'aient passé par les mains, et vraie comme l'or au poids duquel je suis prêt à la payer. — Elle vaut donc plus de deux mille roubles? — Plus de vingt mille aussi. — Mais le propriétaire maintient qu'elle est fausse! » Le joaillier l'examine de nouveau avec la plus minutieuse attention. « Fausse! eh bien, achetez-la-lui, ou procurez-m'en l'acquisition. »

Le soir, le prince rend le diamant à M. *** « Eh bien? lui dit celui-ci. — Eh bien, on le croit vrai. » Le comte sourit comme d'ordinaire et se met au jeu. La partie finie, le prince lui demande s'il consentirait à lui céder sa bague. Le comte refuse, et l'autre, plusieurs

jours de suite, revient à la charge. « Écoutez, lui dit enfin M.***, comme vous êtes fort amateur et connaisseur, que je vois le désir que vous en avez, et que je prévois qu'un jour ou l'autre je finirai par céder à quelque proposition, j'aime mieux que vous l'ayez qu'un autre. Mais cependant remarquez bien que, quoi que l'on puisse vous en dire, la bague est fausse ; admirablement imitée, j'en conviens, et, par cela même, ayant une valeur, valeur de curiosité, que peut-être je m'exagère, mais que je ne puis fixer à un chiffre moindre que celui que je vous ai dit la première fois que nous en causâmes. Je compte partir pour l'Italie dans quelques jours ; si vous persistez, je vous céderai la bague, uniquement pour vous obliger, et sachez-m'en quelque gré, puisqu'en ce moment je n'ai pas besoin d'argent ; mais, cela dit, considérez bien encore que vous allez payer fort cher un faux diamant, car il est faux, et je ne puis que vous répéter toujours la même chose. » Finalement, le prince B..., après avoir encore vu et fait voir la pierre en question, conclut le marché et compte à son vendeur les deux mille roubles. Possesseur du précieux trésor, il retourne chez le joaillier. « J'ai le diamant, lui dit-il ; ma foi, puisque le propriétaire consentait à le vendre au prix que je vous ai dit, autant que j'en aie profité qu'un autre. » Le joaillier prend la bague, et, après quelques moments d'examen : « Ce diamant est faux, dit-il à B..., en le lui rendant. — Comment faux? après ce que vous m'aviez dit ? — Ce que je vous avais dit était vrai ; mais le diamant est faux : je parle de celui-ci, pas de celui que vous m'avez montré. — Mais c'est le même. — Si c'était le même, je ne serais pas joaillier ; cette pierre

fausse est bien imitée; mais montrez-moi l'autre auprès, et je vais vous faire remarquer la différence. — Comment, l'autre ? mais c'est celui-ci que j'ai acheté. — Alors il y a erreur. — Ah! mon Dieu ! que faire? — Réclamez votre diamant, le véritable; on s'est trompé ou l'on vous a trompé. » Le prince hésitait à admettre cette dernière supposition. Cependant, le soir, ayant rencontré au jeu le comte***, il l'aborde avec embarras, et, au premier mot qu'il lui dit de la bague : « Où est-elle donc, lui demanda celui-ci; je ne vous la vois point au doigt ; elle vous plaisait tant! — Sans doute, répondit le prince, dont l'embarras croissait; mais, l'ayant montrée au joaillier de la cour, il m'a dit qu'elle était fausse. — Il vous l'a dit? eh bien! il me semble qu'il ne vous a rien appris. » Le premier pas étant fait, le prince continue et finit par articuler que le joaillier se trompe peut-être, mais qu'il assurait que ce n'était pas la bague qu'on lui avait montrée d'abord. Alors M.***, regardant fixement le prince : « Monsieur, lui dit-il, que signifie ceci? Vous avez voulu m'acheter mon diamant; je m'y suis refusé ; ces messieurs en sont témoins. Je vous ai dit et n'ai cessé de vous répéter qu'il était faux, et voilà que vous paraissez surpris parce qu'un joaillier vous dit la même chose? Vous aviez donc cru que je me trompais? Pensiez-vous que ce diamant fût vrai ? vous passez pour vous y connaître. Vous seriez-vous flatté, en spéculant sur une erreur de ma part, d'acquérir un vrai diamant et si précieux pour le prix d'un faux ? Ma délicatesse (permettez-moi de vous le dire) répugne à supposer que tel ait été votre espoir. Du reste, je ne sais pas sur quoi s'établirait une discussion entre nous. Je

dis que je vous ai vendu un faux diamant ; vous le dites aussi ; nous sommes d'accord. »

Ainsi se termina une des plus habiles escroqueries dont j'aie jamais entendu le récit ; c'est M. de la Féronnais qui nous l'a fait ce soir.

Il y a à Naples, dans les églises, d'admirables mausolées de la Renaissance dont la sculpture moderne devrait bien s'inspirer. Aujourd'hui, pour les monuments de ce genre, tous les efforts de l'imagination de l'artiste aboutissent à faire un pape la main étendue comme pour souffleter les deux vertus obligées qui se tiennent à ses côtés et sous les jambes desquelles on est toujours sûr de trouver la porte d'une sacristie. Canova a trop affectionné ce type funéraire, qu'il a passé à Torwaldzen.

Les bons mots du roi Ferdinand (*il Nazone*) sont restés populaires à Naples ; chacun cite le sien. Un témoin oculaire nous a certifié l'exactitude de l'anecdote suivante : Le roi étant à la chasse, un buffle se présenta sur son passage ; la peur le prend : il dissimulait mal en ce genre. Le voilà qui jette son fusil et grimpe à l'arbre le plus voisin comme un chat ou au moins comme un simple particulier. Quand il fallut descendre et qu'il vit qu'on l'entourait ; un peu honteux de la rapidité de sa course : « Avez-vous vu, dit-il, comme j'ai monté hardiment ? je n'ai pas eu peur de tomber. » Puis, arrivant au buffle qui faisait le fond de la question, il donna à

entendre à ses courtisans qu'il n'avait pas cru de sa dignité de se commettre avec un pareil animal. « Si era « un leone, leur disait-il, si era un elefante, un tigro, « un leopardo ; ma un buffalo, mi avvilisce. »

VOYAGE EN SICILE

PRÉFACE

« Encore un voyage de Sicile !

— Il n'est pas long, quelques pages.

— Et toujours la même rocambole ! ainsi qu'ont procédé tous vos devanciers à la suite du voyage d'Orient, en revenant.

— Moi, c'est en allant.

-- Mais vous direz les mêmes choses ?

— Peut-être pas dans les mêmes termes.

— Vous peindrez les mêmes objets ?

— Peut-être pas des mêmes couleurs.

— Allons, entrez et fermez la porte. »

PROGRAMME

ADMINISTRATION PRIVILÉGIÉE DE LA NAVIGATION A VAPEUR. — VOYAGE DE PLAISIR POUR VISITER LE NOUVEAU VOLCAN DE L'ÎLE FERDINAND ET LES AUTRES RARETÉS DE LA SICILE.

« L'apparition d'un nouveau volcan et la formation d'une île sortie de la mer à peu de distance de la côte méridionale de la Sicile fixe depuis quelques mois l'attention des curieux, et, pour satisfaire leurs désirs, l'administration a décidé qu'elle enverrait un de ses paquebots, le *Royal Ferdinand,* bien connu par sa force, son élégance et sa solidité, pour faire un voyage de plaisir autour de la Sicile, en laissant le temps aux voyageurs de visiter, non-seulement le nouveau volcan, mais encore les fameuses antiquités de Girgente, Syracuse et Catane, comme aussi le mont Etna, l'île fertile de Lipari et l'antique volcan de Stromboli. Le voyage est combiné de manière que les passagers qui voudront de Catane monter à l'Etna pourront descendre à Taormina ou à Messine pour y rejoindre le bâtiment. En cette occasion, les places seront toutes de première classe, et se payeront chacune cent ducats, compris la nourriture, à bord, durant la navigation, etc., etc., etc. » De la poésie.

Le 22 octobre 1831, me trouvant dans le port de Naples et comptant m'embarquer pour la Sicile, je montai sur un paquebot qui partait pour la Toscane. Les méprises de ce genre arrivent fréquemment à terre dans les omnibus ; mais en pleine mer elles sont moins faciles à réparer. Je n'avais pas songé que deux bateaux à vapeur (ils étaient rares alors) pouvaient faire route à la même heure pour deux directions opposées, et je m'étais arrêté devant la première fumée venue, prenant sans plus d'examen François Ier pour Ferdinand II. J'allais m'endormir dans la cabine, et je me préparais un réveil assez ridicule quand, ayant demandé au timonier à quelle heure on arriverait à Palerme, il me répondit qu'à moins d'accident nous serions le surlendemain à Livourne pour déjeuner. On pense bien que je n'eus rien de plus pressé que de changer de bâtiment, et à peine si la cloche du départ m'en laissa le temps. Le *Royal Ferdinand* sortit rapidement du golfe, tourna la pointe de la *Campanilla*, et nous ne vîmes bientôt plus que le ciel et l'eau. Il était midi, les vagues étincelaient, et le soleil, au sommet du

ciel versait perpendiculairement sur la mer comme une pluie de diamants. J'avais rencontré à bord nombreuse compagnie, et à qui parler plus que je n'aurais voulu ; en général, il faut que la société soit bien bonne, pour que je ne préfère pas m'isoler en voyage et surtout quand je me trouve en présence de quelque grande scène de la nature. Un bavard m'entreprit; hélas ! je dois bien convenir qu'il était Français. Il ne me fit point grâce du plus petit détail des monuments de Rome, que je connaissais, j'ose dire, mieux que lui, et des repas qu'on lui avait servis dans chaque auberge de la route, enfin des moindres hors-d'œuvre en cuisine, comme en architecture, les corniches et les cornichons. La cloche du dîner put seule l'interrompre; on avait dressé la table sur le pont. La conversation devint générale et roula exclusivement sur la bonne chère, peut-être parce que nous en faisions une assez mauvaise : les exilés parlent volontiers de la patrie absente. Notre compatriote obtint le plus grand succès par une saillie qu'il répétait à chaque verre de vin qu'il avalait; il avait coutume de dire alors comme paillasse à la porte de son spectacle : « Dépêchez-vous d'entrer, il y aura foule ce soir, » et ce bon mot ne manqua pas une seule fois son effet ; finalement, à force de rire et de boire, le mauvais dîner fut mangé comme un bon; la gaieté et le vin de Marsalla firent tout passer.

Le lendemain à l'aurore nous laissions sur notre droite les îles Éoliennes, puis celle d'Ustica, tandis que la tête fumante du roi des volcans nous apparaissait à l'horizon et semblait narguer la chaudière du *Royal Ferdinand*. Le comte de Luchesy me fit faire connaissance

avec le marquis de Gargallo, l'Horace sicilien, dont la traduction rappelle les grâces de l'original. Je me trouvai très-bien recommandé auprès de cet aimable vieillard; car, au moment où je lui fus présenté, je tenais précisément en main son poëte favori. Le bavard dont j'ai parlé, ne sachant quel compliment lui faire, imagina de dire qu'il avait lu une traduction française de sa traduction d'Horace; et moi, me rappelant le proverbe *tradutore traditore*, je ne pus m'empêcher de m'écrier, mais pas assez haut pour être entendu du marquis : « Ah! double traître! » La conversation de M. de Gargallo vint ajouter à l'agrément de la traversée; mais déjà elle touchait à sa fin; vingt heures avaient suffi; et, tandis que je calculais qu'avec des voiles et le calme plat qui régnait depuis notre départ nous ne serions pas encore sortis du golfe de Naples, nous entrions à pleine vapeur dans celui de Palerme.

Nous abordâmes au milieu des haies de cactus, qui nous présentaient croisées dans tous les sens leurs larges raquettes; je m'empressai de gagner la ville et j'entrai dans la rue de Tolède, que je trouvai aussi vivante que sa sœur de Naples. Il y avait foule de promeneurs, et d'un trottoir à l'autre ils s'entretenaient par signes rapidement et sans s'arrêter. Le mouvement des doigts, le clignement des yeux, remplaçaient ici la volubilité napolitaine; l'expression n'y perdait rien et les oreilles y gagnaient. On peut juger quel bruit aurait fait tout ce monde se parlant à la fois et de loin. Je me disais qu'on devrait adopter ce mode de langage dans nos routs, où l'on crie tant et où l'on cause si peu; la substitution du geste à la parole y serait tout profit, pour

moi du moins, car je déclare qu'à la manière dont se fait aujourd'hui la conversation, et au travers de tant de voix qui se croisent, il y a les trois quarts des choses qu'il m'est impossible d'entendre; il est vrai qu'avec un quart j'en ai assez. Dans la rue de Tolède, beaucoup de passants ne parlaient que d'une main, et de l'autre mangeaient des cactus, six pour un grain : c'était le prix courant. Ce joli fruit rose et fondant désaltère innocemment et n'a guère que le goût de l'eau fraîche; on lui donne aussi le nom de figue d'Inde. Ces fausses figues et les véritables, le raisin, les oranges et les châtaignes, font une bonne part des aliments du pauvre; il éprouve peu de besoins. Les habits, les abris, lui sont indifférents, et souvent inutiles. Le climat pourvoit à tout; il se charge du logement, du vêtement, je dirais presque de la nourriture. A Palerme *la felice*, on peut dire sans trop d'hyperbole : « Vivre de l'air du temps. »

Tout en examinant à droite et à gauche les allures de cette population pittoresque, j'avais encore des yeux pour ce qui se passait au-dessus de ma tête, car je ne sais quel instinct avait dès le premier moment appelé mon attention sur les longs balcons couverts et grillés qui garnissent les étages supérieurs des maisons; les barreaux saillent en dehors en s'arrondissant, et, quand on est assis au bord, l'œil plonge perpendiculairement sur la rue. D'en bas je distinguais, malgré l'élévation, des guimpes et des voiles qui se mouvaient dans l'intérieur de ces longues cages. « Qu'est cela? demandai-je. — *Monache*, » me répondit-on. J'appris alors que les caves des couvents voisins communiquaient avec celles des hôtels. Ces passages se reconnaissent à l'ouïe, car sou-

vent dans Tolède le retentissement du pavé accuse le vide, et on entend résonner les voûtes sous les pieds des chevaux. C'est par ces voies cachées que les différentes communautés se dirigent vers leurs balcons respectifs aux heures de la récréation ; elles traversent les rues, elles passent sous les passants, elles arrivent au pied d'un escalier réservé pour elles seules, et qui, renfermé dans l'épaisseur des murs d'une maison étrangère, n'en est pas moins la propriété du couvent et parfaitement isolé de toute communication extérieure. La longue spirale aboutit aux balcons en question. Ces dames s'y placent en ordre; là elles retrouvent leurs grilles; elles n'ont point franchi la clôture, mais elles respirent, elles regardent, elles jouissent, enfin, avec toute la plénitude du plaisir que doivent y trouver de jeunes recluses, du spectacle animé que la grande rue, les voitures et les promeneurs leur présentent. Quant aux vieilles, j'aime à croire que leurs yeux ne se portent qu'en haut, qu'elles ne regardent que le ciel, avec lequel il est, comme on voit, de petits accommodements en Sicile. A travers les barreaux, chaque nonne peut apercevoir ses parents, s'ils se trouvent par hasard à des fenêtres en face, et je jurerais qu'elle ne cherche point à rencontrer d'autres yeux. Le jeune Sicilien qui me donnait ces détails s'interrompait de temps en temps pour me rappeler la devise de l'ordre de la Jarretière. Et pourquoi ne honnirais-je point avec lui les mal pensants? pourquoi ne croirais-je pas que la règle est suivie dans les monastères de Palerme? « Je vous assure, me répétait-il, que nos religieuses l'observent à la rigueur ; » peut-être serait-il plus exact de dire qu'à la

rigueur elles l'observent. Cependant, si ces balcons, ces escaliers secrets, ces passages souterrains prêtent au roman, rien ne prouve, au fond, qu'il s'y mêle de l'histoire ; et, à tout prendre, cette grande liberté dont jouissent les religieuses se borne à regarder d'un cinquième étage dans la rue, toutes prêtes, je n'en doute pas, à traiter du haut en bas les indiscrets qui s'y promèneraient à mauvaise intention. Le comte de Luchesy m'ajouta que, par une exception spéciale, il était entré dans un de ces souterrains, celui du couvent de la Martorane, dont sa tante est abbesse ; il y avait accompagné le prince de Joinville, auprès duquel il avait fait un service d'honneur pendant son séjour à Palerme. Il était loin de prévoir alors par quels liens, une année plus tard, il se trouverait à la fois rapproché et éloigné de ce jeune cousin de son roi. La rue de Tolède, qui a conservé aussi le nom arabe d'*al Cassaro*, se croise avec la rue Neuve, et le point d'intersection est décoré de quatre palais, de quatre fontaines et de quatre statues. Si on remonte quelques pas la rue Neuve, on rencontre une magnifique fontaine de la Renaissance, avec grand nombre de figures et d'ornements du meilleur style. Ce monument, beaucoup trop resserré sur la petite place qu'il couvre presque en entier, va se trouver peut-être trop au large dans celle où l'on projette de le transporter, en face du palais du vice-roi. En continuant de suivre Tolède, ou le *Cassaro*, comme on voudra l'appeler, je trouvai sur ma droite la cathédrale, où j'entrai. Ses quatre-vingts colonnes de granit oriental ne serviraient pas médiocrement à l'orner, si on ne les avait pas engagées et presque insérées dans de lourds pilas-

tres de maçonnerie. Je remarquai deux jolis bénitiers de la renaissance et quatre sarcophages antiques en très-beau porphyre, qui contiennent des dépouilles royales. Au sortir de l'église, je m'arrêtai à contempler ses tours couronnées de petits clochetons, les moulures en zigzag qui forment la grecque autour des fenêtres pointues, et les rangées de têtes de monstres qui saillent sous les corniches. Sauf un élégant portique moresque et l'emploi exclusif de l'ogive dans tous les arcs, j'aurais pu me croire transporté devant une de ces belles abbayes de Caen fondées au onzième siècle par Guillaume et Mathilde, et dont j'ai souvent admiré la noble et forte architecture. Cependant la cathédrale de Palerme, qui doit aussi sa fondation à des ducs normands, porte dans ses détails l'empreinte d'un ciseau plus délicat ; on s'aperçoit que les hommes du Nord se sont avancés plus d'à moitié chemin vers l'Orient.

La rue de Tolède vient se perdre dans une immense place où est situé le Palazzo Reale ; je sortis de la ville, et, à quelques pas sur la droite, un chemin bordé d'habitations me conduisit bientôt à la Zizza, l'Alhambra de Palerme. Je n'y ai trouvé de remarquables qu'un vestibule dont les murs sont lambrissés de mosaïques et la vue dont ont jouit du haut de la terrasse.

Le lendemain, comme nous traversions la rue Neuve, je remarquai que mon compagnon levait un doigt et fermait un œil ; il venait d'expliquer à un passant de ses amis, qui nous avait croisés, que j'étais Français, qu'il me faisait voir la ville ; puis qu'à deux heures, en me quittant, il irait dîner à la campagne. Ce dialogue muet m'inspira autant de surprise et d'admiration que

Caracaca Mouchen à M. Jourdain, et je ne pouvais me persuader qu'un coup d'œil et un coup de pouce signifiassent tant de choses. Nous entrâmes d'abord dans l'église de la Martorane qui est lambrissée de mosaïques. Nous la vîmes mal ; c'était jour de fête, et l'on venait de tout couvrir avec quelques centaines d'aunes de damas bordées de vieux galons. Singulière mode italienne que celle de déguiser ainsi un sanctuaire en salon, et chaque chapelle en alcôve drapée pour y coucher un saint. Voilà certainement une grande dégénération de l'art chrétien tel que le concevaient nos pères au moyen âge. Encore je comprendrais que, dans nos pauvres églises de France, on voulût dissimuler aussi la nudité des murs. Mais à Palerme, lorsque ces oripeaux servent à cacher des colonnes de granit oriental et des mosaïques à fond d'or, c'est absolument comme si on imaginait de mettre des culottes de drap de soie à l'Apollon du Belvédère. Ce n'est plus décorer, c'est travestir. A peine si nous pûmes nous permettre de soulever le plus discrètement possible les chemises rouges qu'on avait passées à toutes les colonnes, afin d'examiner les inscriptions du Koran que les Arabes y ont gravées, marque de l'ouvrier curieuse à constater dans un temple chrétien ; mais, si les colonnes de la Martorane sont musulmanes, en revanche les mosaïques sont orthodoxes ; tous les sujets représentés l'attestent. On fait remonter ce précieux travail à l'époque où le grand comte Roger, fils de Robert Guiscard, entra vainqueur dans Palerme, en 1072, et où les mosquées, prises d'assaut, puis converties en églises, reçurent le baptême de sang.

La chapelle du Palazzo Reale, construite dans le même

goût que la Martorane, est encore plus surprenante. Une seule mosaïque embrasse le pourtour, les voûtes, enfin l'édifice entier ; c'est le fini d'un meuble de Boule appliqué à des murailles. Sur un fond d'or se détachent en mille fantaisies des palmes, des rosaces de toutes couleurs comme dans les tissus de cachemire. Un Jéhovah colossal remplit l'hémicycle du fond, vaste niche à laquelle on donne en Italie le nom de tribune. Qui pourrait compter le nombre de petits cubes dorés ou coloriés dont l'assemblage forme cet immense tableau? L'œil ébloui de tant d'étincelles ne trouve à se reposer que sur un pavé de marbre tout incrusté de marqueteries en pierres dures où dominent le serpentin et le porphyre, sur des chaires et des ambones pareillement incrustés, et sur des colonnes de granit rose à chapiteaux dorés.

Il ne faut plus rien voir en fait d'art après une telle chapelle. Aussi, je revins à la nature, et, descendant la rue de Tolède dans toute sa longueur, je fus joindre la mer, qu'un large quai borde comme à Naples, et qui est pareillement couvert, aux heures de la promenade, de nombreux équipages et d'élégants cavaliers. Parallèlement au chiaia de Palerme, règne une belle terrasse réservée aux piétons, et cette terrasse est elle-même alignée sur une file de palais qui vient se terminer à la grille d'un vaste jardin. Là, on recueille en pleine terre ce qui, chez nous, ne mûrit qu'en serre chaude, et les serres à leur tour sont remplies de fleurs et de fruits des tropiques. Le maître jardinier était un homme d'un esprit ingénieux et observateur, qui me sembla fort au-dessus de son état ; il m'entretint des diverses propriétés

et des mœurs de ses élèves. « Celui-ci, me disait-il, commence à souffrir et à sécher. Une plante femelle de la même famille est morte dans son voisinage ; le mâle est triste , ses rameaux pendent, ses fleurs tombent ; je n'espère pas le sauver. En voici un autre dont les racines et les branches correspondent entre elles en nombre égal ; elles se nourrissent à deux mamelles opposées, l'air et la terre, mais dans une proportion si juste, que mon arbuste, attiré dans les deux directions, garde un exact milieu et monte précisément autant qu'il descend. » Tandis que, me guidant à travers ses pépinières indiennes et africaines, ce jardinier physiologiste me communiquait ainsi ses remarques, il avait, sans s'en douter, donné carrière à mes méditations et ouvert devant moi comme un second jardin où mon esprit se promenait. Je faisais un retour sur moi même. J'apercevais dans les tendances de ces plantes un rapport singulier avec nos racines et nos branches à nous, *la pianta uomo*, comme l'appelle Alfieri. L'arbuste resté veuf m'offrait une touchante image des affections conjugales : l'amour, fort comme la mort, et l'inconsolable douleur. Puis, dans cet autre, aspirant si également à monter et à descendre, et puisant, ainsi que disait le jardinier, aux deux mamelles opposées, je retrouvais encore l'humanité avec ses bassesses et ses gloires, les appétits vulgaires luttant contre les nobles instincts, sans cesse entraînée vers la terre, dont le corps tire sa grossière nourriture, tandis que l'esprit s'élève dans les airs et boit la rosée du ciel.

En continuant ma promenade hors de l'enceinte de la ville, je ne tardai pas à rencontrer au milieu du Campo Santo l'église de Santo Spirito. La cloche tintait comme

au 30 mars[1] 1282, lorsqu'à ce premier coup de vêpres un torrent de sang coula en Sicile. La trame fut ourdie avec un mystère qui étonne encore aujourd'hui quand on lit cette tragique histoire. Il est vrai que la population entière était complice. Ce sont là les conspirations qui réussissent. Sauf un Porcelet, de cette maison dont le roi René a rendu la noblesse proverbiale, tous nos Français périrent comme frappés d'un même coup. Jamais perfidie plus sanglante n'obtint un succès plus complet; dans toute l'île, il ne se trouva pas un indiscret, pas un traître à la trahison. Du reste, l'antiquité avait eu ses vêpres en Sicile comme le moyen âge, et Diodore parle d'un massacre semblable. « La vengeance ouverte et publique éclata tout d'un coup, et, sans aucune déclaration de guerre, des milliers d'esclaves se trouvèrent rassemblés pour exterminer leurs maîtres. » Ces deux exemples d'un même fait aux mêmes lieux, à tant de siècles de distance, m'ont paru dignes de remarque. Un Allemand (Richter) a arbitré aux Français l'empire de la terre, aux Anglais l'empire de la mer, à ses compatriotes, celui de l'air où leur esprit aime à se perdre. Ne semble-t-il pas que l'empire du feu revient de droit aux Italiens, et particulièrement aux Siciliens, cette population si brûlante, si passionnée, sur un sol si volcanique, où toujours le feu couve sous la cendre, n'attendant que le moment de l'éruption.

J'errai longtemps à travers la vallée si bien nommée *Conca d'oro*, et j'assistai à des jeux équestres auxquels se livraient de jeunes garçons. Un d'eux, sans selle et sans

[1] D'autres disent le 3 avril.

bride, faisait preuve d'aplomb et d'adresse, et conduisait des genoux, avec une dextérité surprenante, un petit étalon barbe qui paraissait très-méchant. Les spectateurs l'excitaient à l'envi. *Galant uomo!* criait un d'eux, *cavallo cativo ma cavaliero virtuosissimo.* Soit, mais que voulez-vous que devienne à la longue un homme vertueux sur un cheval vicieux? Évidemment le vice finira par casser le cou à la vertu, comme cela s'est vu. Une calèche de place me ramena à Chiaia. On paye la course deux taris, environ seize sous de France. Un enfant monta derrière la voiture. Je remarquai qu'il était nu, et ce n'est pas le seul que j'aie rencontré offrant ses services en costume semblable. Il paraît que c'est ici la grande livrée des petits laquais. « Est-ce que vous n'avez pas froid, lui demandai-je, mon garçon? — *Eccellenza*, répondit-il avec vivacité, en me citant le proverbe : *Dio manda il freddo secondo i panni.* » Il appelait cela des habits! Pendant toute la route il causait par-dessus ma tête avec le cocher, et le cocher avec ses bêtes, qu'il animait autant de la voix que du geste, et si bien qu'ils pensèrent briser la voiture. Je n'avais pas été mené un tel train depuis qu'en allant à Cherbourg je fus emporté à la descente de la montagne du Roule. « Vous allez crever vos chevaux! » criai-je au postillon; et celui-ci, se retournant, me répondit avec le plus grand sang-froid : « La mère aux chevaux n'est pas morte. » Et il continua à galoper.

A quatre milles sur la route de Trapani, Montréal domine la vallée fertile dont Palerme garde l'entrée du côté de la mer. Cette illustre abbaye, sarrasine comme les deux églises que j'ai déjà décrites, présente une

curieuse succession des différentes époques de l'art, et comme une histoire architecturale des dominations étrangères qui se sont suivies en Sicile. On y trouve réunis le pavé en marqueterie de marbres et de pierres dures, imité de l'opus Alexandrinum romain, les portes de bronze byzantines, les colonnes en granit d'Égypte supportant l'ogive gothique, sur les murs des figures colossales s'élevant jusqu'aux combles et formées de milliers de petits dés dont la finesse défie l'œil nu, quelquefois des portions de voûtes peintes où le fond d'or est relevé d'azur et de vermillon; puis un admirable cloître encadré dans de longs rangs de colonnes accouplées et chargées d'incrustations. Au milieu de toutes ces richesses, le plus précieux trésor de l'abbaye est déposé sous un marbre modeste où aucune inscription n'est gravée, probablement pour le rendre encore plus remarquable dans un pays où il n'y a pas un monument si vulgaire qui ne porte un titre fastueux. J'ai fait ma prière devant ce noble cœur, sainte relique que la France religieuse doit envier à la Sicile. Montréal préleva cette part, la plus précieuse des dépouilles mortelles de saint Louis, quand Charles d'Anjou les rapporta de Tunis en terre chrétienne. Un terrible incendie a ravagé l'église en 1811, et ce n'est que tout récemment qu'on songe à la réparer. Depuis les derniers changements apportés aux anciennes constitutions siciliennes, la plus forte part des revenus ecclésiastiques entre dans les coffres de l'État. On m'a raconté à ce sujet que l'archevêque, homme vénérable par ses vertus et son âge, las de gémir sur un mal auquel il ne pouvait remédier, vint à Naples trouver le roi : « J'ai passé, dit-il, en me rendant

chez Votre Majesté, devant le théâtre de Saint-Charles, récemment brûlé; vous l'avez fait rebâtir en un an, et la maison de Dieu est en ruines depuis dix. Sire, rendez-nous les revenus de Montréal, ou relevez son église ! »

Je revins en me promenant jusqu'au bord de la mer, où je laissai s'écouler ma soirée en admirant la luxuriante végétation des prairies, les riantes collines de la Bagharia, gracieux amphithéâtre parsemé de villas, et ce large croissant dont le fond s'appelle Palerme, et les deux cornes, Safarano et Pelegrino. La face verticale de cette dernière montagne est toute balafrée et comme découpée en lacets, quelquefois supportée par des rangs d'arceaux exécutés à grands frais. C'est en suivant les replis de ce long serpent que les voitures, malgré l'escarpement du rocher, en atteignent la cime par des rampes faciles et sûres, et que les belles Palermitaines peuvent aller invoquer commodément sainte Rosalie, dans la grotte même qui lui servait d'ermitage. Ce fut là que, vers le milieu du douzième siècle, la jeune vierge vint cacher sa vie, préférant cette retraite sauvage au palais d'un fils de roi dont elle était la fiancée. Rosalie, qui, par la vertu de ses reliques, sauva, en 1624, Palerme de la peste, y est vénérée jusqu'à l'adoration. Je me promets, *in petto*, de revenir au mois de juillet pour assister à sa fête et voir circuler dans les rues son char de triomphe, dont l'échafaudage pyramidal va de front, m'a-t-on dit, avec le faîte des plus hauts édifices et la croix qui surmonte les églises. L'ermitage n'offre rien de remarquable; les eaux qui filtrent par les fissures du rocher y ruisselleraient de toutes parts si on ne les avait réunies et dirigées au moyen d'un grand figuier

d'Inde en fer-blanc, dont les branches creuses forment des gouttières et dont les feuilles, artistement imitées, tapissent la voûte et recueillent chaque goutte. Pour compléter le pèlerinage il est bon de le prolonger jusqu'à la crête du promontoire où la statue de la sainte plane au loin sur l'île et sur la mer, et reçoit au milieu des nuages les saluts que ne lui refusent aucun des marins qui passent à sa vue. Quand il fut question du retour, on me demanda si, pour abréger, je ne préférerais pas un sentier presque à pic que mon guide m'indiquait de la main; mais je déclinai la proposition. Je me souviens qu'un jour où nous voulions faire descendre au savant Prony une côte très-rapide dans un jardin à Saint-Lô, après avoir toisé de l'œil la roideur de la pente, il nous répondit en vrai géomètre et avec une expression toute mathématique : « Permettez-moi de ne pas vous suivre; j'ai pour habitude de me promener horizontalement et jamais perpendiculairement; » l'occasion me parut opportune pour appliquer son principe.

Comme je furetais dans la ville, selon ma coutume, je me trouvai devant la porte d'un palais dont la cour était toute pleine d'arbustes et de fleurs, et d'où les montagnes violettes qui serrent les contours du golfe se présentaient sous le jour le plus pittorésque; usant de mon privilége d'étranger, je m'introduisis au milieu de ce parterre sans trouver d'opposition. Je me promenai, je jouis de la vue et même j'en pris un croquis. Puis, remarquant que tous les volets étaient fermés, je demandai si un si agréable logis n'avait pas d'habitant, et l'on me répondit que le maître résidait à Paris. « Bah! m'écrai-je en vrai badaud, et comment s'appelle-

t-il? — Louis-Philippe, me dit le suisse en riant. — Vrai? — Oui, vous êtes dans le palais d'Orléans. Est-ce que cela ne vous fait pas plaisir? — Au contraire, et j'ajouterai même que j'aurais été flatté d'y rencontrer le propriétaire, si je n'étais décidé, depuis que j'habite l'Italie et que je vis exclusivement dans l'histoire ancienne, à ne plus m'occuper de politique contemporaine. » Hélas! après quarante ans de révolutions et quand le gouvernement de fait a si fréquemment changé de mains, on en vient à dire comme Commine, à propos des deux roses et de leur possession alternative de la couronne d'Angleterre : « S'ils l'eurent à bon droit, je ne sais lequel, car de telles choses le partage s'en fait au ciel. »

Le suisse, continuant à faire mon éducation, m'apprit qu'en 1809 ces lieux avaient été témoins du mariage de M. le duc d'Orléans avec une princesse que ses hautes vertus auraient rendue digne d'une couronne; elle y charma l'exil de son époux. Qui sait si les hôtes actuels des Tuileries n'ont point regretté souvent leur riant palais de Sicile, avec ses orangers, ses vignes, ses aloès! Pour moi, je le croirais volontiers, car je n'admets pas que cette expression proverbiale, « heureux comme un roi, » puisse se prendre, aujourd'hui, autrement qu'en ironie.

Décidément le paquebot exécutera le *giro* annoncé par son prospectus. Il a recruté quelques passagers. Hier encore le capitaine répondait à mes questions : « Nous ne pouvons pas nous mettre en route pour un seul voyageur. » Mais alors, comme je le lui faisais observer, il aurait fallu m'en avertir à Naples. Le départ est

arrêté pour demain; je m'apprête à quitter Palerme et je vais dire adieu à M. de Luchesy, et le remercier de son obligeance, dont je n'ai pas complétement profité. Il avait bien voulu me proposer de me présenter à sa famille et de me conduire au théâtre; mais, étant en deuil, je l'ai prié de me réserver sa bonne volonté pour un autre voyage. Je regrette pourtant de ne pouvoir entendre une prima donna qu'on m'a vantée, et qui rappelle, par son talent et ses bizarreries, la Gabrielli, dont quelques vieillards ici ont gardé le souvenir. Cette Gabrielli était, disent-ils, le caprice incarné; et quand l'autorité, poussée à bout, la menaçait d'une sévère punition, elle répondait avec la plus grande sérénité : « Vous êtes maîtres de me faire crier, mais vous ne me ferez pas chanter. » Je connais aujourd'hui plusieurs virtuoses au théâtre de Saint-Charles qui pourraient tenir le même langage, sans se douter jusqu'à quel point ils diraient vrai; seulement ils crient sans qu'on les y force. Quant à la Gabrielli, lorsqu'elle voulait *chanter*, on pouvait dire d'elle : « C'est plus qu'un talent, c'est une puissance. » Toute la salle frémissait sous l'empire de cette voix. Un soir où elle se refusait aux instances encore plus opiniâtrément que de coutume, un diplomate, qui connaissait bien le cœur humain des chanteuses, dit à son voisin, mais pas tout à fait assez bas : « Elle chante à merveille, c'est dommage qu'elle ait la voix fausse. » Insensiblement elle se rapprocha du clavecin et chanta *juste* toute la soirée. Il fallut presque la prier de finir.

En me séparant de l'aimable comte de Luchesy, je lui parlai de mon projet arrêté de revenir en Sicile l'hiver suivant; et justement à cette époque... Mais est-il possi-

ble que des gens raisonnables s'obstinent, au travers des inattendus dont la vie est semée, à escompter un avenir qui leur appartient si peu, qu'ils puissent dire sérieusement : « L'an prochain je ferai ceci, je ferai cela. » Tâchez donc de prévoir que vous (c'est moi) vous serez alors à Jérusalem enfermé dans le saint sépulcre; que vous, Luchesy, vous aurez épousé la sœur de votre roi. *Arcana Dei consilia.* Singuliers êtres que nous sommes avec nos projets! Les anges, comme disait Walpole, doivent bien se divertir à nous regarder.

Une tradition s'est conservée parmi les dames à Palerme. Les Sarrasins assiégeaient la ville, les arcs manquaient de cordes; pour en fabriquer, les femmes coupèrent leurs cheveux et les livrèrent aux cordiers. Aujourd'hui, ainsi que je me permis de le dire à celle qui me racontait cette histoire, si les cheveux manquent leur coup, les yeux sont là pour y suppléer. Je vis beaucoup de belles personnes à la promenade; j'en remarquai qui portaient de longs cheveux bouclés. Il faut croire que celles-là n'ont pas tiré sur les assiégeants. L'expression de leurs regards me rappelait la dernière sommation que font les Klephtes quand ils menacent de mettre un pays à contribution. Avant d'écrire, ils brûlent le papier aux quatre coins. Certes on ne peut employer une formule plus énergique; du reste, je ne prétends point que ces belles promeneuses fussent les plus honnêtes femmes de Palerme. Elles ne cherchaient même point à s'en donner l'apparence, et j'étais tenté de leur dire, en altérant légèrement la pensée d'Alceste :

Efforcez-vous au moins de paraître *cruelles*,
Et je m'efforcerai, moi, de vous croire telles.

Une surtout se distinguait par ses œillades incendiaires, et L..., à qui j'en parlai, me dit qu'il avait connu quelqu'un qui était mort pour elle d'une passion heureuse.

J'employai le reste de ma soirée à regarder les passants le long de Tolède, et de temps en temps je prenais des glaces exquises à quatre sous pièce. On ne m'avait pas vanté à tort l'obligeance sicilienne; j'en ai recueilli tout à l'heure un témoignage tout particulier. Un monsieur s'est assis près de moi à la porte du café, et il n'y a sortes d'offres de service qu'il ne m'ait faites; puis, pour les couronner : « Signor, m'a dit ce galant homme, *volete la mia moglie?* » et il a ajouté avec une certaine solennité qui m'a fait rire : « *Vi la concedo.* » Je lui ai répondu qu'il était trop honnête, que je ne voudrais pas l'en priver; enfin, j'ai fait beaucoup de façons, et j'ai fini par me refuser à cette concession qui pouvait bien n'être point parfaitement désintéressée, ayant peine à croire que l'honneur seul le portât à vouloir ainsi se priver pour moi.

Cependant on illuminait la rue, et des rangées de figures en sucre peint étaient exposées symétriquement devant les nombreuses boutiques de confiseurs. On y voyait en outre une infinité de bonbons de toute espèce, et je me trouvai à même de satisfaire la passion favorite de mon enfance, qui probablement survivra à celles de ma jeunesse : je veux parler d'un goût effréné, je pourrais dire révolutionnaire, pour les friandises. Son développement remonte à 1793, lorsqu'on emmena ma famille dans les prisons d'Amiens; je n'avais pas encore dix ans. Notre proconsul, André Dumont, avait reconnu qu'on ne commençait à conspirer qu'à cet âge, et que

les *louveteaux*, comme il appelait les enfants des ci-devants, n'avaient jusque-là que leurs dents de lait. On me laissa donc dans le manoir paternel, dont je demeurai le seul hôte avec ma bonne, et dans ma chambre proche la sienne il y avait une grande armoire fermée dont le contenu m'intriguait. Je parvins à découvrir que c'était un dépôt de douceurs de tout genre que ma mère avait accumulées en partant, et dont elle aurait dû mieux serrer la clef, un amas de dragées, de confitures et de romans non moins sucrés. Ce genre était à la mode alors; on aimait les pastorales quand l'échafaud était en permanence, comme on choie à présent les souvenirs du moyen âge et de la chevalerie depuis que le gouvernement devient de plus en plus bourgeois et que nous sommes tous exactement égaux. Je dévorai indistinctement livres et bonbons. Le jour, je craignais d'être surpris; mais, quand ma bonne était couchée, je reprenais ma lecture; je revenais à mes moutons et je faisais en même temps de bons petits repas tout sucre et tout miel. Finalement, l'armoire y passa; les douceurs confites, les douceurs écrites; et, comme les impressions sont vives à cet âge, mes affections restèrent assez longtemps partagées entre les *Délassements de l'homme sensible* d'Arnaud-Baculard et la gelée de pommes de Rouen, jusqu'à ce que cette dernière l'ait emporté. Quand mes parents revinrent de captivité ils trouvèrent les tiroirs vides, mais bien d'autres oiseaux s'étaient envolés. On me gronda peu; il est vrai que j'arrêtai le cours des réprimandes par un raisonnement qui ne manquait pas de dignité : si l'on avait, disais-je, laissé la clef sur la porte, si l'on s'était fié à moi... mais soupçonner ma continence,

cacher la clef comme si j'étais un gourmand, comme si l'on me croyait capable de dévaliser une armoire, de m'approprier des confitures, de manger les dragées d'autrui! Fi! D'ailleurs on trouva un dédommagement dans l'amélioration de mon caractère; ma bonne remarquait qu'il s'était singulièrement adouci en 1793, ce qui tenait moins au régime de la Terreur qu'à celui que j'avais suivi et à tout ce sucre et ces bergeries que je m'étais infusés. Par reconnaissance, je continue donc à aimer les friandises, et un gros marchand, remarquant le plaisir d'enfant que je prenais à considérer son étalage, m'engagea obligeamment à venir voir *bien mieux encore*, dans l'arrière-boutique; j'y trouvai, en effet, un véritable atelier de sculpteur et de peintre. Les uns coulaient à grands flots le caramel dans divers moules qui représentaient des saints, des anges et les grands hommes de l'antiquité, sans parler d'une ménagerie complète; d'autres, la palette en main, coloriaient les héros et les capucins; mais les tons les plus brillants, le teint le plus fleuri étaient réservés pour sainte Rosalie. En Sicile, le métier de confiseur devient un art. « Mes parents m'ont si mal élevé, disait le roi Ferdinand IV, mon instruction a été si négligée, que tout ce que je sais de cuisine c'est moi seul qui me le suis appris étant grand. » J'en pourrais dire autant pour l'office, et c'est d'aujourd'hui que datera mon éducation. Lorsque je demandai ce qu'on prétendait faire de tout ce musée sacré et sucré, on me répondit que c'était la semaine prochaine le jour des Morts, réponse qui ne me parut pas d'abord bien logique; mais je la compris mieux quand on ajouta qu'il était d'usage dans toutes les familles de faire ce jour-là aux enfants

des cadeaux de sucreries, car il faut ici que tout ce qui peut rappeler la mort soit déguisé et paré. Dans ces riantes contrées du Midi, où le soleil toujours radieux, la nature constamment en fête, convient tous les sens au plaisir, une impression triste semble un poids insoutenable et, bien entendu, la mort ne fait pas exception. Dans les funérailles, nos sombres corbillards du Nord sont transformés en un char pompeux couvert d'un velours éclatant sur lequel la jeune fille étendue morte, mais belle encore et couronnée de fleurs, parcourt les rues le visage découvert, tenant en main un bouquet. On dirait son jour de fiançailles; et, comme si ce n'était pas assez d'une illusion, non-seulement elle paraît vivante, mais heureuse. C'est ainsi que la muse antique, celle qui chantait avec Tibulle et qui dictait à Horace, se complaisait dans le mariage poétique de l'amour et de la mort, enlaçant au cyprès des guirlandes de myrte et dissimulant la sombre horreur de la tombe sous les images de la volupté. Ce que je vis le lendemain peut encore venir à l'appui de cette observation. La porte du couvent des Capucins se trouvait ouverte; personne ne se présenta sur mon passage, et je descendis librement dans un grand cloître souterrain qui voit le jour par de larges soupiraux vitrés. Contre les murs étaient appuyés des coffres, quelques-uns richement drapés. Au-dessus, de longues files de moines se tenaient debout dans des niches, et plus haut, dans des rayons, j'apercevais d'autres religieux couchés pieds contre pieds; tous ces corps embaumés et d'une conservation extraordinaire étaient restés vêtus de leurs anciens habits; à leurs mains jointes sur leur poitrine pendait un écriteau où l'on li-

sait le nom de chacun et la date de son décès. De loin on aurait cru voir de ces rangées de statues qui décorent les portails de nos cathédrales; mais de près l'illusion était bien autrement frappante, ou plutôt ce n'était pas une illusion, car chacune de ces figures était la vérité même, je dirais presque la vie moins le mouvement. « Votre saint n'éprouvera point la corruption, » ce verset du psaume me revenait au milieu de tous ces pieux personnages. J'étais surtout frappé de la variété des physionomies : ici le recueillement, là l'extase; des lèvres entr'ouvertes qui semblaient encore prier ou chanter. On reconnaissait tous les traits, on pouvait assigner à chacun son âge. Seul, au milieu de cet étrange cimetière, quel intérêt, me disais-je, une sépulture de famille ainsi disposée n'offrirait-elle pas, même aux indifférents? et qui nous porte à nous séparer si promptement de tout ce qui nous fut cher? qui nous force à livrer nos pauvres parents à la terre, au lieu de conserver ces restes aimés, dépouillés ainsi de ce que le trépas a de révoltant? On nous voit attacher tant de prix à des portraits, en voilà de bien autrement frappants, et qu'est-ce que l'imitation la plus fidèle auprès de l'objet lui-même? Et ces vers du poëte Roucher, qu'on me faisait réciter dans mon enfance, me revinrent à l'esprit :

Le respect pour les morts, fruit d'une erreur grossière,
Touche peu, je le sais, une froide poussière
Qui tôt ou tard s'envole éparse au gré des vents,
Et qui n'a plus enfin de nom chez les vivants;
Mais ces tristes honneurs, ces funèbres hommages,
Ramenaient les regards sur de chères images;
Le cœur près des tombeaux tressaillait ranimé,
Et l'on aimait encor ce qu'on avait aimé.

Tout en rêvant et en continuant d'avancer sous ces voûtes, d'autres religieux prosternés au pied d'un autel se rencontrèrent sur mon passage, et, environné comme je l'étais par tant de morts qui semblaient des vivants, je m'arrêtai indécis et disposé à prendre à leur tour des vivants pour des morts. Cependant un d'eux, ayant fini son oraison, se leva et vint à moi. Je lui fis quelques questions ; il avait connu plusieurs des frères qui étaient rangés devant nous, et il en parlait volontiers en les désignant du doigt et par leur nom avec affection : celui-ci passait pour le plus régulier du monastère ; cet autre était le plus doux des hommes ; son voisin, le père Pamphili, se mettait quelquefois en colère, et la contraction de ses lèvres l'indiquait bien. Ce bon moine savait ainsi l'histoire de chacun ; il m'expliqua la destination des coffres alignés contre la muraille : « Si vous étiez ici dans quelques jours, disait-il, vous les verriez tous ouverts ; les parents viendront les visiter et pleurer. » J'appris que ces coffres étaient autant de cercueils ; chaque famille, et ce sont les plus considérables de Palerme, y renferme son dernier mort, embaumé comme les capucins et vêtu comme eux. Toute la journée du 2 novembre ce ne seront sous ces voûtes que gémissements et prières. Pendant ce récit j'étais préoccupé, et, l'avouerai-je, même un peu ému. Je venais de voir s'agiter devant moi la robe du père Pamphili, comme si elle eût obéi à un mouvement de ses genoux. « Ce n'est rien, me dit mon obligeant cicérone, c'est... » Il n'avait pas achevé que je vis un gros chat noir sortir d'entre les jambes de la momie, et je ne tardai pas à en découvrir plusieurs autres qu'on habitue à hanter ces caveaux pour

défendre leurs immobiles habitants contre la dent des rats. En ce moment, un curieux que j'avais déjà remarqué dans le jardin botanique, où il cueillait à la dérobée une feuille de chaque arbuste, nous rejoignit et demanda au bon frère, qui me faisait les honneurs du cimetière, s'il ne pourrait pas acheter un de ces corps si bien conservés pour le placer, disait-il, dans sa galerie, et il semblait convoiter de préférence le père Pamphili. Mon guide lui dit qu'aucun des religieux n'était à vendre, et que, pour les autres morts, il n'avait qu'à s'adresser aux parents. Comme je vis que cette défaite faisait un peu de peine à cet honnête voyageur, qui tenait visiblement à emporter quelque chose ou quelqu'un du couvent des Capucins, et que je suis naturellement porté aux égards pour les faiseurs de collections, je lui conseillai de se rabattre sur un des chats.

Celles de ces momies qui appartiennent aux familles se renouvellent fréquemment, car l'occupation temporaire du coffre, triste et dernier usufruit, étant substituée de décès en décès, un nouveau venu ne tarde guère à prendre la place du précédent. Et n'en est-il pas ainsi du vide qu'ils nous laissent et de nos regrets? Quel cœur pourrait à la fois porter tous ses deuils, contenir toutes ses douleurs? A chaque jour sa peine, à chaque année son mort. Rarement, m'a-t-on dit, cette tombe transitoire conserve le même dépôt au delà d'un an. Les religieux résistent plus longtemps, j'aurais même cru leur place inamovible en remarquant les écriteaux qui portent des dates de deux siècles; cependant ce n'est aussi qu'un provisoire, la mort viendra une seconde fois chercher ces pauvres corps; eux aussi devront faire place, comme

l'ont fait les momies déposées dans les coffres ; car, à la longue, l'enceinte du couvent n'y saurait suffire, un peu plus tôt, un peu plus tard, il faudra qu'ils payent leur dette à la terre, la terrible sentence recevra son exécution et la poussière les aura[1]. Je me suis étendu trop longuement peut-être sur ce triste sujet, mais mon impression était vive. D'autres voyageurs ne l'ont point partagée, et j'ai lu des descriptions de Palerme où le couvent des Capucins et ses singulières catacombes ne sont même pas mentionnées.

En sortant, je me sentais le cœur oppressé, et je retrouvai avec volupté les parfums de l'air et l'azur du ciel. Enfant du Nord et vieil enfant, j'ai besoin de soleil et de joie comme une imagination du Midi. En faisant, pour me distraire, le tour de la ville, j'aperçus un âne qui cheminait sur un pan isolé de ses vieilles murailles, et tirait après lui une petite carriole pleine de religieuses qui prenaient ainsi le plaisir de la promenade ; la crête du mur était à peine assez large pour permettre ce genre de divertissement, mais de hauts treillages en fer servaient à la fois, des deux côtés, de garde-fou et de clôture. Ce jardin de Sémiramis avait été concédé par la ville à un couvent assez éloigné, et dont les habitantes s'y rendent par des voies souterraines semblables à celles que j'ai déjà décrites.

[1] Quelques corps ont offert longtemps après leur mort le phénomène d'une étonnante conservation. Je lisais tout à l'heure que celui de Cromwell, par une de ces réactions qui ne respectent même point les tombes, fut tiré de la sienne et livré aux affronts, on pourrait presque dire au supplice. Le corps était resté parfaitement intact. Ce fait est poétiquement exprimé dans le vers suivant d'un poëte ignoré :

La tombe à l'échafaud le rendra tout entier.

Le 26 octobre, à midi, le *Royal Ferdinand* doublait le cap Gallo et coupait diagonalement la grande baie d'Alcamo. Je m'étais promis de profiter du loisir de la traversée pour mettre mon journal au courant. Pendant mon séjour à Palerme, j'avais laissé en blanc bien des remarques, me contentant de les noter mentalement. J'ai négligé d'écrire, et aujourd'hui, sur le bateau, je ne retrouve plus la trace de ce qui m'avait frappé hier; c'est trop nouveau pour que je m'en souvienne. Cette phrase, qui me vient naturellement sous la plume, a l'air d'un paradoxe; elle m'aurait fait sourire il y a trente ans. En vieillissant j'en reconnais l'exactitude. Les souvenirs les plus anciens nous restent les plus fidèles, nous quittent les derniers, c'est comme les vieux amis. On se rappelle mieux son enfance que sa jeunesse, sa jeunesse que sa maturité. Maintenant, j'oublie à mesure ce que je lis, ce qu'on me dit, souvent ce que je vais dire. Mon fil se rompt et je n'ai d'autre moyen de le renouer que de rétrograder et de me replacer au point de départ de la conversation. J'agis alors comme lorsque je tirais de l'arc étant petit, et que j'avais égaré ma flèche; je revenais sur mes pas et je décochais dans la même direction une seconde flèche qui me faisait retrouver la première. Qu'il est triste pourtant de voir ainsi toutes nos facultés nous abandonner une à une et défiler, la mémoire en tête; heureux encore quand tout ne part pas à la fois. Inflexible rigueur de l'âge! Mais, si la mémoire nous fait défaut, tirons philosophiquement parti de nos pertes mêmes, et, puisque la vieillesse oublie, tâchons d'oublier la vieillesse.

Nous ne tardâmes pas à découvrir le mont Saint-

Julien, l'ancien Érix, sur lequel mes yeux cherchaient le temple de Vénus, si fameux dans l'antiquité. La bouillante chaudière nous entraîne, et, en voyant fuir rapidement derrière moi ces curieux rivages, je regrette le calme plat qui m'aurait laissé le loisir de dessiner. Ce n'est pas que nous n'eussions à notre bord les moyens de passer agréablement le temps; la conversation était bonne, la société choisie : les princes de Butera, de Trébia, de Pig..., le marquis de V. F., etc., etc. Le prince de Butera a rempli de hautes missions diplomatiques; il s'intéresse au succès des entreprises agricoles et industrielles; s'occupe, dans ses domaines, d'améliorer les races de bestiaux et la culture des terres; fore des puits artésiens et entretient un haras. Je l'entendais gémir sur la routine et l'ignorance locale. « On gratte à peine la terre, disait-il, et pourtant voyez ce qu'elle rend. L'an dernier, du mois de mars à celui de décembre, j'ai obtenu dix-neuf coupes dans un champ de luzerne, et chaque fois à la hauteur d'un pied. Le sol se prête à tout, ne se refuse à rien.

— Bel éloge de la Sicile! observai-je. — Oui, reprit-il, mais des Siciliens!... » Un peu étonné de sa sévérité envers des compatriotes, et du ton général de sa conversation, beaucoup plus anglaise qu'italienne, je fus aux informations, et j'appris que M. Wilding, étant lieutenant dans une légion anglo-hanovrienne qui tenait alors garnison à Palerme, avait inspiré une vive passion à la princesse de Butera, qui, en l'épousant, lui avait apporté le premier titre de Sicile avec une immense fortune. Il semble être satisfait de son sort. Et qu'on ne croie pas que je veuille plaisanter; tous les puissants

et les riches n'en sont pas là; ce n'est pas une chose si commune que de savoir se contenter de beaucoup.

Le soir, sur le pont, une grande discussion s'engagea au clair des étoiles. Ces messieurs, après avoir épuisé l'agriculture et l'industrie, parlèrent de l'administration anglaise et française et de l'aristocratie des deux pays. Je vis bien qu'ils n'entendaient pas grand'chose à la nôtre, et je remarque qu'en général les étrangers ont quelque peine à la comprendre. Notre pairie surtout semble les étonner. C'est leur faute; on veut toujours, quand il en est question, se reporter en pensée à Charlemagne et à ses douze acolytes, sans tenir aucun compte de la différence des époques. On fait des comparaisons avec les Renaud, les Roland, des héros de romans et de légendes. Nos pairs, à nous, n'ont rien de fabuleux. Je ne prétends pas dire non plus qu'ils appartiennent tous à l'histoire, mais enfin ils sont de leur temps et y suffisent. On m'entreprit sur les noms propres; on voulait me faire expliquer ce que c'était que messieurs tels et tels; si celui-ci avait rendu à l'État d'importants services, si cet autre se distinguait par le mérite, la naissance ou au moins l'opulence. Mes Siciliens avaient l'air de supposer que les pairs devaient se prendre parmi les personnes hors de pair. « Qu'est-ce qu'un titre, disaient-ils, qui ne représente aucune des anciennes idées qu'on y attachait, prodigué sans mesure comme sans choix, qu'on obtient sans être ni capable, ni notable, ni noble, ni riche, sans posséder même à un certain degré une seule de ces conditions? » Je trouvais de l'exagération dans ces attaques. Qui prouve trop ne prouve rien. Je leur objectai que je connaissais des exemples de propriétaires

considérables, jouissant chez nous d'une considération héréditaire, d'un beau nom, d'une grande fortune, qu'on avait nommés pairs comme les autres. Mais j'eus beau dire, le prince de Butera soutint qu'il était plus flatteur d'être député. Il me demanda si jamais je l'avais été, et je lui répondis comme Philoctète : « Seigneur, j'ai fait des rois... » Quant à vouloir l'être, c'est une autre affaire. D'ailleurs, on ne voudrait pas non plus de moi, et on aurait raison; car j'avoue que je ne saurais me plier à prendre des engagements, à me renfermer dans les conditions d'un programme, véritable lit de Procuste qui ne doit point être dépassé et auquel on exige préalablement que tout candidat s'ajuste et se proportionne. Mon indépendance s'y trouverait trop mal couchée. Car enfin, sous un régime de liberté, j'en veux pour moi et je prétendrais rester maître, sur toute question, d'avoir une opinion, même deux ; puis, j'ai connu (toujours comme Philoctète) les déboires de la candidature, et cette obligation où se trouve l'élu de rassasier et d'abreuver la faim et la soif de places de ses nombreux commettants. Nous avons en France une certaine élégance de mœurs qui, bien que s'altérant tous les jours, répugne encore aux familiarités par trop électorales, à ces saturnales constitutionnelles où les personnes qui ont conservé de la dignité dans le caractère sont obligées de la perdre dans les manières. J'en sais qui, préférant la réputation à la députation, trouvent que la porte d'entrée de cette dernière est trop basse, qu'il faut trop se courber pour passer, se faire trop le valet de ses électeurs. L'antichambre leur gâte la chambre. « C'est par ces considérations, dis-je au prince

de Butera, que, pour mon goût, j'aimerais mieux la pairie quand même, où l'on n'est du moins nommé que par le roi qui, lui, n'a pas besoin de place, et ne vous demandera pas de demi-bourses pour ses enfants, et encore..... » Là-dessus nous nous séparâmes. Ceux des auditeurs qui déjà avaient commencé leur somme furent l'achever dans la cabine, et moi, je me mis à prendre mes notes. Cette habitude de noter remonte à ma jeunesse et presque à mon enfance. J'allais alors tous les matins chez mon maître de dessin, rue de Sèvres, et je portais une petite canne à épée, que je laissai maladroitement tomber à la porte du corps de garde de la mairie, en face de l'Abbaye aux Bois; c'était vers l'époque de ce qu'on appelait la conspiration des chevaliers du poignard. Vite on s'empare du chevalier, capture importante : un conjuré de quinze ans! Il s'ensuivit une perquisition à domicile, et je ne pus douter qu'on n'eût pris le soin d'examiner mes papiers, ce qui me flatta infiniment, je l'avoue, et releva beaucoup à mes yeux ma jeune importance. Je remarquai même qu'une annotation avait été faite sur le dos de mon portefeuille. On en aura pris des extraits, me dis-je, et avec un peu de peine je parvins à lire ces mots tracés au crayon : « Petites notes insignifiantes. » Je ne l'ai point encore pardonné à la police, mais je n'étais pas le seul atteint de cette manie dans notre atelier de peinture. Il n'y avait pas jusqu'au rapin qui n'écrivît ses impressions; je me souviens qu'il nous lut un jour le récit d'une course qu'il avait faite en mer. Le cri de veille que poussait un matelot de service à l'avant du bâtiment, « Ouvre l'œil au *bossoir!* » l'avait frappé; il

n'avait eu garde de ne pas le noter. Seulement, par une légère variante excusable quand on n'est pas du métier, il avait écrit : « Ouvre l'œil au bonsoir, » ce qu'il expliquait par : Ne t'endors pas quand les autres vont se coucher. Mes yeux se ferment sur ce trait de couleur locale, et je les laisse faire, parce que je ne suis pas de quart.

A l'aurore un cri me réveilla. La tromba! la tromba! Je jetai les yeux autour de moi et j'aperçus à quelque distance comme une grande colonne blanche qui sortait d'une nuée et descendait à la surface de la mer, dont elle semblait pomper les eaux. C'était une trombe marine, phénomène curieux et nouveau pour moi. Après l'avoir suffisamment considérée, j'espérais que nous allions l'attaquer avec notre artillerie, ainsi que cela se pratique; mais le capitaine dit qu'il était inutile de songer à la crever, parce que le vent la poussait dans une position opposée à la nôtre ; l'absence de canon vint ensuite comme seconde raison, ce qui me rappelait la harangue du maire.

A mesure que la trombe s'écartait nous voyions grandir devant nous une espèce de môle couleur de suie, au pied duquel nous abordâmes au moyen de nos chaloupes. Son apparition avait fait, tout l'été dernier, le sujet de nos entretiens à Rome et à Naples. Des navires venant de Malte l'avaient découvert les premiers et signalèrent ce nouveau volcan situé au-dessus de l'île de Pantelaria, entre l'Afrique et la Sicile, mais plus rapproché de cette dernière. Son circuit actuel est d'environ un quart de lieue. Le cratère s'ouvre presque à fleur d'eau, et les cendres qu'il vomit par intervalles s'amoncellent

derrière lui dans la direction du vent, au lieu de se répandre alentour et de former le cône. Je me penchai impunément sur le bord de ses lèvres affaissées et évidemment impuissantes pour le protéger contre l'invasion de la mer, qui déjà a rempli en partie sa cavité. L'eau est sur le feu, elle bouillonne en exhalant une forte odeur de soufre; mais si ce feu ne tente pas de plus puissants efforts, si l'éruption en ce moment arrêtée ne consolide pas son œuvre par l'émission de matières plus abondantes et surtout plus compactes, c'en sera bientôt fait de cette île éphémère, serrée de si près par l'ennemi; c'est comme un blocus où l'assiégé n'a de salut que dans les fréquentes sorties. Elle rentrera dans la mer, ainsi que tant d'autres volcans avortés qui en hérissent le fond, et que le feu qui couve sous ses abîmes n'a pas eu l'énergie suffisante pour soulever jusqu'au dessus des flots.

Nous aurions tenté vainement de gravir ce tas de cendres du côté voisin du cratère, il fallut le tourner pour trouver une pente accessible, et, quand nous commençâmes à monter, pour avancer d'un pas nous en faisons quatre; le terrain mobile et brûlant se dérobait sous nous : les uns se hissaient en rampant, les autres s'aidaient d'un bout de rame que leur tendaient nos canotiers; nous passâmes ainsi devant plusieurs petits drapeaux, que les passagers d'un speronaro ont pris de loin dernièrement pour des uniformes. Ils affirmaient à Naples qu'il y avait garnison (des habits rouges) sur le nouveau volcan. Une inscription française donne à l'île le nom de Julia, et j'y remarquai la signature d'un de nos naturalistes, M. Prévost, avec une date

du mois de septembre. Une autre en langue italienne a été laissée par un équipage autrichien. Du reste, rien qui pût servir à constater la prise de possession anglaise dont on a parlé dans les journaux. Peut-être l'original du procès-verbal qu'ils ont publié était-il renfermé dans une bouteille cachetée qui roula sous nos pieds, et dont je remarquai que le prince de Butera s'empara. Nous avions d'abord pensé à la déboucher; puis, si près de côte d'Afrique, nous fûmes retenus par la crainte d'y trouver telle provenance, dont le contact eût suffi pour faire mettre en quarantaine le *Royal Ferdinand* et tous ses passagers. Quand nous nous fûmes élevés le plus près possible du sommet, je ramassai quelques scories, en ayant soin de choisir les moins friables, mais elles se pulvérisèrent dans mes poches, et je n'en pus conserver un seul échantillon. Nous nous accordions tous à reconnaître qu'une nature de sol aussi vulnérable ne résisterait pas longtemps au choc des tempêtes, et que l'île Julia n'était point née viable.

Pendant que nous nous reposions, assis chaudement dans les cendres, il me prit une distraction, excusable pour quelqu'un qui, naguère, administrait sur les bords de l'Océan les soixante-cinq lieues de littoral que présente la presqu'île du Cotentin. Je témoignai naïvement ma surprise de ce qu'une terre aussi basse et aussi mal défendue avait pu résister aux dernières marées de l'équinoxe. Le prince de Butera abonda malicieusement dans mon sens, puis il finit par ajouter que ce qui expliquait la chose c'était peut-être l'absence de toute marée sur les côtes de la Sicile, et en général dans la Méditerranée. Un peu honteux de me voir ainsi rappelé à mes

premières leçons de géographie, je m'écriai comme Vatel : « Comment, la marée manque ? voilà un affront auquel je ne survivrai pas! » heureux de trouver cette citation pour faire diversion à ma bévue. En descendant, je ramassai deux pièces de monnaie ; il faut bien reconnaître que c'était tout bonnement un gros sou de France et un baïoque romain, mais je n'en éprouvai pas moins une satisfaction d'antiquaire en constatant que cette terre, née d'hier, avait déjà ses médailles.

Nous fîmes faire au paquebot le tour de l'île Julia, et je la dessinai sous plusieurs de ses aspects. En prenant ces rapides crayons d'un site plus étrange que pittoresque, ma pensée errait avec mes yeux sur cette nature en souffrance sitôt destinée à mourir. En la quittant, nous n'y laissions pas un oiseau, pas un insecte, pas la pointe d'une herbe ; et des États puissants songent déjà à se la disputer avant que le moindre germe de vie en ait pris possession. La mer, probablement, se chargera de vider le différent. Mais n'est-ce pas là cette disposition propre au cœur de l'homme, dont la Sagesse a dit dans son livre : « Il s'agite et s'inquiète pour des intérêts qui ne sont plus ou qui ne seront pas. » Du reste, la plupart des archipels de cette mer n'ont pas eu d'autre origine. Dans la volcanique Italie, les îles sont nées du feu, de même que les lacs, qui finissent par remplir les cratères éteints, disposés en forme de coupe pour les recevoir, en sorte qu'il est également vrai de dire que les volcans ont produit des terres au milieu des eaux, et des eaux milieu des terres. Maintenant, quoi qu'il en puisse être de l'avenir de celle-ci, que les vagues la recouvrent ou que la charrue s'y promène un jour comme

à Lipari et à Stromboli, mon excursion sur un sol aussi vierge m'a vivement intéressé ; plus il semble voué à une fin précoce, plus je me félicite de l'avoir saisi au passage, d'être un des premiers, peut-être des derniers qui l'auront foulé, car ici il ne faut plus parler de la brièveté des jours de l'homme. Voici une existence non moins fragile et des chances de longévité qui ne valent pas mieux que les nôtres.

Quand nous mîmes le cap sur Girgente, je m'aperçus que nous étions environnés d'uue troupe nombreuse de dauphins qui se livraient à d'agiles ébats. La tête hors de l'eau, ils semblaient chevaucher sur sa surface, tantôt éparpillés et se poursuivant, tantôt rassemblés et s'élançant par bonds égaux comme des coursiers au galop. Ils nous reconduisirent ainsi familièrement, jusqu'à ce qu'un bâtiment, que nous reconnûmes pour un brick français, nous ayant croisés, ils nous quittèrent pour s'attacher à lui.

A l'entrée de la nuit, je me trouvais dans les rues sombres et tortueuses de Girgente. Vues du rivage, ses maisons blanches et bien groupées m'avaieut offert un agréable aspect; mais, une fois dans la ville, je fus surtout frappé de son excessive malpropreté. Elle occupe la place de l'ancienne acropole qui avait été, dit-on, construite de manière que trois hommes suffisaient pour la défendre contre une armée d'assiégeants; c'était l'œuvre du fameux Dédale. Aujourd'hui, on pourrait s'y croire dans son labyrinthe. Comme j'errais au hasard, un officieux cicerone m'offrit avec une grande insistance ses services de plus d'un genre. Je ne mis son obligeance à l'épreuve que pour me conduire à la meilleure auberge.

Il m'indiqua un repaire encore plus sale que la rue, et qu'il avait bien l'impudeur de décorer du nom d'*albergo reale.* « Eh quoi! m'écriai-je, est-il possible que je sois ici dans la magnifique et hospitalière Agrigente, et les dieux protecteurs de l'étranger sans asile ne me feront-ils pas rencontrer quelques-uns des esclages de ce riche Gelia, qui avaient pour mission (si nous en croyons Diodore) de guetter les voyageurs à leur arrivée afin de les emmener loger chez leur maître? » Cet honnête homme bâtissait des temples, mariait des filles (ce qui, jusqu'à un certain point, peut bien rentrer dans la spécialité de mon cicerone) et il donnait un repas de cinq cents couverts à autant de cavaliers qui étaient venus dîner chez lui à la fortune du pot, plus une robe à chacun pour son dessert. Ce fut aussi lui, je crois, qui, vainqueur à Olympie, fit son entrée avec douze cents chevaux blancs, attelés à ses trois cents chars. Le prince de Butera n'en est pas encore là avec son haras. Comme je cherchais ainsi dans mes souvenirs où je pourrais aller coucher, je me rappelai que le comte de Luchesy m'avait obligeamment muni de lettres pour les intendants des diverses provinces. Dans l'extrémité où je me trouvais, exposé à gagner la gale à l'auberge, ou à user de mes recommandations, je me décidai, et ce ne fut pas pour la gale. Je me fis conduire à l'hôtel de l'intendance, où m'attendaient le bon accueil et l'hospitalité des anciens Agrigentins. Je n'eus plus à chercher le Gélia de Diodore. Je le retrouvais s'appelant le commandeur Danieli. Une circonstance me servit à souhait. Un appartement était préparé pour le prince de Butera, qui venait de refuser de l'habiter, ne voulant pas se séparer de ses compagnons

de voyage. J'arrivai là tout à point en même temps que ce refus, et pour en profiter. L'intendant se montra parfaitement poli et empressé, sans importunité ; pour me guider le lendemain dans la visite des antiquités, il me laissa le choix entre un livre récemment publié et son auteur en personne, le sieur Politi, savant archéologue, qu'il m'offrit d'envoyer chercher et de mettre à ma disposition. *Nota bene :* Il habite Girgente, et pourra être utile à d'autres ; mais pour moi, dans ces cas-là, j'avoue que je préfère toujours le livre à la conversation, à cause du signet : je le dis franchement à mon hôte, qui me donna un Politi relié.

De bon matin j'explorais les ruines, si l'on peut donner ce nom aux monuments d'Agrigente. Le temple de la Concorde, qui n'a guère perdu que son toit dans une lutte de plus de vingt siècles, semble sortir des mains de l'architecte. Le grand temple de Pestum, pris isolément, peut en donner l'idée ; mais quelle différence dans le cadre du tableau ! non que je nie l'effet poétique du site de Pestum, mais les roses de ce voluptueux rivage si nommées dans l'anthologie sont à jamais flétries, tandis que la campagne d'Agrigente est restée jeune et parée ; on n'y voit que vignes, bocages d'oliviers ; çà et là des portions de plaine d'une riche culture, des lits profonds de torrents desséchés où la végétation croît à pleins bords, puis des cactus, des caroubiers, des aloès, et toujours la mer à l'horizon ; derrière vous ce long rideau de maisons blanches à toits plats qui tapissent le penchant de la montagne, et de terrasse en terrasse monte jusqu'à son sommet ; tel est l'admirable ensemble que présentent ici la ville, les ruines et le paysage. Le temple où Junon

lacinienne était adorée ne le cède guère à celui de la Concorde. Le dorique grec y brille de toute sa pureté primitive; l'œil blasé s'y repose et s'habitue volontiers à cette élégante simplicité; il finit même par s'y complaire, mieux peut-être que dans le luxe corinthien. Mais le temps que je mettrais à décrire je vais l'employer à dessiner. Le lecteur n'a-t-il pas Diodore et M. Politi?

Je m'arrêtai devant une colonne, seul reste du temple dédié au plus héroïque des demi-dieux; debout sur un monceau de débris, elle figure poétiquement Hercule vainqueur de la mort s'élevant de son bûcher vers les cieux. Elle remplace la fameuse statue ravie à ce même sanctuaire par Verrès; celle dont Cicéron vantait la perfection et dont les baisers des dévots avaient usé les lèvres. On a été de tout temps en Italie grands baiseurs de statues. Il en a coûté les orteils à celle de Saint-Pierre à Rome.

Ici la ligne des murs dont je suivais intérieurement le prolongement est interrompue, et une lacune, remplie jadis par une porte, permet à l'œil de s'étendre sur les rivages et jusqu'à la mer. En dehors, je rencontrai à peu de distance une tour carrée, mi-partie dorique et ionique qu'on croit être le tombeau de Théron, et plus loin les trois colonnes du temple d'Esculape. Les rochers qui servaient de fondations à la muraille sont excavés en dedans et en dehors, et recélaient un grand nombre de sépulcres; mais une partie n'était sans doute que des cénotaphes, suivant l'usage constamment observé dans l'antiquité de ne point souffrir les morts dans l'enceinte des villes.

Un repas de cérémonie m'attendait à l'intendance. Je

n'étais pas fâché d'assister à un grand dîner sicilien. Le prince de Butera était le roi de la fête. M. Danieli avait invité en son honneur les autorités du pays; elles étaient déjà réunies quand je rentrai de ma promenade, et je trouvai le salon occupé. La société venue avec le prince se trouvait plus nombreuse que l'intendant ne l'avait supposé, et je vis bien que le nombre des convives dépassait ses espérances; toutefois il n'en témoigna que de la joie sans étonnement. En lui voyant faire si bonne contenance, je me souvins du digne comte de G... qui, quelquefois à Vienne, priait du monde à dîner, puis l'oubliait; et le jour indiqué, à chaque personne qu'il voyait arriver pour se mettre à table, sa cordialité le servant mieux que sa mémoire : « Quelle aimable surprise! » s'écriait-il; ce qui, malgré le bon accueil, ne laissait pas que de paraître singulier aux invités. Je me dépêchai de faire une toilette aussi soignée que pouvait le comporter l'exiguïté de mon bagage, mais il faut bien confesser que ce que j'avais encore de moins présentable, c'était ma figure. Elle s'était accrue depuis la veille dans une proportion effrayante; toute la nuit j'avais servi de pâture aux cousins; et ce que je ne puis comprendre, c'est que cette curée, dans laquelle j'étais pourtant le principal intéressé, s'était faite à mon insu; mon sommeil n'en avait pas été troublé, et encore à présent, malgré ma bouffissure, je n'éprouvais pas la moindre cuisson. M. Danieli et ses convives m'assurèrent que, lorsque pareil accident leur arrivait et qu'ils avaient négligé de fermer leurs fenêtres la nuit, ils ne s'en tiraient pas à aussi bon compte. Je leur demandai s'ils étaient alors plus laids que moi, ils convinrent que non; mais, tout

en me rendant cette justice, ils se récrièrent sur la nature particulière de ma peau, et, d'après leurs exclamations, il m'est resté démontré que, pour le Sicilien le plus ladre, la piqûre des cousins n'était pas seulement une souffrance d'amour-propre. Ces messieurs se montrèrent du reste remplis d'égards et d'urbanité. Je m'enquis des qualités et titres de chacun, ils correspondaient à ceux de commandant de place, de président du tribunal, de procureur du roi, de directeur des contributions, etc. Je pouvais me croire dans une de mes préfectures, entouré des principaux fonctionnaires, et plusieurs fois pendant le festin, je me demandai si je n'étais pas venu dîner chez moi.

Cependant les portes s'ouvrirent à deux battants et le marjordome accourut avertir que le prince montait les degrés; les domestiques s'empressèrent de faire la haie et saluèrent comme dans les opéras, et l'intendant fut au-devant de son noble convive. Il me dit en revenant que dans l'ancien parlement, qui se composait pour la noblesse des seigneurs des grands fiefs, l'ordre était représenté par trois ou quatre cents barons portant divers titres, et en tête desquels marchait le prince de Butera : mais je me rendis encore mieux compte de son extrême empressement pour le premier baron de Sicile, quand il m'ajouta que le roi, à son dernier voyage, n'avait fait qu'une visite et que c'était au prince de Butera, auquel même il avait été demander à dîner.

Nous prîmes place à une table dont deux vastes soupières occupaient les bouts, et douze hors-d'œuvre, sous des cloches de verre, les côtés. Les soupières, dans une desquelles le domestique pensa tomber en l'apportant,

contenaient du macaroni, dont on nous distribua d'amples portions; des viandes découpées d'avance succédèrent, et l'on ne mettait sur la table que deux plats à la fois, qui se renouvelèrent à six reprises. Les hors-d'œuvre circulaient aussi deux par deux alternativement avec les plats : c'était surtout du vinaigre et du poivre apprêtés de différentes manières. Jadis nous faisions grand cas des épices, elles formaient un service entier à part, et comme un second dessert qui remplissait le double but d'aider à la digestion et d'exciter à boire. Les épices étaient un cadeau distingué, on les offrait aux juges; elles sont maintenant moins recherchées : on dirait que leur vogue a passé chez nous aux épiciers, qui sont certainement en faveur. M. Danieli faisait de très-bonne grâce les honneurs de son dîner, et sa politesse délicate et nuancée ajoutait un nouvel assaisonnement aux plats qu'il offrait : il possédait ce sentiment des nuances au moins autant que notre ancien collègue Chauvelin. J'ai entendu raconter que, lorsque ce dernier était préfet de Bruges, ayant à sa table le prince de Neufchâtel et son état-major, il avait employé pour leur servir du bœuf les formules suivantes : « Monseigneur, aurais-je l'honneur d'offrir du bœuf à Votre Excellence? Général, vous offrirais-je du bœuf? Colonel, voulez-vous du bœuf? Capitaine, vous voulez du bœuf. » Et aux autres, en leur montrant le plat : « Bœuf. Bœuf. Œuf. » Le préfet d'Agrigente savait de même à qui il avait affaire, seulement il respectait l'indépendance chez ses convives et s'arrêtait à la formule : « Voulez-vous du bœuf? » sans recourir à l'injonction et surtout à l'injonction collective : il proposait et n'imposait point. Trop souvent,

en semblable occasion, l'insistance va jusqu'à la contrainte. Dans mes tournées administratives, je me suis vu plus d'une fois exposé aux dangers de l'indigestion, mais jamais autant qu'en 1815, chez un maire des montagnes du Rouergue, auquel j'en ai gardé rancune; impossible d'abuser plus arbitrairement de la bonté de mon estomac et de la facilité de mon caractère. On est terrible en province pour vous donner trop de tout et trop longtemps. La politesse s'y traduit en excès; on les prend pour des égards. J'étais là en parade : tous les habitants venaient alternativement faire le tour de la table et considérer leur premier fonctionnaire, condamné à manger en public pendant quatre heures d'horloge : les travaux forcés et l'exposition. Si je voulais reprendre haleine un moment, j'entendais la voix de Stentor de mon hôte qui, d'un bout de la table à l'autre, stimulait en ces mots le zèle de sa moitié, assise à mon côté : « Presse-le, ma femme! presse-le! » Et alors la mairesse, redoublant d'ardeur, dressait sur mon assiette une nouvelle pile de mets jusqu'à menacer mon menton; tant qu'enfin voyant que je rebutais, elle répondit tout haut : « Il n'en veut plus. » Alors le mari eut bien le front de me demander si je n'avais pas faim et si j'étais malade. Du reste, on peut supposer qu'on dînait ainsi chez les anciens Agrigentins et aussi copieusement que chez mon maire de l'Aveyron, puisque Platon a dit d'eux qu'ils bâtissaient comme s'ils devaient toujours vivre, et qu'ils mangeaient comme s'ils allaient mourir, ne laissant rien en réserve. Au festin d'aujourd'hui, je goûtai de tout plutôt par curiosité que par gourmandise; je ne reculai que devant une fricassée d'olives dont on avait

dénaturé la substance huileuse par le mélange du vinaigre le plus acerbe auquel, je crois, Dieu me pardonne! qu'on avait ajouté du miel. Le reste des ragoûts me parut bon, mais sans finesse, et au dessert on ne donna point de robes aux convives. Je m'entretins avec mes voisins, Pignatelli et le fils du prince de Trabia, et nous cherchâmes de concert à animer la société et même à la faire un peu se disputer. C'est le moyen de connaître son monde. Une fois les humeurs en mouvement, il échappe des traits de caractère dont l'observateur fait son profit. Je mets le feu; puis, comme les voleurs, je trouve à butiner pendant l'incendie.

L'aspect des dîners, surtout en France, a bien changé depuis la Révolution. Là aussi elle a fait table rase : les différents services, si bien espacés, si bien réglés, ont disparu comme les rangs dans la société. Jadis, tout provenait du maître : il découpait, offrait, distribuait, enfin gouvernait à table, où maintenant il se borne à régner. C'était le principe monarchique pur, et nous avons encore vu, quand la royauté refleurit chez nous sous l'Empire, l'archichancelier Cambacérès se réserver la haute main sur quelques mets d'élite qu'il ne communiquait qu'à ses intimes et aux principales notabilités. Je me souviens même qu'un jour où j'y dînais (c'était le jour des E et des F; on invitait les auditeurs par lettres alphabétiques), un procureur du roi ayant cru pouvoir se permettre d'envoyer demander des foies gras placés devant le prince, Cambacérès, après se l'être fait indiquer et l'avoir lorgné, dit au maître d'hôtel : « Donnez-lui une côtelette. » Mais, depuis l'invasion du gouvernement représentatif dans nos mœurs, le maître

du logis, le roi, si l'on veut, a aussi associé deux pouvoirs à l'exercice de ses anciennes prérogatives. Ainsi ce sont deux maîtres d'hôtel qui, autour de la table aujourd'hui, dispensent les grâces et font la part de chacun, mais pas si judicieusement que les principes de la justice distributive et même de la hiérarchie sociale ne se trouvent souvent froissés. M. de la Salle, gourmand de profession, l'avait très-bien observé, et, voyant un jour que j'allais m'asseoir à côté d'une dame que le maître de la maison avait mise à sa droite et qui était la reine du festin : « Ne prenez pas cette place, » me dit-il; et il me jeta cet avertissement en passant, du ton dont le moine dit à Vivaldi, dans le Confessionnal des Pénitents noirs : « N'allez pas à Villa Altieri, la mort y est. » J'hésitai un moment, mais j'étais trop avancé. Le dîner était peu nombreux et un seul maître d'hôtel servait; ce qui n'avait point échappé à l'œil exercé de M. de la Salle. « Eh bien, me dit-il en sortant de table où il s'était surpassé, je vous avais prévenu, vous n'avez eu que des pilons. Comment ne réfléchissiez-vous pas que, votre voisine étant servie la première, puis ensuite l'autre voisine de l'amphitryon, vous le seriez nécessairement le dernier? Cela fait le tour, et ce n'est pas la roue de fortune où le dernier venu peut avoir sa bonne chance. Ici, à lui les os, immanquablement. Voyons, qu'est-ce que vous avez mangé? recueillez vos souvenirs. » Comme ils étaient fort récents, je pus me rappeler, surtout quand il m'en eut fait apercevoir, qu'en effet j'avais assez mal dîné, mais je n'en voulus pas convenir. J'y mis de la fierté et même de la malice, et je fus jusqu'à dire qu'après tout il me paraissait assez indifférent de manger une cuisse ou une

aile de volaille. M. de la Salle, me regardant fixement : « C'est peut-être ce qu'il y a de moins indifférent au monde; » et il proféra cette affirmation avec un accent pénétré qui me fit sourire. « Eh bien! continuai-je, persistant dans ma taquinerie, à la réflexion je crois que vous avez raison. — Ah ! vous en convenez, c'est heureux. — Oui, la chose n'est pas indifférente, car je préfère la cuisse. » Je m'attendais à être foudroyé, point. Mon homme pensait à tout. « Je crois bien, me dit-il, vous préférez la cuisse quand la volaille est bouillie, vous êtes dans les principes. Mais, ajouta-t-il en soupirant, ce sont de ces nuances qu'aujourd'hui on ne distingue pas : on ne sait plus vivre, le sentiment de ce qui est bon et vrai s'efface. Les connaisseurs deviennent de jour en jour plus rares, l'espèce s'en perd et les gourmands s'en vont. » Après le dîner (je parle de celui de Girgente), je m'échappai pour aller visiter la cathédrale. J'y trouvai autant de marbres que le matin j'avais vu de pierres. Un sarcophage sert aux fonts baptismaux. Il a été recueilli dans les fossés de l'ancienne cité et c'est certainement un des plus beaux ouvrages qui nous soient parvenus de l'antiquité grecque. On croit que ses bas-reliefs représentent l'histoire de Phèdre et d'Hippolyte. On ajouta encore à leur effet en me les montrant aux flambeaux. Pendant que j'admirais la scène où la reine se lamente au milieu de ses femmes,

O haine de Vénus! ô fatale colère!

le sacristain s'était attaché à mes pas et me répétait comme une leçon le sujet de chacune des faces du sarcophage,

citant Phèdre à tout propos. Je lui demandai, pour tâter son érudition, si cette Phèdre n'avait pas composé des fables? *Signor*, *sì;* et il cherchait à renouer son fil; mais je poursuivis impitoyablement et sans lui laisser le temps de se reconnaître : « C'est donc bien la même dont on me faisait apprendre les fables au collége?—*Sì*, *signor*.—Et qui m'a valu bien des pensum?—*Signor*, *sì*. » Le pauvre diable était évidemment dérouté. Abusant de son désordre, j'ajoutai traîtreusement en français : « Je vous soupçonne d'être un âne?—*Signor*, *sì*, » répondit-il affirmativement.

On me fit remarquer un singulier effet d'acoustique. En se retournant, lorsqu'on a passé le seuil de la porte, et en adressant tout bas une question à la muraille, on reçoit très distinctement la réponse qui vous est faite de la même manière par une personne placée à l'autre extrémité de l'église. Il m'a semblé que cette particularité ne devait pas laisser que d'apporter quelque gêne dans les rapports des pénitents avec leurs confesseurs.

Au sortir de la cathédrale, je rejoignis nos convives, et, après avoir circulé quelque temps dans la ville en nous suivant à tâtons, nous finîmes par arriver dans un galetas que je trouvai garni du haut en bas de vases étrusques de toutes formes, et d'autres curiosités antiques, telles que lampes, figurines, médailles, etc. Le marchand, espèce de paysan madré qui ne manquait point de connaissance pratique, ne nous parlait que par onces d'or. Il savait à qui il avait affaire, et je vis bien que ses prétentions s'exaltaient en raison de la qualité de ses chalands. De mon côté, je fis le dégoûté et n'achetai rien, me réservant de revenir seul. A cette se-

conde visite, je le trouvai plus modéré, et pour trois scudi j'eus deux vasetti en terre cuite, où j'aime à me figurer qu'Agathocles a mis la main, puisque avant d'être tyran l'histoire nous apprend qu'il était potier.

Le soir, dans une conversation plus intime avec mon hôte, j'eus l'occasion d'apprécier son instruction et sa capacité. Par ses soins, des établissements publics ont été créés, de nouvelles communications vont s'ouvrir. Il n'est pas comme un de ses prédécesseurs, qui se refusait à faire des routes sous prétexte qu'on s'en servait : « Ils y passent, disait-il, ils y font des ornières, il faut les réparer, c'est toujours à recommencer. » Mon collègue d'Agrigente entend l'administration à la française; ses lumières, sa persévérance, doivent l'emporter enfin sur la routine et l'indifférence indigène. C'est pour ce pays un gage d'avenir que de posséder des seigneurs comme le prince de Butera, et des préfets comme le commandeur Danieli. Il me parla de la difficulté de trouver des maires. Il ignorait le procédé du général Miollis, dont j'ai recueilli à Rome une lettre ainsi conçue :

AU BARON RŒDERER.

« Ensuite du rapport que vous m'avez adressé le 27 avril, concernant le refus du sieur Brandi, d'accepter les fonctions honorables de maire de la commune d'Orizongo, auxquelles vous l'aviez appelé, je vous prie de prendre les mesures convenables pour l'envoyer au fort de Civita-Vecchia, où il sera détenu jusqu'à ce que le gouvernement ait prononcé définitivement. »

L'anecdote est tout à fait libérale; c'est ainsi que l'on décidait alors une vocation municipale, de la même ma-

nière dont Sganarelle devint médecin. J'ai pourtant entendu souvent des Romains regretter l'administration française, tant il est vrai qu'en fait de gouvernement l'arbitraire même répugne moins que la faiblesse, et que lorsqu'on se fait craindre on est bien près de se faire aimer. Mon collègue d'Agrigente a plutôt à se plaindre de l'ignorance que de la mauvaise volonté. Je lui racontai que j'avais eu affaire, dans mes diverses préfectures, à des incapacités telles, que je doutais que la Sicile pût mieux offrir en ce genre; un maire, entre autres, qui avait imaginé de se marier lui-même, se faisant la demande et la réponse. « Il n'avait pas cru, me disait-il naïvement, devoir recourir à un adjoint pour son mariage. » Un autre qui poussait l'insouciance jusqu'à tolérer, non-seulement qu'un secrétaire fît toutes ses lettres, mais qu'il signât son nom (le nom du maire). Tant qu'ils firent bon ménage, la chose put aller ainsi; mais un jour, à la suite d'une discussion orageuse, le secrétaire fut mis à la porte avec défense à l'avenir de faire le maire. Il ne le fit plus qu'une fois et m'envoya sa démission par écrit. Il me marquait qu'ayant un excellent secrétaire dont il se voyait forcé de se séparer, il ne se sentait plus la force nécessaire pour porter le fardeau de l'administration, et il m'adressait une liste de candidats pour le remplacer, parmi lesquels figurait en premier l'excellent secrétaire. Le remplacement s'opère, le maire reçoit l'arrêté de nomination de son successeur. Il accourt à Chartres tout en émoi « Mais, monsieur le préfet, je n'ai pas donné ma démission. » Je lui produis sa lettre. « Mais c'est de mon secrétaire. — Et votre signature? — C'est de mon secrétaire. — Comment! il aurait imité

votre écriture?— Il avait l'habitude de signer pour moi. — Et vous la lui aviez laissé prendre? — C'était bien commode. — Il vous sera encore plus commode de n'être plus maire, seulement je vous donnerai un autre successeur. » M. Danieli convint qu'on pouvait réussir à trouver dans sa préfecture des maires de la force du mien; « mais alors, observa-t-il, la difficulté porte sur les secrétaires. »

On interrompit nos effusions administratives en venant me prévenir que le bateau à vapeur avançait son départ d'un jour, et qu'il fallait se rendre à bord le lendemain à onze heures. J'en éprouvai une vive contrariété, mais je n'étais pas en position de contester; l'équipage en avait assez des antiquités et surtout des mauvaises auberges, et le prince de Butera tenait à arriver chez lui le lendemain. J'avais contre moi la quantité et la qualité. « Ce changement dans l'itinéraire s'est fait, me marquait le capitaine, *à la demande générale.* » Cette formule commode dispense de recourir à l'appel nominal; elle est fort usitée maintenant. La demande générale! je serais curieux comment on s'y prend pour la constater. Je la vois quelquefois mentionnée le même jour en grosses lettres sur deux affiches de spectacles différents. Évidemment une des deux a menti, peut-être toutes les deux. C'est comme cette phrase : *Tout Paris sera ce soir à telle représentation*, qu'on trouve dans les annonces des journaux employée simultanément pour tous les théâtres à la fois. La première idée qui se présente, c'est de se demander comment va faire tout Paris; il sera bien embarrassé. Cependant il peut, à la rigueur, aller d'une pièce à l'autre ne voir qu'un acte de chaque; mais quel

exercice! Pour moi, si j'avais un conseil à donner à tout Paris, ce serait de prendre son temps, de s'accorder plusieurs soirées, une pour chaque théâtre, d'autant plus qu'il y serait probablement à l'aise, et qu'il n'a que faire de se presser. « La salle est pleine, disait Ch..., assistant solitairement à une de ses pièces, mais je ne sais où *ils* se mettent. *Ils* veulent tous être dans les baignoires; » et comme il s'y trouvait un dormeur qui ronflait : « Entendez-vous la cabale? » me disait-il. Une autre fois nous voyions jouer ensemble un vaudeville de sa façon; il se récriait à chaque bon mot, les expliquait à ses voisins (il en avait ce soir-là), et aplaudissait des pieds et des mains avec un transport frénétique. Comme j'étais fort jeune et que j'arrivais de province, je me disais que c'était apparemment l'usage à Paris, pour les auteurs, de s'applaudir eux-mêmes, et je le regardais sans dire mot et sans le seconder. Il s'étonnait de mon silence, de mon inertie, il me demanda pourquoi je n'applaudissais pas; et, aussi naïf dans mon genre que lui dans le sien, je lui répondis que c'est que je craignais qu'on ne me prît pour l'auteur.

Je témoignai à M. Danieli mon regret de m'en séparer sitôt et mon intention de prendre congé de lui dès le soir, voulant me rendre avant le jour et au clair de lune au temple de Jupiter Olympien, pour de là rejoindre directement le paquebot. La politesse de mon hôte continua à être du meilleur goût; il s'engagea à ne point se lever puisque je l'exigeais; mais, avant quatre heures, ses gens étaient sur pied, mon chocolat préparé, et tout ce que je pouvais souhaiter mis à ma disposition. *Casa stretta, ma cuore largo*, m'avait-il répété plusieurs fois.

Je n'avais pas trouvé la maison petite. Enfin il s'était montré si parfaitement officieux, que je ne voyais, comme dit madame de Sévigné, que l'ingratitude qui pût me tirer d'affaire, et toutefois, plutôt que d'y avoir recours, j'aime mieux rester son obligé. Je fis porter mon bagage au bateau, puis, seul, avec la lune pour guide et pour luminaire, je m'engageai dans d'étroits sentiers, à travers les ravins, les vignes, les rochers. Je traversai plusieurs cours d'eau, mais il est vrai de dire qu'après un long été ils sont totalement à sec et ne roulent que des flots de poussière. On prétend qu'il faut les arroser; arroser des rivières! La veille j'avais si soigneusement remarqué le chemin, que, sans dévier un instant et plaçant pour ainsi dire les pieds dans mes traces d'hier, j'entrais, après une bonne heure de marche, dans l'enceinte du temple de Jupiter, dont le silence n'était troublé que par le bruit de mes pas, que l'écho me renvoyait de l'autre extrémité des ruines. Des personnes prudentes auxquelles je me suis depuis vanté de cette campagne de nuit m'ont dit : « Comment vous aventuriez-vous ainsi seul, à cette heure, et en Sicile encore? » A cela, j'ai dû répondre qu'on fait bien gratuitement aux voyageurs un épouvantail de la Sicile et de l'Italie en général. Aussitôt qu'on a mis le pied de ce côté-ci des Alpes, les brigands reculent devant vous. Consultez chaque aubergiste : « Vous pouvez, dit-il, en toute sécurité rester six mois à dessiner dans les environs, ayez seulement la précaution de revenir tous les soirs souper et coucher à ma *locanda*. » De cette manière, en effet, vous êtes sûr de n'être volé que par votre hôte. « A une journée d'ici, ajoute-t-il, je ne réponds de

rien. » Ainsi quand je parcourais les Apennins, la bande m'attendait dans la campagne de Rome, et, quand je m'en enquérais dans les Abruzzes, elle était partie pour la Calabre. C'est au point de vue purement matériel que les objets grossissent à mesure qu'on s'en approche. C'est le contraire pour le danger; hélas! faut-il le dire? aussi pour le plaisir. Quoi qu'il en soit, je le répète, je n'ai pu me faire voler en Italie que par les aubergistes, et je ne réussis pas mieux en Sicile et notamment à Girgente dans ma pérégrination nocturne. Aux premiers rayons du soleil, quels étonnants débris s'offrirent à mes yeux! je n'en avais jamais rencontré de cette dimension, si ce n'est à Rome, dans le jardin du palais Colonne. Je lus sur place une partie du second volume de Diodore, et je restai assez longtemps à chercher parmi les ruines de ce monument gigantesque un échantillon des différentes pièces d'architecture qui étaient entrées dans sa construction. Je m'étonnai de ne retrouver que deux tronçons de colonnes. J'avais lu, et je voulais le vérifier, qu'on pouvait se tenir couché dans leurs cannelures comme dans un berceau; je reconnus en effet que chacune d'elles offrait la mesure d'un corps humain d'une honnête épaisseur, puisque je fis moi-même l'épreuve. Les uns pensent que les Carthaginois ont mis la main à cette œuvre de destruction; les autres qu'un affreux tremblement de terre a seul renvers le temple de Jupiter, et que c'est une rancune d'Encelade. Encelade à part, cette opinion est très-probable. A chaque pas, sur ce sol calciné, on reconnaît les traces de grands bouleversements et la fiction mythologique est à la fois juste et poétique; un géant se débat couché sous la Sicile. On

s'y trouve toujours dans le voisinage de quelque bouche de chaleur de cet immense calorifère de l'Etna; partout on peut crier au feu, et, si l'enfer a une sortie sur la terre, c'est certainement en cette contrée; aussi, quand Pluton voulut se marier, vint-il y chercher une héritière. Vous ne rencontrez que traces volcaniques, laves éteintes de toutes les époques, fontaines huileuses, sulfureuses, bitumineuses. Ici l'édifice présentait une trop grande force de résistance, il aurait bravé les efforts réunis du temps et des barbares; il a fallu que le sol tremblât. Ses fragments couvrent un vaste terrain; de loin et même de près, ils apparaissent comme des rochers. C'est pour de semblables antiquités que M. Politi m'avait longtemps entretenu la veille de la convenance de créer une place de conservateur à Girgente, et, sur ma remarque ingénue qu'il pourrait être appelé à la remplir, il m'avait répondu que je l'y faisais penser. Excellent monsieur Politi! Je demande s'il peut être ici question d'un autre conservateur que du garde champêtre? Moi qui suis grand ramasseur et qui ai vainement cherché un seul morceau de marbre parmi tous les débris des temples d'Agrigente, je pensais que, s'il me prenait envie d'emporter un échantillon de celui-ci, il me faudrait une paire de bœufs.

L'heure me pressant, je m'éloignai à regret de ces merveilleuses ruines; mais, en me rendant au port, je fis encore un léger détour pour visiter, dans un site pittoresque, deux colonnes qui dépendaient, dit-on, d'un temple de Vulcain.

Quand j'arrivai au bateau, vers midi, on me reprocha d'être en retard. Je soutins qu'il n'était que onze heures;

on me montra le soleil, je montrai ma montre. Le prince de Butera, l'approchant de son oreille, fit remarquer qu'elle était arrêtée et probablement depuis une heure; à cela, sans être ébranlé, je répondis que si ma montre disait la même chose depuis une heure, il me semblait que par cela même elle en méritait plus de confiance; raisonnement dont ces messieurs voulurent bien ne pas contester la logique. « D'ailleurs, dis-je au capitaine, je suis moins en retard que vous n'êtes en avance, puisque nous ne devions partir que demain.» Il fit l'appel en demandant : *Si tutti signori inglesi erano venuti?* Ma susceptilité nationale est choquée de cette désignation exclusive donnée en Italie à tous les étrangers indistinctement. « N'avez-vous pas chez vous un Polonais? demandait Visconti à un logeur à Rome. — *Ho un Inglese*, répondait celui-ci; *ma non so se egli è Polacco.* » Dans les États de Naples c'est encore pire; tous ces lazzaroni oublient que les Normands et les Angevins, les Bourbons et les Murat, leur sont venus de France; ils n'ont jamais su tirer un roi de leur estoc, si ce n'est Mazaniello, et nous leur avons donné quatre dynasties. Il est vrai que les Anglais leur donnent de l'agent; un dieu est plus qu'un roi. J'étais de mauvaise humeur. Ce capitaine napolitain m'arrachait à mes temples contre la foi jurée, au mépris du programme affiché dans toutes les rues de Palerme. J'invoquais contre lui les douze dieux, Phalaris et son taureau. « Consolez-vous, me disait-il en cherchant à m'amadouer, vous serez au point du jour à Syracuse, la capitale du fameux royaume d'Archimède. » Son érudition ne m'apaisait point. Cependant à l'horizon les rivages crayeux et nus d'Alicata blanchissaient devant

nous. Nos seigneurs siciliens allaient visiter leurs terres, le prince de Butera son haras. Je les vis partir avec peine. Ils voulurent bien aussi me témoigner quelques regrets, m'assurer que ma société leur avait rendu la traversée agréable, etc., etc. Je me montrai favorablement disposé à les croire; ce sont de ces choses qu'on se laisse facilement persuader. Je me souviens qu'un soir où madame de Genlis m'avait répété plusieurs fois qu'elle me trouvait spirituel, je me disais de la meilleure foi du monde en la quittant : « Je ne m'expliquerai jamais comment on a pu faire à cette femme-là une réputation de fausseté. »

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas; et les nuits donc, disait cet amant qui ne pouvait plus souffrir sa maîtresse, tant elle l'aimait ! Moins l'amour, il en fut de même pour moi des trois nuits que je passai à bord du *Royal Ferdinand*; les deux premières m'avaient paru ravissantes de fraîcheur et de calme. Des nuits d'été sur un lac immobile; une nuit d'hiver et d'orage leur succéda, tout craquait autour de moi. « Aurions-nous, me demandais-je, recueilli sur le rivage d'Agrigente quelqu'un de ces malheureux marqués au sceau de la fatalité, apportant avec lui les tempêtes, et dont on se débarrassait pieusement dans l'antiquité par la voie du sacrifice (à Naples on immolerait bien encore les jettatore si l'on osait), et ne serait-ce pas le cas de conjurer par quelque vœu, à défaut d'holocauste, les vents et les flots ? » Et je me sentais résigné à suivre l'exemple de ce cadet de famille, qui dans un naufrage avait fait le vœu, s'il en réchappait, d'engager son frère aîné à se faire capucin.

Cependant la bourrasque s'apaisait et je commençais

à m'assoupir comme elle, quand le capitaine vint m'éveiller pour me dire qu'il n'y avait pas de danger. Nous ne courions en effet que celui du mal de mer, mais c'était bien assez. Je n'osais remuer, faire le moindre mouvement, certain qu'il amènerait une ignoble catastrophe. Ce genre d'attente est on ne saurait plus désagréable. Enfin, grâce à mon immobilité, je sauvai le dénoûment et j'en fus quitte pour les souffrances du cœur, auxquelles, sur mer, l'homme le plus sensible se résigne, pourvu qu'il conserve la paix de l'estomac. Je suis honteux qu'une phrase aussi peu sentimentale se rencontre sous ma plume. La brise du matin et le soleil, et Syracuse, sortant à la fois des ondes, me rendirent quelque énergie. Pendant le coup de vent nous avions doublé la pointe la plus méridionale de l'île, le cap Passaro, dépassé la latitude du cap Bon en Afrique, et atteint celle du cap Matapan en Grèce, entre le trente-septième et le trente-sixième degré. Jamais je ne m'étais tant avancé vers le sud, et rarement pourtant j'avais passé une nuit plus froide.

La ville, peuplée de quinze mille habitants, où nous allons aborder, s'appelait Insula ou Ortygie; elle comprend seulement un des anciens quartiers. Les autres étaient l'Achradine, Néapolis et Tycha. Le nom général de Syracuse avait prévalu et s'est perpétué. Cicéron la proclame « la plus grande des villes grecques et la plus belle de toutes les villes. » Elle était pleine de temples et de monuments de tous genres, dont il donne l'énumération, et elle couvrait une étendue de cent quatre-vingts stades, près de sept de nos lieues. Là, au milieu de tant de richesses si souvent spoliées, moins dans la guerre

que dans la paix, s'agitaient un million et demi d'habitants, plus que n'en compte aujourd'hui la Sicile entière. Toute cette gloire s'est évanouie, les millions d'hommes sont à peine restés des dizaines de mille, et l'ancienne population est réduite à un pour cent. Une côte aride s'étend à perte de vue. Les ruines elles-mêmes ont été emportées et balayées par le courant des siècles : à peine si on en rencontre quelque trace sur le sol dépouillé. Il faut revenir jusqu'à cette extrême frontière de l'Europe pour trouver un exemple de ces grandes vicissitudes qui détrônèrent Babylone et Ninive, Tyr et Sidon, Thèbes et Memphis, et dont la vieille Asie fut si souvent le théâtre. La moderne Syracuse se console bourgeoisement avec son petit commerce de vin ; mais c'est quelque chose que de s'appeler encore Syracuse, plus favorisée sous ce rapport que les autres capitales que je viens de citer, dont pas une n'a gardé son nom.

J'avais une lettre pour M. Milliaci, conseiller de l'intendance. Je la déposai à sa porte et je fus m'établir dans une auberge bien tenue, où je fis un fort bon déjeuner : l'air de la mer m'avait ouvert l'appétit. Je remarque qu'il y a un instinct qui vous guide, selon les climats, dans le choix des aliments que vous devez de préférence rechercher ou éviter : c'est la conscience de l'estomac ; le mien, depuis que j'étais en Sicile, me criait sans cesse, comme au spectacle les garçons cafetiers : « Orgeat, limonade, des glaces ! » C'était habituellement, avec le chocolat, le fond de ma nourriture. Mais, aujourd'hui, j'ai voulu goûter le vin de Syracuse; on m'en a servi de la dernière récolte, et il a produit sur moi un effet magique. Je n'en avais pas bu trois verres

que je sentis mon sang s'activer, mes esprits fermenter, et, chose plus particulière, ma mémoire se raviver. L'expédition des Athéniens, Nicias, Alcibiade, Gylippe, puis les tyrans, puis les Romains, et Marcellus, et Verrès, tout cela me redevint présent, et jusqu'au volume de Rollin, dans lequel j'avais, étant enfant, lu et relu ces belles histoires. Je le voyais ouvert devant moi avec les paysages à la plume dont je me plaisais alors à décorer ses marges et sa tranche, à les illustrer, comme on dit aujourd'hui, où nous avons un assez bon nombre de livres illustrés qui ne sont point illustres. Mais, singulière efficacité de trois verres de muscatelle! qu'aurait-ce donc été si j'en avais bu six? tout le contraire probablement. L'abus eût détruit le bon effet qu'avait produit l'usage. Cette surexcitation ressemblait, avec un degré de plus, à l'ivresse de bonne compagnie que procure le thé vert; car j'admets différentes ivresses, et pour toutes les classes : le vin, dans les cabarets, est resté celle du peuple; le café enivre la moyenne propriété qui joue aux dominos, et dans les salons l'aristocratie se grise de thé. Je parcourais donc les rues de Syracuse en questionnant les passants, et jamais je n'avais parlé l'italien et accumulé les solécismes avec tant d'aplomb et d'aisance. Je me demandais où mon esprit allait prendre toutes ces gentillesses, lorsqu'au tournant d'une rue j'éprouvai une nouvelle suprise. Une voiture s'arrêta devant moi; un étranger, ou, pour parler plus exactement, un inconnu en descendit; il m'examina quelques moments, et, après nous être convaincus réciproquement que nous ne nous étions jamais vus, il me salua en m'appelant par mon nom. Il y avait là mieux

que de la mémoire et plus que du muscat. Piqué d'émulation : « Oserais-je vous demander, lui dis-je, comment vous m'avez reconnu, car je voudrais pouvoir en faire autant? — Monsieur, me répondit-il, je vous ai reconnu parce que je n'ai pas l'honneur de vous connaître ; et, comme je connais toute la ville, j'en conclus que vous êtes le seigneur français qui m'a envoyé une lettre de M. le prince de Campo Franco. Je sais que les voyageurs prennent, en arrivant ici, le chemin de nos monuments; j'avais déjà été vous y chercher, et vous mener le plus éclairé de nos antiquaires... » En achevant ces mots, il tira du fond de son carrosse un vieux savant qu'il me présenta. Je me récriai sur la perspicacité de l'honnête M. Milliaci, qui allait de pair avec sa courtoisie. Il poussa cette dernière (ses affaires le rappelant à l'intendance) jusqu'à exiger que je prisse sa voiture et son savant, laissant à ce dernier le soin de me faire les honneurs de l'antique Syracuse, à laquelle il semblait appartenir par ses rides. J'avoue que je me serais volontiers passé de cette société. *Seccherò vostra eccellenza o vostra eccellenza mi seccherà*. Je voulais lire, dessiner, surtout rêver, toutes choses qu'on fait mieux seul, mais je n'avais pas le choix, comme à Girgente : ici je ne pouvais échapper au Politi syracusain, qui précisément se trouvait être le père du Politi agrigentin. C'est une race d'archéologues. Attendons, me dis-je à part moi, une occasion de m'en défaire, et jusque-là, à l'instar des tyrans de Syracuse et autres lieux, dissimulons. Je me laissai donc conduire à deux sépulcres creusés l'un sur l'autre, qui ont conservé quelques traces de sculpture, et que mon guide para sans hésiter des grands

noms d'Archimède et de Timoléon. Leur authenticité me sembla au moins contestable, et ce serait un grand hasard si, après dix-neuf siècles, la bonne fortune qu'eut de son temps Cicéron, en retrouvant la sépulture d'Archimède, se fût renouvelée pour M. Politi le cicerone. Je savais, d'ailleurs, tout ce qu'il allait me dire, puisqu'au fond l'érudition n'est qu'une affaire de mémoire, et que la mienne se trouvait en ce moment si bien rafraîchie par le vin du cru. Notre entretien ne fut donc qu'un continuel échange, comme devrait être toute conversation bien réglée, quand chacun y exerce ses droits naturels. « Nous allons entrer dans un quartier nouveau, me disait-il. — Néapolis, lui répondais-je. — Où était le théâtre. — Et les temples de Cérès et de Proserpine. » Puis, s'il me parlait des proportions de la statue d'Apollon Téménite, j'ajoutais que Verrès n'avait pu réussir à l'emporter à cause de sa pesanteur, ce qui donnait dans son genre, à ce colosse, le même inconvénient que M. Denon trouvait aux mosaïques, et dont il se plaignait avec candeur dans le temps où nos armées triomphantes dépouillaient l'Italie de ses antiques chefs-d'œuvre : « On ne sait comment enlever cela, » disait-il; et, quand on lui rappelait plus tard cette naïve exclamation, il n'en voulait pas convenir et l'attribuait à un officier du génie à l'occasion de la colonne Trajane. Il prétendait qu'on avait eu la pensée de la transporter à Paris, et que cet officier, chargé du rapport, et possédant la science des chiffres plus que le sentiment des arts, après avoir bien examiné la question et la colonne, exposé les difficultés et calculé la dépense, avait conclu qu'il valait mieux en faire une neuve sur place, qui ne

coûterait pas plus cher et durerait davantage. C'étaient ses expressions, assurait M. Denon.

Les monuments taillés dans la pierre subsistent quand les pierres taillées pour construire les monuments ont disparu : les premiers restent seuls à Syracuse. C'est une chose bien curieuse que ce rocher découpé en théâtre, où pas une pierre n'a été rapportée, où l'on n'aperçoit pas vestige de ciment. Les vingt-quatre rangs de siéges, divisés en trois paliers et sur lesquels on lit quelques inscriptions grecques, décrivent une vaste courbe. Des rangs supérieurs on domine sur une campagne dépouillée, que traversait jadis dans toute sa longueur la large rue de l'Achradine avec son forum, son prytanée, son sénat et ses temples. Plus loin, la mer environne l'ancienne Ortygie, la ville actuelle. Des bouquets d'arbres d'Europe et d'Afrique, de longs roseaux, dont l'épiderme fournit le papyrus, ont poussé dans la partie basse du théâtre, ce que nous appellerions le parterre, et une source qui s'échappe d'une nymphée ornée de triglyphes descend en courant de gradins en gradins et dans l'enceinte même fait tourner un moulin. On entend de loin bruire et murmurer les eaux, et on dirait une voix qui se plaint au milieu des ruines.

A quelques pas se trouvent les fameuses Latomies, ouvrage immense, prodigieux, coupé droit dans le roc à d'effrayantes profondeurs. La plus remarquable de ces carrières présentait un effet d'acoustique analogue à celui dont j'ai parlé à propos de l'église d'Agrigente, et tel qu'aucune parole n'y pouvait être prononcée, aucune confidence faite sans arriver ébruitée jusqu'à une

petite niche pratiquée à une grande hauteur, où l'on suppose que le tyran se tenait aux écoutes. Ce cachot inquisitorial était connu sous le nom d'oreille de Denis. Je m'y trouvai en nombreuse compagnie. Une troupe de curieux l'oxplorait, et entre autres le voyageur que j'avais précédemment rencontré à Palerme, où je l'avais laissé marchandant la momie d'un capucin. Aujourd'hui il était assis dans un tonneau suspendu en l'air, et on le hissait jusqu'à la cachette du tyran, où l'on ne peut accéder que par cette voie. M. Har... (je sus alors qu'il était Américain et connu par ses singularités) était un petit homme entre deux âges, rubicond, avec des favoris blancs et des cheveux mal teints; quelques mèches avaient résisté à l'action du bois de campêche et d'autres en avaient trop pris. Je voulais lui passer M. Politi, mais il était trop pressé; les fous n'ont qu'une idée, tout juste une de plus que les idiots. Mon touriste était mieux partagé, car il en avait deux, deux bien distinctes et qui, chez lui, se succédaient continuellement: l'idée d'arriver et celle de repartir. Déjà, tout en me criant bonjour du bout de sa corde, et qu'il était charmé de me retrouver, il avait atteint le but de son ascension et était en chemin pour redescendre; puis, presque en même temps, il nous quittait pour remonter sur son cheval, qu'on lui tenait tout prêt au sortir de l'oreille, cheval andalous dont il vantait les prouesses et pour lequel il montrait tant d'égards, qu'il avait défendu à son palefrenier de le tutoyer. Plusieurs milles lui restaient encore à faire avant la nuit, et nous nous donnâmes rendez-vous à Catane.

J'errai assez longtemps dans ces cachots souterrains.

Il est impossible, ainsi que le remarque Cicéron, non pas seulement d'en construire, mais d'en imaginer de plus forts et de plus sûrs. Des milliers de captifs, l'armée des Athéniens y fut enfermée. Aujourd'hui, plusieurs servent d'ateliers à des cordiers ; quelquefois d'énormes éboulements interceptent le passage. Syracuse tout entière est sortie de ces carrières dont les parois verticales portent la trace du ciseau. On peut même reconnaître que les pierres s'extrayaient en donnant à chacune, avant de la détacher, la juste mesure et la forme qu'elle devait conserver.

Au couvent des Capucins, je trouvai de nouvelles latomies. A Palerme, j'avais vu le faîte d'une muraille servir de promenoir aux religieuses. A Syracuse, c'est au fond d'un abîme que les moines ont placé leur jardin; les rochers qui l'encaissent, les lierres, les raquettes couvertes de leurs fruits roses, et les touffes d'arbrisseaux qui se sont fait jour à travers les anfractuosités, présentent à chaque pas de singuliers et pittoresques accidents. Je m'arrêtai devant un large bloc renversé, sur lequel on distingue encore des caractères grecs. Quelque prisonnier chercha-t-il ainsi à distraire sa dure captivité ? Un soldat de Nicias a-t-il gravé ces lignes aujourd'hui illisibles? Est-ce un regret pour la patrie, un soupir pour la liberté? Ce fut en ce lieu d'antique esclavage que je reconquis mon indépendance en rendant la sienne à M. Politi. Je parvins à lui persuader que c'était moi qui le gênais, pour faciliter sa retraite : je le remis comme je l'avais pris dans la voiture de M. Milliaci, qui le ramena chez lui. Quant à moi, ce ne fut qu'après avoir à fond exploité ma carrière que je re-

montai sur la terre : il serait plus exact de dire sur la pierre Malgré l'intérêt des souvenirs, il faut bien reconnaître qu'on ne peut rien voir de plus triste et de plus désolé que ce sol qui n'est qu'un roc et ce roc qui n'est qu'une prison et un cimetière ; cimetière dévasté, sépulcres vides qui ne sont même plus habités par la mort. Ce soir-là, mon parapluie fut rendu à sa spécialité, dont je l'avais détourné depuis mon départ de Naples en le transformant exclusivement en parasol, en nuage, comme disent les Arabes. La pluie tomba par torrents ; M. Milliaci me renvoya obligeamment sa voiture pour me conduire au théâtre, mais j'étais si bien mouillé en rentrant à mon auberge, que je n'étais bon qu'à mettre au lit.

Le lendemain, l'aurore me trouva debout et rajeuni comme Tithon. Je m'embarquai pour traverser le grand port, puis je passai sur un pont le fleuve Anapus, qui n'est à vrai dire qu'un ruisseau, même près de son embouchure, et je fus m'asseoir au pied des deux colonnes doriques, seuls restes du temple de Jupiter, où les Athéniens cherchèrent un asile après leur grand désastre. L'*Insula*, à laquelle se réduit la ville moderne, était si importante par sa position qui maîtrisait le port, un si petit nombre de soldats suffisait pour la défendre, que Marcellus, après sa conquête, en avait expulsé tous les habitants en les refoulant dans les autres quartiers. Quelle n'aurait pas été l'indignation de ce grand homme s'il eût pu prévoir que, cent quarante-trois ans plus tard, un préteur verrait les pirates pénétrer dans ce même port et en faire insolemment le tour, en bravant les aigles romaines ! Je me méfie des avocats, même de Cicéron, et je ne sais s'il l'en faut croire complétement

quand il étale dans ses fameux plaidoyers l'ignominie et les dissolutions de Verrès. Dès que l'été commençait à faire sentir ses ardeurs, il abandonnait le palais du roi Hiéron, sa résidence ordinaire, et à l'entrée du port, au milieu d'un bosquet dont l'emplacement est clairement désigné, il faisait tendre des pavillons du lin le plus fin et se formait une retraite voluptueuse inaccessible aux hommes, ouverte seulement à quelques convives choisis parmi les plus dignes d'une telle amitié : là, autant de jours, autant de débauches. Le satrape Verrès, infidèle aux mœurs, au langage et même à l'habit romain, menait la vie asiatique et s'enivrait des joies du harem ; pendant ce temps, sous ses yeux, on incendiait ses vaisseaux, ce qui fournit à son accusateur une allusion assez froide sur les feux différents dont brûlaient le préteur et sa flotte ; allusion dont on dirait que Racine n'a pas dédaigné de s'inspirer dans son *Andromaque*,

> Brûlé de plus de feux que je n'en allumai ;

et voilà comment deux hommes de goût (il n'est pas question ici de génie) ont pu se laisser prendre à l'attrait d'une plate équivoque et d'un méchant calembour, ce qui doit rendre la critique indulgente pour ceux qui en ont de meilleurs à se reprocher. Les pirates se promenèrent alors impunément dans Syracuse : « car remarquez, dit Cicéron, qu'elle n'est pas fermée par le port; c'est le port qui est enclos dans la ville où la mer s'enfonce, ne se bornant pas à baigner les murs extérieurs. »

J'aurais voulu pousser une reconnaissance jusqu'au Belvédère, l'ancien Épipole, citadelle construite par Denys; mais la distance est longue et les difficultés de terrain, notamment des marais à traverser, m'arrêtèrent. Avec une journée de plus, j'aurais pu suffire à tout, et j'avais le droit d'y compter, d'après les engagements pris par le capitaine ; mais les passagers se trouvèrent encore *unanimement d'accord* pour partir le lendemain. C'était toujours la même répétition; un Allemand auquel je m'en plaignais me répondit : « Moi, pas unanime. » Je demandai au capitaine s'il se moquait de nous. Il reprit sa ritournelle de Girgente et voulut me faire goûter ses raisons. Ne pouvant les trouver meilleures que l'avant-veille, je l'interrompis comme Philoxène son tyran, en disant aussi au mien : « Qu'on me ramène aux carrières; » et j'y fus achever ma journée. Mais j'étais en guignon, je rencontrai un promeneur, *jettatore* sans nul doute, qui me parla grec et m'expliqua doctement la position respective des anciens quartiers de la ville; puis, après qu'il m'eut fasciné par son érudition, il me vendit une médaille de plomb pour une d'argent. Ces maudits Syracusains sont les plus rusés des Siciliens, et l'on prétend ici qu'avec le corps d'un Sicilien on ferait l'esprit d'un Napolitain. Mais passons sur cette humiliation, que je ne devrais pas m'avouer à moi-même et moins encore aux autres.

Le lendemain, jour de la Toussaint, les dames de Syracuse accouraient aux églises enveloppées dans de longues mantilles de soie noire toutes taillées sur le même patron et singulièrement façonnées. Quelques plis sur le côté droit marquent ou plutôt gâtent la taille

et la font paraître de travers; mode bizarre et disgracieuse qu'on pourrait croire inventée pour cacher un défaut, si ces jolies femmes n'étaient pas droites comme des joncs. Un voyageur superficiel n'aurait pas manqué de consigner sur ses tablettes que toutes les Syracusaines étaient bossues, leur mettant sur le dos le tort de leur manteau. Moi, j'y ai regardé attentivement; c'était mon devoir d'observateur, et il m'est resté démontré que ces plis maladroits simulent une difformité et n'en dissimulent point. Je retrouvais là l'air de dignité des Romaines du Transtevère; elles marchaient bien, chose qui n'est pas si commune; l'aisance dans les mouvements me semble une des premières conditions de la grâce. *Vera incessu patuit Dea;* et, en fait de grâce, il est si différent de s'en donner ou d'en avoir! J'ai connu de belles personnes qui avaient mauvaise grâce, et tellement, qu'on ne regardait plus leur visage. Elles trouvaient moyen d'empêcher qu'on n'y fît attention. Quelquefois, en d'autres parties de l'Italie, j'ai été frappé de la gaucherie des femmes. « Elles sont naturelles, » me disait-on. Tant pis, il ne faut pas faire trop exclusivement l'éloge du naturel, sinon à quoi servirait l'éducation? Quoi qu'en dise la chanson, j'ai vu la nature enlaidir la beauté. Cela dépend de quelle nature vous êtes, car on peut être naturellement disgracieuse et même maniérée. Par exemple, il est à remarquer qu'à mesure qu'on avance vers le Midi, toute trace de coquetterie disparaît comme un glaçon brillant qui se fond au soleil. Les Italiennes ne feront pas un geste dans la pensée qu'on les regarde; jamais elles ne posent. Mais ce n'est pas assez de dire qu'elles n'ont point de coquetterie, il est exact d'a-

jouter qu'elles ne la comprennent pas. La coquetterie est le charme de l'indifférence, et ces pauvres femmes n'ont que de la passion; ce qui leur plaît, elles le témoignent, et ne feignent pas le sentiment, et encore moins le plaisir. Chez nous, il faut bien avouer qu'il n'en est pas tout à fait ainsi, et qu'on rencontre, par-ci, par-là, quelques femmes coquettes, quoiqu'elles n'en conviennent pas. « On me connaît bien mal, me disait un jour la charmante L. D.; sans doute j'éprouve un désir général de plaire, je le manifeste volontiers et j'aime à avoir partout où je suis beaucoup d'hommes qui s'occupent de moi, mais je n'ai pas l'ombre de coquetterie. » L'ombre, je crois bien. J'ai trouvé de la coquetterie jusque chez des petites filles de six ans. Comme c'est heureux que cela leur passe quand elles deviennent grandes! Une d'elles me disait un jour : « Je ne vous aime pas. » Je cherchai à l'amadouer, je lui répétai qu'elle était bien aimable, bien jolie; elle persistait dans ses rigueurs : « Je ne vous aime pas. » Elle ne sortait point de là. Je changeai alors mes batteries : « Ah! vous ne m'aimez pas! Eh bien, ni moi non plus; il ne sera pas dit que vous aurez à faire à un ingrat. » Elle me regardait d'un air étonné et courroucé, de me voir prendre si bien mon parti. « Fi donc, Constance, lui dit sa mère; pourquoi ne l'aimez-vous pas? — Je ne l'aime plus, » dit-elle en appuyant sur ce dernier mot, de manière à faire sentir qu'elle se rendait très-bien compte de la différence. Mais revenons aux Syracusaines, qui ne sont pas coquettes. Plusieurs s'étaient arrêtées à quelques pas de moi; leurs yeux noirs éclataient à travers un voile de gaze qui en tempérait à peine les rayons.

Quelques-unes semblaient très-impressionnées et échangeaient de rapides interpellations, en y joignant l'accent et les gestes les plus vifs. D'autres, apparemment désintéressées dans la question, demeuraient silencieuses et en repos, un doigt levé et le coude appuyé, comme des statues grecques. J'approchai davantage et j'entendis que l'objet de la discussion était de savoir si l'on irait à la *fonction* à l'église Saint-Philippe ou à Sainte-Lucie. Pas une d'elles ne se doutait qu'elle faisait spectacle; et, de fait, j'étais seul au parterre. Cependant, quelques hommes plus attentifs aux objets extérieurs (sans doute leurs maris ou leurs frères), survinrent et rompirent le groupe, en emmenant les unes et en faisant entrer les autres dans l'église la plus voisine. Ces charmantes personnes ne m'auraient-elles pas arraché les yeux si elles avaient su l'idée qui me passait par la tête en les regardant? Je pensais, Dieu me pardonne, que leurs maris avaient bien raison de les enfermer; je reconnaissais là la prudence de leurs ancêtres, des vieux Syracusains. *Homines periti et humani;* « qui savent voir ce qu'on leur montre et soupçonner ce qu'on leur cache, » si nous en croyons l'orateur romain, qui fait ainsi l'éloge de leur perspicacité. Ils trouvèrent pourtant peu d'occasions de l'exercer avec Verrès, et on peut dire qu'il ne leur laissa rien à deviner. De fait, il était difficile d'y mettre moins de mystère. Dans cette résidence d'été dont j'ai parlé, il appelait officiellement à lui les dames les plus qualifiées; et elles venaient, elles quittaient pour son pavillon de lin leurs pénates et leurs époux. Aujourd'hui (au moins dans l'intérieur de l'île, où l'empreinte locale n'est point usée comme sur le littoral par

le contact des étrangers), les Siciliens cachent leur femme. Le comte de Luchesi m'a rapporté qu'étant venu faire à un de ses parents une visite qui dura plus d'un jour, lorsqu'il monta à cheval pour s'en retourner, reconduit par le châtelain, il aperçut, comme une ombre voilée apparaissant à une croisée. C'était la dame du manoir, dont rien ne lui avait fait soupçonner l'existence. Ceci n'est que de la précaution, mais il y a bien aussi, par-ci par-là, quelques vilains traits de jalousie. « J'ai un aveu à vous faire, *caro mio*, disait une femme près de mourir, à son mari, pardonnez-moi de vous avoir trahi. » Et celui-ci ripostait : « Je le savais, *cara mia;* pardonnez-moi de vous avoir empoisonnée. » Nous parlions l'autre jour, à bord du bateau, d'une ancienne histoire de la duchesse de S...; son amant ne l'aimait plus, il en aimait une autre; il la trompait, ou du moins croyait la tromper. Elle l'avertit une fois, le menaça une autre. Le troisième jour elle ne dit rien, mais quand il prit congé, il aurait pu lire dans ses yeux le *sortez* de Roxane. Préoccupé, inquiet même, il entra dans l'église voisine; on y récitait les prières des agonisants. Son nom s'y trouvait mêlé; il l'écoute, il frémit, c'était pour lui qu'on priait : le ministère du prêtre et de l'assassin avait été réclamé pour la même soirée.

Les mœurs, en Sicile, sont tout au moins espagnoles, si ce n'est africaines, et les femmes s'y prêtent en évitant les regards, comme ailleurs on les voit les chercher. Dans les villages, quand les jeunes filles qui sont devant leur porte entendent venir quelque voyageur à cheval, elles rentrent aussitôt et ne reparaissent que lorsque le bruit des pas, en s'éloignant, témoigne que le *danger* est

passé. Quelquefois, elles sont déjouées par une ruse à laquelle Luchesi me confessa avoir eu recours. Il se plaçait sur son cheval, la tête tourné vers la queue, et en rouvrant sa porte, la fugitive n'était pas peu surprise d'apercevoir le cavalier à rebours et des yeux d'Argus braqués sur elle.

J'entrai dans la cathédrale, où je découvris une trentaine de colonnes doriques, la plupart encastrées dans les murs; puis, retrouvant agenouillées près d'elles les jolies femmes dont j'ai parlé, je pensai que pendant la messe ce serait trop de sujets de distraction à la fois, l'antique et le moderne, et je fus me réfugier dans une petite chapelle sur le port, où il n'y avait que des hommes, des marins la plupart. Avant de faire le signe de la croix, qu'ils renouvelaient fréquemment, ils touchaient la terre de leur doigt; puis, à l'élévation, ils se mirent à prier si haut, qu'il devint très-difficile d'entendre le prêtre et même la sonnette; ils finirent par le *Magnificat*, qu'ils défigurèrent étrangement, pas plus du reste qu'une grande-tante à moi, qui, au *dimisit inanes*, ne manquait jamais de chanter : *il y mit une ânesse;* ma mère un jour se risqua à lui faire la remarque, mais elle répondit qu'elle était trop vieille pour changer ses habitudes. C'est plaisir de regarder prier un Sicilien ; tout en lui peint la dévotion. Ce ne sont point de ces oraisons conditionnelles comme celle de ce sceptique : « O mon Dieu ! s'il y en a un, prenez pitié de mon âme, si j'en ai une. » Ici la foi déborde. Les murs étaient entièrement tapissés de tableaux votifs dont chacun représentait un grand danger. Sans aller chercher les bandits et les naufrages, je pensais qu'on pourrait se faire pein-

dre entouré de Syracusaines, ainsi qu'on fait dire à Naples des prières, *per una vedova pericolante.*

Pauvre fontaine Aréthuse, si flattée par les poëtes! on me la montra dans un coin à l'extrémité de l'île, où elle est devenue un méchant lavoir. Jadis, comme ces fleurs dont parle Corinne, destinée à plaire, elle ne s'abaissait point à servir; aujourd'hui elle est utile, un industriel jouirait sur ses bords, au milieu des torchons et des blanchisseuses; il penserait à approprier ce cours d'eau à une usine, à lui faire tourner quelque moulin; une forte digue la sépare encore de la mer, conformément à la description qu'on en trouve dans l'*oratio de Signis*. Mais il n'est plus question ni de sa beauté, ni de sa grandeur, ni de cette foule de poissons qui se pressaient dans son immense bassin, *incredibili magnitudine.* Après avoir encore perdu cette illusion, je m'apprêtai à quitter Syracuse, et je fus rejoindre le bateau à vapeur; il venait de recueillir les arrivages de Malte, qui nous fournirent un renfort de passagers des deux sexes et de diverses nations, des hommes auxquels, pour se montrer aimables, il n'aurait fallu que vouloir; mais ils ne voulurent pas. Cela donne quelque peine, il est plus simple de fumer et de ne rien dire, le silence et le cigare étant à la portée de tout le monde; un d'eux pourtant me parla de Malte, un Français : « J'y suis allé recueillir des nouvelles de nos pères. » S'il avait bien voulu dire : de nos oncles! Au milieu de ces fumeurs insouciants, je cherchais à deviner s'il s'en trouvait auxquels la présence des femmes, et de très-jolies femmes, fît quelque chose, à peu près comme Fontenelle, lorsque voyant passer un troupeau, il se demandait si parmi tous ces moutons il

y en avait bien un seul de tendre. Je fus donc l'unique interlocuteur qui tint tête à deux dames russes et trois anglaises, et cependant, de tous les voyageurs présents, j'étais probablement le moins en état de satisfaire à leurs questions sur Syracuse. Mais, prié et pressé, je me mis à professer, et je fus presque aussi brillant que MM. Politi père et fils; je partageai libéralement la petite somme d'érudition que j'avais amassée la veille. Aucun des nouveaux embarqués ne vint à mon aide. Ne doit-on pas s'affliger de la propension qu'ont les hommes de notre époque à vivre à part, à s'isoler des femmes, et faudra-t-il, après une si longue possession, que celles-ci abdiquent la souveraineté que je me plais à leur reconnaître

Et par droit de conquête et par droit de naissance;

souveraineté qu'elles n'avaient pas cessé d'exercer, à un titre ou à un autre, depuis le moyen âge. Ce qui me choque, c'est que souvent ces hommes, dédaigneux des plaisirs de la bonne compagnie, se réservent pour la mauvaise, où j'entends dire qu'ils sont aimables; ils reportent dans la tabagie l'esprit et la gaieté qu'ils ont mis de côté dans le salon; ils en feront profiter des inférieurs, d'obscurs commensaux; ce qui me fait penser à ces avares qui déposent leur argent dans la cave. Comme les dames que nous avions à bord semblaient se plaire dans ma conversation, j'ajouterai naïvement que je goûtai fort la leur. Cependant je découvris plus tard, à Messine, que sur les cinq il y en avait une de sourde et deux qui ne savaient pas le français; mais les gens qui nous écoutent parlent toujours bien. « Où allez-vous

passer la soirée, demandais-je un jour, au Havre, à M. Sch., jeune officier spirituel et capable, ce qui lui a servi depuis à devenir ministre de la guerre? — J'irai me dit-il, chez madame Foache, qui réunit quelques personnes. — Y resterez vous tard? — Oui, si l'on m'écoute. » Je ne pense pas que mon ancien camarade pût répondre plus franchement aujourd'hui à ce qu'on appelle, en style parlementaire, des interpellations.

Nous ne tardâmes pas à jeter l'ancre devant Catane, qui, comme Venise, se vante de son surnom de belle, mais il est bien moins porté. La mer la baigne, les volcans l'environnent, cette famille de volcans de toutes les tailles et de tous les âges. Le Vésuve n'est qu'un mont, ce que Spallanzani appelait un volcan de cabinet; l'Etna est une contrée, et qui comprend une grande partie de la Sicile. Quel voisin pour Catane! Ose-t-on bien se dire belle, quand on est toujours à la veille d'être défigurée; et quelle existence de vivre constamment sous le feu de l'ennemi! En 1669, un torrent de lave vient, à la lettre, livrer l'assaut à la ville; ne pouvant faire brèche, il s'amoncelle au pied des murs, les escalade et les franchit. En 1693, l'avant-dernière Catane est renversée par un tremblement de terre. Quelquefois, comme le tigre, on dirait que le volcan se joue de sa proie; on l'a vu, par un bienfait ironique, la contraindre à la reconnaissance. Un jour, dans un de ses caprices, il lui fit un port; une coulée de lave s'avançant au loin dans la mer y fonda la plus solide des jetées; l'abri était vaste et commode, les navires en profitèrent plusieurs années, puis le terrible ingénieur détruisit son œuvre et combla ce qu'il n'eût pu raser.

Un nouveau courant de feu remplit le port improvisé. Parmi d'autres bizarres accidents, on cite le suivant : une vigne avait été plantée sur un ancien lit de lave dont le dessous était criblé de fissures ; la lave nouvelle s'y infiltra, remplit les crevasses, et alors, soulevant le vignoble, elle le transporta (étrange alluvion) à une assez grande distance, comme sur un char de feu. Telle localité a changé ainsi, non-seulement de face, mais de place. Mais pour le moment tous les cratères sont muets et semblent éteints, et, au milieu de tant de bouleversements, on s'étonne de leur silence, on croit toujours que la terre va trembler, que tous ces monts vont mugir, et l'on s'imagine entendre au loin :

Il fracasso d' un suon pien di spavento.

Nous trouvâmes un logement passable à un quatrième étage, où le capitaine nous conduisit en disant qu'il allait nous faire *descendre* dans la meilleure auberge ; elle était déjà occupée par un Turc qui avait voyagé avec nous le matin. Je dis Turc sans trop savoir. On rencontre en Italie des marchands ambulants qui, pour attirer l'attention et s'achalander, empruntent volontiers l'habit oriental, et qui me rappellent ce gentilhomme vénitien du *Roman comique*, Ferdinando Ferdinandi, natif de Caën en Normandie. Ici, de même qu'en France, on ne peut échapper aux commis-voyageurs, ils montent en croupe derrière vous comme l'*atra cura* d'Horace. Il y a un monsieur que je retrouve dans toutes les villes où je m'arrête, et qui chaque fois recommence à m'expliquer une spéculation qu'il a entreprise sur les filatures

et les bêtes à laine. Il me fait songer à cette belle et simple épitaphe d'une Romaine de la république :

Lanam fecit.

Mais je voudrais pouvoir ajouter :

Domum mansit.

Notre Turc de Catane nous parla de ses affaires privées, ce que n'aurait point fait un musulman de race. Il nous confia, entre autres détails d'intérieur, qu'il s'en tenait à une seule femme, ce qui me parut bien constant pour un infidèle. J'ai connu un Polonais qui en avait trois, pas à la fois, j'en conviens, mais enfin elles étaient contemporaines, compatriotes, vivaient dans les mêmes lieux, se rencontraient dans les mêmes salons et y rencontraient leur mari passé et présent. J'ai assisté à cette partie carrée ; le comte Vincent P... ne s'en tirait point mal, et, seul contre trois, prenait la chose moins au tragique que le vieil Horace. J'ai vu aussi les dames en Allemagne avec leurs trois maris. Il y a des personnes qui trouvent le moyen d'être catholiques à bon marché. Notre musulman, ainsi que je l'ai dit, se montrait plus réservé, et encore cette femme unique avait soixante ans. Je fus au moment de lui dire qu'il aurait pu la diviser et s'en faire quatre de quinze, puisque le Koran admet légitimement ce chiffre ; mais je craignis que ma remarque ne lui parût désobligeante pour madame son épouse. Il nous expliqua plus tard qu'il agissait ainsi par économie et qu'il préférait des esclaves, ce que Mahomet

permet sans compter. Je retrouvai aussi dans notre auberge M. Har..., qui s'était rendu par terre à Catane en sortant des latomies de Syracuse. Il m'avait pris en amitié ; nous fûmes ensemble parcourir la ville, et chemin faisant il me conta ses voyages, ce qui équivalait à me réciter le livre de poste. Il s'occupait à les écrire, à ses moments perdus, ajouta-t-il, et il disait plus vrai qu'il ne pensait. Le titre l'embarrassait ; il hésitait entre *impressions*, *émotions* ou *sensations*. Je lui conseillai *transpirations*, et il me semble que c'est le titre qui convient le mieux au genre d'exercice auquel se livre d'habitude cet infatigable touriste. Ici comme à Girgente et à Syracuse, ma lettre de recommandation me fut utile ; elle était adressée à l'intendant, le prince de Manganelli, qui m'en donna pour l'un des principaux habitants de la contrée de l'Etna, où je me proposais de me rendre.

Le soir, nous nous promenâmes dans de longues rues tirées au cordeau entre des files de maisons neuves et blanches dont le badigeon charma mes compagnons de voyage. Le capitaine hochait la tête et ne partageait point ces enthousiasmes, ce qui me réconcilia un peu avec lui ; il finit par dire : « Comment voulez-vous que je trouve une ville belle avec une aussi mauvaise rade ? Le *Royal Ferdinand* ne fait que danser sur ses ancres depuis notre arrivée, et je ne réponds pas qu'il ne les brise : il faut s'arranger pour filer demain sur Messine ; parlez-moi de ce port-là ! » Cependant, à la nuit les façades de la plupart des maisons s'éclairèrent, les rues et les places présentaient le spectacle le plus animé ; des bois résineux, qui brûlaient sur de grands réchauds, remplaçaient nos lampions et jetaient une bien autre clarté.

Les passants que je questionnais me répondaient gaiement comme à Palerme : « Nous voici au jour des Morts, » et je revoyais étalées les sucreries d'usage, les héros de l'antiquité et les chevaliers du moyen âge enluminés et prêts à fondre sur nous, comme M. Har... en fit le calembour. La plupart des bonbons étaient accompagnés de devises qui, pour la poésie et la logique, étaient à l'unisson du distique suivant, que j'ai recueilli dans un diablotin :

Quatre et quatre font huit, huit et huit font seize.
Par conséquent il faut que je vous baise.

Cette belle conséquence mit en goguettes M. H...; il entra dans une boutique et voulut embrasser la fille du confiseur, puis il lui déclama des vers de sa façon, des vers si l'on veut. Je dois avouer que d'abord je les pris pour de la prose; il s'aperçut de mon erreur et fut sur le point de s'en choquer. Je m'excusai sur ce que j'étais fort enrhumé ; puis, lui dis-je, on peut faire de la prose sans le vouloir, comme M. Jourdain en faisait sans le savoir. Il aimait les bonbons encore plus que moi et jusqu'aux sucreries peintes, et il but un sceau d'eau en mangeant des déesses et un Alexandre le Grand. Le maître de la boutique, charmé d'avoir rencontré d'aussi bonnes pratiques, nous fit tant de révérences que le mouvement s'en communiqua aux tables sur lesquelles étaient ces figures en sucre qui suivirent l'impulsion donnée par le confiseur : il y eut quelques nez de cassés. Les démonstrations expressives des Italiens me divertissent toujours. L'été dernier, un abbé nous amusa bien à Rome, par la chaleur et aussi par les incorrections de son débit, en

nous racontant les politesses qu'il venait d'échanger avec le cardinal Macchi dans l'escalier de notre hôtel. « Je m'empressai, nous disait-il, d'ôter ma calotte, ainsi qu'il est d'usage avec les personnes auxquelles on doit témoigner le respect. » En prononçant ce mot de calotte, il en altéra légèrement le première syllabe, ce qui, dans la phrase et comme témoignage de respect, produisit l'effet le plus ridicule.

Nous achevâmes notre soirée sur la grande place en regardant des bateleurs. C'était une famille de géants qui descendait certainement des anciens propriétaires du sol, d'autant mieux que le père et une des filles étaient borgnes, race de cyclopes. Le père voulut nous réciter un compliment et demeura court, tout grand qu'il était. Sa femme vint à son aide et ne fit pas mieux. M. Har... prétendait qu'à cause de son sexe il fallait dire qu'elle était restée courte.

Le lendemain, on me fit voir, souterrainement, quelques restes de constructions antiques qu'on a dégagées de la lave. Entreprendre de pareilles fouilles, c'est travailler pour le volcan. Je visitai le musée fondé par le prince de Biscari. Il y a de tout dans ces longues galeries, ce qui fit que je ne vis rien ou peu de chose. Je passai rapidement devant les instrument de physique, les poissons et les coquillages; mais je ralentis le pas quand nous vînmes aux armures, aux vases et surtout aux statues. Je m'arrêtai devant un Bacchus sans tête, dont le torse à demi drapé est un produit de l'art grec le plus pur : une bonne part des richesses de cette vaste collection a été recueillie dans la Sicile même. On s'étonne moins du nombre des antiques existant encore

dans les musées, quand on réfléchit qu'indépendamment des images des dieux si multipliées et des statues bien méritées des héros et des personnages fameux, un préteur, un Verrès pouvait imposer à chaque ville de son gouvernement l'obligation d'avoir sa statue, et non-seulement la sienne, mais celles de son père et de son fils, trois générations :

« ... Quæ statuæ C. Verris ipsius et patris, et filii... »

En rentrant de ma promenade au musée, dont j'aurais parlé plus longuement si je n'avais pas craint de tomber dans le catalogue, je retrouvai M. Har... qui venait prendre mes commissions. Il m'apprit alors (j'entrais de plus en plus dans sa confiance) qu'il était marié, et, comme il disait, en puissance de femme; joug que ses perpétuels voyages devaient contribuer à alléger. D'ailleurs je suppose qu'il le trouvait doux, puisqu'il se plaignait que madame Har..., qu'il avait laissée je ne sais où, ne voulait pas le rejoindre, et qu'il cherchait le moyen de l'y décider. Je lui demandai s'il avait quelque part un domicile quelconque. C'était l'Italie pour le quart d'heure, mais le mois d'avant c'était l'Allemagne; sa plus longue station cette année avait été de deux semaines dans les Pyrénées, où un médecin de Montpellier, que je soupçonne d'avoir voulu faire une mauvaise plaisanterie, l'avait envoyé aux eaux de Cauterets pour ses jambes. En tout, il ne se souvenait pas d'avoir résidé un mois de suite dans le même lieu depuis longues années, il était comme le Maxime de Martial :

Quisquis ubique habitat, Maxime, nusquam habitat.

Je lui citai le vers, qu'il comprit imparfaitement. « En effet, me dit-il, c'est ma maxime ; mais ce n'est pas celle de madame Har..., et je voudrais savoir comment vous en agissez en France dans ces sortes de questions et quelles peuvent être les formalités à remplir. » Je lui répondis que je connaissais quelqu'un qui, ayant comme lui les habitudes cosmopolites et voulant contraindre légalement sa femme à le suivre au domicile conjugal, n'avait rien trouvé de mieux que de lui faire signifier par huissier les voyages du capitaine Cook. Je lui conseillai d'en essayer et je ne jure pas qu'il ne l'ai fait, car il y a des gens dont toutes les idées peuvent s'extraire et se résumer dans ce seul mot : *absurde !* et l'on a déjà pu reconnaître que le digne M. Har... était de ces gens-là. En l'entendant me raconter le genre de vie qu'il avait constamment mené depuis sa jeunesse, je me disais à part moi qu'il faut se méfier de bonne heure de l'excentricité ; on commence par le bizarre, on arrive tout doucement à l'extravagance ; heureux si l'on ne termine point par la folie.

Je consommai ma rupture avec le *Royal Ferdinand.* Son capitaine, qui d'abord avait promis de nous attendre à Catane pendant que nous irions visiter le volcan, insistait maintenant pour se rendre tout droit à Messine : il exagérait les dangers de notre excursion. « Et pour voir quoi ? le Vésuve est cent fois plus beau ! » affirmait-il en véritable Napolitain, et il appelait l'Etna un pays de loups. « Soit, lui dis-je, mais je veux bien que ces loups-là me croquent si vous m'emmenez avec vous ; et je suis décidé à visiter non-seulement l'Etna, mais Taormina. — Un vieux théâtre abandonné, murmurait

le capitaine, tandis qu'à Messine on joue l'opéra. Mais d'ailleurs, songez-y bien, si vous restez en arrière, vous n'aurez plus de moyen de transport ; comment me remplacerez-vous? — Par un âne dont je me suis déjà assuré et qui va me porter ce soir à Nicolosie. Ah! vous avez la prétention de me faire brûler l'Etna et le grand théâtre de Taormina? Vous pouvez allez à Messine sans débrider si bon vous semble ; mais moi, je reste, ou plutôt je pars, car voici mon âne : je l'entends, vous m'entendez ; bon voyage! »

Mon âne, en effet, qu'on venait d'amener, faisait retentir des éclats de sa voix les échos de la ville où naquit Bellini, où Farinelli obtint de si grands succès. J'aime bien l'histoire de ce roi de théâtre dont il avait séduit la fille dans je ne sais plus quel opéra et qu'il fascina tellement par son chant à une représentation où il se surpassa lui-même, que ce digne père, au lieu d'envoyer les amants à la mort, oubliant la réplique et sa colère, se mit à les marier contre le vœu du libretto et en dépit du finale, ce qui surprit également et la princesse et le public, qui n'avaient jamais vu la pièce se terminer si gaiement depuis un mois qu'on la jouait.

En sortant de Catane, je commençai à m'élever à travers des campagnes fertiles, des prés émaillés, où Acis et Galathée ont cueilli des fleurs. On aperçoit au loin dans la mer des quartiers de rochers épars qui forment autant d'écueils, et personne ne doute que ce ne soient les pierres lancées par Polyphème à son fortuné rival. A la nuit, j'entrai dans la demeure hospitalière de dom Gemelaro, auquel j'étais recommandé. J'y fus reçu cordialement, et il envoya aussitôt s'assurer d'un guide. Le

curé, qui nous l'amena et qui m'en répondit ainsi que de ses mules, lui fit un petit sermon, l'exhortant à avoir pour moi toutes les attentions possibles et à ne point maltraiter ses bêtes, ce à quoi il paraissait enclin ; puis, lui recommandant la charité en général : « La bienveillance qu'on éprouve pour les hommes, lui dit-il, ne s'arrête point à eux et se répand sur toutes les créatures ; les animaux, le moindre insecte y participent. » Jusque-là c'était bien ; mais il eut tort d'ajouter : « Qui aime son prochain aime son mulet, » ce qui prenait le caractère d'une personnalité.

Le 3 novembre, avaet l'aube, j'entreprenais mon escalade. Nous laissâmes à gauche les monts Rossi, produits de l'irruption de 1669. Tous les monts, dans la contrée, sont autant de volcans qui se coudoient. Celui-ci rappelle exactement, par sa forme, la Somma et le Vésuve ; il couvre et semble abriter la petite ville de Nicolosie, mais qu'elle ne s'y fie pas. Plus de deux cents cônes pareils s'aperçoivent épars et comme échelonnés aux environs du grand cratère. On croirait voir la troupe des cyclopes dont parle Homère, entourant leur chef, qui les dépasse de toute la hauteur de son buste. Les volcans les plus anciens sont couverts de grands arbres, les jeunes n'offrent encore que cendres et scories, et le degré de végétation sert à mesurer leur âge. Du sein de ces montagnes creuses, comme d'autant de réservoirs, des courants de feu ont débordé à diverses époques. La lave bouillante, à mesure qu'elle touche à la lave refroidie, se l'assimile ; la liquéfaction s'opère à la minute, et c'est alors qu'on voit (*fiera vista !*) des murs, des maisons, des églises, enfin des villages entiers se fondre et s'é-

couler. Le volcan, comme Saturne, dévore ses enfants et toutes les pierres qu'on a mises à la place. Chez nous, ce sont les constructions en bois qui fournissent à l'incendie des aliments; ici ce sont celles en pierres, car ces pierres ont été du feu et le redeviennent. C'est ainsi que, dans une invasion, les forces de l'assaillant s'accroissent du concours des populations qui ont avec lui une origine commune, et qui, quelque ancienne que soit leur séparation, reviennent à leurs alliances naturelles.

A travers ces volcans, et dans les intervalles, on sème des grains, on cultive des vignes, des plants de mûriers; on a bâti de grands villages, car le feu a ses lacunes et la lave ses oasis. Quelquefois, l'œil se repose sur des champs fertiles, on s'égare dans des bois profonds. Cette végétation d'un vert brillant, les laves des diverses époques, et les neiges éternelles, se classent en diverses régions, et les flancs de l'Etna ainsi revêtus présentent par étages des aspects des quatre saisons. Nous fîmes halte à une baraque où commence une longue futaie de chênes. Nous traversions la région appelée Selvosa; après, nous rencontrâmes une seconde cabane qui sert, comme l'autre, de dépôt de neige Mon guide nommait celle-ci Neve et la première Bosco. Neus nous élevions graduellement de laves en laves, et Vincenzo m'informait de la date de chaque irruption, autant que son érudition pouvait s'étendre. Ces différentes laves sont l'histoire de l'Etna. Elles ont passé et se sont succédé comme les générations sur la terre, comme les cendres des morts dans un cimetière. Des contrées entières ont disparu englouties dans le fleuve de feu, entre autres

celle d'Hybla, si fleurie, si parfumée, et qui donnait un miel rival de celui de l'Hymette. Malheur au miel et aux fleurs que la nature a placés dans le voisinage d'un volcan ! Cette pensée me fit faire de mélancoliques réflexions qui n'appartenaient pas toutes au monde physique. Quelquefois on rencontre des cavités où l'on redoute de s'engager; elles s'étendent fort au loin sous le sol. La lave y a couvé sourdement avant de se dégager. Des animaux, introduits dans ces terriers volcaniques, en sont sortis à de grandes distances du point de départ. Ce fut dans ces lieux qu'un Anglais imagina de donner une surprise (comme il l'appelait) à une société de curieux de différents pays qui s'étaient trouvés réunis à Nicolosie pour parcourir l'Etna et ses environs. Des décorations de verdure furent rapidement disposées. Les monts d'alentour se renvoyaient les sons du tambourin, et la *granita* arrivait à la course de la région des neiges à la salle de bal où des concerts de guitares et de voix servaient d'intermèdes aux danses joyeuses. Dans le moment le plus animé, on entendit un bruit sourd, puis un craquement. « Qu'est cela? » se demanda-t-on ; alors l'amphitryon confia à ses convives qu'il avait fait poser le plancher de sa baraque sur un tout petit cratère, mais éteint depuis longtemps, ajoutait-il. L'expression danser sur un volcan a souvent été employée au figuré; ici la chose était réelle. Ce fut un sauve-qui-peut général; jamais bal n'avait fini par un pareil galop ni concert par une pareille fugue. « Vous qui êtes payés, vous devez rester, » criait l'Anglais aux musiciens, qui détonnaient et détalaient. Souvent il a raconté l'histoire, et jamais sans se frotter les mains et sans ajouter : « Ils ont eu bien peur. »

L'on m'a dit, à Malte, que ce même touriste était mort d'une indigestion, à la suite d'un pari. Il finit glorieusement au champ d'honneur, assis à table, une table rase, et c'était lui qui l'avait rasée. Il baissa la tête en disant comme Notre-Seigneur : « Tout est consommé ; » mais il ne rendit pas l'esprit.

Après que nous eûmes quitté la région du bois, le froid commença à devenir assez vif. L'herbe, dans laquelle frissonnaient quelques fleurs égarées, les mousses, enfin toute végétation ne tarda pas à disparaître. Nous nous trouvâmes dans un long désert entièrement nu, qu'on appelle *campo de Fromento*, auquel je défierais bien de produire un épi de blé ; mais les champs, ici, donnent mieux que du froment : ils rapportent de la neige, objet de première consommation en Italie, comme le pain ; et cette récolte, qui ne manque jamais sur l'Etna, s'exporte au loin, à Malte notamment.

Nous atteignîmes enfin la troisième cabane, dite *degl'Inglesi*, terme du voyage pour nos mules. Aussitôt, mettant pied à terre, je poursuivis ma route avec une nouvelle ardeur au travers des blocs de lave amoncelés, et sautant de l'un à l'autre, en m'aidant d'un long bâton. Nous vînmes ainsi au pied du cône, dernier étage de l'Etna ; nous le gravîmes ayant de la neige à mi-jambe ; et cette période de notre ascension fut, à dire vrai, la seule pénible. Parvenus à la cime, après une demi-heure d'efforts, nous nous arrêtâmes pour respirer, nous nous retournâmes pour regarder, et je ne pus d'abord ni respirer ni voir, car l'air est rare à cette hauteur et la vue plus encore. Il ne tiendrait qu'à moi pourtant d'user du privilége acquis à tout voyageur, et surtout aux voya-

geurs ascendants : « A beau mentir qui vient de haut. » Ce qui est certain, c'est que j'ai sous les yeux la Sicile, la mer qui l'entoure, la Calabre qui la borde; ne me demandez pas après cela s'il faisait du brouillard. J'avais commencé ma matinée en Italie, je la finissais en Islande. Je pouvais me croire sur l'Hécla, j'étais environné de frimas et de noires vapeurs. Adieu les souvenirs de l'*Odyssée*, Ulysse et le Cyclope; les héros d'Ossian peuvent seuls trouver place ici, et la boutade du poëte Lebrun me revint à l'esprit, et, comme lui, j'aurais dit volontiers :

Vive Homère et que Dieu nous garde
Des Ossains et des Oscars;
Et du pompeux ennui d'un barde
Qui chante au milieu des brouillards.

Ne sachant à qui m'en prendre, je querellai mon guide qui m'assura qu'on n'en voyait jamais davantage. J'avais compté sur un volcan, je trouvais un glacier. Cela m'est arrivé ailleurs que sur l'Etna; en ce moment, je ne sens la présence du feu que par la cendre qui brûle mes souliers, tandis que des glaçons pendent en papillotes à chaque mèche de mes cheveux. Il parait que tous les cent ans environ, le grand cratère se refait, les bords de la coupe s'amincissent, s'affaissent, finissent par s'écrouler en dedans; puis de nouvelles lèvres se reforment. Depuis le treizième siècle ce phénomène s'est répété quatre fois : en 1329, 1444, 1536 et 1669.

A la descente, Vincenzo me recommanda de bien regarder à mes pieds, que j'apercevais à peine. Nous nous retrouvâmes bientôt à la *casa degl'Inglesi*, où nous dé-

jeunâmes avec un quartier de chevreau que nous fîmes griller. Ce festin me remit en gaieté ; décidément on peut encore vivre joyeux dans les brouillards et sous les neiges, et je finirai par croire, comme la princesse de T..., qu'on nous a fort exagéré la Sibérie. « Voyez, disait-elle, s'il est juste d'accuser de rigueur l'empereur de Russie ; pas plus tard que ce matin, je lisais qu'on couchait en Sibérie sur des fleurs, et même qu'un habitant, à la vérité fort douillet, se plaignait qu'une feuille de rose s'était plissée sous lui et l'avait empêché de dormir. Vous conviendrez qu'on peut se consoler d'être envoyé dans un pareil exil[1]. » Nous n'étions pas précisément sur des roses dans la cabane *degl'Inglesi*, mais sur un bon tas de feuilles, et, le chevreau me rappelant les chevriers de Théocrite, j'allais comme eux défier mon guide au combat du chant, quand le brouillard commençant à s'éclaircir nous laissa découvrir peu à peu un magnifique horizon et les méandres de la rivière de Paterno ondoyant dans la plaine et le lac de Lentini miroitant au soleil. Les vapeurs condensées sur nos têtes formaient comme un baldaquin dont les nuages qui flottaient au-dessous figuraient les franges. Du point de vue élevé où nous étions placés, la mer immense semblait monter dans les cieux, et l'œil plongeait à nos pieds dans des profondeurs non moins incommensurables, où grondent d'autres tonnerres, où se soulèvent d'autres flots, et où le feu a aussi ses débordements et ses tempêtes.

[1] Un des auditeurs ayant voulu lui faire observer qu'il s'agissait des Sybarites, et que les Grecs et les Russes n'avaient alors rien de commun :

Le soir je me reposais de mes fatigues à Nicolosie. Si ce n'est point un dernier adieu que du seuil de mon hôte je viens d'adresser à l'Etna, s'il m'est accordé avant la vieillesse et la mort de tenter encore cette sublime ascension, je veux choisir une saison plus propice, des jours plus longs. Pour conjurer les brouillards qui se lèvent habituellement vers le milieu de la journée, je diviserai ma course en deux relais et je placerai ma station nocturne dans la maison des Anglais. J'y avais bien pensé, mais j'ai hésité devant une nuit de douze heures par le froid et dans un pareil gîte; puis, malgré les airs d'indépendance que j'ai affectés hier avec le capitaine du *Royal Ferdinand*, je n'ai fait que relâcher mes liens sans les rompre. Le temps me commande; il faut que je sois rendu à jour fixe à Messine, sous peine de manquer le bateau à vapeur qui doit me ramener à Naples. Avec un peu plus de loisir, non-seulement j'aurais réitéré mon ascension, mais j'aurais exploré la base de l'Etna, non moins curieuse que son sommet; j'aurais suivi dom Gemelaro dans les entrailles des monts Rossi; ce sont ses galeries, il y a souvent pénétré par divers conduits, et à l'aide d'échelles et de cordes on parvient à une grande profondeur. On passe où les torrents de feu ont passé; aucun des phénomènes du volcan ne m'eût échappé, rien n'eût manqué à l'intérêt de mon voyage, et peut-être, pour le compléter, me serais-je rompu le col, ou serais-je resté dans quelque cratère comme Empédocle.

« Peut-on dire cela, répliqua-t-elle, quand j'ai encore lu que les anciens ne se servaient que de papier russe pour écrire. »

Le 4 novembre, vers le milieu du jour, je rejoignais le grand chemin de Catane à Messine; à mesure que j'inclinais vers le littoral, je retrouvais le vrai climat de Sicile. Je rentrais sous la bénigne influence d'une douce et tiède température, qui bientôt même devint assez chaude pour me faire trouver grand plaisir dans un bain de mer que je pris en descendant à Giardini. Je dormis la fenêtre ouverte, tandis que la nuit dernière je grelottais dans mon lit à Nicolosie, malgré les couvertures et mes habits entassés sur moi, ayant, comme le volcan, la tête brûlante et les pieds à la glace. Ce ne fut que près de Taormina, l'ancien Tauromenium, que je vis reparaître dans tout l'éclat de sa blancheur le sol calcaire après la noire contrée que je venais de traverser. Nous quittions les laves; le contraste subit que présente ces deux natures de terrain est curieux pour les géologues et pittoresque pour le peintre. Le dernier effort du volcan s'est épuisé sur ce rivage; son cours s'y est arrêté devant la mer, et ce que Dieu dit à celle-ci dans le psaume, il semble ici l'avoir dit au feu. C'est à plusieurs lieues de sa source que le fleuve enflammé s'est éteint dans les flots.

Taormina s'élève au-dessus de Giardini, qui lui sert de port et est dominé à son tour par le bourg de Mola et par plusieurs pics hérissés de vieilles forteresses sarrasines qui ont soutenu des assauts au moyen âge. Pour décider à monter là et à prendre une pareille fatigue, il faut, comme disait un de nos Français, qu'il y ait des coups de fusil à y gagner. Rien ne peut surpasser la magnificence du spectacle qui m'attendait au sommet du théâtre antique. J'y parvins par un passage voûté,

qui, pratiqué sous la scène, aboutissait à l'orchestre, d'où je gagnai les gradins, ou plutôt le talus qui les recouvre et sous lequel il serait facile de les retrouver, car il n'est pas probable, lorsque la portion maçonnée du monument présente un tel état de conservation, que celle taillée dans le rocher ait moins résisté à l'action du temps. C'est de la galerie qui couronne l'hémicycle qu'en me retournant j'embrassai d'un coup d'œil ce qu'on pouvait appeler la toile de fond du théâtre de Tauromenium ; l'Etna, une suite de caps et de golfes se succédant jusqu'à Syracuse, et la mer baignant à pleins bords ces rivages, puis s'élevant et se réunissant au ciel. Cette vue est représentée dans tous les albums d'Italie, et il me paraît plus aisé de la peindre que de la décrire,

Tant le subjet surmonte le disant.

Les mots ne servent de rien pour donnée l'idée d'un pareil décor. Il est des aspects indescriptibles, des impressions inénarrables. Il faut bien convenir que nous ne savons pas si bien situer nos salles de spectacle ; et qu'on juge de ce qu'un pareil entourage ajoutait à la solennité du drame, de ce que devaient être les chœurs du *Cyclope* d'Euripide, chantés en face de l'Etna. L'avant-scène est étroite ; nos acteurs à grands effets auraient de la peine à s'y abandonner à toute la véhémence de leurs mouvements sans être exposés à tomber dans l'orchestre. L'arrière-scène offre plus d'espace : elle est séparée de l'autre par un mur percé de trois arcs ; le plus large, celui du milieu, s'est écroulé. Tout le reste est d'une conservation extraordinaire, décoré de niches,

de pilastres, de tronçons de colonnes, et dans les deux grands bâtiments qui servent de culées aux trois arcades on pourrait encore, aujourd'hui comme alors, loger les acteurs.

Quelques bourgeois de Mola se promenaient en ce lieu, prenant le soleil du matin ; ils me parurent mériter l'épithète de gens très-tranquilles (*quietissimi*) que leur donnait Cicéron. L'un d'eux, d'une circonférence remarquable, vint me proposer ses services et me prévint favorablement par la rondeur de ses manières et même, le dirai-je, par celle de sa personne. Peut-être entre-t-il dans ce sentiment un peu d'individualité, mais je ne hais point les gros hommes quand il y a de la place, et elle ne manque pas au théâtre de Taormina. En contemplant le front du volcan, éblouissant de clarté, et ses neiges brillantes se détachant sur l'azur du ciel, j'accusais les brouillards de la veille, je me considérais comme la victime d'une exception, mais mon gros homme et sa société m'assurèrent que cela ne durerait point ; et, en effet, j'éprouvai bientôt une secrète consolation, tenant à un mauvais principe, quand je vins à découvrir un petit nuage rond qui se formait précisément au-dessus du cône, pareil à la boule qui couronne le dôme de Saint-Pierre, et qui, s'enflant et se déployant comme un large capuchon, se rabattit sur les épaules et jusque sur les flancs de la montagne, pendant que tout le reste de l'atmosphère conservait sa sérénité.

J'examinai encore d'autres ruines, qui seraient remarquables sans le théâtre, des réservoirs revêtus de stucs, des tombeaux, des murs composés de gros blocs reliés entre eux sans ciment et sur lesquels s'élève

l'église de San Pancrazio, dont l'horloge, en ce moment, marquait onze heures. La chaleur était excessive; l'été de la Toussaint ne nous avait point fait défaut. Devant moi, l'horizon était fermé par ces mamelons fortifiés dont j'ai parlé; pas un souffle n'agitait l'air, et les figuiers et les bouquets de vignes et de cactus, épars et immobiles autour de nous, semblaient dormir sous les feux du soleil. Je me retournai plusieurs fois pour jouir de l'effet piquant d'un troupeau de chèvres, suspendu à des lierres qui couvraient une arcade à demi ruinée; je ne sais comment elles avaient pu y monter, mais rien n'était plus agréable et plus singulier à la fois que ce cintre antique avec son casque de verdure et ses chèvres blanches qui lui servaient de cimier.

Je poursuivis ma route vers Messine. J'avais changé de mules, et mon nouveau conducteur m'avait fait les honneurs de la plus mauvaise, ce qui est assez dans les habitudes des muletiers. Celui-ci me fit remarquer un village où des bandits se sont défendus longtemps contre des officiers de police envoyés par le gouvernement. Ces derniers étaient évidemment dans leur tort : « Ils sont venus de Catane et de Messine chercher querelle à des voleurs paisibles : pourquoi ne pas rester chacun chez soi ? » Je me permis quelques observations critiques sur le genre de vie des voleurs paisibles. « *Ma, signor, bisogna mangiare.* » Il me dit cela d'un ton qui me fit craindre qu'il ne fût à jeun. La pensée me vint de lui demander s'il avait pris quelque chose avant de partir, puis je craignis de l'y faire songer. Le prochain est drôle en Sicile quand il n'a pas dîné; c'est le contraire de ce prochain de Bretagne dont parle madame de Sévigné.

Je finis par découvrir le grief de mon muletier contre les gendarmes : « Croiriez-vous, Excellence, qu'ils ont livré à la justice mon cousin, qui était boulanger, qui faisait le pain à tout le pays au prix coûtant? » Son boulanger me fit songer au tailleur que Voiture rencontra comme on le menait pendre. C'était l'unique dans la localité, et les paysans suivaient le juge en disant : « Pendez plutôt un charron, nous en avons deux. » Tout en s'attendrissant sur le sort du boulanger paisible pendu à la fleur de son âge, le cousin m'enfila une série d'histoires plus terribles les unes que les autres. Je les écoutais d'une oreille intrépide et j'en laissais tout l'effroi au conteur : « Je connais vos brigands, lui dis-je, je les pratique depuis longtemps. » En effet, nos romans et nos mélodrames familiarisent bien avec les forfaits de tout genre commis en Sicile. Puis mon homme m'en disait trop pour que je pusse tout croire. A chaque jour suffit son crime ou son drame; car cela se nomme ainsi, maintenant que tout vise à l'effet, que les cours d'assises sont transformées en théâtres. On commet un drame, un drame se déroule; je connais des scélérats couverts de drames. Du reste, je suis convaincu qu'on assassine plus chaque soir à Paris sur le seul théâtre de la Gaîté que pendant toute une année sur le grand chemin de Catane à Messine. Le muletier était sous le charme de ses récits, et aurait juré que jamais le pays n'avait été témoin de faits plus surprenants. « J'ai aussi, lui dis-je, une histoire à vous raconter que je lisais tout à l'heure, car le pas relevé de ma mule ne m'empêchait pas de jeter de temps en temps un coup d'œil sur Diodore. Il y a plus de deux mille ans, les

Carthaginois détruisaient Messine, où nous allons, et ses superbes édifices, jusqu'à réduire les briques en poussière. En même temps, un parti de Siciliens fondait Tauromenium, d'où nous venons, et l'Etna, aujourd'hui si paisible, lançait de tels feux, que le chemin que nous suivons se trouva coupé aux Carthaginois qui marchaient alors par armées de cent mille hommes. Voici, dis-je à mon muletier, ce qui se passait dans une même année sur ces mêmes rivages. » Il me demanda si j'en étais bien sûr, parce qu'il n'avait jamais ouï parler de ces Carthaginois, et je lui montrai mon volume de Diodore, qu'il prit pour un livre de messe.

Les côtes de la Calabre grandissaient vers l'orient à mesure que nous approchions des deux lèvres du détroit qui laissaient entrevoir l'embouchure d'une mer nouvelle. L'aspect des maisons, celui de leurs habitants est mieux soigné et plus propre qu'il n'appartient au midi de l'Italie; les habitantes surtout m'ont paru remarquables, moins encore par la beauté singulière de quelques-unes que par l'absence de laideur chez presque toutes. Le premier coup d'œil, quand on arrive à Naples, ne présente rien de pareil; bien au contraire. Dans l'ancienne Parthénope, le partage de la beauté chez le peuple s'est opéré on ne saurait plus inégalement et on pourrait dire injustement; les hommes l'ont toute prise pour eux; de cette manière je me demande à quoi elle leur sert.

Tout à coup mon guide, saisissant ma bride, m'arrêta près d'une roche isolée qui s'avançait dans la mer: « Excellence, me dit-il, c'est ici que j'ai été couché en joue par deux hommes dont un était monté sur le

rocher. — Vous aurez eu bien peur? — Oui, d'abord; parce que, en gagnant les terres, ils se retournaient de temps en temps pour aviser si je les suivais et continuaient à braquer sur moi le bout de leurs escopettes; mais, quand je les vis hors de portée, le courage me revint et je me sauvai. »

La Sicile est admirablement située, comme entrepôt de l'Orient et de l'Afrique avec le midi de l'Europe; qu'on juge donc des avantages de Messine, puisque, comme position, elle est au reste de l'île ce que l'île entière est à la Méditerranée. La nature a tracé sous ses eaux un fer à cheval, où les plus grandes flottes sont assurées d'un abri; puis l'art, concourant à son tour, a édifié le long de la Marine le quai et sa superbe façade, la Palazzata. Mais qui peut tout avoir? Messine, si favorisée par la mer, a trouvé dans la terre une ennemie acharnée. Chaque contrée recèle ainsi son élément destructeur qui lui fait une guerre spéciale. Telle est décimée par l'air, cette inexplicable *mal'aria;* telle autre est envahie par la mer qui la force de reculer; le feu ne cesse de conjurer contre une troisième, Catane est là pour le témoigner; et Messine, la ville opulente qui déploie en ce moment son luxe sous nos yeux, périra par la terre, par ces terribles commotions qui chaque siècle la soulèvent et la renversent. Comme ces anciens États dont les colonies portaient au loin leur domination, tandis que la métropole périssait dans les discordes intestines, Messine, plusieurs fois, a presque entièrement disparu du sol, pendant que ses vaisseaux, chargés de richesses, couvraient les mers. Aussi y chercherait-on vainement rien qui rappelle l'antique Zancle. Les statues

qui garnissent ses places publiques et qui sont censées les orner appartiennent sans exception au siècle dernier, dont elles signalent le faux goût ; et ses maisons blanches à un seul étage, sans style et sans élégance, me firent prendre en déplaisance l'intérieur de la ville. Je me réfugiai au dehors et j'entrepris de monter à Castellacio, qui plane sur toute cette côte, et d'où l'on découvre le cou-de-pied de ce qu'on est convenu d'appeler la botte. Là, j'avais devant moi le port, le phare, le détroit, Charybde et Scylla, la plage de Reggio et les monts de la Calabre, déchirés par de noirs et profonds ravins. En descendant je retrouvai les passagers du *Royal Ferdinand* qui, depuis quatre jours m'avaient devancé, et qui ne tarissaient pas sur les agréments gastronomiques de Messine. Quel excellent gibier ! quelles bécasses ! Effectivement, on trouve ici en abondance toutes les choses nécessaires à la vie, et jusqu'à la vie elle-même ; car on me fit remarquer sur la porte d'un pharmacien l'affiche suivante en trois langues. « Ici est le seul dépôt d'essence de vie de *feu* la veuve Trettenscheind. » Voilà une essence de vie bien recommandée. Dans la grande rue, des femmes occupaient les balcons comme à Palerme; mais ici il n'était pas question de religieuses, encore moins de novices. Plusieurs de ces demoiselles étaient remarquables par l'éclat de leur teint,

E più che neve bianca in volto.

Il y a, je crois, *fredda* dans le texte, mais ici l'expression ne conviendrait pas.

---

8 novembre.

Nous ne pouvions partir que le lendemain. Les dames qui s'étaient embarquées avec nous à Syracuse me présentèrent chez une de leurs connaissances où l'on fait habituellement de la musique, et dont la porte est hospitalièrement ouverte aux voyageurs ; on y parlait français. J'y trouvai bonne compagnie. On me nomma à une dame anglaise, *bas-bleu*, me dit-on. Je conçois qu'on emprunte aux langues étrangères des locutions quand elles manquent chez nous de synonymes ; mais, lorsque nous possédons celles de femme auteur, de femme bel esprit, pourquoi nous être donné par superfétation celle de *bas-bleu* dont je cherche vainement à me rendre compte. Elle est cause que j'ai passé une saison à Londres à regarder les jambes de toutes les Anglaises ; j'en ai remarqué de fort bien faites, mais toujours avec des bas blancs. Ce soir, je fis de mon mieux, dans cette société cosmopolite, pour soutenir notre ancienne renommée, à laquelle les étrangers veulent bien croire encore. Je la regrette, je l'avoue, cette galanterie dont l'épithète était française, et qui nous caractérisait en Europe. Pourquoi la jeunesse, aujourd'hui, semble-t-elle en répudier l'héritage? Gardons-le pour nous, si elle n'en veut pas. A votre âge ! m'objectera-t-on. Eh ! pourquoi point? La coquetterie d'esprit est de tous les âges. J'entends dire à des femmes que les pères font plus de frais que leurs enfants ; que la nouvelle génération est moins aimable que l'ancienne; peut-être en vieillissant

plaît-on moins à une et plaît-on plus à toutes? alors il y aurait compensation, il y aurait même bénéfice; hélas! notre soirée s'écoula agréablement, on nous fit jouer à des petits jeux, on tira les gages, et j'embrassai ma voisine; je le devais, c'était ma pénitence, ma voisine de droite. Une fois entré dans la voie des mortifications, je crus devoir embrasser aussi ma voisine de gauche. Des jaloux se recrièrent; je dépassais, à les entendre, les bornes de la pénitence, et rien ne m'obligeait à ce doublement d'austérité. Je donnai pour excuse la fable du chat et des deux oiseaux :

Diable! dit notre chat,
Les moineaux ont un goût exquis et délicat!
Cette réflexion fit aussi manger l'autre.

Cette voisine de gauche était une très-jolie dame suisse, froide et assez capricieuse; j'entendis qu'on la comparait au climat de son pays, huit mois de neiges et quatre mois d'orages; elle chanta, mais pas très-bien, je dirai même assez mal, ce qui n'empêcha pas un flatteur de l'appeler sirène; à cela j'ajoutai sans trop y songer, qu'il fallait faire comme Ulysse pour lui échapper; puis je me souvins qu'il s'était bouché les oreilles. La dame nous donna des rébus et des énigmes à chercher, fatigue d'esprit dans laquelle on est souvent mal payé de ses peines. Un exemple m'en revint, que je citai à la société. On avait proposé officiellement par la voie des journaux, aux Œdipes de l'époque, une longue énigme en vers dont le mot était *contraste*. Il prêtait aux développements, et l'auteur promettait douze dindes aux truffes, une par tête, aux douze personnes qui seraient les pre-

mières à deviner. Vous vous présentiez : « Monsieur, c'est *contraste*.—En effet, monsieur, vous l'avez trouvé.» Vous auriez dit pantoufle qu'il vous aurait répondu de même, il n'était pas là pour vous contredire; puis, il ajoutait : « Je regrette, monsieur, que vous veniez trop tard, mais douze autres personnes avaient deviné avant vous; nous n'avons à distribuer que douze dindons, et vous êtes le treizième. »

La jeune personne qui ce soir tirait les gages avait un visage de quinze ans et s'exprimait avec l'aisance d'une femme mariée; j'ignorais si elle l'était en effet, et j'avais de la peine à me le figurer. Sa finesse lui fit bientôt pénétrer mon indécision; elle s'en amusa, et m'ayant amené à la nécessité de l'avouer : « Ne trouvez pas mauvais, lui dis-je, si dans le doute je vous appelle alternativement mademoiselle quand je vous regarde, et madame quand je vous entends. » Sans être jolie, elle avait une petite laideur, la plus gentille du monde; elle me dit que ses parents lui permettaient de lire quelquefois des histoires amoureuses qui n'étaient pas vraies, mais jamais un seul roman. Elle chantait divinement bien; son parrain l'*avocato* voulait la faire entrer au théâtre à cause de la beauté de sa voix; mais, pour son goût, elle trouverait, disait-elle, plus de plaisir à se faire religieuse. Ce furent ses expressions. J'ai su depuis qu'elle était en effet entrée au couvent; elle s'est donné ce plaisir-là.

---

9 novembre.

Adieu Messine et son port. Nous ne voguons pas, nous volons. Il est impossible que cette excessive rapidité que la vapeur imprime aujourd'hui à la circulation ne réagisse pas sur nos allures de tout genre. Ce que nos pères appelaient un train de poste équivaudra désormais à aller au pas, et la locomotive passera dans les mœurs ; n'avons-nous pas déjà la littérature à la vapeur? Les passions aussi redoubleront d'activité, l'ambition qui n'est que le besoin d'arriver, l'amour qui ne hait pas d'en finir. On sera pressé, pressé en toute chose ; et ne vivions-nous pas déjà assez vite? trouvions-nous que le cours du temps nous emportât trop lentement? Toutes les fois que je vois aux stations d'un chemin de fer tant de gens accourir, se hâter, et que j'entends cette exclamation : Le convoi sera parti! une réflexion mélancolique se présente à mon esprit : il y a un convoi que vous êtes bien sûr de ne pas manquer. Chaque pas que vous faites est un pas vers lui, et vous semblez craindre de ne jamais arriver assez tôt! Je ne sais pourquoi cette idée est venue tout à coup m'assombrir. C'est le tapage affreux qu'on fait autour de moi, tous les bruits du port, les cris, les adieux et le chant rauque de quelques Calabrais que nous avons pris à bord, qui m'agacent les nerfs et me portent au sérieux, car je ne puis admettre que le bruit soit du plaisir. Ce serait bon, tout au plus, à l'âge où l'on prend l'agitation pour la gaieté, et la danse pour le bonheur. Cependant nous continuons à

fendre l'eau comme l'oiseau fend les airs. La mer est unie et verte, et les roues du navire laissent derrière elles un long sillage qui ressemble à un chemin blanc au travers d'une prairie. Le pilote du *Royal Ferdinand* s'est identifié avec sa chaudière; il dit nous, en parlant des machines, et ce pluriel n'a rien de singulier quand on considère l'individu. Pendant qu'il se consulte avec le capitaine pour savoir s'il tournera vers le Pizzo ou vers Lipari, toute la côte nord de la Sicile se déploie derrière nous. Je promène encore mes regards sur cette île aussi orageuse que la mer qui l'environne, comme parle Bossuet, et je lui adresse dans mon journal un dernier adieu.

« Terre des Titans et des Cyclopes, île de feu où les villes renversées se relèvent plus florissantes et semblent, comme Antée, recevoir une vie nouvelle en touchant le sol; où les ruisseaux de lait et de vin coulent auprès des torrents de lave, et où Cérès appuie sa gerbe dorée contre les portes du palais de Pluton, île merveilleuse, je te salue. Toujours au moment de périr, tu t'embellis par le danger; tu grandis par la lutte, comme la vertu et le génie.

« L'Etna est un guerrier, il a bravé la foudre. Sa chevelure rouge se dresse contre le ciel. Frappé au flanc, son sang s'échappe à gros bouillons par la plaie et jaillit de sa bouche; ce sang brûlant inonde et embrase la Sicile. Mais, sortant ainsi que la bayadère de l'épreuve du bûcher plus brillante et plus jeune, l'ancienne Trinacrie étend vers l'Espagne, l'Afrique et l'Italie, les trois bras de son vert triangle. Le sang de ces trois races

s'est mêlé dans les veines du Sicilien, et ici c'est encore la lave qu'on retrouve.

« Quand vous avez rempli vos yeux de toutes ces merveilles, vu les dieux et les déesses, les fêtes parées de la nature et ce qu'elle peut offrir à la fois de plus gracieux et de plus terrible, le continuel assaut de la végétation et du feu, de la vie et de la mort : là les soupiraux de l'enfer, là les combats de la flûte et les luttes pastorales, Galatée et Polyphème, et les danses aux chansons dans la vallée devant le cratère prêt à déborder; enfin le ciel de l'Italie, les arts de la Grèce et ses monuments; quand, dis-je, vous aurez contemplé de tels contrastes, puisé à de pareilles émotions, retournez vivre, si vous pouvez, dans la prosaïque Neustrie ou dans la brumeuse Angleterre. »

Devant nous à l'horizon nous commencions à distinguer comme un phare mobile qui montait et descendait dans les airs. « Messieurs, nous dit alors le capitaine, il fallait pour débarquer en Calabre que j'appuyasse à droite, pour gagner Lipari que je me détournasse à gauche, il m'a paru plus simple et tout le monde a été d'avis de suivre la ligne directe, d'autant mieux qu'en agissant ainsi nous sommes certains d'arriver à Naples de meilleure heure; mais, par exemple, nous ne pouvons manquer de voir Stromboli, devant lequel nous allons passer et même nous arrêter quelques moments, si vous le désirez. » On voit que le digne capitaine, fidèle à son système de déception, continuait à rendre illusoires, une à une, toutes les promesses de son programme; cette fois, sous le prétexte spécieux, j'en con-

viens, que, pour tourner à droite ou à gauche, il aurait fallu renoncer à aller tout droit, il avait (il le disait du moins), pendant que je faisais mes adieux à l'Etna, consulté tous les passagers, pris l'opinion de la poupe et de la proue, de la première et de la seconde cabine, ses deux chambres à lui ; puis il se croyait en droit de revenir sur ses engagements ni plus ni moins qu'un roi constitutionnel, et je n'avais plus, moi minorité, qu'à me soumettre et à me laisser opprimer, puisque je vivais sous un gouvernement libre. Je vis bien que j'y perdrais mon latin, mais pourtant, je ne fus pas fâché de lui en dire quelques mots et de montrer mon érudition, d'autant plus que je venais de découvrir que nous avions des savants sur le bâtiment. Je commençai ainsi : « Verrès, l'infâme Verrès... — Monsieur, point d'injures ! s'écria le capitaine. — Le plus déhonté des despotes, continuai-je sans avoir égard à sa susceptibilité, faisant infliger à des citoyens romains le dernier supplice, leur vendait la grâce de l'abréger, *Non vitam liberam, sed mortis celeritatem*, d'être achevé d'un seul coup, *Ne diu crucietur? ne sæpius feriatur?* leur faisant ainsi acheter, non pas la vie, mais la mort. Eh bien, monsieur, il fallait en agir ainsi avec vos victimes ; il fallait, pour notre argent, nous tuer du premier coup, *uno ictu securis*, nous déclarer en commençant le voyage qu'il en serait de vos promesses comme de la fumée de votre chaudière, au lieu de nous torturer comme vous l'avez fait à Girgente, à Syracuse, à Catane ; dans cette dernière ville, j'ai pu vous échapper sur mon âne ; aujourd'hui, le moyen? Vous attendez, pour changer votre itinéraire, que nous soyons en pleine mer. Vous vous moquez de nous depuis

le premier jour. Vous n'aviez alors à la bouche qu'*antichi e nuovi volcani*, *rinomate antichità*, monts et merveilles; et en fait de monts, huit jours après, vous ne vouliez seulement pas me laisser voir l'Etna. Allez, monsieur, vous me donnez le même regret qu'éprouvait M. Géronte de ne pouvoir envoyer la justice en pleine mer; traître de Turc, à tous les diables! »

J'ai dit que nous avions des savants à bord, oui, certes, et mieux encore, des gens d'esprit. Où avais-je le mien pour ne pas avoir découvert que parmi tant de passagers insignifiants dont le *Royal Ferdinand* venait d'augmenter sa cargaison à Messine, il y avait un tel choix à faire, et que tout à l'heure, quand le cœur plein de la Sicile et de l'Etna, je cherchais à épancher ma lave, je pouvais si près de moi trouver à qui parler, et l'imagination jointe à l'érudition? MM. de Jus... Victor le C., l'aimable et savant M. Amp..., venaient de faire à peu près la même tournée que moi, mais dans un autre sens, et le hasard tardif me faisait rencontrer, en finissant mon voyage, des compagnons avec lesquels il m'eût été si agréable de le commencer. Ces messieurs me dirent qu'en remontant le fleuve Anapus, ils avaient visité des ruines qu'ils pensaient appartenir à quelques maisons de campagne des anciens tyrans, et qu'on y avait trouvé non-seulement des statuettes antiques, mais tout l'appareil qui servait à les mouler.

Cependant nous jetions l'ancre en face du Stromboli, et le capitaine, voulant faire sa paix, nous accorda libéralement trois quarts d'heure pour une exploration qui, même rapide, aurait demandé plus d'un jour. Les îles Éoliennes mériteraient un voyage à elles seules, indé-

pendamment de la Sicile. Elles sont aussi riches en histoire naturelle qu'en traditions de la Fable ; ce sont les réservoirs d'Éole, les laboratoires de Vulcain. Thétis, surprise par ce dieu, pour parler le langage mythologique, ouvrit son sein, et mit au jour tous ces volcans éteints aujourd'hui, excepté le Stromboli, l'antique Strongyle, perpétuel, inépuisable, qui procède par jets intermittents, et dont l'action mesurée et constante n'a, dit-on, jamais varié. En gravissant jusqu'à la pointe la plus élevée, on domine le cratère qui se trouve à mi-côte, et l'œil peut plonger sans danger jusqu'au fond de son entonnoir. Voilà ce que j'aurais voulu voir comme le vit Dolomieu, qui l'a décrit. Je proposai aussi au capitaine de longer ce curieux rivage ; ce n'était qu'un tour de roue de plus, comme on dit en voiture, et comme à présent on le dit en bateau ; mais ce tour n'entrait pas dans ses intentions. « Alors, répondait-il, vous n'arriverez pas pour déjeuner à Naples ; » et cet argument, qui lui paraissait irrésistible, n'était pas sans effet sur la majorité de l'équipage. Les habitants de Stromboli (quelques centaines) occupent une petite plaine fertile sur le revers du volcan ; ils y vivent en sécurité, parce que, disent-ils, la lave n'a pas encore coulé dans cette direction. Voilà bien l'homme ! pensais-je : toute sa vie n'est qu'une longue inconséquence, il s'expose de choix à un péril plus ou moins prochain, mais toujours certain ; il semble chercher ce qu'il craint le plus de rencontrer. Puis, pendant que du haut de ma prudence je gourmandais ainsi la folle confiance de ces bons insulaires, il me vint à l'esprit qu'ils pourraient assez raisonnablement me répondre : « Étranger, ce sol, quelque

menaçant qu'il soit, est pour nous le sol natal; de puissants motifs nous y retiennent : nous sommes ici entre nos pères et nos enfants. Et vous qui prêchez si bien, et qui venez sans nécessité nous chercher à l'extrémité de l'Europe, vous êtes appuyé contre un tube toujours prêt à éclater; votre volcan est à bord, et, pour plus de sûreté, vous avez imaginé de le mobiliser et de le transporter avec vous. »

Un prélat éolien, qui s'était embarqué avec nous à Strombòli, paraissait intrigué de me voir prendre des notes. Je lui dis que je m'amusais à écrire mon voyage, et, chaque fois qu'en se promenant sur le pont il repassait devant moi et me retrouvait la plume à la main, il se croyait obligé de s'enquérir du degré d'avancement de mes travaux et du nombre de cahiers que j'avais déjà remplis. J'étais tenté de lui répondre comme une dame à l'empereur Napoléon, qui, dans un bal à l'Hôtel de Ville, lui demandait pour la troisième fois (il pensait à la conscription) combien elle avait de garçons. « Je n'en ai toujours qu'un, n'étant point accouchée depuis que Votre Majesté a bien voulu tout à l'heure me faire la même question. » Enfin, mon prélat s'en fut souper, et chacun suivit son exemple. Pour moi, je restai sur le pont à contempler le volcan, qui, à mesure que le jour s'effaçait, devenait plus imposant. La montagne, de forme conique, se dessinait sur le ciel comme une immense pyramide; à mi-côte s'ouvrait le cratère béant, au-dessus duquel bondissait la gerbe enflammée pleine d'étincelles et de pierres brûlantes, et chacun de ses élans était accompagné d'une détonation semblable par sa précision à celles d'un exercice à feu. La mer, parfaitement calme en ce

moment, et traversée à une grande profondeur par le reflet, paraissait toute sanglante. La magnificence de ce spectacle terminait dignement ma rapide excursion. Quels aspects vraiment prodigieux, quels phénomènes ne m'avait pas offerts cette admirable Sicile! des yeux du Nord en restent longtemps éblouis. Ici chaque soir brillent pour vous des feux nouveaux, comme la nature n'en allume nulle part ailleurs. Partout vous trouvez des volcans pour vous éclairer, et le Vésuve, le Stromboli, l'Etna, l'île Julia, sont échelonnés comme le seraient des phares sur d'autres rivages.

Le lendemain, nous arrivions à Naples pour déjeuner. « Quand je vous l'avais promis! disait le capitaine en se frottant les mains. Voyez, dix heures sonnent à Santa Lucia; ai-je menti cette fois? — Non, capitaine, mais aussi, vous n'en aviez pas parlé dans le programme.— Vous vous plaindrez jusqu'à la fin; ne vous avais-je pas annoncé que je vous ferais faire le tour de l'île? — Oui, et le tour est fait, comme disent vos confrères. »

Beaucoup de gens ont décrit, ainsi que moi, un cercle autour de la Sicile; on peut dire qu'ils en connaissent parfaitement la mer; ce qui ne les a pas empêchés de donner des descriptions détaillées de l'intérieur des terres. Moi, j'ai abordé quatre fois, et je me suis borné à parler des lieux que j'ai visités. Un de mes amis, qui, sous l'Empire, était venu en courrier de Milan à Paris, jour et nuit, me racontait à son débotté qu'il avait vu la Suisse. « Vu, comme je te vois, disait-il; le mont Blanc, j'en ai passé à dix lieues et on l'aperçoit de plus de vingt. » Si je ne m'étais pas révolté à Catane contre l'oppression, j'aurais vu le roi des volcans, comme mon ami avait vu

le roi des glaciers, et encore l'ai-je mal vu. Conclusion. Voulez-vous faire un voyage de rêveur et d'artiste, ne ne vous embarquez pas sur un bâtiment marchand, et au fond notre *Ferdinand* n'était pas autre chose, malgré son royal adjectif.

FIN DU VOYAGE DE SICILE.

5 janvier 1832.

Pourquoi quitter Naples, où l'on est si bien, où les courses du matin offrent tant d'intérêt et où nos soirées se passent joyeusement en si agréable compagnie? Est-il donc vrai que, même dans le sentiment du plaisir, je ne sais quoi se mêle qui nous en fait désirer la fin? le péché originel est là. « Mon oncle, disait une petite nièce à moi, j'ai bien envie que vous me donniez un joli joujou qui soit aisé à casser. » Enfin me voici de nouveau à Rome, j'ai laissé pour l'ami solide la ravissante maîtresse. Je me suis bien trouvé, dans ce voyage, d'avoir pris un voiturin. On n'a à s'occuper de rien; le conducteur se charge de la dépense; on passe un marché avec lui, moyennant lequel, comme dit M. Ayard, on est *effrayé* tout le long de la route.

J'apprends en débarquant que mademoiselle C... a trouvé à se marier. Le parti n'est pas riche. Ses parents prétendent qu'elle aurait mieux fait d'attendre, comme si la pauvre fille faisait autre chose depuis dix ans. Je me suis permis quelques mots en faveur de l'époux, de son bon caractère, de sa tendresse pour sa femme. « Oui, a interrompu aigrement la tante, un cœur tendre et du pain sec. » Elle est de l'avis de ma vieille bonne, qui prêchait devant moi le célibat quand j'étais petit et avait

coutume de dire : « Ce qu'une demoiselle peut faire de mieux, c'est de rester garçon. »

Les arrivants s'intriguent pour trouver de bons logements au midi. Je viens d'en essayer un sur la place de la Minerve, mais j'en suis déjà dégoûté. Le propriétaire et sa femme couchent au-dessus de ma tête, et il règne entre eux une grande incompatibilité d'humeur. Ils ont passé leur nuit à se battre. Les extrêmes se touchent, comme disait de Brosse à propos d'un ménage de ce genre. Je n'entends parler autour de moi que de locataires et de locations. Mon hôtesse de l'an dernier voudrait rendre vacant à mon profit l'appartement que j'occupais chez elle, et que des Suisses ont encore pour un mois. Elle me demande si par mon crédit à l'ambassade je puis lui en offrir les moyens. Je ne trouve à lui indiquer que la recette que Dugazon donnait à mademoiselle Bourgoing, et avec laquelle il assurait qu'on était toujours sûr de se défaire d'un locataire incommode. « Tu feras mettre en cachette, lui disait-il, une savonnette dans son pot-au-feu, et tu recommenceras trois jours de suite cette infusion. Le premier jour, le locataire dira : « Voilà « de mauvais bouillon. » Le second, il se prononcera plus vivement. « Il n'y a positivement pas moyen de manger « une pareille soupe. » Le troisième jour, il s'écriera : « C'est vraiment intolérable ! Il faut que cela tienne à la « maison ; » et il demandera son congé. » Cette puissance de raisonnement convainquit mademoiselle Bourgoing. Mais malheureusement elle fut prise en flagrant délit à la seconde savonnette. Cette jolie actrice, que la nature avait créée pour jouer les soubrettes et qui s'obstina à jouer les princesses, était citée, même dans les coulisses, pour son

ton grivois et l'excessive facilité de ses mœurs. Elle a fini par s'en corriger (de la facilité), elle s'est convertie et est morte comme une sainte. Mais jusqu'à ses derniers moments elle n'a pu s'empêcher de tutoyer son confesseur : « Tu me promets bien, lui disait-elle avec componction, que Dieu aura pitié d'une pauvre fille? »

Peu de changements se sont faits dans la ville éternelle depuis l'hiver dernier. Ici on ne sent point le besoin de nouveautés, les habitudes suffisent. Et que de gens pour qui l'habitude est tout, et chez qui cette seconde nature finit par devenir la première! « L... doit vous ennuyer? disais-je un jour à madame de Caumont. — Point, me répondit-elle, parce que je le vois tous les jours. » Cette raison ne me paraissait pas péremptoire, au contraire. Montrond la fortifia en ajoutant : « Il répare l'ennui par l'assiduité. » Ils étaient dans le vrai. L'habitude vous rend, si ce n'est l'ennui, au moins l'ennuyeux d'abord supportable, puis nécessaire. Peu après, l'exemple de Seig... acheva de me convaincre. Il avait, je ne sais où, ramassé une femme que par habitude il avait épousée; elle le battait tous les matins, il s'y était aussi habitué. Elle mourut, et le lendemain on le rencontra tout désœuvré et tout éploré. « Hélas! disait-il, j'ai perdu ma diable de femme. » A Rome, les habitudes sont douces à contracter. Moi aussi, j'ai repris les miennes. Continuant à vivre dans le passé, je me laisse doucement aller en arrière. Nous avons une colonie française et anglaise, mais celle de l'an dernier était à la fois plus nombreuse et plus choisie. J'ai retrouvé une dame que je n'avais point vue depuis l'Empire; elle n'était alors rien moins que jolie, et m'a paru aujourd'hui

beaucoup plus à son avantage; j'ai toutefois évité de le lui témoigner. La femme la plus laide, si vous lui dites que vous la trouvez changée, est capable de prendre cela en mauvaise part. Mes compatriotes s'étonnent de mon insouciance pour beaucoup de petits détails palpitants d'actualité, comme ils disent, et qui impressionnaient vivement la société au moment de leur départ. Cela aurait pu m'intéresser chez nous, mais ici je pense à autre chose. Arlequin, revenant de son pays, apporte à Paris à ses enfants des petits gâteaux qu'ils trouvent un peu secs. « Je les ai pourtant achetés comme ils sortaient du four à Bergame, » leur répond-il. Il en est de même pour moi des nouvelles de société que me débitent nos arrivants, pendant que nous nous promenons au Colysée ; elles sortaient du four à Paris. Ce qui me paraît plus curieux, c'est l'après-dîner que je viens de passer avec M. Mezzof..., la tête la plus singulièrement organisée pour les langues qui existe dans le monde savant; on le compare ici à une maison dont les premiers étages ont assez peu d'apparence. Mais quel magnifique grenier! Il nous a dit qu'en ce moment il apprenait le chinois; il sait tout le reste et il sait plus encore; car, modeste comme Socrate, il se plaît à répéter avec lui cette parole si chrétienne pour un païen : « Je ne sais que cette seule chose, qui est que je ne sais rien. » Il est bien vrai de dire que lorsque la science de l'homme aura de plus en plus sondé la terre et mesuré les cieux, surpris à la nature de nouveaux et plus intimes secrets et fait des pas de géant dans les régions de l inconnu, le mot du philosophe n'en sera ni plus ni moins vrai, après tant de progrès et de découvertes. On nous conte que dernièrement M. Mezzof... eut la fièvre

et un peu de délire; il se mit à parler cinquante-deux dialectes à la fois. Ce qui n'en fut pas plus clair pour sa garde. Cette prodigieuse facilité m'a rappelé le pauvre Choron, que j'ai connu et aimé, qui lisait la Polyglotte dans les sept versions, et saisissait si rapidement le mécanisme des langues. Choron était à la fois un homme de science et d'imagination, gai, naïf, mathématicien comme Monge et possédant éminemment le sentiment des arts. Avec tout cela un peu fou, ce qui le rendait plus piquant. Nous l'avons vu, à une représentation d'*Iphigénie*, se pâmer d'attendrissement et ses voisins obligés de l'emporter. Le grand air le remet. Il vient reprendre sa place pour la petite pièce et s'y trouve mal à force de rire. Il n'avait pas toujours de si bonnes raisons pour se réjouir ou s'affecter. Un jour, au musée des Petits-Augustins, il pleura amèrement la mort de Chilpéric; car sa sensibilité était aussi irrégulière qu'excessive, et son abondance même le portait au gaspillage. Il entamait le récit d'une histoire tragique qu'il égayait soudain en en changeant quelque circonstance ou même le dénoûment. Il faisait alors manger le loup par le petit Chaperon-Rouge. Nous eûmes ensemble, en 1820, une scène dont on ferait un proverbe. Il vint à Chartres, où j'étais préfet, me demander des voix; c'était précisément pendant les élections. Je crus qu'une lubie avait pris à mon ami Choron d'être député. Je voulus l'en détourner, ne lui trouvant, il faut bien le dire, aucune des conditions législatives. Le quiproquo dura assez longtemps, et finit par être fort risible. C'étaient des basses qu'il cherchait, des voix pour son école de chant, dont il est sorti de si bons élèves, à commencer par Duprez. Après

dîner, voulant éprouver s'il n'avait rien perdu de sa sensibilité, je le consultai sur un certificat qui m'avait été remis par un conscrit à la dernière séance du conseil de recrutement, et je lui demandai si cette position ne lui paraissait pas exceptionnelle et digne d'intérêt. La pièce, vraiment curieuse, commençait ainsi : « Cet infortuné jeune homme est le seul fils d'une veuve morte sans enfants, et soutient par son travail son vieux père et ses frères en bas âge, dont il est l'indispensable soutien. » Il y avait visiblement de l'exagération dans cet exposé, et j'en avais même fait l'observation au vieux père, qui accompagnait son fils devant le conseil; mais il m'avait répondu naïvement que le maire avait cru qu'il était bon d'en mettre plus que moins. Choron, à la première lecture, commença par s'attendrir, et j'encourageai ce bon sentiment. Mais, à la réflexion, il lui prit un tel fou rire, que je crus qu'il allait recommencer la scène d'*Iphigénie* et de la petite pièce. Finalement, rappelant son sérieux : « C'est impossible, dit-il, ce conscrit veut tromper le conseil, méfiez-vous-en. » Et alors, analysant le certificat, il m'en démontra théoriquement la fausseté, insistant sur ce que le fils d'une veuve ne pouvait avoir de père, sur ce qu'un fils unique ne pouvait avoir de frères; et faisant aussi remarquer qu'une veuve morte sans enfants ne devait pas avoir de fils, ainsi de suite. « Mais, observai-je, si l'enfant était né posthume? — Cela n'y ferait rien, » repartit-il après y avoir réfléchi. Je me retranchai dans la confiance que méritait le maire de la commune, parfait honnête homme, très-bon musicien (j'appuyai sur cette circonstance), et qui attestait la vérité des faits. « Alors, me dit Choron ébranlé, ce

sont des cas bien rares. » Cet aimable homme, à la fois si distingué et si candide, prenait à tout avec la même ardeur. Il a passé plusieurs années, dans une petite propriété qu'il possédait en Normandie, à montrer à lire aux enfants des environs par une méthode ingénieuse qu'il avait inventée. Mais la musique se mêlait toujours à ses spéculations. Il finissait la leçon par faire chanter les pères et les mères, et il m'a déclaré qu'il ne serait entièrement satisfait que lorsqu'il aurait mis tous les paysans de l'arrondissement en état d'exécuter des fugues. Il fut quelque temps directeur de l'Opéra. J'y avais concouru et j'eus tort. L'administration n'était pas son fait.

On m'interrompt, il est nuit, je m'entends appeler sous mes fenêtres. Nous nous rendons en nombreuse société sous la conduite d'Hor... Ver .. au musée du Vatican, où nous passons deux heures à nous promener au milieu de cette population de statues. Le Belvédère aux flambeaux et le Colysée au clair de lune vaudraient seuls un voyage de Rome. L'*Apollon* surtout, ce marbre fait dieu, l'*Apollon*, le plus idéal des chefs-d'œuvre antiques au dire de Winkelmann : « Corps divin sans muscles et sans nerfs, revêtu d'une éternelle jeunesse. » Garat m'a raconté que le président de son canton, qui avait été convoqué pour assister au sacre de Napoléon, lui détaillait, à son retour à Bordeaux, tout ce qu'il avait vu de curieux à Paris, les promenades, les spectacles, le Musée surtout. « Tu as vu l'*Apollon* ? lui demanda Garat. — L'*Apollon?* je ne me souviens pas. — C'est au Musée. — Alors je l'ai vu, car je suis allé au Musée. » Je n'ose dire que ce soir, dans notre société, il s'était glissé deux ou trois connaisseurs très-capables d'être présidents de

canton, entre autres M. X... qui porte toujours sur lui le recueil *delle vedute della citta di Roma*. A mesure qu'il visite, il pointe son monument avec une épingle, afin, dit-il, de n'être point exposé à le voir deux fois; « et je n'y suis jamais pris, ajoute-t-il; tenez, vous pouvez vérifier : le Colysée pointé, je l'ai vu ; les loges de Raphaël pointées, je les ai vues ce matin; mais ce serait hier, je ne pourrais confondre, parce que je pointe à mesure. »

Il n'y avait ce soir au Vatican que des amateurs éclairés, disait Carle Vernet.

---

15 janvier.

J'entrai ces jours derniers dans les thermes de Constantin, qui maintenant servent de caserne. Je passai au travers d'un régiment de carabiniers. J'allais chercher chez un prélat des reliques qu'il avait bien voulu me promettre pour ma femme. Ce prélat, c'était le ministre de la guerre ; il est chargé de tout ce qui concerne ce département, personnel et matériel; il porte le poids de la responsabilité ministérielle, moins lourde il est vrai à Rome que chez nous devant les Chambres ; celles du Vatican n'existent qu'en peinture ; il préside les conseils de guerre, et il m'a donné un cierge bénit. Je ne l'avais pas rencontré depuis le printemps dernier chez T..., où il se trouvait ce jour-là un cardinal, des prélats, des abbés et pas un prêtre. Jamais je ne pus le persuader à un protestant de nos amis arrivé de la veille. Au fait, cela peut paraître singulier. Quand je lui fis remarquer

en bas violets, au lieu de bottes à l'écuyère, monsignore Ugolini, et que je lui dis que c'était le ministre de la guerre, la vue de l'Ugolin du Dante ne l'eût pas plus effaré.

Sollevò la bocca,.etc.

« Comment! c'est un militaire!» Il répéta cette exclamation toute la soirée. Pour moi, une année de séjour à Rome m'a familiarisé avec ce qui m'étonnait le plus d'abord : l'habitude de voir les choses en modifie tellement le premier aspect! Le ministre de la guerre en bas violets a des manières aisées, de l'agrément, de la bienveillance, une conversation intéressante; l'habit qu'il porte est d'uniforme dans un gouvernement ecclésiastique dont le pape est le souverain; il m'a montré ses appartements et ses bureaux, m'a expliqué quelles étaient ses attributions, m'a parlé des arts en homme de goût, des affaires en homme d'esprit, et a fini par m'offrir des petits biscuits dans de très-bonne liqueur. « Permettez que je vous en verse un second verre, m'a-t-il dit, car le biscuit a tout bu. — J'en userai, lui ai-je répondu, comme le roi de Naples Ferdinand IV, qui avait coutume de tremper au dessert un biscuit dans du vin de Malaga; et, quand son biscuit avait fait comme le mien : Ah! coquin, lui disait-il, tu as bu mon vin, je vais te manger pour ta peine. »

Le bon prince avait seulement le tort de rendre cette plaisanterie périodique; il n'aurait pas cru avoir diné s'il l'avait omise.

Monsignore Ugolini n'est ni évêque, ni prêtre, ni diacre, c'est un laïque qui porte l'habit romain; ôtez-lui ses

bas, et vous conviendrez qu'il peut être aussi militaire que naguère chez nous M. Portal était marin.

---

18 janvier.

Un bal chez Madame Dod... Chaque pièce est un musée. Des émaux grecs comme aux *Studii* de Naples, des hiéroglyphes, des idoles, des ustensiles antiques de tout genre; puis un mobilier chinois et plusieurs de ces cabinets délicats de la Renaissance où les diverses marqueteries se marient si bien. Les statues, les tableaux, on finit par n'en plus parler à Rome à force d'en voir. Au milieu de tout ce luxe d'artiste et d'antiquaire, madame Dod..., reine de beauté, promenant sur l'assemblée ses yeux en amandes dont les longs cils semblaient se mirer dans un teint d'une blancheur transparente, et la nacre et l'ébène, l'ivoire et le corail se faisant valoir mutuellement sur ce charmant visage, comme sur les meubles incrustés dont il était entouré. Cette figure-là m'aurait fait tourner la tête à l'âge où l'on devient fou; heureusement j'entre dans celui où l'on devient bête. M. Dod... son mari, auteur d'un voyage en Grèce, est aussi savant que sa femme est jolie; c'est un helléniste et elle une véritable Hélène. J'imagine, et mon idée est renouvelée des Grecs, que lorsque la nature accorde la beauté parfaite à un de ses enfants privilégiés elle ne restreint pas à ce seul don ses prodigalités; elle y joint d'autres qualités non moins rares, dignes de faire cortége et de veiller sur le trésor. Puis quelquefois le cœur est si noble,

l'esprit si bienveillant et si fin, que cette beauté qui semblait le principal devient l'accessoire. En ce moment, comme pour donner un corps à mes pensées, j'entendis quelqu'un dire auprès de moi qu'il avait souvent rencontré à Rome en 1823 et 1824 madame Réc...

On pense avoir vu toutes les pinacothèques quand on est allé dans les palais Borghèse, Corsini, Sciara, surtout chez le cardinal Fesch; mais, si quelques princes étalent ici des collections de rois, beaucoup de particuliers en possèdent qui sont dignes d'appartenir à des princes. Hier j'admirais chez Thorwaldsen, indépendamment de ses ouvrages, plusieurs chambres pleines de tableaux, de vases antiques, de superbes pierres gravées. Ce matin j'ai retrouvé une multitude d'objets du même genre chez M. K..., résident de Han..., qui nous a parlé avec une émotion très-visible de la perte récente que l'Allemagne vient de faire en la personne de Gœthe; il emporte avec lui un siècle dans sa tombe. Weimar est en deuil et la Muse germanique se voile le visage. Mes voisins, en écoutant les regrets de M. K..., se firent un signe d'intelligence que je compris mieux quand un d'eux me dit que nous étions chez le fils de la Charlotte de *Werther*. Du reste, M. K... n'y mettait point de mystère. Cette circonstance ne peut nuire à la mémoire de sa mère. Ce n'est pas la faute d'une honnête femme si une passion rebutée porte un homme à se tuer pour elle, et il y a encore moins de scrupule à se faire quand ce même

homme ne s'en est que mieux porté depuis, et vient seulement tout à l'heure de mourir de vieillesse. Gœthe, qui s'est peint dans Werther, fut en effet fort ami de M. K... le père, et fort amoureux de sa femme. Le roman est de l'histoire, moins le dénoûment, qui eût été parfaitement moral s'il fût resté dans le vrai, puisqu'il eût prouvé qu'une passion coupable peut se dompter, s'épurer, et que l'amitié, aussi tendre, si elle est moins vive, est là toute prête à vous dédommager du sacrifice de l'amour; mais l'auteur, sans aller jusqu'à prêcher d'exemple, a préféré terminer par la mort les souffrances de son héros, et que Dieu le lui pardonne, car le livre a exercé de fatales influences. Gœthe et Schiller eurent alors deux beaux ouvrages et deux mauvaises actions à se reprocher, *die Leiden* et *die Raüber*. Quoi qu'il en soit, le grand poëte conserva toujours pour la famille K... une sincère affection. « Jusqu'à vingt ans, nous dit M. K..., mes parents m'avaient interdit la lecture de *Werther*. J'habitais avec eux. Un jour, de la fenêtre du parloir je vis arriver des Anglais qui sonnèrent à la porte et me dirent qu'ils étaient partis de leur pays pour voir la Charlotte de Gœthe, qui habitait dans cette maison. Je jurai mes grands dieux que je ne la connaissais pas. Je les assurai qu'ils se trompaient. Puis, il me vint un soupçon, parce que le portrait qu'on me faisait ressemblait à ma mère et que je savais combien Gœthe nous aimait tous. Je fus à ma mère, qui était dans le jardin, et je lui dis ce dont il s'agissait. Elle sourit : — Eh bien, tu feras entrer dans ta chambre ces étrangers qui viennent exprès de si loin, et tu leur diras qu'ils peuvent me regarder par la fenêtre pendant que

je me promène. Ce fut seulement alors qu'elle m'avoua qu'elle était Charlotte. J'embrassai ma mère et je fis grand plaisir aux quatre Anglais en leur disant qu'ils pourraient la voir; et, quand ils l'eurent regardée se promener dans notre jardin, ils me dirent : — Nous allons retourner en Angleterre. » Ce récit fait si simplement me plut beaucoup. Il y a dans les mœurs allemandes un charme de naturel inimitable.

Nous avons eu des tableaux chez madame de Mar... ; elle était en sibylle du Dominiquin, et mademoiselle Ver... en madone du Sasso Ferrato. Le goût et la plus parfaite imitation avaient présidé à la toilette et à la mise en scène de ces deux charmants portraits, qu'Horace Ver... s'était chargé d'encadrer et d'éclairer. Madame de Mar... est Provençale et belle comme une Italienne. Que sont les pâles beautés du Nord auprès de celles du Midi? d'aimables neiges. J'aime bien les Anglaises, et pourtant je dirais volontiers ce soir comme lord Byron :

Who round the north for paler Dames would seek?
How poor their forms appear! how languid, wan and weak!

De pareilles figures ne vieillissent point; et, ainsi que l'exprimait ingénieusement madame de Sainte-A..., qui aurait pu s'appliquer sa remarque à elle-même, on ne s'aperçoit de leur âge qu'aux rides de leurs contempo-

raines. Voilà ce que madame de Mar... peut se prédire en sa qualité de sibylle.

Le brouillard d'aujourd'hui (événement assez rare à Rome) me rappelle une anecdote que je tiens du principal intéressé, le marquis de Lauriston. Une journée de brouillard le fit ministre de la marine, et il ne fallut pas moins qu'un coup de soleil pour le renverser. Il était à Brest et se trouvait à dîner chez le commissaire principal de la marine, lorsqu'on lui apporta une dépêche qui contenait seulement ces mots : « Vous êtes nommé ministre de la ma..... » Le brouillard avait coupé la parole au télégraphe. « Je ne vois pas, se dit M. de Lauriston, pourquoi, à un dîner de marins, je tiendrais ma nomination secrète, et ils seront flattés de saluer les premiers leur ministre.» Il s'en ouvrit donc à son hôte. La bonne nouvelle circule aussitôt, et grande fut la joie autour de la table. Des toasts sont improvisés : « Vive le ministre de la marine ! » Et, comme il n'est pas dans notre nature de louer le présent sans blâmer un peu le passé, et *vice versa*, la plupart des convives joignirent à l'apologie du nouveau ministre l'oraison funèbre de l'ancien ; les plus modérés s'applaudissant de sortir de ce qu'ils appelaient le plumitif, et les bureaucrates eux-mêmes se félicitant d'avoir affaire désormais à un homme d'épée et d'exécution, un ancien aide de camp de l'Empereur, un futur maréchal de France. Le soir, on chanta, on dansa, on illumina, et déjà le portefeuille de M. de Lauriston se remplissait de pétitions et de demandes d'avancement. Cependant, à l'aurore, le brouillard est tombé ; le mot qui était resté au bout du signe, comme au bout d'une plume, se complète, et la dépêche par-

vient à Brest ainsi terminée : « ison du roi. » M. de Lauriston s'accommoda de la variante; mais l'on peut juger du désappointement de ceux qui, la veille, avaient cru saluer en lui le soleil levant, et pour lesquels le véritable soleil levant, celui d'aujourd'hui, maintenait le *statu quo*, leur laissant M. Portal pour ministre. Le désappointement fut jusqu'à l'inquiétude, et plus d'un employé prit la diligence pour aller faire sa cour audit M. Portal, et lui exprimer le saisissement et la profonde tristesse que la fausse nouvelle avait causés. Voilà un acte de comédie tout fait, un vaudeville historique digne de la plume de M. Scribe.

J'ai déjà dit que rien ne change à Rome: les possesseurs des palais respectent les demeures de leurs pères et n'imaginent pas d'en altérer le caractère par de maladroites additions, point même par des changements de distributions sous prétexte de rendre l'habitation plus commode. Allez chercher cela chez nous, où les maisons sont remaniées tous les dix ans, quand elles ne sont pas rebâties tous les cinquante. Après une absence, si vous allez quêtant dans les rues de Paris quelques traces de vos souvenirs d'enfance et de jeunesse, vous trouvez tout effacé. Il m'est arrivé ainsi de rencontrer une rivière où j'avais laissé un salon; oui, une rivière, je n'exagère pas.

Aujourd'hui un de mes correspondants, qui sait l'intérêt que j'y prends, me donne des inquiétudes sur la

conservation de l'hôtel de Carnavalet, dont une partie serait sacrifiée à des exigences d'alignement ou des fantaisies d'architecte. Après la maison où je suis né, il n'en est point que je regrettasse plus de voir abattre ; il est vrai qu'il est peu de mes contemporains avec lesquels j'aie entretenu des relations aussi intimes qu'avec madame de Sévigné. Quand j'étais jeune, j'allais la chercher aux Rochers ; je m'égarais avec mon livre (le sien) sous les grands bois. L'*infinie*, la *solitaire*, m'étaient familières, et plus d'une fois, dans cette dernière allée, j'ai compté ses pas, ces douze cents pas dont chacun, disait-elle, aurait dû être baisé par son fils, destiné à profiter des arbres. Moi, mon hommage était désintéressé ; en vieillissant il m'avait bien fallu renoncer à ces voyages. Je m'étais réduit à des visites en ville, mais des visites fréquentes ; je passais des heures dans la cour de l'hôtel à considérer les fenêtres du premier, ou arrêté devant l'entrée, sous le lion en relief que le tuyau de poêle du portier enfume et noircit, sans respect pour Jean Goujon ; puis, de là, partant pour explorer le Marais, la Cité, le quartier Latin, j'évoquais le vieux Paris, le reconstruisant, mieux encore le repeuplant. Ce n'est point en moi un parti pris de dénigrer le présent au profit du passé ; je rends justice à mon siècle, à mes siècles je puis dire : j'appartiens par ma jeunesse à celui des lumières, par ma vieillesse à celui du progrès. J'ai vu ce qu'on est convenu d'appeler de glorieuses révolutions et un empire qui, je l'avoue, me paraissait encore plus glorieux. Eh bien, malgré tant d'éclat, bien fait pour éblouir, le soleil d'Austerlitz, le soleil de Juillet, je crois que j'aurais mieux aimé naître tout bonnement

dans un siècle un peu plus stationnaire, un peu moins lumineux : le dix-septième, par exemple. Mon Dieu, oui, mes prétentions se seraient bornées à végéter à l'ombre du grand sceptre qui couvrit ce siècle. Est-ce ma faute si mes lectures, mes impressions de jeunesse, m'y reportent de préférence? Au lieu de notre actualité palpitante, de cette perpétuelle locomotion qui nous entraîne et nous use; enfin, au lieu d'être pressé de vivre, comme on semble l'être aujourd'hui, j'aurais aimé à laisser couler mes jours en allant doucement et en prenant le plus long, comme la Fontaine. Une existence paisible, légèrement accidentée m'aurait suffi. Je ne m'en figure pas une plus agréable que celle d'un familier de madame de Sévigné, d'Hacqueville, si l'on veut; jouissant sans cesse de cet aimable entretien, quelquefois en tiers entre la mère et la fille, se multipliant pour elles, les accompagnant au faubourg, à l'hôtel d'Albret, à l'hôtel de Richelieu; soignant la goutte de M. de la Rochefoucauld et les vapeurs de madame de la Fayette. Puis, partant de là quelquefois pour aller sans ces dames écouter *Tartufe* chez Ninon, et applaudir, dans Molière, l'auteur et l'acteur.

Au défaut de ces personnages grands ou charmants, leurs demeures au moins nous restaient et nous parlaient d'eux; le poëte, le rêveur, l'étranger, aimaient à les visiter, à s'y inspirer. Mais maintenant chaque année voit opérer une destruction nouvelle, et Paris s'embellit, si c'est là s'embellir, aux dépens de son passé, de son histoire et de ses souvenirs, qui étaient sa poésie. « Ce sont d'incontestables améliorations, me dit-on : voyez combien la salubrité y gagne. Nos pères, que vous re-

grettez tant, rendraient justice à de tels avantages, apprécieraient les modernes alignements, et seraient charmés de profiter des facilités actuelles qu'offre la circulation. » A cela je n'ai rien à répondre. C'est mieux sans doute, et je dois reconnaître que, pour se rendre de l'hôtel de Carnavalet au jardin de Renard et au Cours-la-Reine, ou pour aller visiter la grande Mademoiselle à son logement des Tuileries, madame de Sévigné aurait trouvé bien commode de suivre tout droit la rue Rambuteau. Mais pourtant, je le répète, vive Rome, ma belle Rome, la ville du *statu quo*, où rien ne se détruit que ce qui tombe de vieillesse, et où, sous ce rapport, le temps est le seul architecte.

Souvent dans ce Paris que j'aime toujours quand même, malgré ses révolutions, ses émeutes, ses alignements, assis le soir à l'entrée de la place de la Bastille, sans interroger un autre passé que le mien, sans m'égarer plus loin que ma propre jeunesse et mon enfance, je me suis laissé aller à mes rêves rétrospectifs. Car, s'il est vrai que les objets émeuvent les puissances, la transformation complète de ces mêmes objets, leur entier renouvellement, n'agit pas moins vivement sur l'imagination, quand, après des années écoulées (nos plus belles), vous contemplez des lieux sur lesquels semble s'être levée la baguette d'une fée pour faire tout disparaître. Quelle révolution cette place n'a-t-elle pas subie! J'ai vu la noire et massive prison d'État; ses tours, ses créneaux, après soixante ans écoulés, sont devant moi comme une vision, un fantôme, tels que l'enfance en crée. Vingt ans après, dans ces mêmes lieux ma jeunesse a eu aussi son rêve. A quelques pas de la forteresse écroulée, dans

un élégant hôtel, une femme pleine de charme et de talent, émule de Dusseck et de madame de Mongeroult, me faisait entendre de la ravissante musique, dans un grand salon exprès disposé pour ces concerts. C'était la fille d'un homme fameux, de ce Beaumarchais, le Molière de la Révolution, dont le génie représentait si vivement et si fatalement son époque. Aujourd'hui tout s'est évanoui, les objets comme les personnes. J'ai dit que dans les rues de Paris il m'était arrivé de trouver une rivière là où j'avais laissé un salon; et, en effet, un canal chargé de barques suit son cours à travers la salle des concerts de la maison de Beaumarchais et baigne en passant les cachots souterrains de la formidable Bastille.

Mai 1832.

Les anciens n'ont pas été plus esclaves de la règle des vingt-quatre heures dans leurs compositions dramatiques que les Romains modernes dans l'observation des *due ore*. L'*Ave Maria* marque pour eux la vingt-quatrième heure, comme chez nous l'*Angelus* la douzième; midi et minuit n'ont ici rien à voir. La première heure est celle qui suit la dernière du jour; elle varie continuellement, et il faut renoncer à compter à la française, ou bien l'on s'expose à chercher midi à quatorze heures. La soirée est consacrée à la promenade. Un Romain jeûnera pour se donner les moyens d'aller en calèche, et se faire traîner est son premier besoin : plaisir de paresseux. On voit, dans l'intérieur des voitures, des gens dont

la toilette est négligée, au point qu'on est tenté de croire qu'ils se sont trompés de marchepied, et le cocher, malgré les trous de son manteau, est souvent le mieux paré de toute la carrossée. Le peuple de Rome semble se plaire, comme jadis, à constater son indépendance vis-à-vis des patriciens. Souvent sa caratelle côtoie et devance leurs équipages; il s'assoit auprès d'eux au théâtre, et il use du vestibule et de l'escalier de leurs palais avec le plus intime sans-façon. Dans ses rapports avec le *signor forestiere* il se montre plus humble, et tend la main. Je reviens aux *due ore dopo l'Ave Maria*, pour le moment neuf heures de France. Les Romaines ont fait toilette en revenant de la promenade ; quelques-unes ont reçu des visites en *prima sera;* aux *due*, elles sortent; elles vont au théâtre ou à la *conversazione;* et elles vous disent très-bien qu'elles ne changent jamais leurs heures , parce que, hiver comme été, ce sont toujours les *due*. C'est une chose singulière que la mobilité méridionale s'accommodant ainsi d'une vie monotone et qui me paraît assez triste. Dès le commencement du printemps, il est convenu qu'il doit faire chaud, et l'usage veut qu'on reste chez soi à dormir; midi sonné, vous chercheriez donc vainement une boutique ouverte et un Romain dans les rues, excepté le dimanche, car ce jour-là il existe une obligation encore plus impérieuse que la chaleur pour le *mezzo ceto*, c'est de se promener, quelque temps qu'il fasse, à pied dans le Corso, de midi à une heure; la première société n'a garde de s'y montrer alors et de se mêler à la seconde. La noblesse et la bourgeoisie (c'est bien là, à quelques exceptions près, ce qui forme la démarcation) ne se connaissent pas et par-

tagent Rome en deux sociétés, qui pourront un jour devenir deux camps. Chez nous les gens de province se font d'assez drôles d'idées sur ce qu'ils appellent la première société de la capitale. « Je n'allais que dans la seconde, » me disait, à Ribérac, un élégant du Périgord. Je fus curieux de savoir comment il comprenait cette distinction et quels étaient les salons qui, à Paris, occupaient dans sa pensée le second rang de l'échelle sociale. « C'étaient le salon de Flore et le Tivoli d'hiver. Je fréquentais de préférence, ajouta-t-il, les actrices des petits spectacles. » On voit par là la place qu'il assignait à celles des grands. Du reste, on comprend pour des étrangers les erreurs de ce genre, aujourd'hui surtout qu'elles se trouvent appuyées par l'autorité des journaux. Le moyen de ne pas être fasciné, quand on voit dans les annonces quotidiennes : « Le beau monde continue à affluer au Jardin Turc; — les sommités de la société parisienne se sont donné ce soir rendez-vous à la Fête Vénitienne, rue Verdelet, nº 109, au troisième. — Le boulevard du Mont-Parnasse est toujours le rendez-vous de la fashion. » Mon Périgourdin, en me lisant cet article de son journal, appuyait avec une certaine emphase sur le dernier mot. Je lui demandai hypocritement ce que c'était que cette fashion dont j'entendais souvent parler? « Une dame anglaise, me répondit-il, une lady. J'ai valsé avec elle à la Chaumière. Ah ! monsieur, les dames de la seconde société de Paris, comme elles l'emportent sur celles de la première société d'ici!, et qu'on est heureux de pouvoir déposer à leurs pieds une partie de son aisance! Je ne regrette point les sacrifices que j'ai pu faire pour plaire à la beauté; et pourtant il est bien vrai que je serais plus

riche, si j'avais moins aimé. » A ces mots, il fit un profond soupir. Je vis qu'il y avait de l'argent au fond de cette histoire, et, aussi discret que Chactas, je me tus, respectant sa sensibilité. Ce bon jeune homme ne pouvait se figurer que les actrices des grands spectacles n'appartinssent pas à l'élite de l'aristocratie féminine; chacun prend ainsi dans sa sphère ses termes d'appréciation. Pendant un séjour que fit en 1828, à Avranches, madame la Dauphine, l'aumônier du Mont-Saint-Michel ne manqua jamais de lui donner le titre de marquise, parce qu'il en connaissait une dans le pays qui lui faisait l'effet d'être la plus grande dame de France. La princesse se retourna vers moi, et me dit : « Je crois qu'il m'appelle madame la marquise.—Je le crois aussi, madame, » lui répondis-je. Il persista; il est vrai que nous ne l'avertîmes pas, tant la Dauphine trouvait l'idée divertissante.

Je disais que, le dimanche à Rome, on voyait se succéder à la promenade les deux sociétés. La première toujours en voiture. Une princesse romaine marche peu, un cardinal encore moins; si la fantaisie lui prend de mettre pied à terre, l'étiquette veut que ce soit hors de la ville. Dans l'enceinte des murs une vaste berline, comme celle qui dans mon enfance charmait mes regards sous la remise de mon père, et qui lui venait du sien, est le véhicule obligé pour un *porporato*, et trois laquais doivent être échelonnés derrière, habituellement l'un en bas blancs, l'autre en bas noirs et le troisième en bottes, avec trois livrées râpées et trois chapeaux formant neuf cornes sans celles du cocher. Du reste, je ne serais pas exact, si j'omettais d'ajouter que, les jours

de gala, j'ai vu à Rome des équipages d'une véritable magnificence. Les *Monsignore* peuvent, sans blesser le décorum, se montrer à pied dans les rues ; seulement le bas violet entraîne un domestique à sa suite, comme le bas rouge en exige trois. Ce domestique en livrée marche derrière son prélat à une distance toisée, s'arrête quand il s'arrête, enfin personnifie son ombre. Dans la belle saison l'horizon des promeneurs s'agrandit, l'attrait de la poussière les attire jusque vers le *Ponte Molle*, par la rue la plus triste de Rome. Quelquefois, ils font aussi le tour de la villa Borghese, dont les riants aspects et les ombrages toujours verts contrastent agréablement avec l'aridité de la *trottata* accoutumée.

Un portier romain répondait aux gens qui venaient savoir des nouvelles de sa maîtresse et s'informer de la nature de son indisposition : *La principessa è inamorata;* le mal de la duchesse ** n'est pas du même genre, au contraire ; on ne m'a parlé à sa porte que de sa *rabbiatura*, et je n'ai eu garde d'insister pour la voir. Avant son titre actuel, cette bonne duchesse portait celui de marquise de Roma Vecchia, nom d'une ferme qu'elle possède sur la route d'Albano, et les domestiques, en l'annonçant, ne manquaient jamais d'en faire la *Vecchia Marchesa di Roma*. Il y a eu ce soir à son palais un monde infini, ce que la princesse d'Olgorouki appelait l'univers et sa femme. A peu près autant de foule et autant de bruit que dans les *routs* anglais et français, où, comme le remarquait très-justement madame de F..., on n'entend point la personne qui vous parle, mais en revanche on entend toutes celles qui ne vous parlent pas. Nous avons des visages de beaucoup de pays, et généralement

tout ce qui apporte à Rome une lettre de crédit. Le valet de chambre, qui ne peut se rappeler tant de noms barbares pour un Italien, a pris le parti de les annoncer collectivement : *cinque Inglesi; due Tedeschi; tre Americani.* J'ai retrouvé parmi ces derniers M. Har..., mon ancien compagnon de voyage en Sicile, qui s'est jeté dans mes bras et m'a mis son nez dans l'œil, puis aussitôt il a commencé un récit que j'ai eu quelque peine à suivre : il parle entre ses dents ; il serait plus exact de dire entre des dents, car ce ne sont pas les siennes. Il en a changé depuis que nous nous sommes quittés à Catane, d'où il était allé à Paris se faire mettre un râtelier sur lequel il compte beaucoup pour ses succès auprès des dames. Aujourd'hui un lion amoureux se fait mettre des dents; jadis il se les faisait ôter, si nous en croyons la Fontaine. Il me conta (M. Har...) qu'il venait d'arriver à Rome, où il faisait faire son portrait par Agricola, et il se plaignit qu'on lui avait donné l'air bête. On ne lui avait rien donné. « A quelle figure parlez-vous là ? » me demanda-t-on. Je répondis que c'était un Américain voyageur par état, chez lequel le mouvement perpétuel était devenu une idée fixe. Le prince Gagarin ajouta : « Il y a vraiment trop d'espèces chez **, tout le monde s'y fait présenter. » Je me permis d'observer que lorsqu'on proposait à ** de lui présenter des espèces, c'était précisément la meilleure recommandation qu'on pût employer près de lui. Parmi toutes ces espèces et ces altesses, il y en avait une qui réunit éminemment les deux qualités ; aussi l'appelle-t-on son espèce royale. Madame *, plus charmante que jamais, était à cette soirée, assise entre deux femmes, l'une remarquable comme elle par ses

agréments, l'autre par sa laideur. « Ma voisine (la jolie) vous paraît-elle bien? me demanda madame *. — Tout ce qui vous approche s'embellit, » lui répondis-je. Elle se récria : « Vous me faites-là un drôle de compliment! » Je lui maintins qu'il était de bon aloi, tout en convenant que, pour quelqu'un moins sûr qu'elle de son fait, il pourrait paraître ambigu, et j'ajoutai avec le poëte persan : « Ce qui touche à la rose participe de son parfum. Vous embellissez ce qui vous approche, et c'est d'autant plus généreux que je défie qu'on vous le rende. — Et pourquoi? » me demanda-t-elle avec l'air parfaitement ignorant d'une Romaine qui ne connaîtrait la coquetterie que de réputation. Mais je savais que madame * (Mlle G ..) était d'origine française. Je comptai sur l'influence du sang. « Pourquoi? répétai-je. Je vous demande la permission de vous répondre par deux vers adressés à une belle indifférente. Je ne me rappelle plus d'où ils viennent, mais je sais très-bien où ils vont :

L'Amour seul pourrait t'embellir.
L'Amour est le dieu des miracles.

En ce moment tout le monde se levait pour regarder un envoyé turc qui, en se rendant à Naples, traversait Rome et le salon de **. C'est quelque chose d'affreusement laid que les Orientaux de nos jours, avec cette défroque qu'ils ont imaginé de substituer à leur noble costume. Depuis que je les vois ainsi travestis, il me vient dans la pensée que ces braves gens pourraient bien n'être pas plus Turcs que Mascarille n'était marquis. Seulement ils ont pris le contre-pied ; ils ont trans-

formé les marquis en laquais, et on ne peut nier qu'ils n'aient réussi à se donner l'air parfaitement ignoble. C'est une prétention que de vouloir se faire passer pour ambassadeur et pour Turc, avec une pareille redingote; une prétention comme celle que madame la princesse de Met… affichait un jour devant moi à Vienne. Elle disait que sa famille était d'origine musulmane, et qu'elle-même, étant née en Hongrie, dans des États si longtemps soumis à la puissance des sultans, se considérait comme plus d'à moitié Turque. Puisque je suis en train de madrigaux, pourquoi ne rapporterais-je pas ici celui que la beauté vraiment orientale de la princesse de Met… m'inspira dans cette occasion. Elle voulut bien en trouver le trait assez galant :

> Du Dieu de Mahomet suivant la loi nouvelle,
> Iriez-vous pour l'erreur quitter la vérité?
> Ce n'est pas ce dieu-là, si j'étais consulté,
> Que je choisirais, moi, pour vous rendre infidèle.

Je ne jurerais pas que le Turc qui m'a fait penser à la princesse de Met… n'ait eu aussi quelque idée de convertir madame* à l'infidélité. Il la regarda longtemps en échangeant avec son drogman des gestes assez significatifs. Ces bons mahométans se permettraient, j'imagine, d'étranges licences, si on les laissait faire. Un d'eux, qui nous vint en ambassade dans le siècle dernier, admettait le public à assister à ses repas, qui se passaient fort sobrement : il ne lui fallait que du riz et des houris; et quand il apercevait dans la société quelque dame à son gré, il appelait son interprète et lui disait : « Qu'on me la garde. » Ce singulier diplomate se faisait garder aussi

des demoiselles de l'Opéra et des petits théâtres (première et seconde société), et, lorsqu'elles voulaient traiter avec lui des questions financières, il leur disait d'aller trouver le roi de France, qui était chargé de le défrayer comme ambassadeur extraordinaire, et très-extraordinaire, comme on voit.

Cependant M. Har... s'était mis à danser. « Comment trouvez-vous que je m'en tire? me demanda-t-il dans un moment où il venait de faire manquer la contredanse.— Étonnamment, lui dis-je. Je suis frappé de vos airs de tête, et je remarque aussi que vous êtes rempli d'égards pour la mesure, au point de lui céder le pas. » Je repris ma place près de madame*; la jolie voisine s'était éloignée, mais l'autre tint bon ; mes plaisanteries l'avaient amusée, bien qu'elle fût un peu de temps à les comprendre, et elle se mit à sourire de ce que j'avais dit le quart d'heure d'avant sur le voisinage de la rose, en laissant saillir de côté deux dents fort longues ; puis, avec un accent allemand très-prononcé, elle nous entretint du danger des séductions auxquelles est exposée dans le monde une pauvre femme faible (elle était grosse comme moi), et sans défense (elle en avait deux comme un sanglier).

Marivaux dit que le négligé des femmes est l'équivalent de la nudité; il me semble que c'est bien plutôt leur toilette. Nous calculions ce soir qu'avec deux on en habillerait une. Quelques cardinaux qui se trouvaient là firent peut-être la même remarque et cédèrent la place à ces dames. Nous prétendions qu'ils avaient été mis dehors par les épaules.

Peut-on sérieusement appeler *una conversazione* un étouffoir comme celui où j'ai passé hier ma soirée! Décidément les plaisirs du *rout* ne sont plus à mon usage, et quand je sors de les goûter il me prend des velléités de solitude et de désert ; mes regards se tournent vers l'Orient. Je suis las aussi de ce sans-façon qui dégénère en rusticité. C'est de la franchise, me dit-on ; soit, mais alors j'aime mieux l'hypocrisie, et je regrette cette aimable fausseté qu'on appelait le savoir-vivre, cette politesse qui faisait l'effet de la bienveillance, de même que cette dernière ressemble à l'amitié. Avec la manière qu'on adopte de ne se gêner sur rien, les liens de famille eux-mêmes se relâchent. Dans le monde, entre parents, à peine si on a l'air de se connaître; on hésite à s'aborder, à se saluer, et cette hésitation est surtout choquante quand on la rencontre chez des gens qui devraient être envers vous dans une mesure de respect, ou au moins de déférence. Je me souviens d'avoir entendu une femme âgée dire à un jeune homme qui la regardait avec un air incertain s'il devait ou non s'incliner en passant devant elle : « Je vous assure, A..., que je suis votre tante. »

La conversation générale formait jadis un lien dans la société. Elle obligeait chacun à fournir son contingent ; elle était à la fois pour l'esprit un agréable passe-temps et un utile exercice ; on y faisait d'heureux échanges. Aujourd'hui, aussitôt que vous réunissez quelques personnes dans un salon, elles se fractionnent, et je me demande pourquoi elles ne réservent pas ces *à parte* pour

le *rout*, où je comprends qu'au milieu de la foule on tende à s'isoler. Entre ces deux extrêmes, je crois que je m'arrangerais mieux du cercle, malgré sa solennité, et j'estime qu'il en sortait plus de conversation que de ce morcellement par petits paquets. L'autre jour, à dîner chez lady C..., chacun causait avec son voisin, et, à peine hors de table, les entretiens particuliers ont continué. Comme je le remarquais avec B..., il me confia qu'il venait de faire le tour de la chambre et que, s'étant approché le plus discrètement possible des divers groupes, il avait reconnu qu'on disait les mêmes choses dans tous, et il en concluait que la conversation, lorsqu'elle s'éparpille ainsi, ressemble au miroir brisé dont chaque fragment répète à part et seulement plus en petit la même image que la glace entière, en sorte qu'habituellement un seul colloque pourrait défrayer tous les autres. Cette uniformité le faisait songer à deux dames de sa connaissance qui étaient venues ensemble à confesse, et une d'elles, quand son tour arriva, cherchant son papier et ne le trouvant plus : « Ah ! ma chère, dit-elle, voilà que j'ai perdu ma confession, prêtez-moi la vôtre. » Il prétend que toutes les conversations, comme les confessions, se ressemblent.

On me montrait tout à l'heure, se promenant en calèche à la villa Borghese, un vieux Romain qui ne se rappelle pas de s'être occupé de sa vie, et dont les jours se sont écoulés dans une perpétuelle nonchalance.

« Rien, me dit-on, n'a jamais pu déplacer ses habitudes, effleurer sa tranquillité. » La paix est sans doute le premier des biens : il y a un admirable traité de Nicole sur la manière de la conserver avec soi et avec les autres ; mais tel, en cherchant la paix, rencontre l'apathie et s'en contente. L'apathie, pourtant, n'est que l'indifférence et point la sainte. Eh bien, je me prends parfois à envier le vieux Romain, dont tous les moments se trouvent suffisamment remplis par l'oisiveté. Je me demande avec quelque inquiétude ce que peut devenir un homme qui pense, qui n'a pas renoncé à être une intelligence, quand, en avançant en âge, les organes appelés à la servir lui font successivement défaut. Déjà j'ai remarqué que lorsque je ne surveille pas de près ces serviteurs indolents, ils se négligent, ils s'absentent ; quelques-uns même menacent de me quitter tout à fait, en sorte que je suis bien obligé de reconnaître que ma pauvre intelligence a d'assez mauvais domestiques ; ils en disent peut-être autant de leur maître. Sérieusement, si je réfléchis à ce désœuvrement forcé auquel la vieillesse se trouve condamnée par l'affaiblissement de ses organes, et dont pour mon compte j'appréhende l'ennui, n'ayant jamais su passer mon temps sans une occupation quelconque, je suis tenté de regretter (singulier reproche à faire à ses parents !) qu'on ne m'ait pas appris de bonne heure à ne rien faire, genre d'éducation que j'ai vu donner à plusieurs de mes contemporains, et à laquelle ils ont fait honneur. Ensuite, il y a telle de mes facultés de la défection de laquelle je prends mon parti : par exemple, je me console de devenir sourd, quand je suis obligé d'entendre M. Har...

raconter ses voyages : sa mémoire, vraiment fâcheuse, ne lui laisse pas oublier une seule des localités qu'il a traversées, et il faut bien se garder d'en prononcer le nom devant lui. Parlez-vous de Lorette, il commence aussitôt : « Place du Bramante, Santa Casa, le trésor, les caves, l'apothicairerie. » Et si quelqu'un vient à dire : « Je suis allé hier à Tivoli, » il continue : « Petite ville renommée par ses cascades et ses antiquités, chantée par Horace sous le nom de Tibur...; elle est située.... » Malheur à vous si vous ne parvenez pas à fermer le robinet. Sa conversation est à la fois un monologue et un catalogue; il a surtout des prétentions à la jeunesse, et il me reproche de dire mon âge : il appelle cela se vieillir. Je lui soutenais, devant la jolie comtesse M..., qu'il y avait beaucoup de petites douceurs attachées à la condition des vieillards, dont l'âge suffit seul pour inspirer la confiance, et avec lesquels les femmes peuvent se dispenser d'être prudes et même prudentes. Pourtant la comtesse n'était pas de cet avis, et j'avais beau lui dire, comme Fontenelle : « L'amour d'un vieillard, c'est à peu près de l'amitié ; laissez-vous aimer en toute sécurité par monsieur et par moi, » elle prétendait que les années n'y faisaient rien ; qu'il n'y avait pas de prescription contre l'amour. Je me permis de plaisanter sur son excessive prudence, dont je maintins l'inutilité, et j'ajoutai qu'il ne fallait pas que la vertu perdît son temps à prendre des précautions superflues, quand elle était suffisamment appuyée sur elle-même, et que j'avais remarqué que, lorsque je me servais d'une canne, je me croyais obligé de boiter.

J'ai dit que M. Har... faisait faire son portrait. Beau-

coup d'étrangers arrivent à Rome avec un projet semblable. Ils s'imaginent trouver des peintres à choisir; parmi les morts, je ne dis pas. Chaque école envoie ici ses élèves : ils viennent achever leur éducation sous les inspirations du passé et en présence des grands modèles; mais quant aux talents du cru, autant n'en pas parler. J'en excepte Pinelli, artiste vrai, plein de verve, dont le naturel et les habitudes appartiennent à une autre époque, et qui se serait appelé, il y a trois siècles, Benvenuto Cellini. Je vais quelquefois le voir travailler et me divertir de ses saillies. Il termine en ce moment un groupe représentant des vendanges. Tout ce monde est vivant, rit et chante. Versez-leur du vin, ils boiront : comme Martial proposait de donner de l'eau aux poissons sculptés par Phidias : *Adde aquam, natabunt*. Une dame de ma connaissance pensait avoir fait une trouvaille : un peintre napolitain, grand coloriste, lui avait-on dit, et point très-cher. Elle lui donna sa confiance, et il entreprit hardiment son portrait, qui nous parut un peu vert. Nous découvrîmes plus tard qu'elle avait eu affaire à un peintre de marine : il ne savait représenter que la mer, et, de préférence, des naufrages. « Je trouvais bien, me disait Carle Vernet, qu'il y avait dans sa manière quelque chose de *vague*. »

Un peintre portugais, Siguera, s'est fait Romain, comme M. Boquet, comme Thorwaldsen, comme Hor... Ver... m'assure qu'il le fera. Siguera possède éminemment une partie de l'art; ses figures d'anges et de saints, avec leurs auréoles, nagent dans des flots de lumière; il détache clair sur clair, blanc sur blanc, et rien n'est mat, tout est également transparent; il étend

sur sa toile un rayon de soleil, dans lequel il trace ensuite ses personnages, comme un sculpteur fait surgir d'un marbre étincelant ses groupes en relief. Hor... Ver... m'a bien dit, avec son intelligence ordinaire de l'art, que Siguera était le Rembrandt sans ombre ; mais il y a Siguera le peintre et Siguera le poëte. C'est Rembrandt quand il exécute ; mais quand il conçoit il n'est autre que Siguera. Il puise dans son âme religieuse, dans sa foi méridionale, et la source d'eau vive jaillit. C'est ainsi que le peintre immortel de la Farnesina, dépourvu de modèles, de *belles femmes*, comme il l'écrivait à Castiglione : *Essendo carestia di belle donne*, en cherchait le type en lui-même, dans sa propre inspiration, et trouvait Galatée : *Io mi servo di certa idea che mi viene alla mente.* Il n'avait pas besoin de voir pour copier, de placer devant les yeux du corps des modèles de chair : l'idéal posait en lui. Je reste des heures entières à regarder ses madones, à m'en pénétrer; je voudrais faire passer leur expression de mes yeux à mon âme, comme elles sont arrivées de l'âme de Raphaël à ses yeux. Génie sublime ! la beauté dont tu t'es créé l'image est plus belle que la beauté !

29 avril.

Nous avons ici un galant homme recommandable sous tous les rapports, mais dont, à mon avis, l'amour-propre a fait fausse route. Il est arrière-petit-fils d'un de nos plus grands poëtes comiques, et plutôt que de se

parer de cette descendance, il préfère s'appeler le vicomte B... de R..., ce qui, à mon sens, est mal comprendre l'aristocratie, car enfin celle de l'esprit a une valeur bien réelle à laquelle sa rareté ajoute[1]. Comme le vicomte ne parle jamais de son grand-père, et que je voulais absolument découvrir s'il n'en possédait pas quelque lettre qui pût enrichir ma collection, je pris un détour afin de ne pas l'effaroucher, puis peu à peu me rapprochant du but: « J'ai su, lui ai-je dit, que parmi vos ancêtres vous en comptiez un (le vicomte sourcilla) M. de ***, justement fameux par un voyage dans le Nord, où il remplissait, je crois, une mission diplomatique. » Le regard du vicomte s'adoucit : « Il est vrai, » me dit-il. Je continuai. « C'était un esprit fort distingué ; homme de plaisir, homme du monde, dont à la ville et à la cour on citait les reparties.— Justement, un homme de plaisir, aimant la bonne chère, trop gourmand ; il s'empoisonna avec une médecine que son cuisinier avait préparée pour son cocher ou plutôt pour ses chevaux. — Mon Dieu, j'avais oublié cette anecdote. » Après une pause et d'une voix plus timide, je

[1] Les plus beaux génies des deux derniers siècles n'ont point laissé de postérité qui se soit succédé jusqu'à nous, témoin Racine, Molière, la Fontaine, Boileau, Voltaire, Rousseau, Buffon, etc. On peut dire d'eux comme de Napoléon :

Le premier, le dernier de ton illustre nom,
Aux yeux de nos neveux éblouis de ta gloire,
Apparais seul, et, dans l'histoire,
Sois ta race, sois ta maison.

L'aristocratie intellectuelle semble frappée de stérilité physique. Il est refusé à nos grands noms littéraires de se perpétuer, fût-ce par des collatéraux, et la même remarque peut s'étendre aux illustrations scientifiques et aux artistes fameux.

continuai : « Je crois me souvenir que M. de ***, en outre de ses voyages qui ont été publiés, et dans ses moments de loisir, avait aussi, pour son plaisir et pour le nôtre, composé quelques pièces de théâtre. — Croyez-vous; me dit le vicomte avec un peu d'embarras? mais oui, en effet, je me rappelle, cela l'amusait. » Je me dépêchai d'ajouter : « C'est dans ces pièces qu'il a si bien peint, d'après lui-même, les courtisans, les jeunes seigneurs, le marquis entre deux vins, le marquis faisant des dettes. Il était à la fois peintre et modèle. » Le vicomte satisfait m'interrompit : « Je vois que vous l'avez bien apprécié. Je vais vous en dire une anecdote. » Je prêtai toute mon attention. Après avoir toussé, il ajouta : « C'est une chose connue dans notre famille que mon père était tout le portrait de mon aïeul. Je lui ressemble aussi un peu, mais j'ai moins de santé. Pour mon père, c'était lui-même. Grand chasseur, aimant le plaisir, homme de société ; mais il n'a jamais fait de vers. » Voilà l'anecdote que je recueillis. Quant aux autographes je fus moins heureux. Le vicomte n'en a retrouvé aucun dans ses papiers de famille. Voilà pourtant, me disais-je en le quittant, un homme plein de bonnes qualités, estimable, honorable, et qui, par vanité, ne se soucie pas de porter un nom illustre.

Mai 1832.

Hélas! lui qui savait si bien décrire cette maladie chez les autres s'y voit lui-même en proie à son tour.

(*Chroniques de la Canongate.*)

Triste chose à voir qu'une brillante lumière s'éteignant; qu'un noble esprit tombé en paralysie comme le corps qui l'emprisonne! Chez madame Giustiniani, dont les chants ont charmé l'Italie quand elle s'appelait la Camporesi, et dont la grâce hospitalière égale le talent, on a fait ce soir de la musique en petit comité. Sur le divan qui entoure le salon, un homme d'une soixantaine d'années, à cheveux rares et gris, en redingote, un bâton noir à la main, était assis immobile, et cet homme n'était pas moins que Walter Scott, qui revient de Naples, et que l'apoplexie, qui déjà l'a frappé, menace de nouveau. Madame Giustiniani nous nomma l'un à l'autre. Je lui demandai avec empressement des nouvelles d'une santé qui appartient à tous les pays. Nous échangeâmes ainsi quelques mots, et je m'assis près de lui en le considérant avec le genre d'intérêt qui à Rome s'attache au passé, tandis que la maîtresse de la maison, mademoiselle Marini et Cartoni, se surpassaient à l'envi. Jamais leurs voix unies n'avaient vibré plus puissamment et ne s'étaient plus intimement associées à la passion de Desdémone et aux fureurs d'Othello. Rossini et Walter Scott, talents jumeaux, tous deux si dramatiques, si variés,

De figures sans nombre égayant leur ouvrage,

également pathétiques et gais. Mais aujourd'hui le barde écossais, droit sur son siége, semblait impassible. Ses paupières ne s'abaissaient pas entièrement, mais de fréquents bâillements décelaient leur tendance. Dans les intervalles des morceaux de chant, il répondait par monosyllabes aux questions d'une dame anglaise, sa voisine. Sa fille était plus loin ; elle paraissait passionnée pour la musique. La figure du prince des romanciers est assez commune, cependant son front large et élevé dénote la capacité, et la lueur de l'esprit brille encore parfois dans ses regards, habituellement ternes et fixes. Son nez, petit et rond, est un peu trop distant d'une bouche saillante, sous laquelle recule un court menton. Voilà le Walter Scott animal, le seul dont je puisse parler; mais combien je regrettai douloureusement l'absence de l'autre! En contemplant cette décadence, disons mieux cet anéantissement, en pensant à tout ce qu'avait renfermé de richesses cette tête féconde, cet esprit si disert, et dont maintenant on cherche vainement à soulever le couvercle, je me répétais les vers qui terminent le poëme charmant de *Rosamonde :*

> Tu meurs trop tard, tu vois les champs couverts
> De tes débris multipliés sur l'herbe.
> Et les parfums de ta tige superbe
> Avant ta chute ont péri dans les airs.

M. Gantz m'assure que dans l'intimité du tête-à-tête on peut encore retrouver l'auteur de *Waverley*. Je voudrais le croire; mais M. Mils, son compatriote, dont je visitais hier la délicieuse villa sur le Palatin, me disait que le pauvre sir Walter n'était plus rien, et surtout n'était

plus lui; c'est l'ombre d'un autre. Le fil de ses idées, qu'il savait jadis si bien démêler, se brouille et se rompt sans cesse, et, lorsque le chevalier Gell, son ami, n'est pas là pour le renouer, une conversation suivie est impossible. Cependant il écrit encore par habitude. Aujourd'hui c'est une nouvelle calabraise; naguère il s'occupait des chevaliers de Rhodes et voulait visiter leur île, entreprise à laquelle ses forces ne pourraient suffire. Enfin il se décide à tourner vers le Nord, à aller mourir dans cette terre natale dont il fut la poésie et l'histoire; il gagnera la Suisse et suivra le cours du Rhin à travers ces vieux châteaux qu'il aurait tant animés naguère. Ce soir, quand il se leva et prit congé, un bras et sa canne lui furent indispensables, et à peine pouvait-il se mouvoir. Avant-hier, pourtant, il est allé à Frascati, dont le cardinal d'York fut évêque, où ce dernier des Stuarts mourut enseveli dans la pourpre romaine. Le vieil Écossais est resté fidèle au culte du malheur et des souvenirs, et ce sont encore ses Stuarts que, près de s'éteindre lui-même, il vient chercher à Rome de préférence aux autres poussières. Demain, il veut aller à Bracciano, où le Prétendant a habité, et la distance ne l'arrêtera pas, lui qui a trouvé l'autre jour Tivoli trop loin. « Ah! signor, me disait son domestique de place, dont je tiens ces détails; encore si c'était pour y voir le ballon que j'ai vu, moi qui vous parle! » Cet homme se trouvait à Bracciano quand vint y tomber, arrivant de Paris, d'un trait, le ballon perdu qu'on avait lancé à l'occasion du sacre de Napoléon. D'autres témoins m'ont confirmé ce fait, et, la conversation s'étant mise sur les aérostats, on nous parla (des Anglais) des récentes et

prodigieuses ascensions d'un de leurs compatriotes. Tout ce qui touche à ces entreprises aériennes m'intéresse; je suis né avec elles, en l'année où, comme le portait la médaille décernée à Montgolfier, l'air fut rendu navigable. J'ai passé mon enfance à en entendre parler. Garnerin seul put m'en dégoûter, lorsque, dans le fort de la Révolution, devenu jacobin par peur, nous le vîmes arriver à Suzanne, envoyé par le comité de salut public pour mettre le château sous le scellé. Il en coûta à mon père quatorze mois de liberté. Dix ans après, retourné à ses ballons, Garnerin lançait celui dont je viens de parler, qui franchit en vingt heures la distance de Paris à Bracciano sans qu'on ait pu constater la direction qu'il a suivie, et s'il a passé la mer ou les Alpes. L'Anglais d'aujourd'hui fait mieux encore : il possède à fond sa carte de l'air; il sait à point nommé à quelle hauteur et dans quelle direction s'établissent les courants, et il répond, nous assure-t-on, d'aller en Chine en un jour. Voici comment il procède, ou plutôt comment il raisonne, car il n'en est encore qu'à la théorie. Il s'élève perpendiculairement à la hauteur suffisante, puis se tient en panne, laissant faire à la terre sa semi-révolution de douze heures, au bout de laquelle la face tournée de son côté se trouve être précisément les antipodes, et lui, qui pendant ce temps n'a pas bougé, descend alors (toujours en théorie). On voit qu'il n'a, à la lettre, qu'à se baisser et en prendre, et il prend des Chinois. Il y a des sceptiques qui opposent à ce système je ne sais quelle difficulté d'exécution, quelles impossibilités physiques; moi, je trouve fort digne cette manière d'en user avec la terre. Tournez, c'est votre affaire, je vous attends, je me re-

pose, je laisse passer la chaleur. Ce soir, quand vous aurez fini votre tour, j'ouvrirai tranquillement ma soupape et je descendrai droit à Péking, telle rue, tel numéro.

Je revis Walter Scott au palais Torlonia ; puis, hier soir, comme je montais le magnifique escalier du palais Barberini, et que je m'étais arrêté, selon mon habitude, pour regarder le lion, M. de L..., qui descendait, me dit officieusement : « Vous allez trouver là-haut cet Anglais qui est dernièrement arrivé. — Lequel ? il y en a tant. — Un qui a écrit des romans, la *Prison d'Édimbourg*, le *Château périlleux*. » Il n'en faisait pas la différence. En entrant dans le salon de lady Cov...., entre elle et sa charmante fille, j'aperçus Walter Scott, qui me parut moins endormi que chez madame Giustiniani : nous espérions qu'il parlerait ; mais il se trouva là quelqu'un qui, en eût-il eu l'envie, ne lui en laissa pas le moyen : la place était prise. Entre cette abondance stérile et l'apoplexie d'un homme de génie, nous aurions bien encore préféré cette dernière. Madame de Genlis me disait un jour : « Si vous rencontrez Fiévée, priez-le de venir me voir, j'ai quelque chose à lui dire, il a passé hier une heure chez moi sans que j'aie pu lui parler, un tiers nous en a empêchés. — C'est donc quelqu'un que vous n'aimez guère, lui répondis-je, car, si je me mets à sa place, il me semble que je vous en voudrais beaucoup de ne pas m'avoir dit franchement : Allez-vous-en. — Oh ! interrompit-elle avec son sourire qu'elle avait conservé charmant à travers ses rides, ceux à qui je puis dire : Allez-vous-en, je leur dis : Restez. » Malgré tout l'esprit de Fiévée, son excessif amour-propre me l'aurait rendu aussi pénible à supporter à la longue que l'importun

dont se plaignait à son sujet madame de Genlis, et que celui qui tenait le dé ce soir au palais Barberini. On pourra en juger par la lettre suivante, que, lors de son mariage, il écrivit à madame de Colb....

« Un simple billet de part ne suffirait pas pour vous, madame la comtesse, je plaidais pour ma liberté, et j'y renonçais le même jour. »

Il avait subi un procès politique.

« Je viens de me marier, et j'en suis très-content. Une femme qui me convenait, comme une des meilleures et des plus anciennes de mes amies, a cru le moment favorable pour me donner une marque d'estime de plus ; j'ai accepté. Veuve, sans enfants, à la tête d'une fortune indépendante, elle a pensé qu'elle rendrait ma position aussi forte que mon caractère. Sa délicatesse a été poussée aussi loin que possible ; je n'ai eu qu'à signer. Puisqu'il y avait entre nous amitié, je n'ai pas besoin de vous parler de son esprit, de ses opinions et de ses manières, » etc.

Le reste à l'avenant.

J'aime les autographes qui sont, comme celui-ci, à la fois lettre et portrait, et où l'écrivain se peint lui-même, surtout quand c'est à son insu. J'ai vu une lettre de Louis XV qui commence par : « J'apprends, mon cher maréchal, que vous n'avez plus le commandement de l'armée, » et je possède, dans ma collection, un billet du chevalier de Grammont, adressé nécessairement à quelque juif, où, en lui demandant de l'argent à emprunter pour racheter ses chevaux, qu'il avait sans doute perdus au jeu, il finit par un trait qu'Hamilton n'aurait pas

négligé : « Je trouverai moyen de vous payer sur mon bien et sur autre chose. »

Jour de ma fête.

Elle ne pouvait être mieux célébrée. Pendant la belle saison, le pape donne quelquefois ses audiences dans un pavillon au milieu des jardins du Vatican. Après le salut d'usage, toute étiquette cesse. Le prince de Ligne a justement remarqué qu'on ne peut faire plus de plaisir à un souverain que de le mettre à son aise ; seulement, je ne crois pas qu'il fallût que ce plaisir devînt trop réciproque. Nous nous asseyons autour d'une table sur laquelle sont de petites statuettes. La pièce est ornée de bustes antiques. Le saint-père est vêtu de blanc et n'a de rouge que ses mules, brodées en paillettes d'or. Dans ses discours, dans ses manières, on trouve la simplicité, la bonhomie et en même temps la dignité suffisante. La conversation, dont Sa Sainteté et le cardinal de Rohan, notre introducteur, font les principaux frais, roule sur l'abbé de Lam., venu de France, il y a quelque temps, avec MM. de Mont... et Lacord..., triumvirat bien remarquable. L'*Avenir* est en ce moment présent à Rome, en la personne de ses rédacteurs ; il y comparaît devant le passé, qui, dans la ville éternelle, prétend aussi rester l'avenir. M. l'abbé de Lam... proteste de sa soumission : je fais des vœux pour qu'il la prouve et pour qu'on y croie. Comme il a annoncé qu'il ferait connaître, par la voie de son journal, la décision du saint-

siége, l'*ultima lex*, le pape, voyant qu'il ne peut manquer d'être imprimé, en a apporté plus de soin à peser ses paroles, et il a voulu pour témoin et pour auditeur un cardinal français. C'est de cette audience récente qu'il s'entretient en ce moment. Il résulte de ce que j'entends qu'elle se serait passée très-paternellement ; que le saint-père n'a pas touché la question théologique, mais que, préalablement, il avait fait dire à l'abbé de Lam..., par le cardinal Pacca, qu'en rendant toute justice à son beau talent et même à ses bonnes intentions, il ne lui cachait point que son cœur était contristé des divisions que ses doctrines commençaient à semer dans l'Église de France en un temps où l'esprit d'humilité et la soumission aux évêques étaient de plus en plus nécessaires. La charge du saint-siége se borne à condamner les erreurs, ici on aurait voulu lui faire confirmer des opinions. Tout ce que dit Grégoire XVI à ce sujet me paraît si bien dicté par l'esprit de sagesse et de charité, et je me sens tellement dominé par l'autorité de ses paroles, que je suis au moment de m'écrier comme le maréchal de Grammont au sermon de Bourdaloue : « Mordieu ! il a raison. »

Dans son livre intitulé *des Affaires de Rome*, qui contient des pages si éloquentes, l'abbé de Lam... déverse le ridicule et le blâme sur le cardinal de Rohan, dont la piété et les vertus méritaient mieux. Qu'il me soit ici permis d'affirmer que les procédés du cardinal envers l'abbé ont été ce qu'ils devaient être, pleins de charité chrétienne, de noblesse et de franchise. Quand la connaissance que j'avais par moi-même de la loyauté de son caractère ne m'eût pas suffi comme preuve, je

l'aurais trouvée dans le témoignage de gens trop attachés alors à la cause et à la personne de M. l'abbé de Lam... pour qu'il pût me rester à cet égard le moindre doute.

Peu de jours après cette conversation, dont j'avais pris ma part dans le pavillon du jardin du Vatican, je me rencontrai avec le principal intéressé, qui habite la même maison que la princesse Zénaïde Wolk... Je considérai avec une vive curiosité cette figure expressive, cette laideur de génie. Il me semblait lire sur le front soucieux du grand écrivain, dans ses yeux creux et brûlants, le combat intérieur, la lutte entre les deux anges. Le déchu l'emportera-t-il? la victoire restera-t-elle au vaincu? L'ange de lumière avait si bien parlé par la bouche du prêtre, dans ses admirables réflexions sur l'*Imitation*, alors qu'il disait : « L'orgueil n'aime point : c'est encore là un de ses caractères et comme le type infernal... Sorti de l'abîme, il s'y replonge. Le reste est le mystère de l'éternelle justice... Dieu délaisse cet insensé; il le livre à son orgueil. Alors arrivent ces chutes terribles qui étonnent et consternent, ces chutes inattendues, effrayants exemples. Car malheur à qui s'appuie sur sa propre justice : la ruine l'attend... Le front dans la poussière, je m'anéantis devant vous, je confesse ma misère, ma désolante impuissance; sauvez-moi, ou je vais périr. »

Le livre est plein de passages de cette sorte. De ces cris prophétiques de la raison et du cœur se débattant contre l'ennemi intime, et nous voyons la fin! « Preuve effrayante de la dégradation originelle de l'homme! quand le ciel ne demande en quelque sorte qu'à s'ouvrir

pour le recevoir, quand il est maître en obéissant de s'en assurer la possession, il y a quelque chose en lui qui choisit et qui veut l'enfer. » Ce n'est pas moi qui dis cela, c'est lui, et quel autre l'aurait exprimé comme lui? Hélas! cette langue de feu comme l'épée flamboyante de l'ange ne garde plus la porte du sanctuaire. Il faut pleurer l'esprit, le talent, le génie, quand ils deviennent des dons fatals, et pourtant le moyen, en gémissant sur la chute, de ne pas s'intéresser du plus profond de l'âme à tant d'esprit, de talent, de génie! Des convictions si vives et de la sorte ébranlées! Que dire de ce pauvre cœur que la foi a quitté? « Venez voir le lieu où le Seigneur avait été mis, » et vous ne trouvez plus qu'un tombeau vide. Mais qui oserait désespérer du retour à la vérité d'une si haute intelligence?

Peu de temps après on nous annonça le départ de M. l'abbé de Lam..., et, l'hiver suivant, j'appris à Jérusalem la dissolution de la société formée pour la publication de l'*Avenir* et la séparation de ses rédacteurs. En regrettant, dans l'intérêt littéraire, de voir se délier une aussi éminente association, j'admirai la noble et persévérante soumission de deux jeunes hommes que leur nature active et passionnée pouvait rendre plus prompts à la résistance, plus accessibles à l'erreur. Car pour des esprits de cette trempe, si dispos à avancer, le courage consiste à reculer, et il y a bien de la force à reconnaître sa faiblesse. Leur immense talent, qui n'eût pu manquer d'exercer une dangereuse influence sur la jeune France, toute prête alors pour l'explosion, sera consacré à calmer, à modérer, à régulariser. Leur exemple purifiera la voie que tant d'autres cherchent à corrompre. Personne

ne s'égarera à leur suite, et ils n'auront point à dire comme l'apôtre : « Mon Dieu, pardonnez-moi les fautes des autres. » Dans ces jours où l'indépendance est poussée à l'extrême, où la soif de toutes les libertés est devenue dévorante, on en vient (de bons esprits) par une réaction naturelle à se passionner pour la soumission. J'ai vu la France entière être de cet avis, et encore aujourd'hui, par une singulière contradiction, j'entends des libéraux effrénés proclamer les félicités dont jouissait le pays durant les quatorze premières années du siècle (époque de soumission s'il en fut), et l'opinion populaire n'est certes pas défavorable aux souvenirs de l'Empire. Au fait, l'obéissance passive a son bon côté. Rien ne met en repos comme de pouvoir se dire : C'est mal parce que c'est défendu. C'est défendu parce que c'est mal, laisse trop de place à la controverse. J'ai entendu raconter à l'évêque de la Nouvelle-Calédonie qu'un jour il disait à ses néophytes que c'était une mauvaise chose de manger de la chair humaine, et un d'eux lui répondit avec un grand sens : « Évêque, ne dites pas que c'est mauvais, car vous n'en savez rien : vous n'en avez pas mangé. Dites que c'est défendu, et nous obéirons ; mais il ne faut pas dire que c'est mauvais, car c'est bon. »

Les idées radicales et socialistes, dont on reproche la tendance à M. l'abbé de Lam..., ont des sectaires dans les Légations et en Lombardie, mais plus encore sur

l'autre versant des Alpes. On nous citait ce soir un communiste du pays de Vaud qui professait dans toute leur pureté les doctrines du phalanstère et réclamait impérieusement le partage égal des biens. L'héritage inattendu d'une somme de dix mille francs vient tout à coup de changer la position de cet honnête humanitaire, et de le soustraire au prolétariat. Mais on lui doit la justice que ses théories n'en ont point été ébranlées. « Fidèle au principe, a-t-il dit, j'en maintiendrai toujours l'intégrité. Que si ensuite on vient m'objecter qu'il est bien dur pour des propriétaires, quoiqu'ils aient joui injustement jusqu'à ce jour, de se trouver totalement dépossédés et réduits à leur quote-part dans la communauté, je répondrai : Eh bien, usons de quelque tolérance; montrons-nous plus généreux que ne l'étaient les riches; laissons-leur une petite somme, dix mille francs par exemple; mais, au-dessus de ce chiffre, que tout soit irrévocablement mis en commun, et qu'on voie enfin cesser le monstrueux abus de l'inégalité des fortunes. »

La princesse Wolk... nous a fait entendre plusieurs psaumes de Marcello. Cette musique, plus que séculaire, n'a pas vieilli d'un jour, et la muse du noble Vénitien plane toujours au haut des cieux, dont elle raconte les gloires, comme ils racontent celle de Dieu. Mais ce que je dis ce soir des chœurs sacrés de Marcello, madame de Sévigné l'a dit des opéras de Lulli : « Je ne crois pas qu'il y ait une autre musique dans le ciel. » Cependant

ces chants, qui la ravissaient, qui charmaient les oreilles des Racine et des la Fontaine, ces princes de l'harmonie, nous semblent aujourd'hui traînants et décolorés. La musique est de tous les arts le plus soumis à la mode, cet empire tyrannique et capricieux. Tout chant profane vieillit et passe; mais il n'en est pas ainsi des chants d'Église, ils participent de la prière. Ils ne sont pas seulement l'expression d'une époque et le sentiment qui les a fait naître leur imprime sa durée. Tout ce qui touche à la religion participe de son immuabilité.

FIN

